LA

PAYSANNE PARVENUE,

OU LES

MÉMOIRES

DE MADAME

LA MARQUISE DE L. V.;

Par M. le Chevalier DE MOUHY.

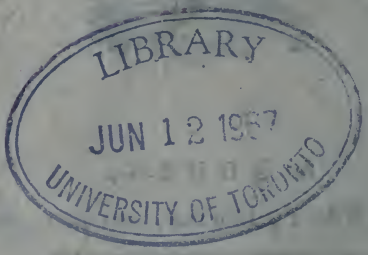
TOME I. PARTIE I.

A ROUEN,

Chez LABBEY, Libraire, rue Martainville.

M. DCC. LXXXVIII.

PQ
2013
M65P3
t.1 pt.ie 1



A MONSIEUR

Monsieur l'Abbé d'OPÈDE, Aumônier de chez le Roi.

MONSIEUR,

VOICI une occasion de vous marquer ma reconnoissance; j'en profite, & j'avoue publiquement les obligations que je vous ai. Sans me connoître, vous m'avez prévenu par des politesses infinies. Je cours la poste, je suis blessé; vous êtes en chaise, & vous vous gênez pour m'y recevoir: votre bourse m'est ouverte; il faut absolument m'en servir, ou vous désobliger. Où trouve-t-on des cœurs semblables? J'ai été si pénétré de ces charmantes façons, que j'en ai toujours conservé le souvenir: il m'est précieux;

& je suis infiniment flatté de faire connoître à tout le monde, que personne n'est avec plus de respect & avec plus de reconnoissance que moi,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obéissant Serviteur,

Le Chevalier DE M.

PRÉFACE.

MADAME la Marquise de L. V. m'envoya prier, il y a un mois, de passer chez elle ; je n'avois pas l'honneur de la connoître, & je ne voulus pas y aller. J'avois questionné le valet-de-chambre qui étoit venu de sa part, & j'avois su de lui, qu'elle étoit belle. La colère que j'ai depuis trois mois, contre toutes les jolies femmes, fut la seule raison que je donnai de mon refus. Le Public seroit sans doute bien-aise de savoir le principe de cette indifférence ; il n'est pas possible que je lui en rende compte à-présent. En attendant, je lui avouerai qu'une des plus aimables femmes de Paris, née en Province, & que j'ai aimée à la folie, a beaucoup de part au chagrin que j'ai contre le sexe.

Madame la Marquise étonnée du prétexte dont je couvrois mon impolitesse, m'écrivit la lettre suivante, que je traduits pour mot de l'original.

LETTRE

De la Marquise de L. V.,
au Chevalier de M.

J'AI ÉTÉ très-surprise de la réponse que vous m'avez fait faire ; je ne sais si vous êtes homme à bonnes fortunes, & si vous avez craint que je me jettasse à votre tête : revenez de cette erreur; je vous ai envoyé prier de venir chez moi, pour me rendre un service. Il n'est question ni d'âge, ni d'appas ; vous devez connoître les femmes, puisque vous les évitez, & savoir que, lorsqu'elles se sont mis quelque chose dans la tête, il est difficile de les faire changer : cela doit vous faire comprendre que, si vous n'êtes point chez moi, deux heures après ma lettre, je viendrai vous en demander la raison chez vous. Je suis, MONSIEUR, malgré mon dépit, votre très-humble & très-obéissante,

LA MARQUISE DE L. V.

Ce 28 Mars.

Je me repentis d'avoir donné lieu à ces reproches ; je m'habillai, & j'y allai : je me nommai, on m'introduisit : je fus grondé, je fis ma paix ; tout cela fait, elle m'apprit le sujet pour lequel elle m'avoit envoyé chercher.

J'écris, Monsieur, me dit-elle, les Mémoires de ma vie : je ne les crois pas inutiles à l'instruction de mon sexe ; mais le peu d'usage que j'ai de faire des livres, a mis une telle confusion dans le mien, que je cherchois quelqu'un sur qui je pusse compter, & qui sût de ce canevas faire quelque chose de raisonnable. J'ai appris par Madame ***, qui, par parenthèse, m'a dit beaucoup de bien de vous, que vous aviez fait imprimer plusieurs Mémoires qui avoient été goûtés, & que vous aviez traité le dernier sur une seule conversation que vous aviez eue avec celui qui en fait le sujet ; j'ai cru que vous voudriez bien me faire le même plaisir. L'on m'a vanté votre discrétion & le fonds qu'on y peut faire. Je remets, ajouta-t-elle, en me donnant son manuscrit, mes secrets entre vos mains. Nous dînâmes ensemble, & je me mis dès le même soir à travailler à son Ouvrage. J'ai été charmé que cette occasion m'ait procuré l'honneur de la connoître ; elle est toute pleine d'esprit & de douceur, & mérite assurément le rang qu'elle occupe dans le monde.

Ce ſont donc ſes Mémoires que je donne au Public; les Parties qui ſuivent celle-ci ſeront très-intéreſſantes, elles paroîtront de mois en mois. Je n'ai que faire d'annoncer que le but de Madame la Marquiſe de L. V. dans cet Ouvrage, eſt d'inſtruire ſon ſexe en l'amuſant, de mettre la vertu dans ſon jour, & de porter ceux qui écrivent à orner leurs ouvrages de ſes beautés.

LA PAYSANNE PARVENUE.

PREMIÈRE PARTIE.

IL M'EN COUTE infiniment d'avouer ma naissance ; le rang que je tiens aujourd'hui dans le monde, en est peut-être la cause. Je ne puis démêler quel est le principe de cette vanité ; quel qu'il soit, je confesse que ce début m'embarrasse : la morale & les bonnes réflexions m'ont appris à mépriser ce ridicule entêtement. Cependant, quoi que je fasse, je ne puis m'accoutumer à me ressouvenir que la Marquise de L. V. qui tient aujourd'hui sa place dans le monde, est dans le vrai, Jeannette, fille de Jean B. Bûcheron de la Forêt de Fontainebleau.

C'est cependant ce père qui m'a donné le jour, cet homme de rien. Ma mère étoit Femme-de-chambre de la Comtesse de N. dont le Château étoit voisin du Hameau où j'ai pris naissance. Elle s'étoit éprise de son mari qui étoit alors Jardinier de la maison ; &, malgré sa Maîtresse qui

vouloit la mieux pourvoir, son entêtement l'avoit emporté sur toute considération. Elle l'épousa. Elle fut obligée de suivre sa fortune : elle étoit médiocre, & devint encore plus malheureuse. Il ne put continuer sa profession : personne ne voulut se charger de lui, à cause qu'il étoit mal sorti d'avec son Maître, qui étoit respecté. Il s'établit dans le Hameau dont j'ai parlé, où, pour y subsister, sa famille & lui, il fut obligé d'aller gagner sa vie dans la Forêt. Je fus le premier fruit de leur union ; malgré leur pauvreté, l'inclination subsistoit toujours : ma naissance, bien loin de les affliger, sembloit leur annoncer une fortune plus heureuse. On verra dans la suite, s'ils se trompèrent.

Madame la Comtesse de N. voulut bien leur faire l'honneur de me tenir sur les Fonts ; ma mère s'étoit remise dans ses bonnes grâces, peu après son mariage. Elle alloit souvent au Château, & elle en rapportoit toujours quelques douceurs : elle avoit été autrefois sa confidente, & elle croyoit avoir ses raisons pour la ménager.

La Comtesse choisit M. le Marquis de L. V. qui avoit un Château peu éloigné du sien, pour être son compère. La cérémonie se fit avec éclat, & notre maison se ressentit de cet honneur, par les petits présents d'usage en cette occasion.

Je fus élevée par ma mère. La connoissance qu'elle avoit du monde, par le séjour qu'elle avoit toujours fait à Paris, près de sa maîtresse, me fut profitable. Elle m'enseigna de bonne-heure la retenue de celles de mon sexe, & elle me disoit souvent que la vertu & la sagesse étoient de toutes conditions. Pour me le prouver, elle m'en donnoit des exemples ; c'étoit une récréation pour moi, que ces histoires, & une récompense lorsque j'étois bien sage. J'avois un frère & une sœur, qui étoient venus après moi : notre enfance se passa dans les occupations dépendantes

de l'état de mon père. Ma mère, qui étoit fort délicate, ne pouvoit le suivre à la Forêt : il s'y faisoit accompagner par mon frère & par ma sœur ; je restois pendant ce temps, avec elle. Mon emploi le plus pénible étoit de leur porter à manger : mon frère & ma sœur se ressentoient souvent des prédilections que ma mère avoit pour moi, mon père même étoit souvent de part de leur murmure ; il n'y avoit pas de jour que je ne m'apperçusse de l'humeur grossière qu'on contracte dans les viles occupations : il semble que l'esprit se laisse abattre par la misère, & qu'il ne soit capable d'aucun sentiment élevé.

Je souffrois de ces mauvais traitements ; dès qu'ils étoient partis, je m'en plaignois amèrement à ma mère ; elle me consoloit, & m'engageoit de les offrir à Dieu, en me disant qu'il me donneroit la force d'y résister.

Je les ressentois plus vivement que jamais ; j'avois atteint l'âge de treize ans, & je commençois à aimer ma petite personne ; l'on disoit que j'étois belle. J'avois été un jour au Château porter de la crême à ma Marraine : il y avoit un Monsieur tout galonné, elle m'y présenta comme sa filleule. Il me trouva à son gré, & se récria plusieurs fois : mon Dieu, qu'elle est jolie ! Ce sera une beauté, Madame : quels yeux ! Qu'en dites-vous ? lorsqu'ils seront animés par le sentiment. Ne lui enseignez point ces choses, répondit la Comtesse, la vanité ne les apprendra que trop. Allez, Jeannette, allez, n'écoutez pas Monsieur, il en dit autant à tout le monde. Je fus honteuse de ce discours, je me retirai en faisant une révérence à ma manière, que je tâchai de faire des plus profondes.

Ce que ce brave Monsieur m'avoit dit (car c'étoit mon expression dans ce temps) me revenoit souvent. Ma mère avoit un miroir, je m'y regardois quelquefois. Que veut-il dire, me dis-

fois-je, que mes yeux feront je ne sais quoi quand ils seront animés par le sentiment? Ce sentiment m'inquiétoit; j'aurois voulu le connoître, & le mettre dans mes yeux. Il n'y a ni simplicité, ni âge qui tiennent; une fille veut toujours être belle, du moins ai-je été toujours prévenue de cet entêtement: & sans avoir du goût pour ceux qui me le confirmoient, je leur ai toujours su bon gré, lorsqu'ils m'ont flattée de cet avantage.

Un jour que je revenois de la Forêt, où j'étois allée porter à goûter à mon père, je vis une troupe de gens à cheval, qui arrivoit de mon côté; je me retirai sur les bords du chemin, dans l'intention de la voir passer. J'avois entendu souvent parler du Roi, je ne l'avois jamais vu: comme je le savois dans ces quartiers, je voulus profiter de cette occasion. Je m'en étois fait une idée charmante; je me persuadois qu'il devoit être fait autrement qu'un autre, & que je devois le reconnoître au milieu de sa Cour. J'en étois déjà à la porte, mes yeux avides & curieux le cherchoient de loin. Cette troupe étoit composée de gens si bien faits & si bien mis, que mon idée, qui me suggéroit que le Roi devoit être tout d'or, me manqua. La Cour étoit près de moi, & alloit passer sans que j'eusse eu la satisfaction que je m'étois proposée, lorsque je me mis à courir avec précipitation vers un de ceux de cette brillante troupe: Montrez-moi le Roi, lui dis-je, Monsieur, en m'écriant, je ne l'ai jamais vu. Oui-dà, ma belle fille, reprit le Seigneur auquel je m'étois adressée (dont la physionomie étoit charmante). Le voilà: où, Monsieur, interrompis-je? Donnez-moi votre main, continua-t-il, & il se servit d'elle, en me disant: reconnoissez-le à son grand air, & au cheval blanc qu'il monte. Oui, oui, c'est le Roi, repris-je avec transport; mon Dieu, qu'il est beau!

Ah! s'il n'alloit pas si vîte, que je serois heureuse ! O Ciel ! il est déjà bien loin : il se mit à sourire de mes exclamations. Il s'étoit arrêté, & il me regardoit avec beaucoup d'attention. Qu'elle est aimable, s'écria-t-il, que cette simplicité est adorable ! je la préfère à l'art de toutes nos femmes : peut-on la voir sans l'aimer ? Où demeurez-vous, chère enfant, continua-t-il ? Dans ce Hameau, repris-je en le lui montrant. Voulez-vous bien que je vous y aille voir, dit-il ? Je n'en suis pas la maîtresse, Monsieur, répondis-je : s'il ne tenoit qu'à moi, je ne vous empêcherois pas. Laissez-moi faire, ajouta-t-il, je trouverai les moyens que cela soit, sans que vous en ayiez du chagrin. Il achevoit à peine ces mots, qu'un autre Seigneur arriva au grand galop : le Roi te demande, Marquis, dit-il à celui qui me parloit, il veut savoir ce que te vouloit cette jeune fille, & le sujet de la surprise qu'elle a marquée si plaisamment : son air naïf a intéressé toute la Cour. Je n'en suis pas étonné, répliqua le Marquis, tu vois combien elle est aimable; elle mérite assurément que notre Maître lui accorde quelque chose, & ce ne sera pas ma faute si cela n'arrive pas : ni la mienne non plus, reprit l'autre Seigneur, qui me considéroit pendant ce discours. Il faut savoir d'où est cette enfant; elle est très-jolie, & je l'aime très-fort. En disant ces paroles, il me tendit la main, je n'osois lui donner la mienne. Il voulut mettre pied à terre; j'en eus une si grande frayeur, que je me sauvai de toute ma force vers le Hameau. Arrêtez, me cria le Marquis, arrêtez, belle enfant, on ne veut point vous faire du mal. . . . A peine entendis-je ces derniers mots, j'étois déjà bien loin, & je ne me retournai qu'à l'entrée du Village. Je ne vis plus qu'un Cavalier qui étoit encore à la même place, & je fus bientôt après que c'étoit le Marquis. Je rentrai au logis

remplie de toutes ces choſes, & prévenue des politeſſes que j'avois reçues : ma mère me connoiſſoit trop bien pour ne pas s'appercevoir de mon agitation ; elle voulut en ſavoir la cauſe, & je lui en fis le récit.

Je pardonne à votre curioſité, reprit-elle après m'avoir écoutée juſqu'au bout, en faveur de ce qui l'a fait naître ; mais une autre fois ſoyez plus retenue. Je ne vous dis pas qu'il y ait du mal d'avoir abordé ce Seigneur pour ſavoir où étoit le Roi, vous auriez été privée ſans cela, de cette ſatisfaction ; mais ſouvenez-vous de ne pas faire attention dans la ſuite, & à la figure, & aux diſcours d'un homme. Je vous ai vu parler de celui-ci avec vivacité : Jeannette, Jeannette, cela n'eſt point bien ; vous avez eu des yeux, il n'en faut jamais avoir pour les hommes ; ils ne vous diſent des flatteries que pour vous mieux attraper, retenez cette leçon. Je vous loue cependant beaucoup, ajouta-t-elle, d'avoir fui lorſque cet autre Seigneur eſt arrivé.

Une voiſine qui entra, m'empêcha de répondre ; je fus troublée du diſcours de ma mère, il me fit faire des réflexions. Je réſolus à l'avenir d'être plus circonſpecte, & de ne pas lui faire part une autre fois de ce qui m'arriveroit.

Il eſt ſouvent dangereux de pouſſer trop loin les préceptes avec des jeunes perſonnes, vous leur apprenez quelquefois ce qu'elles ne ſavent pas, c'eſt ce qui arriva à ma mère. J'ignorois moi-même ſi j'avois eu de la complaiſance pour les douceurs que l'on m'avoit dites ; ce diſcours me les rappella, & j'eus un ſecret plaiſir à en faire l'examen, ce furent ceux qui produiſirent cet effet ; celui de la confiance que j'avois toujours eue alors, ne fut pas le moindre mal que ſon chagrin contre moi occaſionna.

Je devins d'une inquiétude extrême ; ce qui m'avoit amuſé juſqu'alors, n'eut plus pour moi,

de charmes: j'avois toujours devant les yeux cette troupe brillante de Seigneurs; lorsque je les mettois en parallèle avec les gens du Hameau, ceux-ci me paroissoient si sots, qu'ils me donnoient un dégoût extrême : avant ce temps, je les souffrois volontiers; j'avois même de la complaisance pour le fils d'un Marchand de bois, pour lequel mon père travailloit. Ce garçon s'appelloit Colin. Il étoit bien fait, & se distinguoit par une propreté au-dessus de son état; ses manières, quoique paysannes, étoient plus polies que celles de ses semblables. Il avoit pour moi, des attentions, & il me les témoignoit par tous les petits soins qu'il pouvoit imaginer. J'aimois les fleurs, il m'en apportoit souvent; je n'étois pas fâchée qu'il me distinguât; tout le monde me l'envioit : mais, adieu Colin, dès que je connus le Marquis. Je m'apperçus de ce changement, mais mes idées étoient trop confuses pour en démêler le sujet. Je ne fus pas long-temps sans en connoître le principe.

Trois jours étoient déjà passés depuis celui qui causoit mes agitations. J'avois toujours présent à l'esprit les discours que m'avoit tenu le Marquis: j'étois trop jeune alors pour sentir le danger de ces réflexions; je les faisois au contraire avec un plaisir secret, & je me répétois jusqu'à la moindre des paroles qui m'avoient été dites : je n'oubliois pas qu'il m'avoit proposé de me venir voir. Au moindre bruit, il me sembloit qu'il arrivoit : un rouge innocent me montoit alors au visage, le battement de cœur me prenoit, & je ne me connoissois plus moi-même.

Le quatrième jour s'étoit passé depuis la rencontre du Marquis. J'étois à la Messe lorsque j'entendis un bruit de chevaux qui s'arrêtoient à la porte de l'Eglise. Je tournai la tête avec précipitation.

Dieux ! que devins-je ? c'étoit le Marquis lui-

même. Il entra dans l'Eglise avec un air qui m'enchanta. Tout le monde avoit les yeux sur lui : je me sentis saisie d'un je ne sais quoi qui me donnoit une satisfaction infinie. Ses yeux rencontrèrent bientôt les miens, il ne fut pas longtemps à me démêler de la foule. Je ne sais ce que son air marquoit, mais il sembloit me confirmer les paroles qu'il m'avoit dites dans la Forêt.

Il falloit que ce fût un homme d'importance ; car à peine fut-il arrivé, que Monsieur le Curé l'envoya prier de passer dans le Chœur. Il fut obligé de répondre aux empressements qu'on lui fit sur ce sujet. On lui donna un fauteuil, & l'on fit retirer tous les Paysans qui y étoient. J'ouvrois de grands yeux ; toutes ces marques de distinction m'alloient au cœur, & jamais Messe ne fut entendue avec plus de distraction.

A peine fut-elle achevée, que le Marquis sortit. Il s'arrêta au milieu de l'Eglise ; attacha les yeux sur moi, & parla à l'oreille d'un Monsieur qui le suivoit. Celui-ci me regarda ; il continua ensuite son chemin, & en élevant la voix, il dit à cet homme : restez dans ce Village, jusqu'à ce que mon équipage soit passé ; je dînerai au Château, & j'irai à la chasse après le repas.

Je me sentis un plaisir infini de savoir ce qu'il devenoit ; son départ m'attristoit sans que j'en devinasse la cause. Je le conduisis des yeux jusqu'à la porte ; il étoit déjà à cheval avec ses gens ; il avoit à son côté, ce même homme dont j'ai parlé, & il m'ôta son chapeau, en s'en allant. J'étois avec d'autres filles du Village ; elles se regardèrent toutes d'un air simple, & l'une d'elles nous dit : N'est-il pas vrai que ces Messieurs de Cour sont bien plus honnêtes que les garçons du Hameau ? As-tu remarqué, reprit une, comme il est beau & bien fait ? Oh ! que oui, ajouta une autre, on diroit que ses yeux vous parlent. Je ne disois mot à toutes ces louanges, mais je les recueillois au fond de mon cœur.

Nous arrivâmes avec de semblables discours à la maison. Je tournois souvent la tête, & il me sembloit à tout moment, qu'il devoit m'arriver quelque chose. Je répondois avec distraction à mes compagnes; je ne pouvois m'empêcher de me flatter qu'il ne fût venu exprès pour me voir. A cette idée, je sentois du plaisir, mais il étoit mêlé d'inquiétude. Son dîner chez la Comtesse de N. ma Marraine, me donnoit de la défiance. Elle étoit aimable, & quoiqu'elle eût passé ce qu'on appelle la première jeunesse, elle pouvoit encore très-bien faire la passion d'un jeune Cavalier, du moins je le pensois ainsi.

Je me trompois cependant : il avoit d'autres desseins qui se manifestèrent bientôt. L'homme à qui il avoit parlé dans l'Eglise, vint adroitement se faufiler dans notre entretien; nous étions plusieurs filles, & nous badinions à notre manière. Il avoit lié conversation avec une de mes compagnes, mais de façon que je pouvois l'entendre aisément. A quoi passez-vous les Dimanches, lui disoit-il? Dansez-vous, ou vous promenez-vous dans les prés ou dans les bois? car je crois que ce sont là à-peu-près vos divertissements. Nous faisons tantôt l'une, tantôt l'autre de ces deux choses, reprit celle à qui il avoit adressé la parole : on diroit, Monsieur, que vous êtes né au Village, car il paroît que vous en connoissez les façons. J'en suis bien aussi, lui dit-il; mais depuis que je suis au service de M. le Marquis, adieu les champs; il vaut bien mieux rester à la Ville, on y a bien plus d'agrément. Malgré le galon que vous me voyez, je suis de la campagne comme vous; mais depuis que je suis au Maître que je sers, oh! cela va bien, je compte ma fortune faite, c'est un bon Seigneur. Quoiqu'il soit jeune, il est d'une sagesse infinie, franc & sincère. Quand il dit oui, il est oui; on en voit peu comme lui. Pour cela,

reprit cette fille, il en a bien la mine. Comment! la mine, interrompit l'adroit Valet-de-Chambre (car c'étoit le sien), jamais il n'a rien promis qu'il n'ait tenu. Il y a dix ans que je suis avec lui, je le dois bien connoître: je ne l'ai pas vu plus haut que cela; je suis cependant inquiet depuis quelques jours sur son compte, il est rêveur & chagrin; je ne sais ce qu'il a trouvé; depuis ce temps il est toujours à cheval: nous avons couru encore hier les bois & les grands chemins: cela me fâche; je crains qu'il ne soit dégoûté de la Ville; j'aime mieux cependant y rester, on y est bien plus agréablement, on s'y divertit depuis le matin jusqu'au soir, & on y a toujours bonne compagnie; au lieu qu'aux champs, il y faut toujours travailler, avoir beaucoup de mal & peu de profit. Pendant qu'il disoit ces choses, il tenoit un papier à la main; il me fit signe, je l'entendis: il profita d'un instant favorable, & me le remit sans que personne s'en apperçut. Je le serrai avec autant de précaution, que si j'eusse été accoutumée à l'intrigue. Dès que je fus seule, je tirai la lettre. Je me trouvai très-embarrassée, je ne pus qu'en examiner le caractère, je ne savois pas lire. Ma mère, dans l'éducation qu'elle m'avoit donnée, ne m'avoit appris à le faire que dans des livres. J'en fus bien fâchée alors: je mourois d'envie de savoir ce que cette lettre contenoit. Je ne savois qu'imaginer pour pouvoir la satisfaire. Nous avions un Maître d'école dans le Village, mais je craignois trop de me trahir, en m'adressant à lui; la reprimande de ma mère me faisoit tenir sur mes gardes. Dans cette extrémité, je ne pus que songer à une chose; l'idée m'en fit rire: elle ne paroîtra pas sotte pour une Payssanne de quatorze ans.

Ce fut à Colin à qui je résolus de m'adresser; malgré la passion qu'il avoit pour moi; il savoit lire & écrire. Je l'attendis avec impatience, il

ne tarda pas à arriver ; il m'apportoit des fleurs ; & je les reçus avec une bienveillance que je n'avois pas coutume d'avoir pour lui. Le dessein que j'avois en tête me donnoit de l'émotion, elle paroissoit sur mon visage. Que vous êtes aimable aujourd'hui, belle Jeannette, me dit-il avec un air de satisfaction ! que vous êtes éveillée ! je ne vois personne qui vous ressemble. Vous êtes, mordienne, toujours présente à ma pensée ; il me semble que je vous vois par-tout. La belle taille ! continua-t-il, en me la prenant. Laissez-moi, Colin, lui dis-je : ne pouvez-vous jamais rien dire, sans vous servir de vos mains ; c'est une mauvaise habitude ; vous m'avez déchiré Dimanche passé, mon tablier, voulez-vous en faire autant à celui-ci ? Mardi, vous avez raison, répliqua-t-il, qui casse les verres, les paie, il est juste que je vous en rapporte un autre : j'irai à la Ville demain, & j'en achèterai de semblables. Il n'est pas question de cela à présent, interrompis-je, je voudrois que vous me fissiez un plaisir. Je vous en ferai trente ; parlez, me dit-il avec empressement, je me mettrois en quatre pour vous. Attendez que nous soyons sous cet orme, continuai-je, & je pourrai vous parler sans que personne le sache. Que je suis aise, reprit Colin, de tout cela ! tenez, Jeannette, je vous aime, & je vois bien que vous commencez à me rendre le réciproque ; mordienne, si cela étoit, je ne sais ce qu'il en arriveroit. Je sais bien que vous n'avez rien ; mais n'importe, ce n'est pas là l'histoire pour vivre contents : vous êtes gentille & blanche comme neige, vous avez des yeux comme une souris, vous êtes droite comme un cierge, & cela vaut bien quelques écus de plus. Mon père ne pense peut-être pas comme moi : comment faire ? Il faudra bien cependant qu'il se mette à la raison ; autrement, j'irai m'engager. Il ne s'agit pas de cela, Colin,

repris-je (nous trouvant à l'endroit), il eſt queſtion de me promettre que vous ne direz rien de ce que je vous ferai voir, & que vous ne ſerez pas curieux. Bon, répliqua-t-il, vous ne me connoiſſez pas, je vous donnerois cent paroles ſi je les avois; mais je n'en ai qu'une, jamais je ne l'ai fauſſée : témoin l'autre jour; j'avois promis à la femme de Matthieu, que je ſurpris badinant avec le gros Georges, de ne le pas dire à ſon mari : ô diantre, s'il le ſaura jamais, regardez ma parole! C'eſt à cauſe, ajoutai-je, que j'y compte, que je m'adreſſe à vous. Je vous dirai qu'une de mes compagnes a reçu une lettre, elle ne ſait pas lire, elle me l'a remiſe, elle voudroit bien ſavoir ce qu'elle contient, & y faire une réponſe, s'il le faut. Donnez, donnez, reprit-il, en la prenant, nous verrons bientôt. Ne ſeroit-ce pas peut-être, continua-t-il, en l'ouvrant, de ce Monſieur habillé de rouge, que j'ai vu tantôt cauſer devant chez vous? Juſtement, lui dis-je, bien aiſe qu'il eût pris le change. Pardienne, j'en ſuis charmé, ajouta-t-il, car ſon entretien me chiffonnoit, & j'avois crainte qu'il n'en voulût à vous. Vous vous ſeriez bien trompé, lui dis-je, car il ne m'a ſeulement pas parlé. Je le ſais bien, Jeannette, reprit-il, je n'étois pas loin de vous; mais voyons ce que ce papier chante. Je ſuis de ſon côté, puiſque cela eſt ainſi; car tout Monſieur qu'il eſt, je lui aurois montré à ne pas aller ſur le chemin des gens. En achevant ces mots, il lut ce qui ſuit.

LETTRE DU MAQUIS de L. V. à Jeannette.

Je n'ai plus que la voie de vous écrire, ma belle enfant, pour vous faire connoître l'impression que vous avez faite sur mon cœur depuis le jour que je vous ai rencontrée. J'espérois de vous retrouver dans le même endroit; depuis ce temps j'ai toujours été à cheval pour y parvenir. J'ai pris enfin la résolution d'aller à la Messe chez vous, pour vous voir. Je ne vous parlai point, mais je trouverai des expédients pour que cela soit, & ne paroisse point. Soyez de moitié, belle enfant, de tout ce que je tenterai dorénavant pour vous plaire. Mes sentiments pour vous sont au-delà de toute expression.

Le Marquis de L. V.

J'écoutois Colin avec une attention infinie, je le faisois souvent répéter, je sentois un plaisir jusqu'alors inconnu. Celui d'être aimée par un Cavalier aussi parfait, étoit flatteur pour une jeune Paysanne, qui ne pouvoit s'attendre à un pareil honneur. Colin, qui me surprit en rêvant à ces choses, me dit : Ah ! ah ! Jeannette, il semble que cette lettre vous fait rêver. Mardi, si je le savois, je la déchirerois si bien, que... Ne voilà-t-il pas, lui-dis-je, revenue à moi, & craignant ses soupçons : pourquoi y songerois-je ? N'est-ce pas pour ma compagne ? Je pensois au bonheur qu'elle a d'être aimée par un homme comme celui-là. Sa lettre me semble d'un bon cœur ; & il ne faut pas qu'elle le rebute. Non, sans doute, reprit Colin, qui refuse, muse : s'il parle à bon escient, il faut tout droit l'accepter, & ne faire point tant de raisonnements : c'est ce qui perd la plus grande partie de nos filles. Elles font les ré-

ſervées : chipotons, lanternons, qu'en arrive-t-il ? le gaillard prend parti ailleurs, il en trouve de moins difficultueuſes ; elles en enrageront. Zeſte, l'oiſeau eſt déniché ; il n'en voulions plus, & dame, ce ſont les regrets : n'eſt-il pas vrai, Jeannette, que ce que je dis bonnement, eſt pour nous autres du Village ? mais pour ces Meſſieurs de Ville, crac, ils ne cherchent qu'à vous attraper, & puis ce ſont des lamentations qui ne finiſſont jamais.

Eh ! ſotte qui ſe fie, repris-je : mais adieu, Colin, je vais trouver ma compagne, je lui dirai ce que ſa lettre contient, & ce qu'elle y veut répondre, & puis je vous reviendrai trouver : attendez-moi au moins, je ne ſerai pas long-temps : j'apporterai du papier & de l'encre, & vous écrirez la réponſe : n'eſt-ce pas Colin ? Eſt-ce que cela preſſe tant, reprit-il ? que ne reſtez-vous ? vous êtes toujours prête à partir lorſque je ſuis avec vous. Va, va, Colin, répliquai-je, nous nous verrons aſſez. Adieu, j'ai promis, & une honnête fille n'a que ſa parole.

Je me levai en achevant ces mots, & je retournai vers le Village. J'entrai dans une garenne qui en étoit voiſine, j'y connoiſſois un endroit reculé. Là je m'aſſis ſur l'herbe, je me rappellai cette lettre. J'avois de la vanité. Toute jeune que j'étois, j'en donnois dans toutes les occaſions des marques. J'étois la mieux miſe du Village, & je faiſois la malade pour ne pas ſortir quand il manquoit quelque choſe à mon ajuſtement. On m'en faiſoit la guerre, c'eſt ce qui m'attiroit ſouvent de mauvais quarts-d'heure. J'avois le cœur élevé, & je ne pouvois m'accoutumer à être Payſanne. Il pétilloit lorſque l'on me parloit de la Ville, & toutes les fois que ma mère me contoit l'hiſtoire de quelqu'une de mes ſemblables qui avoit réuſſi, il me ſembloit qu'il devoit m'en arriver autant. On doit juger par-là

si la rencontre du Marquis & sa lettre me firent impression. J'étois remplie de toutes ces choses, & mon orgueil en tiroit des conséquences favorables pour l'avenir. Je résolus de répondre à ce Seigneur. Ce qui me peinoit le plus, étoit la honte de ne savoir pas écrire, & de l'avouer : je ne voulois cependant pas y manquer, afin de n'avoir plus recours à Colin. Je craignois que sa défiance ne pénétrât mon secret; d'ailleurs, je ne pouvois plus souffrir ce garçon depuis que je me croyois aimée du Marquis. Voilà les réflexions que je faisois alors; je n'étois pas si habile dans ce temps que je la suis devenue depuis. On a beau avoir un fond d'esprit; sans l'usage & l'expérience, il sert à peu de chose.

Je m'étois précautionnée avant de sortir de la maison, de ce qu'il falloit pour écrire, & voyant à-peu-près le temps passé que j'aurois pu parler à ma compagne, je retournai vers Colin. Il m'apperçut de loin, & vint au-devant de moi. Vous n'avez pas été long-temps, chère Jeannette, me dit-il. J'ai trouvé, repris-je, Marine, elle s'est pressée de s'en aller après m'avoir parlé, craignant qu'on ne s'apperçût de quelque chose. Elle m'attendoit à la garenne, exprès. Jarnigoi! qu'elle en sait long, reprit Colin : si jamais elle est mariée, elle ne passera pas mal la plume par le bec de son mari. Ne perdons point de temps, interrompis-je, écrivons notre Lettre. Je lui donnai le papier, il prit son chapeau, & s'en fit une table. Me voilà prêt, me dit-il, que faut-il mander à ce beau Monsieur? Attendez, continuai-je : voici ce qu'elle m'a dit de lui marquer : « Qu'elle ne croit pas être assez agréa-» ble pour l'avoir engagé au point qu'il le dit; » que malgré la simplicité de son éducation, » elle sait se rendre justice, & sentir le peu » de convenance de l'inclination qu'il voudroit » former; qu'elle souhaiteroit cependant que ce

» qu'il mande, fût vrai, & qu'elle ignore pour-
» quoi ; qu'elle ne sait pas écrire, & qu'elle a
» été obligée de recourir à quelqu'un pour ré-
» pondre à sa Lettre, mais qu'elle ne le fera
» plus dorénavant dans la crainte... » Je ne veux pas mettre cela, interrompit Colin. Pourquoi donc repris-je? Ah! ah! continua-t-il, c'est que vous n'auriez plus besoin de moi, & que vous ne viendriez plus me chercher.... Non, je ne le mettrai pas, mordienne. Allons, Colin, ajoutai-je, pas tant de discours, je crains qu'on ne vienne, achevons. Il le fit à la fin en murmurant : & ma lettre finissoit par des remerciements de la bonne volonté que le Marquis avoit pour moi.

Dès que cette lettre fut finie, je la mis dans mon sein, & je retournai au Village. Colin me suivit, je n'en fus pas fâchée, à cause de ma mère ; elle m'auroit grondée, si elle m'eût vu revenir seule. Elle trouvoit bon que je fusse avec ce garçon ; elle avoit ses vues, il étoit riche, elle auroit bien voulu que son père en eût eu de semblables. On alloit à Vêpres lorsque j'arrivai. J'entrai à l'Eglise, & j'y fus suivie par le Valet-de-Chambre du Marquis, qui se mit derrière moi. Malgré mon peu d'expérience, j'imaginai fort bien qu'il attendoit ma réponse. Je la mis dans mes heures ; il s'en apperçut, il s'en saisit adroitement. Au bout d'un peu de temps je me retournai, & je ne le vis plus.

Je sentis une douceur infinie d'imaginer que j'étois venue à bout de mon dessein, sans que personne l'eût remarqué. Que l'Amour est un maître habile! il se sert de tout pour parvenir à ses fins. Il m'en apprit beaucoup en peu de temps, & l'on verra dans la suite que je profitai admirablement bien de ses leçons.

Nous allions nous mettre à table pour souper, lorsque le Valet-de-chambre du Marquis entra au logis avec le Maire du Village & le Curé. Je

tremblai en les voyant, je crus être découverte; le rouge me monta au visage; heureusement on n'y fit pas attention. Cet homme s'adressa à mon père, & il lui demanda s'il n'avoit pas une fille qui allât quelquefois à la forêt porter à manger à des Ouvriers. Oui, Monsieur, reprit Maître Jean (car c'étoit ainsi qu'on le nommoit dans le Village); la voilà. Approchez, me dit-il. Qu'as-tu donc fait, pour nous attirer si bonne compagnie? Le ton avec lequel il me dit ces paroles, me fit frémir. Remettez-vous, ma belle fille, reprit le Valet-de-chambre me voyant toute déconcertée; ces Messieurs & moi, nous ne venons point pour vous faire de la peine; & quoique ce soit par ordre du Roi, dont Monsieur le Marquis de L. V. est chargé, nous n'avons, Mademoiselle, que des choses agréables à vous dire. Elle est Jeannette à votre service, interrompit mon père, nous n'avons point de Demoiselle chez nous. Si elle ne l'est pas, reprit le Curé d'un air grave, elle peut le devenir. N'importe, ce n'est pas là le fait, laissez dire Monsieur, & remerciez-le bien des peines qu'il s'est données pour trouver votre fille. Nous avons bien fait des tours avant que de venir chez vous. L'on a été d'abord chez Jean le Moine, votre confrère, ensuite chez Jacques Rousi, & puis chez Thomas la Vigne, & tout cela sans penser à vous, parce que vous êtes le moindre. Enfin, cela est fait, j'en suis bien-aise. Je rougis du discours du Curé, qui auroit bien pu se passer de nous rabaisser si fort.

Je disois donc, reprit le Valet-de-chambre, que Monsieur le Marquis m'a chargé de m'informer qui est une fille qui s'est trouvée mercredi dernier au passage du Roi, sur le chemin de T... La raison est qu'il a fait rapport à Sa Majesté de l'admiration qu'elle a eue en la voyant. Le Roi s'est plu à ce récit, & il l'a chargé d'une gra-

tification pour elle. Puisque c'est vous, Mademoiselle, je vais le rapporter à Monsieur le Marquis. Non, non, reprit ma mère remplie de joie, il ne faut pas qu'il se donne la peine de venir, je vais la conduire à Monsieur; ce lieu n'est pas digne de le recevoir. C'est fort bien fait, dit le Curé. Cela ne se peut, reprit le Valet-de-chambre (qui avoit ses raisons) mon Maître est chargé des ordres du Souverain; je le connois, il n'y manquera pas d'une syllabe. Tenez-vous tranquille, je vais le trouver, il sera charmé que ma recherche ait été heureuse, car c'est l'homme du monde qui aime le plus à faire plaisir. Il sortit en achevant ces paroles. Le Curé le suivit, après m'avoir donné un petit soufflet, d'un air joyeux de se trouver mêlé dans des affaires où le nom du Roi étoit prononcé. Soyez toujours bien sage, dit-il, & Dieu vous bénira.

Nous demeurâmes tous dans l'extase après qu'ils furent sortis. Les voisins, qui avoient été aux écoutes, entrèrent en foule; la maison en fut bientôt pleinte. Ils nous félicitoient d'un air où la jalousie étoit peinte. Mon frère & ma sœur en avoient une marquée, & ils la cachoient si peu, que mon père s'en apperçut. Il le trouva mauvais, & les gronda. Cette aventure lui avoit fait impression: il avoit du bon sens; elle le fit revenir des mauvaises impressions qu'on lui avoit données sur mon compte. Elle est heureuse, dit-il, en se retournant vers les voisins, & elle l'a été en arrivant au monde. Elle est assez douce, & s'il plaît à Dieu, & aux bonnes instructions de Monsieur le Curé, nous en ferons quelque chose.

Pendant que mon père s'entretenoit ainsi, je faisois aussi mes petites réflexions. Toute simple que j'étois, je démêlois fort bien que ma lettre avoit occasionné cet évènement, & qu'il étoit un prétexte pour me voir souvent, sans que l'on

pût y trouver à redire, & peut-être aussi pour me faire du bien. J'admirois les moyens adroits dont il se servoit; je les croyois imaginés, & mon cœur y donnoit les noms les plus favorables. Que je suis heureuse, me disois-je, de cette rencontre! Que sais-je si ce n'est point pour ma fortune, & si je ne quitterai pas un jour le Village? Une autre idée me faisoit soupirer; mais, ajoutai-je, ne seroit-ce point aussi pour m'attraper que ce Seigneur feindroit de l'amour pour moi. L'histoire d'une fille du Hameau, qui étoit arrivée il y avoit deux ans, & qu'une de mes compagnes m'avoit rapportée, fit apparemment naître cette défiance; sans cela, je ne me serois peut-être point prévenue de cette crainte: les exemples décident souvent de notre conduite, & les malheurs des autres nous préservent quelquefois de ceux qui pourroient nous arriver. C'est un miroir dans lequel nous devons nous examiner. Revenons à l'histoire de cette fille séduite par sa confiance & par sa vanité.

Elle s'appelloit Charlotte. Elle étoit belle & bien faite; sa douceur la faisoit chérir de tous ceux qui la connoissoient. Quoiqu'elle eût peu de bien, elle étoit recherchée de plusieurs garçons très-riches des environs. Le moindre de ces partis pouvoit la mettre à son aise, & la rendre heureuse pour le reste de ses jours. Sa jeunesse l'empêchoit de faire ces solides considérations. Son père, qui les sentoit, la pressoit vivement de se déclarer, & de choisir un mari dont l'aisance le tirât de la misère; mais l'humeur charmante de cette fille le captivoit; il ne put se résoudre à se servir de son autorité pour vaincre l'obstination qu'elle marquoit contre le mariage. Plusieurs années se passèrent ainsi, lorsqu'un évènement auquel elle ne s'attendoit pas, occasionna sa perte, & lui fit regretter,

mais trop tard, de ne s'être pas soumise aux volontés des siens.

Un jour qu'elle étoit allée vendre des fruits à Fontainebleau, elle s'entendit appeller d'une fenêtre. Elle y jetta les yeux; la maison étoit apparente, elle y monta : elle fut introduite par un domestique, dans un appartement superbe. Un jeune homme y étoit dans une robe de chambre à fleurs d'or. Entrez, lui dit-il, ma belle fille, voyons vos fruits, ils doivent être beaux. Elle découvrit son panier, & en bonne Marchande, l'assura que c'étoit les meilleurs qu'il y eût en ces quartiers. Le jeune Seigneur (car c'en étoit un), avoit les yeux fixement attachés sur elle pendant qu'elle les étaloit.

Le Duc de *** étoit celui qui lui parloit; il avoit vingt-quatre ans. Il aimoit les femmes & les plaisirs, & il consommoit une partie de ses revenus pour satisfaire à ses passions. Sa figure étoit jolie, il étoit brun, & il avoit les yeux d'une vivacité infinie. La modestie & la retenue dont il se paroit, étoient des appâts séducteurs pour celles qui ne le connoissoient pas. Nonobstant le goût qu'il avoit pour le désordre, il n'usoit jamais de mauvais moyens pour parvenir à ce qu'il desiroit; mais, comme bien d'autres, il se laissoit gouverner par un Valet-de-chambre, nommé Dupin, lâche complaisant de ses plaisirs.

Charlotte étoit toujours d'une grande propreté. Son air & sa douceur, joints à ses charmes, captivèrent bientôt ce jeune Duc. Vous n'avez rien, lui dit-il, de médiocre, & votre panier de fruits est la moindre des choses à laquelle je fais attention. Vous êtes bien honnête, Monsieur, répliqua-t-elle; nous autres gens de Village, ne savons point répondre à de pareils compliments. On dit que vos semblables se font un plaisir de se divertir aux dépens des filles comme moi. Comment! interrompit le Duc, vous ne me con-

noiſſez pas: je ſuis de la meilleure foi du monde, je ne dis jamais une choſe pour une autre : mais, puiſque vous le croyez ainſi, je ne vous dirai plus rien. Je ne crois pas que vous m'ayiez fait déplaiſir, répliqua-t-elle, ni que vous m'en vouliez faire. Aſſurément, continua le Duc, qui ne vouloit pas l'effaroucher : ne parlons plus de cela, ajouta-t-il, je veux acheter vos fruits, voilà de quoi il eſt queſtion, vous me ferez plaiſir d'en apporter encore. En achevant ces mots, il lui fit une inclination gracieuſe, & ſe retira dans ſon cabinet, en ordonnant à ſon Valet-de-chambre de l'accompagner. Conduiſez cette fille à l'Office, lui dit-il, qu'on la faſſe déjeûner, & qu'on la paie. Dupin entendit d'un coup-d'œil ce que ſon Maître vouloit lui dire. Il étoit accoutumé à ce manége. Il eut pour Charlotte toutes les déférences imaginables, lui donna de ſes fruits, le double de ce qu'ils valoient, &, ſous prétexte de ſavoir l'endroit où elle les recueilloit, apprit ſon ſéjour. Il lui fit promettre de repaſſer dans peu, & lui promit que le Duc lui en achèteroit toutes les fois qu'elle viendroit à la Ville. Les attentions que cet homme eut pour elle, la firent ſortir très-ſatisfaite, & réſolue d'y revenir au plus tôt.

Le bien de ſon père ne conſiſtoit que dans un grand Verger : lorſque l'année étoit bonne, il lui fourniſſoit une proviſion conſidérable de fruits. Il fut charmé du récit que lui fit ſa fille, de ſa bonne fortune, & de l'eſpérance qu'il eut de ſe défaire de ſa marchandiſe à un prix ſi conſidérable. Il la renvoya deux jours après à la Ville, elle frappa, on lui ouvrit. Le jeune Duc fut auſſi modéré que la première fois, & elle s'en retourna encore plus contente qu'elle ne l'avoit été le premier jour.

La troiſième fois, le Maître vint lui ouvrir lui-même, il étoit habillé d'une magnificence

extrême; il étoit beau & bien fait, comme je l'ai déjà dit. Charlotte n'y fit que trop d'attention. Vous êtes surprise, lui dit-il, ma belle enfant, de me voir à la porte moi-même; il n'y a pas un de mes gens ici, ils sont je ne sais où; il leur arrive souvent de me laisser ainsi: ils me connoissent bon, & en mésusent; entrez, en attendant nous causerons. En lui disant ces choses, il la conduisit dans une salle basse, où la magnificence & le goût brilloient de toutes parts. Mon Dieu! qu'il fait beau ici, s'écria Charlotte: vous avez raison, la belle enfant, dès que vous y êtes. Asseyez-vous, mon Ange, & ôtez votre panier. Allons, donc, continua-t-il, voyant qu'elle faisoit difficulté de le faire; asseyez-vous, vous dis-je, vous êtes ici comme chez vous, point de façon: si vous me connoissiez, vous verriez que j'agis tout naturellement; elle obéit à la fin. Mon Valet-de-chambre m'a dit, continua-t-il, que vous étiez de N***. Je vais quelquefois dans vos quartiers, quand cela arrivera, j'irai manger de la crême chez vous; je l'aime à la folie, & je la trouverai délicieuse, dès que vous me la présenterez; car, tenez, Charlotte, dès le premier moment que je vous ai vue, je vous ai donné mon cœur. Que je serois heureux, si je pouvois vous plaire! Vous ne me répondez rien, ajouta-t-il, en lui prenant les mains, que veut dire ce silence? Il me rend d'une inquiétude extrême. Je suis confuse, reprit Charlotte, avec sa douceur ordinaire, de tout ce que vous me dites; Monsieur, je n'ai jamais rien entendu de pareil; comment pourrois-je y répondre? Je voudrois avoir assez d'esprit pour le faire; mais la simplicité du Village. .... Ah! c'est cette simplicité adorable, reprit-il, avec transport, que je trouve charmante. Il seroit à souhaiter que toutes les femmes en fussent ornées, aussi-bien que de la

brillante beauté dont vous êtes pourvue. Vous ne m'entendez pas? Que je suis malheureux! Si mes yeux ne suppléent pas au moins à mes expressions. Ah! Charlotte! Charlotte! mon amour est trop violent, pour qu'il ne se fasse pas comprendre. En lui disant ces paroles, il lui serroit toujours les mains, les lui baisoit, pleuroit, soupiroit, & paroissoit enfin l'homme du monde le plus affligé. Charlotte étoit bonne; cet état, ces expressions inconnues jusqu'alors, la beauté du Cavalier, son jeune cœur susceptible, tout cela lui causa un trouble infini. Que je suis fachée, lui dit-elle d'un air attendri, d'être la cause que vous vous chagriniez ainsi! si je l'avois prévu, je me serois bien donné de garde de venir chez vous. Au contraire, reprit le Duc, avec précipitation; c'est votre seule vue qui est capable de me faire plaisir: ce sont ces beaux yeux qui peuvent faire mon bonheur, ou me rendre malheureux. Ah! que ne pouvez-vous pénétrer dans le fond de mon ame? Que n'y verriez-vous pas pour vous? En achevant ces mots, il voulut la serrer entre ses bras; mais elle étoit sage, & se levant avec une innocente rougeur, laissez-moi, Monsieur, laissez-moi, lui dit-elle; toute simple que je suis, je vois bien que je m'amuse trop ici. Elle s'avança vers la porte, & voulut sortir. Arrêtez! mon Ange, s'écria le Duc, en se jettant à ses genoux; vous êtes ici votre maîtresse, ne craignez rien: demeurez, demeurez, vous pouvez tout attendre de ma reconnoissance, j'aurai soin de vous: je vous marierai, & je vous mettrai à votre aise. Je suis trop jeune, répliqua-t-elle, pour pouvoir répondre à tout ce que vous me dites: laissez-moi aller, au nom de Dieu; ensuite elle se mit à pleurer de toute sa force. Le Duc de ***, connoissant l'inutilité de toutes ses poursuites, voulut l'appaiser; il s'y prit de toutes les manières, & il y parvint enfin. Le

Valet-de-chambre arriva, qui acheva de lui rendre sa tranquillité. Elle se retira cependant avec une émotion dont l'amour étoit le principe; cette scène l'avoit attendrie, son cœur étoit pris, & peu de jours après, elle desira la vue du Duc avec autant d'empressement qu'elle en avoit témoigné à le fuir. Il est vrai que sa sagesse la soutint, elle ne voulut plus aller à la Ville; mais la violence qu'elle se faisoit, la rendit bientôt malade. Elle devint d'une pâleur extrême; nous nous en apperçûmes toutes; mais pas une de nous n'en pénétra la cause.

Il y avoit déjà huit jours qu'elle n'avoit entendu parler du Duc, lorsqu'il passa dans le Village, & qu'il se fit informer où demeuroit le père d'une fille qui lui avoit apporté des fruits. Comme ce Payſan étoit le seul du lieu qui en vendît, on le trouva bientôt; il le fit appeller, & il lui ordonna d'apporter chez lui tout celui qu'il avoit. Il voulut se promener dans le verger qui le produisoit, le père de Charlotte l'y accompagna, & le Duc n'en sortit qu'après qu'il crut que son dessein avoit réussi.

Pendant que, par cette promenade, il retenoit le père de Charlotte, son adroit Valet-de-chambre étoit près de sa fille. Il employa toute sa capacité pour la séduire, & pour l'engager à venir à Fontainebleau, répondre à la passion de son Maître. Il fit valoir sa naissance, ses richesses & ses graces, il lui représenta le fruit qu'elle retireroit d'un tel amour: rien ne l'ébranla. Il changea de batterie, & il se servit du masque de la vertu pour l'amener au vice. Il lui proposa de la faire devenir femme du Duc, & il lui promit que, si elle vouloit se prêter à ses desseins, il s'engageoit à les faire bientôt réussir. Il lui fit faire réflexion à ce qu'elle étoit, & lui fit sentir que lorsque l'occasion étoit favorable, il ne falloit pas, par une vaine retenue, la laisser échapper.

per. Ces discours l'ébranlèrent, & lui mirent si fort la vanité & l'amour en tête, qu'il vint au point de lui faire promettre qu'elle iroit le lendemain à la Ville, pour reconnoître par expérience, disoit-il, si l'on étoit capable de la tromper.

Dupin prévint le Duc sur toutes ces choses; il lui fit connoître la nécessité qu'il y avoit à les feindre avec Charlotte, dont il ne devoit rien espérer sans cela. Tu te moques de moi, reprit ce Seigneur; j'aime cette fille à la folie; mais je ne puis me résoudre à lui donner des paroles que je ne lui tiendrai pas, & encore moins à faire la sottise de l'épouser. L'amour & le bien ne doivent jamais porter à se mésallier. Je me ressemblerai jamais à M. de M***, qui, pour satisfaire à sa passion, a fait avant son mariage, des extravagances sans nombre, & qui les a couronnées, en donnant la main à sa servante. Elle peut être considérée, si tu le veux, par sa vertu; mais je ne puis approuver les détours dont elle s'est servie pour devenir ce qu'elle est. Je pourrois te citer un M. de *** qui a épousé une fille de Boulanger, par l'adresse qu'elle a eue de profiter de la frayeur qu'il a des esprits. Elle se servit de la voie de son Valet-de-chambre, qui lui est affidé, pour lui annoncer qu'il périroit, s'il ne lui rendoit pas l'honneur. Il craignit la menace, & l'artifice réussit. Monsieur le Comte de *** est dans un cas à-peu-près semblable. Il avoit obligation à une fille de rien, qui lui avoit sauvé la vie, & plutôt que de lui donner vingt mille francs, qu'exigeoient les services qu'elle lui avoit rendus, son humeur avare la lui a fait épouser, pour ne pas être dans l'obligation de lui faire ce présent. Je pourrois te donner d'autres exemples de ces mariages disproportionnés; il y en a plusieurs dans ce pays; mais ils ne me porteront jamais à les imiter. Ainsi prens toutes les mesures que tu voudras pour faire réussir ton projet: je conviens de mon amour, mais souviens-toi que je ne veux ni promettre ni

tenir. Le Valet-de-chambre fit tout ce qu'il put pour l'engager à répondre équivoquement à Charlotte, sur ce qui lui avoit été dit la veille; il ne put réussir. Ce Seigneur avoit un fonds de vertu que la jeunesse éclipsoit. Il fit accroire le lendemain à Charlotte, qu'elle ne devoit rien exiger de lui; que son Maître vouloit être pris par les sentiments & par l'opinion que l'on devoit avoir de sa parole. Les complaisances que vous aurez pour lui, ajouta-t-il, feront bientôt suivies du rang de Ducheſſe. Pour mieux le lui persuader, il lui conta plusieurs histoires qui prouvoient, disoit-il, cette vérité. Charlotte étoit simple, & les détours ingénieux de ce scélérat eurent le succès qu'il en avoit attendu. La vanité d'être Dame, le rang qu'on lui annonçoit, & ses suites l'éblouirent; en un mot, elle accorda de passer huit jours à la Ville, pourvu que son père y consentît. Le prétexte en fut bientôt trouvé. On vint de la part de la Ducheſſe, mère de son amant, la demander à son père; il s'en tint honoré, & il la laissa aller.

Dès qu'elle y fut, on fit agir les complaisances, les soins & les plaisirs: elle s'y accoutuma, aussi-bien qu'aux douceurs d'une vie aisée; mais ce qui la précipita entièrement, furent les habits & les ajustemens qu'elle avoit toujours beaucoup aimés. Elle se crut déjà Ducheſſe; le pied lui gliſſa, & elle se perdit entièrement.

Elle attendoit de jour en jour l'effet des promeſſes de ce Valet-de-chambre. Il les éludoit par des feintes; le temps preſſoit, son amant étoit à la veille de partir; son rang & sa charge l'attachoient au Roi. L'amour qu'elle avoit pour son amant étoit devenu extrême, & son cœur satisfait par les égards qu'il avoit pour elle, lui faisoit passer ses jours sans aucune inquiétude. Elle devint cependant groſſe, & le Duc partit, & il le fit sans lui faire ses adieux. Sa passion étoit satisfaite & usée; le Valet-de-chambre eut ordre de le débarraſſer de

Charlotte. Cette pauvre fille pressentit ses malheurs; le commerce qu'elle avoit eu avec son amant lui avoit ouvert l'esprit, & lui avoit fait perdre cette simplicité. Elle sentit tout le danger qu'elle couroit d'être abandonnée. Elle avoit parlé à son amant, des promesses qu'elle lui avoit fait faire; il les nia; elle pleura, s'arracha les cheveux, se tourmenta : tout cela fut inutile, le Duc partit sans y avoir fait aucune attention.

Elle s'en prit au Valet-de-chambre; ce traître rejeta le tout sur son Maître; il fut le premier à l'accuser de fourberie. Charlotte au désespoir, ne se paya d'aucunes raisons; elle fit un tel bruit, que le Duc à qui Dupin avoit écrit le désespoir de cette fille, craignit l'éclat : il lui fit proposer une somme considérable pour la marier : elle fut longtemps à la refuser; mais connoissant enfin par une fatale expérience, qu'elle s'étoit perdue, elle prit son parti : elle accepta les vingt mille francs, & elle fut se jetter dans un Couvent, y paya sa dot, & renvoya le reste à ses parents. Cette affaire fit du bruit; elle avoit été ignorée jusques-là, & elle fut bientôt sue de tout le Village.

J'avois appris cette histoire, elle me revint alors dans l'idée, avec toutes ses circonstances. Je me résolus d'être plus circonspecte & plus sage que Charlotte. C'est en vain que mon cœur, déjà prévenu, prit le parti du Marquis, & me le peignit avec des couleurs plus favorables : ma vertu s'opposa à son penchant, je fis une ferme résolution de lui être toujours fidelle, & de l'appeller à mon secours, toutes les fois que mon cœur voudroit me donner des marques de sa foiblesse. J'ai toujours usé depuis, de cette maxime; elle m'a été salutaire, & je dois assurément me persuader qu'elle est la cause de ma fortune. On ne peut jamais faire de mauvais pas, lorsqu'on est guidé par une maîtresse aussi sage que la vertu.

Je faisois encore ces réflexions, lorsqu'on nous

dit que le Marquis arrivoit; il donnoit la main à Madame la Comteſſe de N***. Elle étoit ſuivie d'une nombreuſe compagnie qui s'étoit trouvé au Château lorſqu'il y deſcendit; il leur avoit fait annoncer la rencontre que je fis du Roi, & la gratification que ce Prince m'avoit accordée. Il n'ajouta pas que le goût qu'il ſentit pour moi, dès le premier inſtant, l'engageoit à expoſer les choſes avec des circonſtances ſi intéreſſantes, qu'il avoit mis par-là ce Prince dans l'obligation de me faire du bien. La compagnie charmée de ſon récit, voulut être préſente à la manière dont je recevrois ces choſes. Cela donna lieu à cette Dame, de dire que j'étois ſa filleule, & que le Marquis de L. V., père du jeune Seigneur, étoit mon parrain. Le Marquis en eut une ſecrète joie, profita dans la ſuite, de cette découverte, pour me donner, ſous le nom de ſon père, des marques de ſa généroſité & de ſon amour.

Dès que nous vîmes approcher la compagnie, nous fûmes au-devant d'elle. A peine ma Marraine me vit-elle, qu'elle me dit: Venez, venez, ma chère Jeannette, je ſuis bien-aiſe que vous commenciez de bonne-heure à reſſentir les graces de la fortune; ne ſoyez pas timide, continua-t-elle, me voyant d'un embarras extrême, on ſait bien que vous êtes élevée à la campagne. Que dites-vous de ma filleule, Marquis? elle a l'air un peu emprunté; mais avec un peu d'éducation, ne tiendroit-elle pas ſa place dans ce monde? Comment donc, Madame, lui dit-il, je trouve cette belle fille très-bien; il lui faut peu de choſe pour la mettre au point où vous la deſirez. L'on me donna beaucoup de louanges: l'un exagéra ma beauté, ma propreté & mon goût dans mon ajuſtement champêtre; l'autre vanta ma blancheur & le coloris de mon viſage; un troiſième me trouva le bras & la main au-deſſus d'une perſonne de ma condition: enfin, je fus confuſe & plus embar-

rassée que jamais. Mon père se faisoit remarquer, en disant : elle est bien votre servante ; point du tout, vous vous moquez d'elle. Ma mère répondoit par de fréquentes révérences, & moi seule j'avois les yeux baissés, & je crois en vérité que si quelque chose devoit leur faire plaisir en moi, c'étoit mon parfait embarras.

Après que ce torrent fut passé, le Marquis se tourna vers moi, & s'inclinant avec autant de respect, que s'il eût parlé à une Duchesse, me dit : J'ai ordre du Roi, ma belle fille, de vous remettre cette bourse, il y a trente louis, elle est l'effet du plaisir que vous avez marqué à la rencontre de ce Prince. On lui en a fait rapport, & je suis très-flatté qu'il ait bien voulu me charger de cette commission ; cela me fait d'autant plus de plaisir, que Madame la Comtesse m'a appris que mon père étoit votre Parrain. J'ignorois cette chose, & je suis persuadé qu'il apprendra avec satisfaction cette aventure. Pour cela vous n'en devez pas douter, répondit la Comtesse : mais, Jeannette, me dit-elle, répondez donc à Monsieur, & le remerciez de ses bontés. Je fis une révérence, & mes remerciements furent si bas, que je ne crois pas qu'ils furent entendus ; je ne sais pas trop bien moi-même ce que je dis dans ce moment. Je vais bien l'embarrasser, continua ma Marraine, en donnant un coup d'œil à la compagnie. Allons, Jeannette, ajouta-t-elle, dites-nous de bonne foi, ce que vous ferez de votre argent, & à quel usage vous le destinez ?

Puisque vous me l'ordonnez, repris-je, Madame, je remettrai à ma mère ce que le Roi a bien voulu me donner. Voilà qui est bien, dit-elle ; comment ! vous ne garderez pas quelque chose, interrompit le Marquis avec empressement ? Je n'ai besoin de rien, Monsieur, répliquai-je, osant à peine le regarder ; je la prierai seulement de me faire apprendre à écrire, afin de pouvoir savoir

de ses nouvelles, si jamais j'en suis séparée. Ce Seigneur fut charmé de ma réponse, & il la trouvoit convenable à la lettre que je lui avois fait écrire par Colin. Ah! Madame, reprit-il, en se tournant vers la Comtesse, rien n'est de mieux que le desir que cette belle fille marque pour son éducation, ce seroit un meurtre que de la négliger. Ce n'est pas mon intention, reprit ma Marraine, en souriant, je veux qu'on parle aussi de moi au Roi; oui, Jeannette, me dit-elle, je vous prendrai au logis: voulez-vous y venir? ce sera dès ce soir même. Je me tournai vers ma mère: ce sera vous, lui dis-je, ma bonne (c'est ainsi que je l'appellois), qui répondrez, s'il vous plaît, aux bontés de ma chère Marraine, je n'ai point de volonté que la vôtre. Mon père prit la parole pour elle, & se trouva très-honoré de cette grace. La Comtesse se tourna vers le Marquis, & lui dit qu'elle se chargeroit de moi, & qu'elle vouloit me rendre digne des bontés dont le Roi m'honoroit. Faites vos adieux, Jeannette, me dit-elle, en s'en allant; toute la compagnie la suivit. Je sautai au cou de ma mère; j'en fis autant au reste de ma famille, les larmes me vinrent aux yeux, & je connus dès ce moment, ce que peut la nature dans un cœur fait comme il doit être. Je ne fus point embarrassée de ces mouvements, & je m'y abandonnai sans contrainte, tant il est vrai qu'on n'est honteuse, que de ceux qui ne sont pas légitimes. Je remis ma bourse à ma mère; elle me dit à l'oreille, qu'elle auroit soin de m'acheter un habit qui pût me faire honneur. Mes adieux faits, je fus rejoindre la compagnie qui s'étoit un peu avancée. Ma mère m'accompagna jusqu'à ce que j'y fusse; & elle me quitta, en me recommandant d'être toujours bien sage, & de ne pas oublier que sans cela, on ne peut être véritablement heureuse dans le monde.

Le Marquis tournoit de temps-en-temps la tête:

Dès qu'il me vit seule, il vint à ma rencontre. Que je suis heureux, belle Jeannette, me dit-il, de pouvoir enfin vous voir, & d'espérer que je pourrai jouir quelquefois de ce charmant plaisir ! Je voudrois que vous pussiez vous imaginer ce que j'ai souffert depuis que je suis privé de cet avantage. Je suis sensible à toutes vos bontés, Monsieur, répliquai-je, je ne les mérite pas ; pardonnez si je ne vous en ai pu faire tantôt les remerciements qu'elles exigent, c'est à mon peu d'esprit qu'il faut s'en prendre, & à l'embarras d'une fille de ma sorte, qui n'a jamais vécu qu'avec ses semblables ; quand j'aurai été long-temps chez ma belle Marraine, peut-être que j'en aurai davantage. Votre esprit est charmant, reprit le Marquis, il ne faut que le cultiver ; mais il faut savoir distinguer vos vrais amis. Souffrez, belle Jeannette, que je profite de ce moment favorable pour vous parler, comme un des plus sincères. Vous êtes belle, vous le serez encore davantage ; votre Marraine reçoit beaucoup de monde, vous ne serez pas long-temps sans qu'on vous fasse la cour. Souvenez-vous que tous les jeunes-gens ne pensent pas comme je fais ; qu'ils sont dangereux, & qu'ils mettront tout en œuvre pour vous surprendre : si vous les écoutez, vous me perdrez pour jamais. Il n'est pas encore temps que je vous explique ce que j'ai à vous dire, un peu d'usage du monde vous en fera deviner une partie. En attendant, attachez-vous à votre Marraine ; c'est une bonne femme, qui a les défauts ordinaires à son sexe ; mais ses excellentes qualités peuvent vous servir de modèle. Je vous ferai connoître une autre fois le portrait de son caractère, afin que vous vous y conformiez ; vous voyez que je ne vous traite pas en enfant. Pardon cependant si je vous donne des leçons, c'est l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde, qui me fait prévoir tout ce qui peut vous toucher. Je vous dirai encore en passant, que

Madame la Comteſſe a une fille qui n'eſt pas auſſi belle que vous, & qui ſera jalouſe dès qu'elle vous verra. Son fils eſt un aimable Cavalier, je crains bien qu'il ne vous trouve comme moi, c'eſt une de mes inquiétudes, auſſibien que l'occaſion qu'il aura de vous voir ſouvent. Il vous aimera, & il trouvera peut-être accès dans votre cœur : ſi cela arrive, que vais-je devenir ?

Je ne ſais, lui dis-je, ce que c'eſt que l'amour, j'ai vécu juſqu'à-préſent dans la paix, & je n'ai été ſenſible qu'aux peines de ma mère, & aux chagrins que mon frère & ma ſœur me donnoient. Les bontés ſeules dont vous m'honorez. . . Ah ! laiſſons ces bontés, reprit-il; je ſouffre avec peine que vous nommiez ainſi de foibles marques de la plus tendre amitié. Je ne ſuis pas encore connu de vous ; dès que cela ſera, vous verrez que je ſuis trop heureux d'avoir trouvé cette légère occaſion de vous témoigner mon amour. Mon Dieu, interrompis-je, en ſouriant, vous me parlez toujours de cet amour : laiſſons-le, M. le Marquis, juſqu'à ce que je ſache qui il eſt, s'il convient qu'une fille puiſſe l'écouter. Je veux vous apprendre à le connoître, reprit-il. Non, non, Monſieur, continuai-je, ma mère m'a toujours dit qu'il ne falloit point écouter les hommes, & qu'ils cherchoient toujours à nous ſurprendre, & je crois bien que ma Marraine penſe de même. Gardez-vous bien, reprit le Marquis avec empreſſement, de lui faire connoître l'amitié que j'ai pour vous. Elle eſt jalouſe, je vous en dirai quelque jour le ſujet; cela m'empêcheroit de vous voir, & je mourrois..... Ah ! ah ! ajoutai-je, il y a du mal apparemment, puiſque vous ne voulez pas qu'on le ſache. Non, belle Jeannette, il n'y en a point, ayez plus de confiance en moi. J'allois encore lui répondre, je me trouvois une facilité à le faire, dont j'étois ſurpriſe moi-même. Le Marquis ne m'intimidoit pas, & je raiſonnois avec lui, avec

la même confiance que j'aurois fait avec une de mes compagnes : J'allois, dis-je, lui demander la raison de la préférence qu'il se donnoit, lorsque ma Marraine tourna la tête & m'appella. Nous la rejoignîmes. Comment donc, me dit-elle, vous écoutez le Marquis ? que vous disoit-il ? des douceurs. Apprenez, Jeannette, qu'il faut bien s'en garder ; c'est un poison funeste qui fait mourir. Je ne les connois pas, Madame, répliquai-je. Monsieur, pour s'amuser sans doute, vouloit être informé de nos plaisirs champêtres ; je lui en rendois compte. Il est vrai, dit-il, que cette belle fille m'en a fait un portrait si naturel, que je les préférerois à tous ceux de la Ville. La Comtesse lui fit la guerre sur son nouveau goût. La conversation devint générale, & nous nous trouvâmes insensiblement arrivés au Château.

Dès que ma Marraine fut entrée dans son appartement, elle fit appeller Mademoiselle Duparc ; c'étoit une ancienne femme-de-Chambre, & qui n'avoit plus de fonctions auprès d'elle, que celle de la contrôler, aussibien que le reste de la Maison. Elle avoit une cinquantaine d'années, étoit maigre & sèche ; elle avoit la physionomie pateline & béate : vous la voyiez toujours de votre sentiment pour gagner votre confiance, & dès qu'elle y étoit parvenue, elle s'en servoit avec empire pour vous tyranniser. Elle avoit le détail du Château, elle grondoit toujours, mais son avarice l'humanisoit ; elle aimoit l'argent ; elle avoit pour lui un amour qui se manifestoit dans les occasions. Quelque faute que l'on eût faite, l'on étoit sûr de son pardon lorsque l'on lui faisoit des présents. Ce fut à cette vieille fille que Madame me recommanda : prenez soin de ma filleule, lui dit-elle, je vous charge de son éducation ; elle est douce, & portée au bien : je compte qu'elle profitera beaucoup entre vos mains. Savez-vous qu'elle est connue du Roi, & qu'il lui a donné trente louis ?

Trente louis! interrompit Mademoiselle Duparc; mais c'est quelque chose, où sont-ils? Son bon cœur, continua ma Marraine, les lui a fait remettre à sa mère: elle auroit bien mieux fait de les garder, reprit cette fille en fronçant le sourcil, je les aurois serrés aussi bien qu'elle. On ne sait ce qui peut arriver: quelle étourderie! elle les auroit trouvés dans l'occasion. Trente louis! plût à Dieu que je les eusse! je me porterois mieux que je ne fais. Il n'est pas question de cela, interrompit Madame, où la mettrez-vous coucher? Près de moi, reprit la Duparc, peut-elle être mieux? Non sans doute, ajouta la Comtesse, qu'on ait soin avant toute chose, de lui apprendre à écrire: dès qu'elle le saura, je veux la mener à Versailles, & lui faire présenter un placet de sa main, au Roi, pour le remercier des bontés qu'il a eues pour elle: cela l'engagera peut-être à les lui continuer. Oui-dà, répliqua ma nouvelle gouvernante, l'imagination n'est pas mauvaise. Je ne disois mot à cette conversation, le cœur me battoit; je la craignois, & je regrettois déjà la maison paternelle. Après plusieurs autres discours semblables, Mademoiselle Duparc se saisit de moi comme de sa proie, & dans la suite je ne fis plus de pas, qu'elle ne s'attachât à les compter.

Le Marquis resta plusieurs jours au Château, il fit ce qu'il put pour me parler; cela étoit difficile; j'étois toujours avec la Gouvernante, ou dans la chambre de Madame, où l'on m'apprenoit à broder. Je rencontrois quelquefois ses yeux, ils me faisoient connoître sa peine; je m'accoutumois à entendre leur langage. Tant qu'il resta dans ce lieu, je ne fus émue que de la douceur de penser que j'étois aimée de lui, je ne croyois point qu'il y eût de mal à m'entretenir de son idée: il me sembloit que je lui devois de la reconnoissance: frivole prétexte! fatale erreur! Le feu couvoit sous la cendre, sa douce chaleur ne causoit alors

que de tièdes effets ; il ne fut pas long-temps sans en produire de plus grands. Mademoiselle Delbieu, fille de ma Marraine, avoit quinze ans : elle est blanche, c'est tout son agrément ; elle est blonde, a de grands yeux qui ne sont pas spirituels, ils sont cependant des imposteurs : elle a beaucoup d'esprit : il est vrai que dans ce temps il n'étoit ni égal ni liant. Sa physionomie est trompeuse, elle est douce, & vous gagne ; mais elle cache un caractère noir & envieux. Je voudrois bien, en faveur des bontés dont Madame sa mère m'a honorée pendant mon séjour chez elle, pouvoir supprimer ce portrait : mais il est impossible de conter mon histoire sans l'y comprendre ; elle a fait trop naître d'événements par sa malice & par sa mauvaise foi. Ce que je puis faire en cette considération, c'est d'en adoucir les traits dans la suite. Je ne me suis vengée jusqu'ici, que par de bons endroits : supposé qu'elle me reconnoisse, je ne lui conseille pas de faire part de sa découverte. Malgré ma simplicité, je n'eus par de peine à démêler le mécontentement qu'elle eut de mon arrivée au Château ; elle fut la seule qui ne me prévint point : elle me regarda avec une fierté qui diminuoit le bien qu'on disoit de moi. Je m'apperçus de son indifférence, ou pour mieux dire, de son envie. J'en conçus du déplaisir. Le Chevalier son frère passa à une autre extrémité : je lui plus dès le premier instant. Il me le marqua, me le dit, & me regarda comme un joli amusement pendant le séjour qu'il feroit chez sa mère. Mes façons naïves & simples lui firent concevoir de flatteuses espérances. Il me paroissoit tel que me l'avoit dit le Marquis : il étoit grand & bien fait, avoit l'air prévenant ; mais son caractère effaçoit le bien qu'il annonçoit. Il étoit emporté dans ses passions, &, comme sa sœur, d'une hauteur insupportable. Il cachoit ses défauts quand il vouloit plaire ; mais, lorsqu'il croyoit

ses soins superflus, il recouroit à l'artifice ou à la violence. Ce ne fut pas dans un jour que je les connus sa sœur & lui, l'expérience que j'en fis bientôt après, m'a appris suffisamment à ne jamais m'arrêter aux premières impressions, & à ne donner mon amitié, que lorsque j'ai une certitude morale qu'on en est digne par un caractère tout différent du leur.

La veille du départ du Marquis, il s'y prit si adroitement, qu'il me parla : j'étois à mon métier dans la chambre de ma Marraine, il y avoit beaucoup de monde qui y étoit venu dîner. Il proposa à la Comtesse, un pharaon, & la pria de jouer à sa place, sous prétexte du peu d'exactitude qu'il avoit. Elle se chargea avec plaisir, de cette commission. Tout le monde s'approcha de la table, & l'intérêt que chacun prenoit à ce jeu, nous laissa bientôt seuls. Il n'y avoit que Mademoiselle Duparc, le Marquis & moi. Il lui proposa d'aller jouer un louis, & qu'elle en seroit de moitié si elle gagnoit. Elle le prit au mot avec ardeur. Que je suis heureux, charmante Jeannette, me dit-il, se voyant libre, de pouvoir enfin vous parler ! il y a long-temps que j'aspire à ce bonheur ; que ne puis-je le goûter tous les jours ? Je pars, aimable enfant, il n'est pas possible que je reste davantage ; on s'appercevroit bientôt du sujet qui m'arrête ici. Ne saurai-je point, avant que de m'éloigner, comment je suis dans votre cœur ? Parlez, mon Ange, donnez-moi cette satisfaction, je ne puis vivre sans avoir du moins l'espérance de vous plaire. Songez que je ne sais quand je vous reverrai, & que dans l'état où mon amour me réduit pour vous, je n'ai plus que cette consolation. Il parloit si tendrement, que je ne pus m'empêcher de le regarder & de soupirer. Que veut dire ce soupir, belle Jeannette, reprit-il amoureusement ? Serois-je assez heureux pour que ma sincérité vous touchât ? Ah ! laissez-moi, Monsieur, repris-je ; toutes les fois

que vous êtes près de moi, & que vous me dites quelque chose, je ne sais où j'en suis: que me voulez-vous? pourquoi vous attacher à une fille de ma sorte? je sais bien que je ne suis pas votre semblable; mais j'ose ajouter que tout gros Seigneur que vous êtes, vous ne me ferez jamais manquer de sagesse. Il s'en faut beaucoup, reprit-il, que je pense à vous séduire, je ne veux que vous aimer & vous plaire. Hélas! continuai-je, à quoi cela servira-t-il? pourquoi tous les Messieurs disent-ils la même chose? est-ce une coutume de la Ville? je n'ai jamais tant entendu parler d'amour que depuis huit jours que je suis ici. Comment cela se peut-il, reprit le Marquis étonné, je n'ai pu parvenir à vous parler du mien qu'aujourd'hui? Y êtes-vous le seul, répliquai-je simplement? Tous les autres Messieurs m'en ont dit autant, sur-tout le fils de Madame qui me le répète toutes les fois qu'il peut m'entretenir. O Dieux! seroit-il possible, interrompit-il, qu'il vous aime? Je ne sais, continuai-je; mais si c'est aimer que de le dire, vous n'en devez pas douter. Que lui répondez-vous, reprit le Marquis, avec précipitation? Je pense si peu à ce qu'il me dit, répondis-je, que je ne puis vous en instruire; ce qu'il y a de certain, c'est que je voudrois qu'il ressemblât à Mademoiselle, & qu'il me laissât en repos. Cela est-il bien vrai, belle Jeannette, continua-t-il, avec plus de tranquillité? Ne sentez-vous pas du plaisir lorsqu'il vous parle? Ah! point du tout, interrompis-je naïvement, il s'en faut beaucoup; un mot de vous me fait plus d'impression que cent des siens. Qu'elle est adorable, s'écria le Marquis! que je serois heureux, si ce que vous venez de me dire avec autant de bonne foi, étoit bien éclairci! Je ne changerois pas mon sort contre ce qui est de plus desirable. Répétez-le moi, charmante fille, vous me rendez la vie, cet aveu fait mon bonheur. Que vous ai-je donc dit, repris-je, éton-

née du transport qu'il marquoit? Pourquoi paroissez-vous si content? Aurois-je fait une faute sans le savoir? Non, non, interrompit-il avec précipitation, n'en faites jamais que de semblables. Si votre cœur s'est expliqué, ne le désavouez pas; il ne se repentira jamais des complaisances qu'il aura pour moi. Ah! mon cœur ne dit rien, Monsieur, interrompis-je à mon tour avec vivacité. Si quelques paroles, dont je ne sais point la force me sont échappées, ne les tournez point à mon désavantage. Voulez-vous donc, reprit le Marquis, que je m'en aille pénétré de chagrin & de regret? Votre cœur ne dit rien! ce sera donc pour un autre qu'il parlera; il faut donc mourir, puisque vous me haïssez! Il prononça ces derniers mots d'un ton attendri; j'en fus touchée: je levai les yeux sur lui, il me parut si affligé, que je me fus mauvais gré de lui en avoir donné sujet. Mon Dieu! que je suis malheureuse, m'écriai-je, avec dépit, de ne pas savoir m'énoncer! cela est cause qu'on prend différemment les choses que je ne les pense. Pourquoi vous chagrinez-vous ainsi? ce n'est pas mon intention. Faut-il vous arrêter aussi à une personne qui n'a pas assez d'esprit pour vous répondre? Que n'attendez-vous que ma belle Marraine m'en ait donné, & je ne dirai plus rien qui vous déplaise. Il ne put s'empêcher de sourire de ma naïveté. Encore, ajoutai-je, ne voilà-t-il pas! vous étiez prêt à pleurer; je viens de dire, peut-être, une sottise, & vous en riez. Eh! je me tairai dorénavant. En achevant ces mots, que je ne pus prononcer sans colère, je me remis à mon ouvrage, & je ne voulus plus répliquer à mille choses tendres & flatteuses, dont il se servoit pour me faire revenir.

Le Marquis, accablé de mon silence, se tut; je le crus parti, & je levai les yeux avec précipitation pour le chercher; je les baissai aussi-tôt en rougissant de la rencontre des siens. Vous voulez donc ma mort, me dit-il, Jeannette, puisque vous ne

voulez plus me regarder ni me répondre: que vous ai-je fait pour me traiter ainsi? Je vais donc partir le chagrin dans le cœur : vous ne me verrez plus, cruelle. Je me sentis piquée de cette apostrophe; je la crus honteuse; tout dépend dans la vie, du préjugé qu'on a des choses. Allez, Monsieur, répondis je, avec vivacité, je ne mérite pas que vous disiez de telles injures; je ne suis point cruelle & je ne l'ai jamais été pour personne, il s'en faut bien; je ne puis voir tuer un agneau sans pleurer. Je n'ai jamais fait de peine à qui que ce soit; & quoique mon frère & ma sœur m'aient souvent maltraitée, je ne me suis jamais défendue, dans la crainte de leur faire du mal : regardez donc si je suis cruelle. Le Marquis m'auroit laissé dire longtemps, tant il étoit surpris de ma simplicité; mais quand on aime, on voit tout avec des yeux favorables. Pardon, ma chère Jeannette, répliqua-t-il, si je vous ai déplu; ce mot de cruelle ne signifie pas que vous soyez méchante, cela est bien différent; mais vous le seriez devenue, si vous aviez continué à ne me plus répondre : vous me rendez la vie en le faisant, & je ne vous appellerai plus dorénavant ainsi. Mais ne perdons point de temps, le jeu va peut-être finir, & je serois au désespoir de ne pas être convenu d'une chose avec vous avant mon départ. J'enverrai Dubois (c'étoit son Valet-de-chambre) deux fois la semaine, m'informer de vos nouvelles, sous prétexte de celles de votre Marraine. Je vous dirai une autrefois ce que je fais pour qu'elle ne le trouve pas extraordinaire. Il trouvera les moyens de vous parler, & il me rendra compte de vos réponses : cela adoucira les rigueurs que je vais ressentir de votre absence; je tâcherai cependant de venir ici le plus souvent que je pourrai, sans que cela paroisse. Je ne vous demande pas pour le présent de quelle façon je suis dans votre cœur, puisque vous avez tant de peine à m'en faire l'aveu; je le connoîtrai par l'empressement que vous témoignerez à savoir écrire; je

me flatterai lorsque cela sera, que je ne vous déplais pas. Il alloit continuer, lorsque la gouvernante arriva, la satisfaction peinte sur le visage; elle avoit gagné quatre louis, & en rapportoit deux au Marquis pour sa moitié. Gardez-les, Mademoiselle, lui dit-il, ils vous porteront bonheur une autre fois. Lorsque je serai de retour à Versailles, je veux jouer pour vous, & éprouver si vous êtes aussi heureuse au grand jeu, que vous l'avez été ici. Je ne vous demande en cette considération, que d'avoir bien soin de cette enfant, cela ne vous sera peut-être pas inutile dans la suite. C'étoit la prendre par son foible; elle connoissoit combien le Marquis étoit généreux, & combien on pouvoit compter sur sa parole. Cela suffit, Monsieur, reprit-elle, d'un air content, reposez-vous sur moi; j'aimerai Jeannette comme ma propre fille. Je me suis apperçue que M. le Chevalier la regarde avec plaisir; mais j'aurai si bien l'œil sur lui, qu'il ne lui parlera jamais que devant moi; je le connois bien, mais il me connoît aussi; il n'oseroit s'y frotter. La compagnie quitta le jeu, comme elle finissoit ces mots. Ma Marraine avoit été débanquée, & vint en avertir le Marquis; il ne parut pas sensible à la perte. Un moment après, on fut se promener; je restai seule avec Mademoiselle Duparc; je me ressentis des douceurs que le Marquis lui avoit dites, (c'est ainsi qu'elle nommoit ses promesses & son argent), & elle a toujours eu depuis ce temps, les attentions les plus prévenantes pour moi.

Le Chevalier Delbieu, dégagé du soin de faire les honneurs de chez lui, ne me laissoit pas un moment de repos; il m'entretenoit à chaque instant de sa passion, j'en recevois les témoignages avec beaucoup de froid. Quelle différence de s'expliquer, lorsque je comparois ses discours à ceux que me tenoit le Marquis! Les siens, quoique polis, étoient altiers, & ressentoient un air de supériorité; ceux du dernier, au contraire, étoient doux & hon-

nêtes, & sembloient être adressés à une personne plus élevée que lui : cela flatte, & malgré ma simplicité, j'en savois faire aisément la distinction.

Ma Marraine ne fut pas long-temps sans s'apercevoir du goût que son fils avoit pour moi : elle l'en réprimanda ; mais, bien loin que cela fît l'effet qu'elle en attendoit, ses leçons ne servirent qu'à l'animer davantage. Il se contraignit cependant, mais je ne fus pas long-temps à éprouver que rien n'est plus dangereux que la retenue dans un cœur que la vertu ne guide pas.

Je fis ce que je pus pour plaire à Mademoiselle sa sœur ; elle me souffroit, mais elle avoit avec moi des hauteurs insupportables. Je ne sais si les attentions dont le Marquis m'avoit comblé, m'avoient gâtée, ou si j'étois naturellement portée à ne pas m'humilier ; je sentois une peine infinie à le faire devant elle ; je pleurois souvent ; l'absence du Marquis n'y contribuoit peut-être pas peu : le moindre petit chagrin que j'avois me faisoit ressouvenir de ses politesses. Que l'amour fait de progrès dans la solitude ! Je ne fus pas long-temps à le connoître : je ne fus plus cette fille simple, qui demandoit qui il étoit. Il se vengea, & il m'apprit bientôt son pouvoir & sa violence. Mon embonpoint diminua, je devins pâle & abattue ; je dormois autrefois d'un sommeil tranquille, je ne le faisois plus qu'avec peine. Je fis des réflexions sur l'état où je me trouvois : je voulois moi-même m'en cacher le principe, & me dérober la vivacité de mes sentiments, en me persuadant que c'étoit le regret d'avoir quitté ma mère qui occasionnoit mon abattement. Je ne fus pas long-temps dans cette idée. La Comtesse, qui s'apperçut de ma langueur, s'imagina, comme moi, que la vue de mes parents me remettroit. Elle les fit venir, je m'en trouvai mieux ; mais l'arrivée de Dubois fit beaucoup plus. Il me parla de son maître, & de la douleur qu'il ressentoit de mon ab-

sence. Je n'eus pas besoin de lui faire connoître ce que je pensois ; mon visage en disoit beaucoup plus que l'aveu que j'en aurois pu faire.

Depuis l'absence du Marquis, je m'étois attachée à apprendre à écrire : un Valet-de-chambre du Chevalier le savoit très-bien, & il me montroit avec une affection infinie. Je commençois à assembler mes lettres, j'en remplis une page entière, & je me fis un plaisir innocent de témoigner au Marquis que je n'avois pas oublié ce qu'il m'avoit dit sur ce sujet. Je remis cette feuille à Dubois, & je la lui recommandai avec empressement. Il s'informa beaucoup si le Chevalier étoit amoureux de moi : (il avoit apparemment des ordres pour le faire). Je lui dis que cela avoir paru dans les commencements, mais que Madame s'en étant apperçue, elle y avoit mis ordre, & que depuis ce temps il n'osoit plus me parler.

Le lendemain du départ de ce domestique étoit un Dimanche ; j'avois lié amitié avec la nièce de la gouvernante : elle s'appelloit Catherine, & elle étoit du meilleur naturel du monde, elle avoit beaucoup d'esprit & d'éducation ; je lui dois assurément beaucoup, c'est elle qui commença à m'ôter les façons villageoises ; elle étoit d'un âge supérieur au mien, nous étions presque toujours ensemble. Nous fûmes après les Vêpres promener dans un petit bois, sa tante, elle & moi : nous nous avançâmes dans une allée faite exprès pour la chasse du Cerf. Mademoiselle Duparc lisoit, & nous profitâmes de ce temps pour nous promener seules : la conversation tomba insensiblement sur le chapitre de ma Marraine : elle m'apprit que depuis quelques années elle ne vivoit pas en bonne intelligence avec son mari, que cela ne paroissoit pas dans le monde, quoiqu'ils ne se trouvassent presque jamais ensemble ; que lorsqu'elle partoit pour Paris, son mari venoit à la Campagne, & qu'il n'y avoit que pour se séparer qu'ils étoient

d'un commun accord. Mon Dieu! lui dis-je, comment se peut-il qu'on soit marié & qu'on vive ainsi séparés? nous n'entendons point parler de pareilles choses dans notre Hameau: quelle en est donc la raison? L'amour & la jalousie, reprit Catherine: Monsieur ne veut pas que Madame ait des adorateurs, & Madame ne s'en peut passer. Comment donc! interrompis-je, est-ce qu'après le mariage on en garde encore? Oui, ma chère Jeannette, répliqua-t-elle: cela ne devroit pas être, cependant cela est tout commun à Paris; l'intérêt nous unit plus souvent que l'inclination; le mauvais usage semble contredire les bonnes loix. Monsieur a ses maîtresses, Madame a ses habitudes; ils logent dans la même maison, & ils ne s'y rencontrent presque jamais: il y a des maris moins commodes qui veulent que leur femme soit rangée, sans leur en donner l'exemple; quand ils ont affaire à des entêtées, elles résistent, & c'est ce qui cause les brouilleries & les séparations; il y en a d'autres, comme Monsieur & Madame, qui conviennent de vivre à leur fantaisie, ils sont encore les plus heureux, parce qu'ils ne se gênent point, il arrive souvent même que l'indifférence qu'ils avoient l'un pour l'autre, produit par cet endroit une réunion sincère: cela est rare, mais on en conte des exemples. Pour notre Maître & notre Maîtresse, je ne crois pas qu'ils se trouvent jamais dans ce cas: votre Marraine est une personne vertueuse, on n'a jamais parlé d'elle d'une autre manière, mais elle a une sorte de coquetterie dans ses façons, elle veut qu'on la trouve aimable; on le lui dit, cela l'amuse; elle a été trois mois sans que personne lui rendît des soins, elle en étoit d'un ennui insupportable; il n'y a que depuis que M. le Marquis de L. V. vient ici qu'elle est gaie & enjouée comme vous la voyez; avant le temps qu'il lui en contât, elle étoit d'une tristesse à mourir. Depuis quelques jours il est fort assidu, & paroît très-amoureux.

Ces dernières paroles me touchèrent, j'en fus saisie au point que je me laissai aller à la renverse sur l'herbe où nous étions assises. Catherine me releva & me fit revenir à force de me tourmenter; elle ne soupçonna point le sujet de ma foiblesse; elle fut rejetée sur le peu de santé que j'avois depuis quelques jours; on me ramena au Château, l'on me fit coucher; Catherine me laissa, & me convia de reposer, en me flattant qu'après deux heures de sommeil, je me trouverois mieux: je feignis de la croire, & dès que la porte fut fermée, je m'abandonnai aux réflexions les plus cruelles.

Que je suis malheureuse, m'écriai-je, en pleurant, d'avoir perdu la tranquillité qui régnoit dans mon cœur! pourquoi donc suis-je réduite depuis quelque temps dans l'état où je me trouve? je ne me reconnois plus de l'absence de ce Marquis: pourquoi prends-je un intérêt si vif aux considérations qu'il a pour Madame? que veut dire l'état où me réduit son absence? quelle raison ai-je à mon âge de ne pouvoir plus souffrir ce que j'aimois autrefois? ah! je n'en vois que trop la cause. Cruel! pourquoi me disiez-vous que vous m'aimiez? pourquoi me trompiez-vous? vous ai-je forcé à me faire l'aveu d'un amour que vous n'aviez pas? qui vous a pu porter à surprendre ma crédulité? O Ciel! pourquoi venois-je ici? que deviendrai-je! Ah! Charlotte! Charlotte! que je partage les peines que vous avez dû ressentir, lorsque vous vous êtes vu abandonnée par celui qui vous étoit si cher, je juge de vos pleurs par ceux que je répands; son histoire se rappelloit alors à mon imagination échauffée; mes larmes & ma douleur m'assoupirent: le sommeil me rendit cependant mes forces abattues, & je me relevai avec plus de tranquillité.

J'allois sortir de ma chambre, lorsque le Chevalier y entra; je viens d'apprendre, me dit-il, que vous vous étiez trouvée mal à la promenade, vous

me paroissez cependant avoir bon visage; apparemment, repris-je, que le sommeil en est la cause, car je ne me sens pas trop bien ; tant pis, continua-t-il, il vous faut faire quelque chose, je vous guérirai si vous voulez, je suis le meilleur Médecin du monde. Mon Dieu, Monsieur, repris-je avec un reste d'émotion & de colère que j'avois contre le Marquis, laissez-moi, je ne veux jamais rien entendre de la part des hommes. Ah! ah! ajouta-t-il, vous êtes de bien mauvaise humeur contr'eux, ils valent cependant bien la peine qu'on les écoute, quand ils sont faits d'une certaine façon. En disant ces paroles, il avoit un air de complaisance qui sembloit dire, regardez-moi : qu'en pensez-vous? Non, non, continua-t-il ; ma chère enfant, vous ne serez pas toujours si cruelle ; en prononçant ces mots, il voulut m'embrasser, je me débarrassai de lui en jettant de grands cris : la gouvernante accourut, & le trouvant encore prêt à me poursuivre, l'arrêta & le mit hors de la chambre, en lui disant qu'il n'avoit guère de considération pour ce que Madame sa mère lui ordonnoit ; que si cela étoit, elle ne prétendoit pas qu'il en manquât pour elle : en achevant ces mots, elle ferma la porte avec colère ; le Chevalier se retira la rage peinte dans les yeux.

Que cherchoit donc ici ce fou, me dit-elle, lorsque nous fûmes seules? Je n'en sais rien, repris-je; mais il vouloit m'embrasser. Vous avez bien fait de crier, reprit-elle, vous avez vu comme je l'ai bien tancé, il n'y viendra pas sitôt ; c'est un furieux, continua-t-elle, lorsqu'il s'y met, & je serai bien-aise quand il partira ; ce sera dans peu, Madame sa mère me l'a dit. C'est bien dommage qu'il soit ainsi ; il a de l'esprit, s'il vouloit se modérer ; il prévient & l'on s'y fieroit assez, mais c'est qu'on ne le connoît pas, je n'ai jamais aimé un certain air fournois qu'il a dans les yeux, on diroit qu'il médite toujours quelque mauvais

coup. Après ce discours, nous descendîmes chez Madame; je n'étois pas prévenue que le Marquis dût arriver, je l'y trouvai. Les impressions que j'avois contre lui, le rendirent de plus-en-plus criminel dans mon esprit. Je pensai reculer deux pas, mais la honte & la fierté me retinrent.

Dès qu'il m'apperçut, il vint avec empressement vers moi; comment vous portez-vous, belle Jeannette? ah! mon Dieu! s'écria-t-il, en me voyant au jour, comme elle est changée! qu'avez-vous donc, chère enfant? que vous est-il arrivé depuis mon départ? En me disant ces mots, il me prit la main; je la retirai brusquement & avec dépit. Elle est brûlante, continua-t-il, avec un air surpris de mon action, mais contraint. Assurément, Madame, ajouta-t-il, en se tournant vers elle, cette enfant est malade, il faudroit la soulager. Ce ne sera rien, reprit ma Marraine, c'est de l'ennui, j'ai envoyé chercher sa mère pour la dissiper: approchez, Jeannette, donnez-moi votre pouls; vraiment, continua-t-elle, elle a un peu de fièvre, qu'on envoie chercher le Médecin, dit-elle à la gouvernante, qu'on la fasse coucher, & qu'on ne la quitte pas. Le Marquis avoit toujours les yeux sur moi, & tâchoit de démêler la cause du dépit que je pouvois à peine cacher. Je ne lui en laissai pas le temps, je fis une révérence, & je me retirai. Dès que je fus dans ma chambre, je me couchai avec les plus tristes réflexions; elles firent une telle révolution en moi, que deux heures après, la fièvre augmenta avec de si grands progrès, que j'eus au point du jour un redoublement avec le transport au cerveau.

L'extrémité où je me trouvai réduite, ne me permet pas de rapporter ce qu'elle produisit; c'est à Catherine, qui ne quitta pas le chevet de mon lit, que j'en dois la reconnoissance. On fut avertir ma Marraine du danger que je courois, elle en fut très-affligée, & ordonna qu'on eût tous les soins possibles de moi; elle craignoit, comme beaucoup

d'autres, les malades, elle n'auroit pas vu ses propres enfants lorsqu'ils l'étoient; j'en ai connu depuis dont la foiblesse étoit poussée plus loin, & qui n'auroient eu aucun commerce avec ceux qui les alloient voir. Il fut heureux pour le Marquis qu'elle ne fut pas prévenue de cette manie. Dès qu'il fut le péril où j'étois, il vint avec précipitation dans ma chambre: il fut effrayé de l'état où il me trouva, & ne put s'empêcher d'en donner des marques sensibles; il n'y avoit heureusement près de moi, que la gouvernante & Catherine; elles connurent bientôt le principe de sa douleur; elle s'exprimoit trop vivement pour ne leur pas faire connoître l'amour qu'il avoit pour moi. Il les gagna par ses bienfaits, ou, pour mieux dire, par sa prodigalité. Je vous cacherois en vain, leur dit-il, la cause de mon chagrin; si cette fille meurt, je perdrai la vie; il tira sa bourse, en disant ces mots, & la donnant à Mademoiselle Duparc: voilà cent louis, continua-t-il, que je vous prie de recevoir; je ne borne pas là ma reconnoissance, si par vos soins vous me la réchappez. Et vous, dit-il, en se tournant vers Catherine qui pleuroit, acceptez à cause de votre bon cœur, ce diamant; je vois que vous aimez Jeannette, & c'est m'être chère que de penser ainsi. J'ai des vues pour cette aimable enfant, je l'adore, & je ne puis vivre sans elle: ô Ciel! rendez-la-moi, vous connoissez la pureté de mes intentions. Jeannette! Jeannette! continua-t-il, en pleurant, vous ne m'entendez pas? que ne puis-je par mon sang vous rendre la vie! ouvrez les yeux, mon Ange, & voyez l'état où vous réduisez votre malheureux Amant: ô Ciel! continua-t-il, qui peut donc avoir occasionné cette cruelle situation! je l'avois laissée en bonne santé; grand Dieu! elle est brûlante, elle a les yeux ouverts & ne me voit pas: ses larmes lui laissèrent à peine la liberté de parler à son Valet-de-chambre, qui venoit de monter; va, lui dit-il, prends la poste,

amène ici au plus vîte Monsieur de N***. Juste Ciel! que je suis malheureux! Il s'exprimoit avec une douleur sincère, que la gouvernante & sa nièce fondoient en larmes : sur ces entrefaites ma Marraine l'envoya prier de descendre ; Mademoiselle Duparc l'engagea à cacher son trouble & ses pleurs, & lui conseilla de partir le lendemain pour en dérober la connoissance : vous n'en serez pas maître, lui dit cette fille, si vous restez: Madame est fine, & les pénétreroit bientôt; vous ne pourriez vous empêcher de venir ici, cela est inutile; partez, ne craignez rien pour sa vie ; elle est jeune & d'un bon tempérament, elle en réchappera, j'aurai soin de vous avertir tous les jours de son état; croyez-moi, ajouta-t-elle, le voyant irrésolu, suivez mes conseils, vous vous en trouverez bien; vous pourrez revenir dès qu'elle se portera mieux; au lieu que si votre amour est découvert, Madame renverra Jeannette, & vous la perdrez de réputation.

Ce motif porta le Marquis à suivre cet avis; il se retira après m'avoir baisé les mains. Il trouva un prétexte pour partir le jour suivant. La Comtesse fit ce qu'elle put pour le retenir; il lui donna de si bonnes raisons qu'elle le laissa aller. Il rencontra à quelques lieues Monsieur de N*** suivi de son Valet-de-chambre ; il lui recommanda la malade qu'il alloit voir, & il le pria de ne la point quitter jusqu'à sa parfaite guérison : Dubois eut ordre de ne revenir qu'avec des nouvelles positives de ma santé. Le soin qu'on eut de moi, & l'habileté du Médecin me tirèrent d'affaire au bout de quinze jours; le récit que me fit Catherine de tout ce qui s'étoit passé, ne contribua pas peu à mon rétablissement. Le désespoir que le Marquis avoit marqué me toucha ; je ne feignis point de leur apprendre quel étoit le sujet qui m'avoit mise aux portes du tombeau : elles condamnèrent ma jalousie, elles achevèrent d'en arracher les racines, en me faisant connoître

connoître que l'amour dont on le soupçonnoit pour Madame, n'étoit qu'une feinte adroite pour être à portée de me voir. Je leur fis sentir aussi que, quelque progrès que cette passion eût fait dans mon cœur, je ne me mettrois jamais dans le cas où s'étoit trouvé Charlotte, dont je leur avois conté l'histoire. Mademoiselle Duparc m'embrassa en me marquant la joie qu'elle avoit de me voir en de si bonnes résolutions, & elle me promit de s'attacher entièrement à moi, & de me préserver des embûches que l'amour pourroit tendre à ma vertu : les présents qu'elle avoit reçus, aussibien que sa nièce, leur avoit fait impression ; elles en tiroient d'heureuses conséquences pour elles & pour moi. Toutes ces choses me flattoient : l'on me parloit sans cesse de mon amant ; j'en recevois tous les jours, des nouvelles : ces agréments me mirent peu-à-peu dans un état plus tranquille.

Il n'y avoit que le Chevalier Delbieu qui nous importunoit : il venoit dix fois par jour dans ma chambre, sans que je l'en pusse empêcher ; il ne me convenoit pas de le renvoyer durement, j'étois chez sa mère ; ses poursuites me causoient beaucoup de chagrin. Mademoiselle Duparc me consoloit, en me promettant qu'elle empêcheroit ses violences ; je le craignois comme le feu, & il sembloit que j'avois un pressentiment de ce qui devoit m'arriver.

Cependant le Marquis, à qui la Gouvernante avoit mandé, sans m'en avertir, ce qui avoit occasionné ma maladie, m'écrivit une grande lettre qu'elle me lut : il me demandoit pardon d'y avoir innocemment donné lieu ; il me protestoit qu'il n'aimoit point la Comtesse, & qu'il n'avoit feint de le faire, que pour avoir occasion d'être auprès de moi : elle étoit remplie de l'assurance d'une fidélité éternelle ; il se réservoit, me disoit-il, de m'en donner des preuves convaincantes. Elle m'apprit qu'il arriveroit le lendemain, & qu'il me

me donnoit cet avis, afin que sa présence imprévue ne me causât point d'émotion. Je ressentis une douceur infinie à cette lecture ; quoique je ne susse pas lire, je voulus conserver cette lettre comme un témoignage certain de la tendresse qui y étoit si naturellement dépeinte.

Mademoiselle Delbieu n'avoit, pendant ma maladie, envoyé qu'une seule fois savoir de mes nouvelles; je ne sais ce qu'elle avoit contre moi, mais il sembloit qu'elle fût fâchée de ma convalescence : tout le monde m'en faisoit compliment, elle seule ne m'en dit rien : Madame sa mère m'en témoignoit une joie infinie; son fils, depuis quelques jours, étoit plus réservé qu'à l'ordinaire ; il n'avoit plus pour moi, que la politesse qu'on doit au sexe ; j'en étois ravie, & je crus qu'il étoit entièrement revenu de son amour. Ma satisfaction fut parfaite, je regardai ce changement comme le plus grand bonheur qui pût m'arriver ; mais, hélas! il ne me laissa pas long-temps dans cette opinion : je connus par une triste expérience, que l'on ne sauroit trop être sur ses gardes avec un homme qui, prévenu d'une impétueuse passion, vous en paroît si subitement guéri ; c'est un serpent caché sous les fleurs, qui vous pique lorsque vous vous y attendez le moins.

Le lendemain, jour que le Marquis devoit arriver, Mademoiselle Duparc me proposa de venir me promener, & me dit que l'air me feroit du bien. Nous étions à table lorsqu'elle me parla : depuis ma convalescence, Madame me faisoit manger avec elle : chose que Mademoiselle Delbieu n'approuvoit pas trop. Son frère avoit des attentions pour moi infinies; & comme je le croyois revenu de son entêtement, j'en usois avec lui avec la considération que je devois au fils de ma bienfaictrice. Le Médecin qui ne m'avoit pas quittée, approuva la promenade, & m'assura qu'elle me feroit du bien.

Lorsque nous fûmes sortis de table, Catherine me dit à l'oreille, que sa tante avoit imaginé cette partie, afin de nous trouver à la rencontre du Marquis. Cette idée me fit plaisir : je m'étois enhardie à le voir depuis que j'avois une confidente de l'âge de la Duparc, &, quoique je connusse bien que l'intérêt lui faisoit avoir ces sortes de complaisances, je lui rendois la justice de ne la pas croire capable de les pousser trop loin. Sa nièce, qui étoit la sincérité même, en m'avouant les défauts de sa parente, m'avoit aussi appris ses bonnes qualités.

La chaleur du soleil étant passée, nous sortîmes, nous prîmes le chemin par où devoit passer le Marquis. La promenade étoit charmante : après avoir marché une demi-heure, nous nous arrêtâmes dans le bois ; nous allâmes nous asseoir dans un petit pré peu distant de l'endroit que nous venions de quitter : il y avoit à peine un quart-d'heure que nous y étions, quand nous entendîmes un coup de sifflet ; j'en fus émue. La Gouvernante & Catherine me rassurèrent, & me dirent qu'il n'y avoit rien à craindre dans la Forêt ; cependant un second signal parut répondre au premier ; un moment après, nous entendîmes du bruit ; je tournai la tête précipitamment, & je jettai un grand cri : quatre hommes masqués coururent à nous, ils nous saisirent, nous mirent des mouchoirs sur la bouche, pour nous faire taire ; ils lièrent ensuite Madèmoiselle Duparc & Catherine, & nous emmenèrent à une portée de fusil delà ; c'étoit un fonds environné de taillis ; ils attachèrent ces deux pauvres filles à des arbres, où ils les laissèrent. Ils m'emportèrent après dans un endroit plus éloigné. Dès que j'y fus, trois de ces hommes se retirèrent : le quatrième resta seul avec moi, il jetta son masque à bas, & je le reconnus pour le Chevalier Delbieu : jugez de ma surprise. Il faut donc, me dit-il, de violents moyens pour parvenir à vous plaire ; eh bien ! vous serez servie à votre mode : en achevant ces mots, il vou-

lut me faire violence; je n'étois point liée, je me défendis courageusement; le mouchoir dont il m'avoit couvert la bouche, tomba; j'en profitai; & je jettai des cris affreux; la Forêt en retentit. Nonobstant mes efforts & mes pleurs, j'allois être la victime des fureurs de ce scélérat; mais le Ciel eut pitié de mon innocence: j'entendis le bruit d'un cheval qui arrivoit au galop; le traître en fut ému & s'arrêta: il tourna la tête, & il fit des jurements affreux, lorsqu'il vit un homme qui arrivoit à mon secours. Il courut prendre des pistolets qui étoient à l'arçon de la selle de son cheval; je profitai de ce moment favorable, & je me mis à fuir de toutes mes forces: j'entendis un moment après, le bruit d'un combat; les coups de pistolet firent un effet épouvantable, & furent répétés par les échos; j'en fus frappée, je m'arrêtai; & accablée de lassitude & d'effroi, je tombai sans connoissance, au pied d'un arbre.

Fin de la première Partie.

LA PAYSANNE PARVENUE.

SECONDE PARTIE.

Il étoit bien avant dans la nuit lorſque je revins de ma foibleſſe; une ſueur froide me couvroit le front, & je ne me relevai qu'avec peine : le ſilence de la nuit, joint à l'obſcurité, me ſaiſiſſoit d'une ſecrète horreur, le ſiniſtre cri des chats-huants, le hurlement des bêtes fauves, & le ſillonnement imprévu des étoiles, faiſoient tout-à-la-fois des impreſſions funeſtes dans mon ame alarmée : que vais-je devenir, me diſois-je en moi-même ? Où ſuis-je ? où dois-je aller ? Comment échapper au ſort qui me pourſuit? Tremblante, incertaine de la route que je devois prendre, j'errois ſans ſavoir où je porterois mes timides pas ; le moindre zéphyr agitant les feuilles, m'arrêtoit, & me fai-

soit treſſaillir : il ſemble que, lorſque l'on a peur, on s'excite ſoi-même à augmenter les ſujets de ſa crainte : je me faiſois des fantômes des moindres objets que j'entrevoyois ; tantôt je demeurois, tantôt je fuyois, & puis au moindre bruit je me couvrois le viſage, croyant par-là échapper à ma frayeur. En paſſant, un hibou me frappa de ſon aile, je me croyois perdue ; je double le pas, la racine d'un arbre accroche ma robe, il me ſemble être arrêtée par quelqu'un, je jette un cri, je me retourne ; mais connoiſſant le principe de mon effroi, je me baiſſe pour me dégager ; le terrain à cet inſtant s'enfondre ſous moi, & je ſuis précipitée dans une foſſe ; elle n'étoit pas profonde, ou ma chûte fut heureuſe ; je ne me fis aucun mal, & je me trouvai aſſiſe en tombant.

Il eſt aiſé de juger de mes nouvelles alarmes, dans cette ſituation imprévue ; je me ramaſſai, pour ainſi dire, en moi-même, & m'enveloppant dans ma robe, je me mis à pleurer amèrement : le ſommeil eut pitié de mes ennuis ; il s'empara de mes humides paupières, & me fit paſſer le reſte de la nuit, dans ſes conſolantes douceurs.

L'aube du jour commençoit à percer l'obſcurité du bois ; déjà les oiſeaux annonçoient par leurs chants, le retour du père de la lumière, lorſque je me réveillai en ſurſaut, par un ſujet de frayeur bien plus réel que tous ceux que j'avois eus précédemment. Un loup, que mon effroi me fit paroître une fois plus grand, étoit à côté de moi : nos fortunes étoient ſemblables ; il n'avoit pu éviter le piége qui lui étoit préparé : à cette apparition cruelle, je me crus à ma dernière heure, & je me mis à prier Dieu de toutes mes forces ; & je regardai cette ſuite de malheurs comme une punition de ſa part, d'avoir trop écouté le penchant qui m'entraînoit vers le Marquis : j'invoquai le Ciel, & je lui promis que s'il me préſervoit des dents meurtrières de l'animal féroce, j'éviterois dorénavant les occaſions de le

revoir, & que je n'écouterois plus que les saintes inspirations célestes. Jamais on ne prie avec tant de ferveur, que lorsque l'on est en danger ; je le faisois avec une affection si grande, & je m'étois si fort recueillie, que les objets me paroissoient moins effrayants : je n'avois osé dans les premiers instants, arrêter mes yeux sur mon redoutable voisin ; peu-à-peu je l'envisageai, il avoit l'air honteux & humilié, ses regards parcouroient tristement sa prison, & son inquiétude lui faisoit lever de temps en temps la tête vers l'ouverture ; son instinct sembloit chercher les moyens de s'échapper : il alloit, il venoit, à chaque pas je croyois qu'il m'alloit dévorer ; il grattoit la terre, de ses pattes, & tout-à-coup il devint immobile ; il sembloit prêter l'oreille à du bruit qui se faisoit entendre ; il sort alors de sa place, & se fourre avec précipitation sous ma robe ; j'en fus saisie, je n'ai pas la force d'exprimer ma frayeur, je ne puis que lever les yeux au Ciel ; mais que vois-je ? un homme armé d'un fusil qui se prépare à tirer ? cette nouvelle apparition me rend la voix. Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je, ayez pitié de moi ! Qu'est ceci, dit celui qui étoit sur le bord du trou ? pardienne, j'allois faire un beau miracle, que faites-vous ici la fille, & par quel hazard vous trouvez-vous renfermée avec ce loup ? Au nom de Dieu, repris-je, consolée de ces mots, sauvez-moi, votre curiosité sera satisfaite ? Volontiers, continua-t-il ; mais attendez un moment, je ne puis le faire seul, je vais chercher un de mes camarades qui n'est pas éloigné ; cependant ne craignez rien de cet animal, il ne vous fera rien ; dès qu'un loup est pris, il est doux comme un mouton : en achevant ces mots, cet homme s'éloigna, & il revint un moment après, avec celui dont il m'avoit parlé. L'un d'eux descendit dans la fosse, & m'ayant élevée de terre, l'autre me saisit par les mains, & m'enleva du trou ; mon premier soin fut de baiser la terre, & de remercier Dieu, de la grace

qu'il me faisoit de m'avoir délivrée d'un pareil danger.

Pendant que j'étois occupée de ce triste soin, mes libérateurs étoient allés expédier le malheureux loup; ils revinrent ensuite à moi, & l'un d'eux me regardant avec étonnement: ah! mon Dieu! que vois-je, s'écria-t-il, quel bonheur! quel plaisir! c'est Jeannette! Je jetai alors les yeux sur lui; ma surprise fut extrême, c'étoit Colin, le fils de ce Marchand de bois, ce premier amant dont j'ai parlé au commencement de ces Mémoires.

Je fis un cri d'étonnement. Quoi! c'est vous, Colin, lui dis-je! Quoi! c'est vous, Jeannette, reprit-il, que nous croyions perdue! Oui, Colin; oui, Jeannette; mon premier mouvement fut de joie; on ne peut s'empêcher d'en ressentir dans de pareilles occasions, à la vue de ceux avec lesquels on a été élevé; mais la seconde réflexion ne fut pas pour lui; je crois qu'on en devine assez la raison.

Je m'étois engagée de rendre compte de ce qui avoit donné lieu au danger dont je venois d'être délivrée; mais je ne me pressai plus tant dès que je vis Colin; je lui dis seulement, sans entrer dans un plus grand détail, qu'en fuyant aux poursuites de mes ravisseurs, je m'étois enfoncée dans le bois, où je m'étois égarée, & qu'en cherchant un chemin pour regagner le Château, le trébuchet s'étoit trouvé sous mes pieds, & que j'y avois été précipitée.

Je suis bien-aise, reprit Colin, que vous avez échappé à ce danger, & que j'aie été assez heureux pour y avoir part; mais mordienne, Jeannette, je suis chagrin de tout ce qui s'est passé; votre demeure à ce Château me chiffonne; l'on dit que ce Marquis de malheur, qui vous a donné de l'argent de la part du Roi, vous aime; ce n'est pas là mon compte, vous savez bien ce que je vous ai dit le jour que j'ai écrit cette lettre d'amour que vous m'avez démandée; j'ai parlé à mon père, il m'a donné son consentement pour vous

épouser : Christophe que voilà, & moi, je lui avons fait accroire pour le gagner, que vous auriez tous les ans la même aubaine dont il a été fait tant de bruit dans le Hameau ; cela l'a déterminé, ce n'est que d'hier, & j'ai couru ce matin au Château pour vous en avertir, mais voirement j'ai appris de belles nouvelles !

Quelles nouvelles donc, Colin, repris-je avec émotion ? (car dès que je fus délivrée du péril, les aventures de la veille me revinrent à l'esprit, & je tremblois qu'il ne fût arrivé quelque chose au Marquis ;) que dit-on, dis-je, prévenu de cette crainte ? On vous cherche par-tout, repliqua-t-il : on dit que M. le Chevalier vous a enlevée : on le croit d'autant plus qu'il n'a pas paru depuis le combat qu'il a eu avec ce chien de Marquis ; mais ce qui me console, c'est que celui-ci est bien puni d'avoir voulu me couper l'herbe sous le pied.

Comment donc ! que lui est-il arrivé, m'écriai-je vivement ? Ah ! ah ! continua-t-il, vous voilà bien inquiète, qu'est-ce que cela vous embarrasse? Eh bien ! pour vous punir de votre mauvais cœur, je ne vous en dirai pas davantage.

Gardez donc votre secret, repris-je piquée de ce discours. Christophe sera plus honnête que vous, il me l'apprendra. Non, non, interrompit ce garçon, je ne veux pas faire de la peine à Colin, & puis c'est bien faire, de vous rendre la pareille : que depuis que vous êtes dans ce Château vous n'avez regardé personne du Village ; vous êtes devenue fière, & vous ne vous radouciſſez que parce que vous sentez que vous avez besoin de nous ; pardienne, si j'étois à la place de Colin, je sais bien ce que je ferois : je ne voudrois pas de vous à-présent que vous êtes décriée.

Tant mieux, repris-je fièrement, & bien-aise de trouver ce prétexte pour me brouiller avec Colin : je ne suis pas si pressée de sa personne que vous le croyez, & je m'en passerai bien : il fait

jour, & je regagnerai bien le Château sans vous.

Colin fut surpris de mon aigreur, il m'aimoit toujours : attendez-moi, dit-il, Jeannette, je vous y conduirai ; mon Dieu, ne faites pas tant la fière avec les gens. Non, non, continuai-je, vous n'aurez pas la peine de me refuser davantage, je saurai bien les choses sans vous : en finissant ces mots, je voulus m'en aller, ils m'arrêtèrent tous les deux par le bras. Ah ! méchante, me dit Colin, vous ne m'échapperez pas, vous me mépriser parce que vous vous sentez soutenue, mais gare qu'il ne vous en arrive autant qu'à Charlotte.

Je sentis toute la dureté de ce reproche, & il acheva de m'ôter ce préjugé qui subsistoit encore pour Colin, & que le dernier service qu'il venoit de me rendre, soutenoit encore dans mon cœur. Je serois bien fâchée, lui dis-je, d'être dans le cas dont vous me parlez, & encore davantage d'être dans celui que vous eussiez quelque droit sur moi ; je vous prie, continuai-je aigrement, de ne me tenir jamais de pareils discours, & de me laisser aller, vous n'avez aucune autorité sur moi. Oh que si, interrompit Colin, j'avons la parole de votre père & de votre mère, & cela vaut ; il faut revenir chez eux, Mademoiselle, (puisqu'ainsi on vous nomme) : aussi-bien votre esprit est tout changé depuis que vous êtes parmi ce beau monde ; lorsque vous nous aurez hantés, vous ne serez peut-être plus si orgueilleuse ; en disant ces paroles, il fit signe à Christophe, & ils me prirent l'un & l'autre pardessous les bras, ils m'entraînèrent avec eux.

Je les suivis malgré moi, en pleurant. Vois-tu, Christophe, dit Colin, comme elle s'afflige ? çà me feroit pitié, si je n'en savois pas la cause, mais c'est de regret de ne plus voir son Marquis : avoit-on raison lorsqu'on parloit qu'ils s'entendoient l'un & l'autre ? En voilà bien la preuve : elle devroit être bien-aise de revoir son père, sa mère,

& ceux de son lieu : mais celle-ci, elle ne voudroit jamais en entendre parler. Là, là, Jeannette, vous serez encore bienheureuse de nous retrouver ; si nous n'avons pas du galon sur nos habits, nous valons bien les Monsieurs dont vous faites tant de cas, & puis votre Marraine s'est déclarée, elle a dit qu'elle ne vous garderoit pas davantage à cause de tout ce qui est arrivé ; cela fait un bruit extraordinaire dans nos quartiers, & on dit que c'est vous qui en êtes la cause.

Cette nouvelle qu'il m'apprit sans y penser, me toucha jusqu'au vif ; elle me fit envisager mille choses à-la-fois. J'avois de l'honneur, & l'idée de retourner dans le Hameau, & d'y être soupçonnée, étoit pour moi un supplice ; l'amour que j'avois pour ma mère balançoit ma résolution : je me la représentois pleurant mon absence, & dans l'inquiétude de mon sort : un instant après, je la voyois sévère, & me croyant coupable de tout ce qui s'étoit passé : je serai maltraitée, me disois-je, & je ne paroîtrai point, qu'on ne me montre au doigt : que sais-je moi-même si le scélérat de Chevalier Delbieu n'épie pas les occasions de me retrouver & d'effectuer ses mauvaises intentions ? Qui pourra lui résister ? ô Dieu ! & à quoi serois-je exposée ? Toutes ces réflexions me firent prendre le parti d'échapper dès que je pourrois, & de m'enfuir à la Ville ; où j'aimois mieux servir, que d'être obligée d'épouser Colin, après les mauvais discours qu'il m'avoit tenus, résolue, dès que je serois à couvert, d'écrire à ma mère, & de lui faire voir les raisons qui m'avoient empêché de retourner vers elle.

Je rêvois à toutes ces choses, lorsqu'un homme à cheval parut dans le chemin, il alloit fort vîte, & il fut bientôt à nous. N'auriez-vous pas rencontré, nous dit-il de loin, une jeune fille ? . . . Ah ! que vois-je, s'écria-t-il, en me reconnoissant, c'est elle : c'est vous, Mademoiselle Jeannette ;

quel bonheur de vous retrouver ; que mon Maître va être aise ! En disant ces mots, cet homme mit pied à terre, il vint à moi, en me tendant les bras. Quelle fut ma joie lorsque je vis le Valet-de-chambre du Marquis ! je ne pus m'empêcher, malgré mes voisins vigilants, de la lui témoigner. Dubois ravi, me prit la main, & il voulut me la baiser. Tout doucement, s'écria Colin, en le repoussant : allez, allez baiser celle à qui vous avez écrit, je vous reconnois bien, vous n'avez que faire de paroître si étonné. Est-ce là quelqu'un de vos parents, me dit le Valet-de-chambre surpris de l'action de Colin ? Non, non, repris-je vivement. Eh bien ! à qui en a donc cet animal, continua Dubois, en me prenant toujours la main ? Tout doucement, vous dis-je, ajouta Colin ; votre chapeau bordé ne nous fait pas peur, & tout Paysans que je sommes, nous nous moquons de vous. Ah ! ah ! s'écria Dubois, vous voulez donc faire les mauvais, Messieurs les manants ? Pardi, manant vous-même, reprit Colin en colère ; comme si nous ne savions pas qui vous êtes ! En disant ces mots, il sauta sur le fusil de Christophe, & reculant deux pas : mordienne, lui dit-il, passez votre chemin, où je vous ferons sauter comme un levraut. Dubois étoit hardi, il avoit été à la guerre, cette menace ne l'intimida pas ; il rangea de la main, le bout du fusil, & sauta sur Colin. Christophe voyant son camarade dans l'embarras, me quitta pour le défendre ; je profitai de ce moment de relâche, pour m'enfuir de toutes mes forces.

Après avoir traversé un espace de bois considérable, sans trouver ni sentiers, ni chemin, j'en vis un à la fin, dans lequel je rencontrai une femme qui chassoit deux ânes devant elle : je courus à elle avec agitation. Elle me demanda ce que j'avois, & pourquoi je fuyois. Je feignis, & je lui répondis que je sortois de chez un maître qui vouloit exiger de moi, des choses qui ne me con-

venoient pas. Je vous fais bon gré, me dit la bonne femme, de votre sageſſe, & je m'intéreſſe pour vous en votre faveur ; ſuivez-moi : ſi vous êtes en peine d'une condition, je vous recommanderai à une fille que j'ai à Paris, qui eſt fort bien placée, & qui pourra vous faire plaiſir ; il n'y a pas longtemps qu'elle y eſt, voilà ſes hardes que je conduis à Valvins, pour profiter d'une commodité qu'on m'a indiquée pour les lui remettre ; il ne tiendra qu'à vous d'y aller par la même occaſion, voyez ſi le cœur vous en dit.

L'idée que je me fis ſur-le-champ d'échapper aux pourſuites qu'on ne devoit pas manquer de faire, & aux diſcours qu'on m'avoit tenus, dont j'avois encore l'eſprit frappé, jointe au plaiſir de vivre dans un lieu où je ſavois que le Marquis faiſoit ſa réſidence, me fit prendre mon parti. Je vous ſuis bien obligée de vos offres, lui dis-je, je les accepte avec plaiſir. Eh bien ! continua-t-elle, je parlerai à celui qui conduit la voiture, & ſi vous n'avez pas de quoi la ſatisfaire, je la paierai, & vous le rendrez à ma fille quand vous pourrez.

Lorſque ma mère étoit venue me voir chez ma Marraine, elle m'avoit donné une douzaine de francs, pour m'acheter des petites bagatelles dont les filles ont beſoin ; je les avois conſervés, & je dis à cette femme, que j'avois de quoi payer mon voyage. Tant mieux, reprit-elle, l'argent ne nuit jamais, & il ſeroit à ſouhaiter qu'on en eût toujours quelque peu, cela éviteroit ſouvent le malheur qui arrive à vos ſemblables, qui, pour ſe retirer d'un fâcheux embarras, ſe laiſſent ſéduire aux amorces trompeuſes qu'on tend à leur vertu.

Nous fîmes environ une lieue, en tenant de pareils diſcours ; ma conductrice propoſa de déjeûner ; j'en fus charmée, ayant un beſoin extrême de manger : elle tira d'une petite beſace, un bon morceau de pain, avec du lard. Nous nous mîmes

à l'ombre des saules, sur le bord d'un clair ruisseau ; ses ânes toujours prêts à paître, s'arrêtèrent avec joie. Je trouvai le lard délicieux, & toutes les fois que je suis dégoûtée aujourd'hui, & que je me rappelle ce rustique repas, l'appétit me revient, & je mange avec plaisir.

Pendant que nous mangions, la bonne femme m'examinoit avec attention ; les larmes lui vinrent aux yeux, & les morceaux lui restèrent à la bouche. Eh ! bon Dieu ! qu'avez-vous, ma chère bonne, lui dis-je ? il paroît que vous avez du chagrin. Vous me rappellez, en s'essuyant les yeux, le souvenir d'une fille que j'ai perdue, qui s'appelloit Marianne ; elle étoit de votre âge, & vous ressembloit beaucoup : plût à Dieu qu'elle n'eût pas été aussi jolie ! c'est sa beauté qui est cause de sa mort : la pauvre enfant avoit autant de vertu, qu'elle étoit aimable. Je veux vous conter en chemin, son histoire, & vous verrez alors si j'ai lieu de m'affliger toutes les fois que je me la rappelle.

Lorsque nous eûmes déjeûné, nous continuâmes notre route ; la bonne femme se souvint de la promesse qu'elle m'avoit faite. Ecoutez, me dit-elle, Silviane, (car c'étoit le nom que je m'étois donné) ; le récit que je vais vous faire ne vous fera point de tort. Les jeunes personnes sont tous les jours sujètes à être courtisées ; l'on en voit peu qui soient sages ; & c'est cependant le meilleur de tous les biens, que l'honneur ; & quoique je pleure tous les jours Marianne, j'aime encore mieux la savoir au Ciel, que de la voir dans le monde, déshonorée. Lorsqu'on n'a que la vertu pour tout bien, il faut travailler à la conserver précieusement. Tenez, par comparaison, n'est-il pas vrai que si l'on vous ôtoit le peu d'argent que vous avez, on vous enlèveroit tout votre bien ? n'en seriez-vous pas inconsolable ? il en est de même pour l'honneur.

J'avois élevé ma fille dans ces sentiments, & je

voyois avec joie qu'elle en profitoit à mesure qu'elle avançoit en âge. A peine avoit-elle douze ans, qu'elle étoit aimée de tout le quartier. Quoique Fontainebleau ne soit pas grand, le séjour que le Roi y fait tous les ans, est cause que chacun y fait ses affaires : mon commerce, pendant ce temps, est d'y vendre des liqueurs fraîches; & comme j'ai toujours été jalouse d'en avoir des meilleures, un nombre d'honnêtes gens me faisoient l'honneur de me venir voir tous les jours.

Je m'étois apperçue avec chagrin, que ma fille diminuoit à vue d'œil, & qu'elle avoit un fonds de chagrin dont je ne pouvois démêler la cause. Elle avoit atteint sa dix-huitième année : elle me devenoit chère de plus-en-plus : rien ne pouvoit me consoler de cette langueur ; je ne croyois pas, de mon côté, en être la cause : j'allois au-devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir ; je lui donnois toutes les choses qui pouvoient la flatter ; & connoissant son goût pour la parure, je lui fournissois abondamment de quoi la satisfaire ; il y avoit peu de filles de son état mieux mises qu'elle. Tout cela étoit inutile, rien ne la faisoit revenir de sa mélancolie : je la pressois continuellement de m'en apprendre le sujet, elle feignoit de l'ignorer elle-même. Elle vint cependant au point qu'elle tomba dangereusement malade : je fermai la boutique alors, & je ne voulus plus prendre d'autre soin que celui de la soulager ; je n'épargnai rien pour y réussir ; je fis venir les Médecins, ils ne connoissoient rien à son mal : enfin je me mourois de la voir dans ce pitoyable état.

Un jour qu'elle étoit un peu mieux qu'à son ordinaire, je la pressai de telle sorte de me satisfaire, qu'elle me dit en soupirant : eh bien ! ma chère mère, il faut vous contenter, je dois trop à vos bontés pour vous refuser cette consolation ; d'ailleurs il est temps, je sens que je rendrai bientôt compte à Dieu, de ma vie, j'aurois à me re-

procher de ne vous avoir pas avoué mes foiblesses, en est-il une plus grande que celle d'aimer un homme la première, & de le lui déclarer ? la force de ma passion m'a mise dans l'état où vous me voyez ; n'en rougissez pas, ô ma mère ! le tombeau expiera cette offense involontaire.

Non, ma chère fille, non, lui dis-je, attendrie à l'idée de la perdre, Dieu vous conservera, il aura pitié de votre foiblesse, & il soutiendra une bonne éducation ; je le prierai avec tant d'ardeur, qu'il vous rendra à votre mère : ah ! ma chère enfant, je ne pourrois vous survivre ! La religion que vous avez, reprit-elle, vous mettra au-dessus de cette séparation. Epargnez-moi ces larmes, ma chère mère, elles me saisissent jusqu'au fond du cœur.

Cette chère fille ne put s'empêcher elle-même d'en répandre : ah ! Silviane, continua cette bonne mère, que je fus attendrie ! Il me sembloit que ces pleurs fussent les avant-coureurs de ceux que je répandrois à sa perte ; nous fûmes l'une & l'autre un long temps dans cet état touchant ; enfin ma fille se mettant avec une force d'esprit au-dessus de son âge, & m'édifiant moi-même par sa résignation & ses saints discours, elle me parla ainsi :

Vous vous souvenez, ma chère bonne, d'un soir que vous vous trouvâtes incommodée, & que vous fûtes obligée de vous aller coucher ; je restai seule à la boutique, je lisois en attendant l'heure que je devois la fermer ; un passage m'avoit attendrie, & je ne pouvois m'empêcher de pleurer ; c'étoit l'histoire d'Hypolitte. Fatal jour ! lecture dangereuse pour la jeunesse, & qui prépare le cœur à recevoir de tendres impressions ! il entra dans ce moment deux Cavaliers, dont l'un étoit fait comme l'amour : ils demandèrent des glaces, & celui que je viens de vous distinguer, le fit avec un son de voix, une politesse & des graces qui portèrent à la fois dans mon cœur le trouble &

le plaisir. Il s'apperçut que j'avois les yeux mouillés, & en apprenant la raison : que vous êtes aimable, me dit-il, d'ajouter à la beauté la plus touchante, cette bonté de cœur, qui vous pénètre ainsi pour le malheur des autres ! C'est donc pour le Comte de Duglas que vous pleurez : qu'il est heureux, & que son sort est digne d'envie ! prenez bien garde de rendre jamais malheureux celui qui sera autant épris de vous, que ce Comte l'étoit de Julie. Jugez si le simple récit de cette histoire vous touche au point où vous l'êtes, de ce que devra souffrir un amant lorsque vous l'accablerez de rigueurs.

L'ami du Cavalier qui me parut tel, interrompit ce discours; je ne sais s'il étoit prévenu, ou s'il avoit des affaires réellement : sur ce prétexte il le pria de trouver bon qu'il fût à un endroit où il étoit nécessaire, en l'assurant qu'il viendroit le retrouver dès qu'il auroit fini.

Je me trouvai par ce moyen, seule avec ce Cavalier ; j'ignore s'il savoit mieux s'exprimer que ceux qui jusques-là m'avoient rendu des soins, ou si mon cœur, prévenu par la fatale lecture, se trouva dans cette situation qui le fait aimer : quoi qu'il en soit, il fut touché avant même la déclaration que le jeune-homme me fit de son amour, & pour comble de honte, j'avouai ma défaite. Il en fut transporté, il se jetta à mes genoux, me baisa la main, & me fit mille innocentes caresses ; je rougis encore de la complaisance que j'eus à les souffrir, j'y prenois un lâche plaisir. Ah ! ma chère mère, pourquoi me laissiez-vous seule ? & d'où vient ne prévoyiez-vous pas qu'il ne faut qu'un moment pour triompher de la foible raison d'une jeune personne ?

Cependant il étoit tard, la boutique n'étoit pas fermée, je m'en souvins ; je voulus prendre congé du jeune Cavalier, & l'obliger à se retirer : l'ingrat marquoit tant de douleur, & il la peignoit

si naturellement, que j'en fus touchée ; je ne pus lui refuser un quart-d'heure, il en seroit mort, disoit-il : malheureuse complaisance, & qu'une fille ne doit jamais avoir ! il en profita pour redoubler les marques de son amour ; sa voix étoit basse, ses expressions animées, & ses yeux portoient une telle langueur, qu'ils la communiquèrent à mon ame troublée. Vous m'aimez ? hélas ! Monsieur, lui disois-je, je n'ai pu m'empêcher de vous avouer que vous étiez le seul homme dont j'aie souffert ce langage ; ne me repentirai-je point un jour de l'aveu que je vous fais ? selon toutes les apparences, vous êtes au-dessus de moi, que dois-je attendre de cette tendresse réciproque, & que vous servira d'avoir triomphé de mes sentiments ? Ah ! laissez-moi, je me reproche déjà de vous avoir trop écouté. Eh ! pourquoi ? reprit-il avec tristesse : est-ce que vous me croyez capable d'abuser de vos bontés ? que je suis malheureux d'être si peu connu de vous ! non, Marianne, je me donnerois plutôt la mort, si je me croyois assez lâche pour vous tromper ; ma tendresse pour vous sera éternelle ; je vous préfère à ce qu'il y a de plus relevé : ma condition n'est pas si éloignée de la vôtre, que vous pensez ; je sers M. le Comte de***, dans une qualité à faire, il est vrai, fortune ; elle n'est pas éloignée, & telle qu'elle est, je suis prêt à la partager avec vous. Ces sentiments me rassurèrent ; une fille ne peut s'effaroucher de l'amour, lorsqu'il est fondé sur l'estime & sur la vertu : la déclaration la plus parfaite est celle qui est faite par l'Hymen ; mais qu'il est aujourd'hui délicat d'y faire trop d'attention ! Combien de malheureux se servent de ce prétexte honorable pour séduire de jeunes personnes ! c'est l'écueil où échoue tous le jours leur innocence.

Nous nous quittâmes à regret, & cette première vue l'assura de ma part, d'une constance éternelle ;

je fus me coucher remplie de toutes ces choses, & je m'endormis avec un plaisir & une douceur que je n'avois pas encore ressentis.

Pardonnez, ma bonne, me dit cette chère enfant, si j'ai conduit cette intrigue pendant six mois, avec tant de secret ; mon amant me faisoit entendre qu'il n'étoit pas encore temps de vous le déclarer, que ses affaires alloient finir, & qu'il ne vouloit pas que je lui dérobasse le plaisir de vous apprendre lui-même ses sentiments. Les raisons qu'il me donnoit, étoient si bonnes, (ou du moins me paroissoient telles) que j'étois la première à lui fournir les occasions de me voir, & à vous en céler la connoissance.

J'attendois tranquillement le moment heureux qui devoit couronner un amour si tendre ; j'avois une confiance parfaite en sa probité : vaine confiance ! En doit-on attendre de la part des hommes ?

Mon amant vint un soir me trouver à dix heures : Belle Marianne, me dit-il, il faut que je parte, j'ai une notion cruelle que cette absence me causera la mort, tranquillisez mon cœur alarmé ; oui, me dit-il, en se jettant à mes genoux, & en arrosant mes mains, de ses larmes, je suis le plus malheureux des hommes, si vous me refusez la grace que j'attends de vous ; ma retenue, mon respect me font souffrir depuis six mois, ce qu'il y a de plus rigoureux : me laisserez-vous partir sans assurer mon bonheur ? ou donnez-moi la mort dans l'instant, ou promettez-moi de me rendre heureux. Je vous ai déjà dit, repris-je, touchée de l'état où je le voyois, que je vous aimois plus que ma vie ; mais, cher amant, qu'osez-vous demander ? Ah ! Marianne, reprit-il vivement, si je vous aimois moins, j'aurois moins de desirs ! C'est vous seul que vous aimez, lui dis-je, c'est votre satisfaction, sans considérer que la perte de tout ce que j'ai de plus cher au monde y est atta-

ché; mon honneur, ma réputation & mon repos. Ah! que me dites-vous, s'écria-t-il, en levant les yeux au Ciel? à qui ces choses sont-elles plus chères qu'à moi? me connoissez-vous bien, & pouvez-vous me tenir un tel langage? Non, Marianne, vous ne me croyez pas capable d'un pareil attentat: votre cœur depuis long-temps s'est déclaré pour moi, & je ne veux point d'autre garant de mes intentions; c'est votre main que je vous demande, Marianne, il faut me la donner demain, où je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, que vous me perdrez à jamais.

Ce serment me fit trembler: qu'on est foible quand on aime! je soupirai, il me pressa, & enfin il me fit consentir à l'épouser en secret; ses raisons étoient pressantes; sa fortune étoit perdue, disoit-il, si son maître apprenoit qu'il voulût se marier: son consentement étoit trop long à obtenir. Commençons par-là, ajouta-t-il, je ferai mes affaires, & s'il apprend que je sois uni à vous, je serai du moins en état de vous soutenir, & de me passer de sa protection.

Souvenez-vous, ma mère, qu'un jour je vous demandai la permission d'aller voir une de mes tantes, qui demeure à trois lieues d'ici; sous le prétexte de ce voyage, nous devions nous aller marier: tout étoit prêt; nous nous quittâmes dans cet espoir: jamais je ne l'avois tant aimé, jamais je ne lui en avois tant donné de marques. O Ciel! quel changement! le hazard, un moment après, me fit découvrir la plus noire des perfidies.

Pendant que mon amant sortoit de la boutique, il entra deux jeunes-gens magnifiquement mis. L'un dit à l'autre: n'est-ce pas là le Marquis de *** qui vient de passer? Oui, reprit le second; parlez bas, il m'a serré la main comme je voulois l'embrasser: il y a du mystère là-dessous, & je le crois amoureux de la belle Marianne. Je n'entendis pas plus tôt ce discours, que je m'approchai de la cloi-

son du cabinet qui donnoit dans la boutique, & qui avoit servi jusques-là à nos rendez-vous : je pouvois delà aisément entendre tout ; j'ordonnai à la servante, de dire que j'étois couchée, si on me demandoit. Elle fut les servir, & je me plaçai si avantageusement, que je ne perdis pas un mot de leur conversation.

Je le croirois assez, continuoit un des Cavaliers qui répondoit sans doute à quelques propos commencés ; mais Marianne est sage, & j'ai bien de la peine à croire qu'elle l'ait rendu heureux. Bon ! reprit l'autre, es-tu dans l'erreur que la grisette résiste au Seigneur ? De vingt filles de cette sorte n'en tombe-t-il pas dix-neuf dans nos filets ? Tu es joliment la dupe de ta bonne-foi, & je ne te comprends pas. Tu riras tant que tu voudras, reprit le premier, je te passe ce que tu dis pour celles de cet étage ; mais pour celle-ci, je sais, à n'en pouvoir douter, qu'elle est sage. Un homme de conséquence a voulu lui faire des présents considérables, il lui assignoit même un fonds ; tout cela n'a rien fait. Je te crois, reprit celui qui me connoissoit si peu ; mais penses-tu qu'elle résisteroit à un homme de notre sorte qui voudroit l'épouser ? Comment la préserver de ce piége ? Tu ignores sans doute que le Marquis joue des ressorts si puissants pour mettre une aventure à bout, qu'il n'en manque pas une. Il les épouse sous des noms empruntés : que savons-nous si celle dont nous parlons, n'est pas dans le même cas ?

Jugez, ma chère, de ma surprise & de ma rage. Ah ! le scélérat, m'écriai-je, sans faire attention au lieu où j'étois. Nous sommes écoutés, s'écria l'un des Cavaliers, & de Marianne. J'en suis au désespoir, dit l'autre ; il faut engager cette fille à se taire : en disant ces paroles, ils entrèrent dans le cabinet, où ils me trouvèrent toute en pleurs.

Ils firent tous leurs efforts pour me consoler ; à peine osois-je lever les yeux : il sembloit que ce

que j'avois appris, me rendoit criminelle. Ils me pressèrent de leur dire où j'en étois avec le Marquis : ils paroissoient si honnêtes gens, & je leur avois tant d'obligation de m'avoir ouvert les yeux, que je leur fis le détail de mon aventure. Ils feignirent de la croire. Je me sers de ce terme, parce qu'en me quittant, ils dirent entr'eux qu'ils n'en étoient pas la dupe. Ils me firent promettre avant que de sortir, de ne point déclarer par quel moyen j'avois été informée. Je leur tins parole; & je fus me jetter dans mon lit, avec une désolation que je ne suis pas capable de vous exprimer. Je passai la nuit en faisant mille projets pour ne me point trouver au rendez-vous; l'amour combattit vainement pour mon perfide amant : je pris le parti de ne jamais le revoir; mais que cette victoire coûta cher à mon cœur ! je n'ai jamais pu en déraciner l'image; elle s'y est maintenue avec empire. La violence des combats que je rendis cette nuit me fut si contraire, que j'en tombai malade.

La servante avoit été gagnée par cet homme perfide; elle m'apporta de sa part le lendemain, une lettre que je renvoyai sans ouvrir : je la regardai comme un nouvel attentat, & je lui fis dire de me laisser en repos. Il m'écrivit une seconde fois, j'en fis autant que la première. Ce scélérat connoissant l'inutilité de cette entreprise, me fit dire par la servante, qu'il avoit des choses de conséquence à m'apprendre; qu'elles étoient en ma faveur, & qu'il me prioit que je ne le condamnasse pas sans qu'il fût entendu. L'insolence de cette fille, que j'avois déjà grondée pour ses premiers messages, fut cause de la prière que je vous fis de la mettre dehors, sous d'autres prétextes dont vous vous souvenez sans doute aisément.

Peu de jours après, je fus d'une surprise extrême, en me réveillant, de voir ce perfide amant, au chevet de mon lit; il étoit à genoux, & il avoit surpris une de mes mains qu'il mouilloit de ses larmes

criminelles ; je la retirai avec une émotion infinie, & qui ne lui fit que trop connoître l'empire qu'il conservoit encore sur mon cœur.

Enfin, belle Marianne, me dit-il, avec l'air du monde le plus touchant, vous ne m'aimez plus, vous refusez de me voir & de m'entendre, vous éloignez ceux qui peuvent être les interprètes de ma fidélité : oh Ciel ! se peut-il qu'avec tant de beauté on soit si injuste ! quel est mon crime ? d'avoir caché mon nom ? eh bien ! je suis le Marquis de *** il est vrai, je ne m'en ferois point défendu. Qu'on est malheureux lorsqu'on a plus de sentiment & de délicatesse que le reste des hommes ! ce sont eux qui sont aujourd'hui ma disgrace ; ils me font perdre le cœur & l'estime de tout ce que j'ai de plus cher au monde : qui devroit se plaindre de Marianne ou de moi ? Que n'accomplissoit-elle sa parole ? que ne se trouvoit-elle au rendez-vous ? elle auroit connu alors qui du Marquis de *** ou de son Secrétaire lui auroit donné la main. Ah ! Marianne pourquoi m'avez-vous dérobé le plaisir délicat de vous surprendre, & de vous présenter de ma main un époux digne de vous ? plaisir délicieux que je me faisois de me faire aimer par rapport à moi-même, craignant, ce qui n'arrive que trop tous les jours, qu'on vous préfère en faveur du rang & des richesses ! voilà quels sont mes crimes : prononcez ; après cela je n'ai plus rien à vous dire ; il falloit me justifier, je l'ai fait, je suis prêt à périr, je ne veux pas survivre au malheur extrême d'avoir été soupçonné.

Qu'on est foible quand on aime ! ce discours me toucha ; il étoit spécieux, & mon cœur prévenu, prenoit lui-même la défense du traître : la raison prit la mienne ; je ne puis oublier ce fatal discours des jeunes-gens ; quel intérêt auroient-ils eu de les tenir ? Ils n'étoient ni ses rivaux ni ses ennemis : cette dernière réflexion l'emporta ; je ne voulus plus rien entendre : l'ingrat fit des ex-

travagances sans nombre ; il voulut se tuer, je tremblai mille fois pour ses jours : quelque fourbe que je me l'imaginasse, je n'étois pas la maîtresse de mes frayeurs ; l'on entra heureusement dans ma chambre, il fut obligé de se retirer ; & connoissant sans doute que je ne serois jamais la dupe de ses fausſetés, il m'a délivrée pour toujours de sa présence.

Dès qu'il fut parti, je me reprochai ma rigueur : l'excuse dont il avoit paré son crime me revenoit alors : que je serois malheureuse, me disois-je, si je l'avois condamné injustement ! peut-être qu'il m'aime, peut-être qu'il dit vrai, me disois-je : attendez, cher amant, je vais éclaircir mes doutes affreux. J'imaginai mille moyens pour percer cet intéressant mystère : hélas ! l'avis n'étoit que trop certain ! le hazard me fit connoître une des filles qu'il avoit trompées, elle ne me prouva que trop que j'avois donné mon cœur à un scélérat ; je rougis vingt fois du péril que j'avois couru, mais je ne l'en aimai pas moins : je continuai à souffrir ce qu'il y a de plus cruel. Cependant le temps auroit dissipé ces chagrins ; mais il y a aujourd'hui huit jours qu'un nouveau trait de sa part m'a donné le coup de la mort.

Un homme de fort bonne mine vint dans ce temps me trouver dans ma chambre ; il me demanda si je n'étois pas Marianne : après l'avoir satisfait, je voudrois pour toutes choses au monde, m'a-t-il dit, qu'un autre fût chargé de ma commission : vous prévenez du premier coup d'œil en votre faveur. M. le Marquis de *** épouse demain Mademoiselle de ***. Cette Demoiselle a été informée de plusieurs intrigues de son prétendu : quelqu'un lui a appris qu'il avoit eu un commerce réglé avec vous, & même qu'il vous avoit épousée en secret : cela fait une difficulté au mariage : elle ne veut pas passer outre, qu'elle n'en soit entièrement éclaircie : elle doit envoyer vous parler, c'est votre réponse qui consommera

consommera ou fera la rupture de cet hymen. La Demoiselle ne s'en tient point au ferment que lui a fait le Marquis de ne vous avoir jamais connue : elle lui a signifié que s'il étoit vrai qu'il vous eût trompée, comme on l'en avoit assurée, elle ne vouloit point absolument de lui pour époux. Le Marquis l'adore, il tremble, & il m'envoie ici, Mademoiselle, pour vous assurer, que, si vous ne lui faites aucun tort dans cette affaire, & que si vous ne vous réglez pas sur ce que je viens de vous dire, il vous fera mettre en lieu où vous aurez tout le temps de vous en repentir, & que.... Allez, Monsieur, allez, interrompis-je, indignée d'une pareille menace; dites à celui qui vous charge de cette honorable commission, que je ne fais pas assez de cas de lui, pour m'intéresser au point de nuire à ses nouveaux engagements; mais que je ne croyois pas qu'il dût ajouter à toutes les fourberies dont je ne suis que trop instruite, la honte de menacer une fille dont il a voulu faire sa femme. En achevant ces paroles, je tournai le dos à cet homme, qui sortit très-interdit de ma fierté & de mes sentiments.

Mais, vaine fierté! inutiles dehors! je fus déchirée de mille regrets. Je ressentis alors toute la violence de mon amour; je perdois mon amant pour jamais : non-seulement il ne m'aimoit plus; il me sacrifioit à une autre, mais encore, il m'outrageoit par les menaces les plus indignes. Voilà, ma chère mère, le sujet qui me dévore, & qui m'a réduite au point où vous me voyez : il n'y a plus de joie dans le monde pour moi; le Marquis est marié, tout est fini.

Ces pleurs terminèrent la fin de cette malheureuse histoire. Je voulus la consoler & la rappeller à la vie; sa maladie empira de plus-en-plus: enfin dix jours après elle me tint ce discours avec une fermeté digne d'admiration, pendant que je la tenois dans mes bras & que je fondois en larmes:

Le temps eſt arrivé, me dit-elle, qu'il faut que je vous quitte; je me ſens, je n'irai pas loin: conſolez-vous, ma chère maman, & ne m'abattez point par votre triſteſſe: la nature patit dans ces derniers moments, ne l'accablez point par les ſentiments de votre tendreſſe; ſi vous m'aimez, épargnez-m'en les marques, elles ébranlent cette fermeté dont j'ai plus beſoin que jamais. Recourez à Dieu, priez-le pour moi, j'eſpère en ſa miſéricorde, remerciez-le de la grace qu'il m'a faite de conſerver mon innocence au milieu des dangers qu'elle a courus: quelle conſolation! J'emporterai du moins ce tréſor dans l'autre vie. Au nom de ce Dieu tout-puiſſant, laiſſez-moi ces moments précieux qu'il veut bien encore m'accorder, afin que je les occupe entièrement du ſoin de mon ſalut; recevez ce dernier baiſer, pardonnez au chagrin que je vous donne: adieu, ma chère mère, laiſſez-moi, vous m'attendriſſez trop.... Et en finiſſant ces mots elle tourna la tête de l'autre côté; rien ne put la diſtraire. Elle termina ſes jours comme elle avoit vécu, & elle mourut dans les ſentiments les plus conſolants pour moi; à la fin, j'en ai fait un ſacrifice à Dieu: mais hélas! qu'il m'a coûté, & qu'il me coûte encore tous les jours!

La mère de Marianne finit par un torrent de pleurs cette triſte hiſtoire; j'en fus extrêmement touchée, & mes larmes furent ſincères. Le penchant qu'elle avoit pour moi redoubla à ces marques de mon bon cœur, & elle me le témoigna dans les termes que la bonne foi dictoit. Les réflexions vinrent après, & elles me fortifièrent de plus-en-plus dans le chemin de la vertu: il ſembloit même que ce récit étoit fait exprès pour me ſervir de préſervatif contre les dangers qu'alloit à Paris courir mon innocence.

Nous arrivâmes cependant à Valvins; nous y trouvâmes la voiture dont il a été parlé: on fit

prix avec celui qui la conduisoit pour ma place : nous nous embrassâmes la mère de Marianne & moi avec une tendresse réciproque, & nous nous promîmes de nous donner souvent de nos nouvelles.

Dès que je me vis seule sur cette voiture, je m'abandonnai aux réflexions les plus tristes. O Ciel ! me disois-je, que fais-je ? que vais-je devenir ? que va-t-on penser de moi ? que dira ma mère ? que je la quitte cette tendre mère qui gémit actuellement de mon absence ! Non, non, je n'irai pas plus loin, m'écriai-je, en pleurant, il vaut mieux se livrer à la honte que je crains, que de m'exposer de nouveau aux dangers dont j'ai si heureusement échappé. Oui, chère mère, si je ne vous eusse pas quittée, si jamais je ne me fusse éloignée de vos yeux, je ne me trouverois pas aujourd'hui dans tous ces embarras !

Cette idée me frappa, je pris le parti de retourner au Hameau, & d'exposer plutôt ma vanité à souffrir tout ce qu'il y a de plus humiliant, que de manquer à un tel point, à ce que je devois à mes proches. J'allois appeller le voiturier pour me mettre à terre, je me disposois déjà à descendre, lorsque je vis venir un homme après nous au grand galop. Je me sentis émue : quelle fut ma surprise, lorsqu'étant à portée de distinguer ses traits, je le reconnus pour le Chevalier Delbieu ! Je frémis depuis les pieds jusqu'à la tête, & je me cachai sous une couverture qu'on m'avoit donnée pour me préserver de la pluie : je fus plus d'une heure sans oser me remuer : enfin l'impatience me prit, l'incertitude étoit trop cruelle : je soulevai un des coins de cette couverture ; ô Ciel ! le Chevalier suivoit la charrette, il ne la perdoit point de vue ; il avoit lié conversation avec celui qui la conduisoit. Quelles furent mes inquiétudes ! quel parti prendre dans cette extrémité ! j'étois trop prévenue de sa violence, pour ne pas tout craindre de sa fureur. Par quel hazard se trouvoit-il

dans ce lieu? qui l'y avoit conduit? A quoi ne devois-je pas m'attendre, s'il savoit que je fusse si près de lui?

Je fus bientôt informée de ce cruel mystère; un second cavalier vint à toute bride joindre le Chevalier. Je n'ai pas été plus heureux que vous, s'écria-t-il, du plus loin qu'il le vit, on n'a aucunes nouvelles de ce que nous cherchons. M. Delbieu mit le doigt sur sa bouche, & fit signe à celui qui arrivoit, en montrant la voiture. Ce geste étoit expressif, il me dénotoit, sans aucun doute; qu'on juge de mes alarmes! Un moment après, ces cavaliers se joignirent: paix! dit le Chevalier à l'autre, d'une voix basse, la proie est dans mes filets; elle ne m'échappera pas, pour le coup: je ne sais quelle est sa défiance, elle s'est cachée comme tu vois. Un détour qu'ils furent obligés de faire, m'empêcha d'entendre le reste; Dieu m'inspira, & je fus assez heureuse d'imaginer un moyen assuré d'échapper: le Ciel est toujours protecteur de l'innocence.

Une demi-heure après cette fatale rencontre, nous rentrâmes dans le bois: je tremblai, je me souvins du péril que j'y avois déjà couru: le chemin étoit extrêmement difficile en cet endroit; les ornières gâtées, le rendoient dangereux pour les chevaux; les cavaliers furent obligés de prendre un sentier, & cette traverse mettoit un intervalle de bois considérable entr'eux & la charrette. Je profitai de ce moment: la Voiture alloit doucement: je craignois que le voiturier ne fût gagné & je voulois m'enfuir sans son secours. De grosses branches se trouvoient à chaque instant à la portée de ma main; je me dégage, j'en saisis une, je m'y attache; la voiture fuit sous moi, je monte sur l'arbre, il étoit touffu; je m'y cache, dans l'intention d'y rester jusqu'à ce qu'un temps considérable eût assuré ma fuite. Le chemin étoit droit; du lieu où j'étois, je pou-

vois porter mes regards très-loin.

Je ne fus pas long-temps sans connoître combien j'avois eu raison de profiter de l'occasion que le Ciel m'avoit donnée : je revis la voiture & les cavaliers qui l'avoient rejointe ; le charretier l'abandonna, & quitta sans doute le chemin à dessein : les cavaliers mirent pied à terre : l'un d'eux, que je ne pus distinguer, monta sur la voiture, il lève la couverture, marque la surprise où il est de ne m'y pas trouver en regardant de tous les côtés ; il saute à bas, & l'un & l'autre remontent avec empressement à cheval : ils semblent se parler, & puis ils se séparent, en prenant des routes opposées.

Je fis une ferme résolution de ne point sortir de l'endroit où j'étois, que je ne fusse bien certaine de ne pas tomber entre leurs mains. Environ deux heures étant passées, je ne voyois plus rien, & je commençois à me rassurer, lorsque j'entendis une voix qui disoit : il est inutile de la chercher si loin, il n'est pas possible qu'elle ait tant fait de chemin, il faut qu'elle se soit cachée quelque part ; faisons le guet dans ces environs ; il me semble que c'est à-peu-près l'endroit où elle nous est échappée : tenez-vous à l'angle de ces chemins qui se croisent, & moi je resterai sur cette hauteur, d'où je puis découvrir d'assez loin. Cet avis me fut profitable, j'aurois risqué de descendre de ma place, & je n'aurois pas manqué d'être rattrapée.

Les ombres de la forêt annonçoient la nuit prochaine, le soleil étoit déjà couché, & je souffrois tout ce qu'on peut souffrir dans une situation aussi incommode ; à peine pouvois-je me soutenir. Ma patience étoit à bout, lorsqu'il passa une chaise que deux cavaliers escortoient ; une Dame & une petite fille la rempliſſoient : dès que je l'apperçus, je résolus de risquer à descendre & de profiter de cette occasion pour m'arracher

au péril qui me menaçoit. Je fus assez malheureuse en tentant ce dessein, d'accrocher le haut de ma robe à une branche, les pieds me manquèrent, & je me trouvai suspendue à cet arbre. La frayeur que j'eus de me tuer, me fit jetter des cris : ces cavaliers qui suivoient la chaise, & qui se trouvèrent dans ce moment près de moi, accoururent; & me trouvant ainsi, me dégagèrent, & me mirent à bas. Eh bon Dieu ! belle enfant, me dit l'un d'eux, à quoi vous risquez-vous? Il faut bien aimer les oiseaux pour les dénicher à ce prix. Je n'eus pas le temps de répondre ; le Chevalier Delbieu qui m'avoit entendue, se pressoit d'arriver : je courus vivement à la chaise, qui s'étoit arrêtée à mes clameurs. Au nom de Dieu ! Madame, m'écriai-je, du plus loin que je la vis, daignez me protéger, un scélérat poursuit mon innocence. La Dame me considéroit avec beaucoup d'attention pendant ce discours. Quoique vêtue en payssanne, mon ajustement étoit si distingué, & j'avois l'air si délicat, qu'elle s'intéressa d'abord pour moi. Volontiers, me dit-elle, ma chère enfant : qu'on la fasse monter, continua-t-elle, ce seroit dommage qu'il lui arrivât quelque chose : elle eut la bonté de me faire place. La petite Demoiselle fut mise sur mes genoux; je me trouvai toute rassurée, & nous continuâmes notre chemin.

Dès que je fus placée, elle me demanda qui j'étois & le sujet de mes craintes; je lui fis avec sincérité mon histoire, à l'exception de l'inclination que j'avois pour le Marquis : elle y parut faire une singulière attention : voilà qui est bien horrible, s'écria-t-elle, lorsque j'eus fini, & cela prouve combien il est dangereux de se trouver avec les hommes, & de plaire à ceux qui n'ont pas de probité : jamais les mères ne devroient s'éloigner de leurs filles, & jamais une fille bien née ne devroit faire un pas sans sa mère; cependant, mon enfant, ne craignez rien de votre Che-

valier, je ne le crois pas assez hardi pour venir vous insulter en ma présence; j'ai mes gens avec moi qui ne le souffriroient pas; je connois votre Marraine, je lui en écrirai, & je ferai laver la tête à son fils. Comme elle achevoit ces mots, je vis paroître un cavalier qui côtoyoit la chaise, & qui nous considéroit avec attention. Ah! Madame, lui dis-je, en baissant la voix, le voilà, le voilà! Rassurez-vous, me dit-elle, je vous garantis qu'il s'éloignera bientôt.

Chevalier Delbieu! s'écria-t-elle, en élevant la voix; approchez, j'ai un mot à vous dire: je suis fort des amies de Madame votre mère; & comme telle, je suis bien-aise de vous donner quelques conseils: il n'eut pas plus tôt entendu ces paroles, qu'il baissa la main, donna des deux & s'éloigna au grand galop.

Eh bien! Jeannette! ne vous l'avois-je pas dit? continua la Dame avec qui j'étois, vous en voilà délivrée; soyez tranquille du reste, vous resterez chez moi, jusqu'à ce que j'aie écrit à votre Marraine; sa réponse décidera de ce qu'on fera de vous.

Je louai Dieu de la rencontre heureuse que j'avois faite. Ma protectrice avoit environ quarante ans, elle étoit encore belle, & paroissoit d'une bonté sans égale. Je fis mes efforts pour lui plaire pendant la route, par tous les petits soins que je pus imaginer pour lui rendre service: ils réussirent assez bien; & je n'étois déjà point mal dans son esprit, lorsque j'arrivai à Paris.

La maison où nous descendimes étoit bien étoffée, c'étoit la sienne, & j'appris bientôt qu'elle s'appelloit Madame de G***. Son mari étoit Receveur des Finances, tout étoit superbe; le nombre des domestiques prouvoit leur opulence. Madame avoit trois Femmes-de-chambre, une gouvernante pour Mademoiselle sa fille, âgée de dix ans.

Monsieur avoit un train moins considérable: il étoit fort uni dans ses ajustements, très-écono-

me pour la dépense de la maison, mais généreux au-delà de tout ce qu'on peut dire pour ses plaisirs secrets.

Je lui fus présentée en arrivant : il ne parut pas être fort touché de ce que Madame lui dit en ma faveur ; voilà qu'est bien, dit-il, comment vous êtes-vous portée dans votre campagne ? & puis il rentre dans son cabinet, sans attendre sa réponse, en me jettant cependant un coup-d'œil qui ne me parut pas d'une sécheresse aussi grande que sa conversation.

Ce Financier avoit cinquante ou cinquante-cinq ans ; il étoit bien fait, & d'une physionomie revenante. J'appris dans la suite qu'il étoit fort riche, & qu'il aimoit les femmes ; mais qu'il conduisoit si bien ses intrigues, qu'on n'en avoit jamais aucune connoissance. Chacun a sa manie : la sienne étoit de passer dans le monde pour un homme au-dessus de ces foiblesses.

Madame avoit écrit à ma Marraine en arrivant. Je m'attachois de plus-en-plus à elle ; elle paroissoit m'aimer tendrement. Mademoiselle avoit des Maîtres d'écriture & de musique ; cette Demoiselle eut la bonté d'ordonner que j'en profitasse : j'avois le ton de voix joli, & dans peu de temps il se fit admirer. Pour l'écriture, je fus bientôt au point d'écrire & de recevoir des lettres : j'en eus une secrète joie ; car depuis que j'étois en sûreté, mes résolutions de ne plus aimer le Marquis se banniſſoient peu-à-peu de mon esprit.

Un matin que j'étudiois dans une petite chambre qu'on m'avoit donnée, un laquais de Madame entra, qui me dit qu'elle me demandoit ; j'y courus : asseyez-vous, Jeannette, me dit-elle, je viens de recevoir des lettres qui vous regardent, & je veux vous les communiquer.

Elle me dit ces mots d'un sérieux qui me glaça, & je l'écoutai en tremblant.

Celle-ci, continua-t-elle, est de votre Marraine :

elle me dit assez de bien de vous, mais elle m'apprend des choses qu'il faut que vous ignoriez : vous avez le cœur tendre, & il ne faut pas réveiller vos idées.

Il n'en fallut pas davantage pour irriter ma curiosité ; je la dissimulai, bien résolue de m'emparer de cette lettre, & de savoir de quoi il étoit question.

Pour celle-ci, continua-t-elle, elle est de ma Filleule, qui pense bien différemment du Chevalier Delbieu, son frère, sur votre compte : elle me mande de bien prendre garde à vous ; que le tendresse qu'elle a pour moi l'oblige à me donner cet avis. Mademoiselle Delbieu me dit que vous êtes dissimulée, remplie de vanité & dangereuse ; que vous avez pensé être la cause de grands malheurs ; que par vos afféteries, vous vous étiez fait aimer du Marquis de L. V. ; qu'il s'étoit battu à votre sujet, & enfin qu'elle craint bien que votre séjour chez moi, ne me fasse repentir trop tard de vous y avoir donné entrée ; que le Marquis de L. V., père du blessé, étoit extrêmement en colère contre vous, ayant appris que vous étiez la cause du danger que couroit M. son fils, qui auroit bien de la peine à revenir de sa blessure.

Je tâchai de prendre sur moi, pour étouffer le dépit que me causa cette lettre, & la douleur que je ressentis de la situation où l'on mandoit qu'étoit mon amant ; malgré mes efforts, les larmes se firent passage : j'eus beau les cacher, Madame s'en apperçut.

Vos yeux sont mouillés, Jeannette, continua-t-elle, en me regardant fixement : cela me prouve une partie de cette lettre ; pour l'autre, je n'y ajoute aucune foi, il y a trop de passion, & je vois bien que vous n'avez pas plu à ma Filleule : cela me surprend, car vous m'avez paru jusqu'ici fort douce, & je ne vous reconnois point au portrait qu'elle me fait de vous, à moins que vous ne soyez la plus dissimulée de toutes les créatures.

Ces derniers mots me firent pleurer amèrement. Remettez-vous, dit-elle, je ne vous ai point fait appeller pour vous donner du chagrin; soyez sage, & j'aurai soin de vous.

A propos, me dit-elle, en me rappellant, votre père & votre mère vous redemandent, je vous laisse la maîtresse d'y retourner ou de rester chez moi. Ah! Madame! m'écriai-je, quelque tendresse que j'aie pour eux..... C'est-à-dire, interrompit cette charmante Dame, que vous avez vos raisons pour ne pas répondre à leurs empressements; allez, vous demeurerez ici.

Je me retirai pénétrée de ses bontés. En sortant de l'appartement de Madame, je rencontrai Monsieur qui y entroit. Qu'avez-vous, belle enfant, me dit-il, en m'arrêtant? vous a-t-on grondée? J'en sais bien mauvais gré à ma femme, car je ne crois pas, hors elle, que personne ici soit assez hardi pour avoir de mauvaises façons pour vous; consolez-vous, j'y mettrai ordre: il y a déjà du temps que je songe à vous rendre heureuse. Je vous suis bien obligée, repris-je, Monsieur, je le suis trop de ce que Madame veut bien me souffrir, & je n'ai qu'à me louer de ses bontés. Oh! oh! cela ne paroît pas trop cependant, & vous n'avez pas versé des larmes pour rien; une autre fois j'en saurai davantage, le lieu n'est point commode, adieu. En me disant ces mots, il me serra la main, & il passa chez Madame.

Je n'étois plus assez niaise pour ignorer la portée de ce qu'on me disoit; je compris fort bien que j'avois plu à Monsieur; j'en soupirai & je craignis que ce goût ne fût encore un nouvel obstacle à ma tranquillité.

Je rentrai dans ma chambre, remplie de toutes ces choses, & pénétrée de ressentiment contre Mademoiselle Delbieu; je rêvai aux moyens d'avoir la lettre qu'on ne m'avoit pas lue: il y étoit parlé du Marquis, cela seul étoit suffisant pour me don-

ner cette envie. Madame avoit serré ces lettres dans un tiroir ; je guettai plusieurs fois le moment où je pourrois m'en saisir.

Le Dimanche suivant, je profitai du temps qu'elle étoit à la Messe : l'heure l'avoit pressée, & lui avoit fait oublier ses clefs ; j'ouvris le tiroir, & je trouvai les lettres, je les emportai dans ma chambre, & je les lus avec précipitation. La première étoit de Mademoiselle Delbieu ; quelqu'intérêt que j'y dusse prendre, je la passai légèrement : celle de ma Marraine me tenoit bien plus au cœur.

Je la relus plusieurs fois ; elle parloit de moi dans des termes favorables, excepté qu'elle soupçonnoit qu'il y avoit de l'intelligence entre le Marquis & moi. Elle marquoit que son fils l'avoit dangereusement blessé d'un coup de pistolet ; qu'on avoit tourné dans la Province cette affaire différemment ; mais qu'elle en avoit appris toutes les circonstances par une vieille fille qu'elle avoit chargée du soin de mon éducation ; que malgré le silence que gardoit le Marquis sur la cause de son affaire, il étoit aisé de connoître, par les inquiétudes dont il étoit agité sur ce qu'il ne savoit ce que j'étois devenue, que sa passion étoit violente pour moi ; qu'elle s'étoit cru obligée d'en avertir Monsieur son père, qui étoit fort de ses amis ; afin qu'en cas que son fils réchappât, il prévînt de bonne-heure les suites de cet engagement, d'autant plus sérieux, que je lui paroissois plus sage, & qu'elle connoissoit d'ailleurs la probité de mon amant.

La lettre finissoit par des conseils de me renvoyer à mon père, que ma beauté pourroit devenir dans la suite dangereuse ; que cependant, si elle me retenoit, elle lui conseilloit en amie de tenir la main, à ce que je ne visse pas davantage le Marquis.

Je plaignis l'état de ce cher amant ; mais je ne désapprouvai point ces leçons faites à mon sujet ; je fis dessein même d'en profiter : cette lettre m'ouvrit les yeux sur le peu de solidité d'une passion si

disproportionnée; je repliai les lettres, & je fus les reporter précipitamment: un moment plus tard j'étois prise sur le fait, car Monsieur entra comme j'allois sortir de l'appartement de Madame.

Ah! vous voilà, me dit-il: eh bien! belle Jeannette, avez-vous encore du chagrin? Le rouge m'étoit monté au visage par la frayeur que j'avois eue, j'étois interdite, & tout cela me rendoit apparemment aimable. Cet air hardi qu'ont la plupart des femmes n'est pas toujours un appas certain pour plaire; & j'ai appris dans la suite, des hommes, que quelque goût qu'ils aient pour le sexe, ils sont bien plus flattés de la modestie & de la retenue, que de cet air prévenant & facile.

Monsieur de G*** me le prouva dans ce moment, en m'élevant, à ce qu'il paroissoit, au-dessus de celles dont je viens de parler. Mais, dit-il, vous ne me répondez rien, est-ce que vous me craignez? vous avez tort, je suis plus de vos amis que vous ne pensez. C'est moi qui, sans déclarer mon goût pour vous à Madame, l'ai engagée à vous tenir comme vous êtes: effectivement, quelques jours après mon arrivée, l'on m'avoit donné une robe de satin; les Femmes de Madame m'avoient prise en affection, elles m'enseignoient à me mettre de bon air, & je n'y réussissois pas mal: (les filles profitent assez vîte de ces leçons) Si je n'avois pas eu quelques raisons, continua Monsieur de G***, j'aurois pris soin moi-même de votre ajustement, & je vous aurois mise sur un bien meilleur ton; mais il faut se conformer au temps, il ne tiendra qu'à vous qu'il n'arrive bientôt: qu'en dites-vous, Jeannette? Voulez-vous être de mes amies? Je ne demande pas mieux, Monsieur, répondis-je, à la fin, sans connoître la force de cette expression. Ah! voilà parler, continua-t-il; vous êtes aimable comme un cœur: sur ce pied vous allez être heureuse comme la Reine. Adieu, je crains que Madame ne rentre, & je ne voudrois pas pour

toutes choſes au monde qu'elle me ſurprît avec vous : elle eſt d'une jalouſie extrême, & il n'en faudroit pas davantage pour lui mettre la puce à l'oreille ; ſoyez diſcrète, chère enfant, & gardez-vous bien de ſouffler de ceci à perſonne. Je reſtai interdite de ce diſcours : Madame qui entra dans le moment, me ſurprit dans cet embarras. Que faiſiez-vous ici ? me dit-elle ; Monſieur en vient de ſortir : que vous a-t-il dit ? vous êtes rêveuſe, il y a quelque choſe là-deſſous, venez me conter tout cela : mon mari eſt galant, je parie qu'il vous aime, & qu'il vous l'a déclaré. Moi ! Madame, repris-je ! Ne me mentez pas, continua-t-elle, en ſe mettant dans ſon fauteuil : je ne ſuis point fâchée ; mais ſi vous me cachez quelque choſe, je ne ſerai plus de vos amies. Il ne ſera pas difficile, repris-je, Madame, de vous ſatisfaire : il eſt vrai que Monſieur m'a témoigné des bontés ; mais je n'y ai fait attention que comme une ſuite de celles que vous avez pour moi. Fort bien ! interrompit Madame, c'eſt-à-dire, qu'il vous aimera pour l'amour de moi. Mais voyons ce qu'il vous a dit.

Je lui répétai alors mot pour mot ſon entretien, & j'en reſtai à la propoſition qu'il m'avoit faite d'être de mes amis ; la réflexion m'en avoit fait ſentir la conſéquence ; plus j'héſitai, & plus je donnai lieu à ſa curioſité. Eh bien ! que lui avez-vous répondu, me dit Madame, avec un grand ſérieux ? Je répétai mes paroles : & qu'a-t-il ajouté ? continua-t-elle ? Ah ! Madame, lui dis-je, c'eſt ce qui m'a ſurpris, & ce qui m'a fait voir que je n'avois pas bien compris ce qu'il me diſoit : je lui rapportai alors le reſte de ſes diſcours, & elle ſe mit à rêver un moment.

Je pardonne à votre jeuneſſe votre réponſe, me dit Madame ; ſavez-vous, Jeannette, à quoi vous vous êtes engagée ? Apprenez, qu'en conſéquence des paroles que vous avez dites à Monſieur, il

va s'emparer de vous, vous êtes à lui, & que, si cela arrivoit, vous seriez perdue d'honneur & de réputation. Dieu m'en préserve, interrompis-je, alarmée de ce discours, je serois au désespoir d'avoir donné lieu à de pareilles choses. Je le crois, reprit Madame, & vous avez fort bien fait de me les avouer, vous vous seriez insensiblement liée sans croire qu'il y eût du mal; lorsque vos yeux se seroient ouverts, vous n'auriez peut-être plus été la maîtresse d'y remédier: ainsi, Jeannette, tenez-vous dorénavant sur vos gardes, & ne dites ni ne faites jamais rien sans venir m'en avertir; vous devez être plus circonspecte qu'une autre, par les dangers que vous avez déjà courus.

Les discours de cette Dame portoient trop bien avec eux le caractère, de la vérité pour que je n'y fisse pas une sérieuse attention: les suites me prouvèrent bientôt après qu'elle avoit pensé juste, & que j'étois trop heureuse d'être guidée par une personne aussi éclairée.

Deux jours après cette conversation, une des Femmes de Madame, pour laquelle j'avois une estime infinie, vint me trouver le matin dans ma chambre: Comment! encore au lit, paresseuse, me dit-elle; allons, levez-vous, & vous habillez; j'ai à sortir, & il faut que vous veniez avec moi. Volontiers, repris-je, en me levant; si vous m'aviez prévenue la veille, vous m'auriez trouvée toute prête. Le mal n'est pas bien grand, répliqua-t-elle, il est encore bonne heure: mais dépêchez-vous seulement.

Cette fille avoit au moins soixante ans; il y en avoit quarante qu'elle étoit dans la maison, où on la considéroit beaucoup; je m'y étois fort attachée parce que j'avois connu, lorsque j'y entrai, qu'elle y étoit maîtresse, & que rien ne s'y faisoit que par son ordre; je l'aimois d'autant plus, que j'avois entendu un jour qu'elle disoit

beaucoup de bien de moi à Madame, & que la voyant pencher à me renvoyer, elle l'avoit déterminée à me garder : j'avois toujours feint d'ignorer cette obligation, & je m'étois rendu attentive en cette considération, à lui rendre tous les petits services qui dépendoient de moi.

Nous sortîmes ensemble en fiacre, & nous descendîmes dans la rue Saint Honoré, chez un Marchand de Soie. Elle me demanda mon goût sur des Damas à parterre, qu'elle s'étoit fait montrer ; je le lui dis naturellement, & elle s'y arrêta. On apporta par son ordre, de quoi faire des robes d'Automne & de Printemps : elle me pria encore de les choisir, je le fis avec la même ingénuité.

Elle fit emplette de trois robes & d'un manteau-de-lit : nous fûmes ensuite chez une Lingère, où elle acheta une douzaine de chemises garnies en dentelles des plus belles, une autre douzaine d'unies, & beaucoup d'autres linges nécessaires à une femme.

Delà nous passâmes au Palais, elle y fit emplette de coëffures, de palatines, de rubans, & d'autres ajustements de cette nature.

Nous revînmes encore chez deux ou trois autres Marchands différents où elle prit des bas, des gants, &c. ; ensuite nous fûmes descendre à la bute Saint-Roch, dans un appartement ni grand ni petit, mais magnifiquement meublé.

La grande fille dont j'ai parlé, apporta du linge de table ; un laquais, que je reconnus pour être à Monsieur, parut, il mit un couvert fort propre, & puis il se retira.

J'ouvrois de grands yeux, & je ne savois ce que tout cela vouloit dire ; je n'avois garde de former aucun soupçon, j'étois avec une personne respectable, & que je regardois comme une seconde maîtresse : ma confiance assurément étoit pardonnable.

Une demi-heure après on frappa à la porte : le laquais dont j'ai parlé, rentra avec une fille qui portoit des paniers ; la Femme-de-chambre en choisit un très-beau. Voyons, me dit-elle, en me le présentant, s'il vous siéra bien ; je défis ma robe, on le mit sur moi, & je trouvai que cela relève beaucoup les graces d'une femme : je me regardai même avec complaisance dans la glace, où je ne me trouvai point maussade.

La Femme-de-Chambre s'apperçut de ma vanité : Vous avez raison de vous trouver bien, belle Jeannette, me dit-elle, vous êtes aimable, & je veux avoir le plaisir de vous coëffer de ma façon. Je me prêtai à ses desirs ; elle me frisa, me mit une des coëffures achetées, pour l'essayer, disoit-elle ; je fis beaucoup de difficultés pour le rouge. Vous êtes un enfant, s'écria-t-elle, ne voyez-vous pas bien que c'est pour rire ? Il ne nous manque plus qu'une chose : c'est de parer ces petites oreilles ; nous y avons pourvu heureusement ; elle tira sa bourse alors qui me parut fort pleine, & elle en sortit un papier dans lequel étoient des boucles de brillants superbes : comment les trouvez-vous ? Magnifiques, lui dis-je : eh bien ! voyons si elles siéront aussi bien que le reste. Je me regardai alors ; je fus si surprise du changement que je trouvois en moi, que je ne pus proférer une seule parole.

En effet, ce n'étoit plus Jeannette, c'étoit une Demoiselle, grande, bien faite & piquante ; le rouge m'avoit éveillé les yeux : enfin je l'avouerai, je me trouvai d'un éclat infini.

Qu'on me pardonne ici ce trait de vanité, on peut le passer à une femme : je n'ai point trouvé mauvais, moi qui parle, que M. de la Vallée * fît valoir tout le mérite dont il étoit pourvu, je demande au Public la même indulgence.

Pendant que je m'admirois ainsi, une Coutu-

* Le Payſan parvenu.

rière entra : Allons, Mademoiſelle, me dit la Femme-de-chambre, ôtez votre robe & laiſſez prendre votre meſure, vous ſerez habillée à peindre ; Mademoiſelle Pagode eſt la première fille de France pour faire valoir une jolie perſonne. Juſques-là je n'avois ſoupçonné choſe au monde : cette meſure, ce diſcours m'ouvrirent les yeux, mon eſprit ſe délia, je compris tout le myſtère : Ah ! Ciel ! me dis-je en moi-même : je ſuis perdue ; je n'eus pas la force de m'expliquer davantage.

Cependant on m'avoit déshabillée, la Couturière faiſoit ſon devoir avec un air cependant triſte & compatiſſant ; je ne diſois mot, & je ne ſavois qu'imaginer pour parer le coup que je voyois qui m'étoit porté ; j'avois toujours préſentes à l'eſprit les violences du Chevalier Delbieu, & tout ce qui m'étoit ſuſpect ſembloit m'annoncer un pareil ſort : je me recommandai au Seigneur, & ce fut lui, ſans doute, qui m'inſpira.

Je feignis de vouloir être ſeule, pour ſatisfaire à des beſoins ; la malheureuſe Femme-de-chambre, que je vis telle alors, me dit qu'il n'y avoit perſonne qui dût me contraindre ; je fis paroître ſi naturellement de la honte, & j'en avois tant, qu'elle s'écria : Sortons ; c'eſt encore un enfant, la moindre bagatelle l'étonne, mais elle ſe fera comme les autres.

Dès que je fus ſeule, je retirai de ma poche un crayon, & j'écrivis ſur le premier morceau de papier qui ſe trouva, les mots ſuivants :

BILLET.

Jeannette eſt perdue, Madame, ſi vous ne la venez pas arracher au malheur qui la menace : elle n'a pas le temps de vous en dire davantage.

Je mis l'adreſſe de Madame de G*** au-deſſus ; j'avois imaginé par qui je ferois rendre mon billet :

la Couturière m'avoit paru une honnête fille ; j'avois remarqué qu'elle avoit soupiré plusieurs fois en me regardant. Pendant qu'elle replioit les étoffes, je m'approchai d'elle sous le premier prétexte qui me vint à l'esprit, & je lui coulai mon billet dans la main, en lui disant : Si vous aimez la vertu, comme je n'en doute pas, portez au plus vîte ce papier à son adresse, & Dieu vous bénira.

Il fut heureux que j'eusse pris sans retard cette précaution, un moment plus tard il n'étoit plus temps, la porte s'ouvrit : quelle fut ma surprise de voir entrer M. de G***. Quoique je dusse m'y attendre, je fus étonnée, je devins interdite & pâle : Ah ! qu'elle est belle, me dit-il, sans faire attention à mon trouble ! je ne m'étois pas assurément trompé : peut-on voir une femme au-dessus de celle-ci ? Il approcha de moi, & il me considéra de tous côtés, (tout le monde avoit disparu à son abord) : Eh bien ! charmante Jeannette, êtes-vous mécontente de votre sort, me dit-il, & ne vaut-il pas autant être à Monsieur qu'à Madame ? ce qu'on fait à présent pour vous n'est rien en comparaison de ce qu'on fera dans les suites ; dès le premier moment que je vous ai vue, je vous ai marqué au coin de l'aisance : venez, belle enfant, dites-moi donc quelque chose ? vous êtes triste, qu'avez-vous ? auriez-vous encore desiré..... il n'y a qu'à parler ? est-ce un bijou ? une bague, peut-être ? ah ! prenez, voilà la mienne.

En achevant ces mots, il tira de son doigt un fort beau diamant, & il me le présenta ; je le repoussai de la main : qu'une jeune personne est embarrassée, lorsqu'elle est sage, dans de pareilles conjonctures ! Laissez-moi, Monsieur, lui dis-je à la fin, gardez tous vos présents, ils sont trop dangereux. Je ne m'attendois pas à de pareils bienfaits, & encore moins à une sembla-

ble aventure ; Dieu sait si mon intention a été d'y donner lieu ! Comment donc ! reprit-il, en prénant l'air le plus sérieux, me serois-je mépris ? que veut dire ce discours ? n'avez-vous pas accepté les offres que je vous ai faites d'avoir soin de vous ? Non, Monsieur, repris-je vivement, je ne suis point accoutumée à votre façon de vous exprimer ; nous ne nous sommes point entendus ; qu'avez-vous donc compris, interrompit-il brusquement ? que vous m'offriez votre amitié, repris-je, & que je m'en tenois honorée : mais cependant, continua-t-il, vous vous êtes mise dans le cas.... Ah ! Monsieur ! point du tout, m'écriai-je, en pleurant, vous êtes trop honnête homme pour que la violence.... Non, que me dites-vous, interrompit-il avec un air plus doux, vous ne me connoissez pas ? je vous aime trop pour vous causer le moindre chagrin ; & quand mes droits seroient mieux affermis, je ne voudrois pas en user, si je prévoyois qu'ils altéraissent votre tranquillité : cessez donc vos larmes, aimable Jeannette, vous jouirez toujours avec moi d'un empire absolu ; jamais l'on ne vous contraindra, vous serez la maîtresse de votre sort, & l'on ne cherchera que les occasions de vous plaire ; je ne gênerai point votre reconnoissance ; vous en exprimerez les sentiments, lorsque vous en serez véritablement touchée ; en attendant, jouissez tranquillement de la paix & de la douceur de ne dépendre de personne ; cet appartement est à vous, & vous ne pourrez rien desirer dorénavant qui ne vous soit sur-le-champ accordé.

Bien loin que ce discours me calmât, il augmenta ma douleur : que je suis malheureuse ! m'écriai-je, que vous jugiez si mal de moi ! ah ! plutôt mourir, que d'accepter de pareils présents ; à quoi m'engageroient-ils, grand Dieu ! A rien du tout, reprit-il, je vous laisse la maîtresse de votre cœur, vous n'en disposerez que quand il

vous plaira, je vous donne ma parole d'honneur : me croyez-vous capable d'y manquer ? laissez-moi seulement la liberté de vous voir de temps-en-temps, & de vous faire du bien ; ce plaisir me suffit seul, il me paiera trop de tous les services que je puis vous rendre ; lorsque vous me connoîtrez, vous avouerez que je ne ressemble point à ceux qui, fiers de leurs bienfaits, usent tyranniquement de ce frivole avantage, pour humilier ceux qui les reçoivent, au point de les soumettre à leurs desirs : non, Jeannette, non, je vous réitère ma parole, je ne vous demande aucun retour ; votre délicatesse, au lieu de me déplaire, me ravit, je vous estime autant que je vous aime ; & quelque goût que j'aie pour vous, je n'aurai jamais de façons dont vous puissiez vous repentir ; la preuve la plus convaincante que je puisse vous en donner, est de vous laisser & de me retirer, je ne viendrai même ici que lorsque vous me manderez. En achevant ces mots, il fit une profonde révérence, & sortit.

Lorsqu'on n'a point d'expérience, les choses vous paroissent telles qu'on vous les présente : ces discours étoient d'un honnête homme, ils me firent impression, & je me repentis, pour ainsi dire, d'avoir eu mauvaise opinion de M. G***. Je n'avois pas tort, la conduite qu'il a tenue avec moi depuis ce temps, m'a prouvé qu'il savoit mettre en usage les maximes qu'il m'avoit débitées : j'aurois même voulu, s'il m'avoit été possible, empêcher que le billet n'eût été rendu. Après ces réflexions le petit amour-propre suivit, j'étois seule, & je ne pus m'empêcher de chercher dans les glaces, des preuves des appas dont on me flattoit si souvent : je parcourois mes traits sans y penser, j'applaudissois à mes charmes, les étoffes étoient superbes, je les jetois sur moi, & j'en essayois le goût ; si j'étois mise ainsi, me disois-je, & que le Marquis me pût voir, peut-

être dans la suite ne seroit-il pas si long-temps à me donner de ses nouvelles : mais, continuois-je, un moment après, quel mal y auroit-il d'accepter toutes ces choses? elles ne m'engagent à rien, M. de G*** m'en a donné sa parole ; il est si honnête homme!

Je m'occupois de toutes ces choses, lorsque la Femme-de-chambre rentra ; elle étoit trop habile pour ne pas reconnoître tout ce qui se passoit dans mon ame. Eh bien! ma belle Jeannette, me dit-elle, vous avez donc laissé sortir Monsieur? il m'a paru rêveur & chagrin, lui auriez-vous dit quelque chose de disgracieux? Oh! mon Dieu, non, répondis-je; il est vrai que dans les commencements, j'ai cru qu'il pensoit à des choses qui m'auroient fait de la peine : lui, reprit cette Femme, d'un ton persuadant! ah! ah! vous ne le connoissez pas : il ne faut pour être comblée de ses présents, que lui plaire par quelqu'endroit : allez, allez, il mérite bien quelques complaisances de votre part; & il y en a plus de quatre à Paris qui ne seroient pas si scrupuleuses que..... Fort bien! fort bien! s'écria Madame de G***, qui avoit écouté à la porte, & qui entra en ce moment : vous prêchez de belles maximes à cette enfant ; allez, vous êtes une misérable, & je suis bien-aise de vous connoître : Ciel! qui l'auroit cru! faut-il que j'aie été si long-temps la dupe de son hypocrisie! Sortez, fourbe! sortez à l'instant, & que je ne vous voie jamais, & soyez sûre que si vous restez à Paris vingt-quatre heures, je vous ferai pourrir à l'Hôpital. Ah! mon Dieu! continua cette Dame, en se jettant dans un fauteuil, comme hors d'elle, est-il possible que je me sois servie d'une pareille créature! Cette indigne fille n'avoit pas cru devoir attendre le reste de ce discours, elle s'étoit évadée aux premières apostrophes ; pour moi j'étois interdite, comme si j'eusse été la criminelle.

Madame paroissoit plongée dans une grande rêverie ; elle en sortit un moment après, & me regardant avec une bonté infinie : je n'oublierai jamais, mon enfant, me dit-elle, votre sagesse & votre prudence ; votre billet m'a été rendu par une fille qui me paroît vertueuse ; remettez-vous, ne craignez rien de Monsieur, il respectera votre vertu ; je le connois, il sera le premier à la protéger ; vous ne perdrez rien pour avoir fait votre devoir. Malheureux Domestique, s'écria-t-elle, sans toi mon mari n'eût jamais pensé à des actions si criminelles! ces indignes complaisants de leur Maître, sont presque toujours les auteurs de la mauvaise conduite & du divorce : joli petit manége, continua-t-elle, en jettant les yeux sur le couvert qui étoit mis, & les promenant sur toutes les nippes qui m'avoient été destinées! pauvre enfant, ajouta-t-elle, en considérant ma coëffure & mon rouge! appât séducteur, qui fait broncher si souvent la jeunesse! Cet examen me rendit honteuse ; je prends une serviette, j'arrache les mouches & le rouge : Embrassez-moi, chère Jeannette, me dit cette vertueuse Dame, j'aime à vous voir transportée de ce sage dépit ; vous pouvez à présent vous montrer ; appellez-moi quelqu'un de mes gens, & que l'on me fasse monter le Maître ou la Maîtresse de cette maison ; je veux savoir à qui elle est, ou sous quel nom est loué l'appartement où nous sommes.

La Maîtresse vint elle-même ; c'étoit une de ces femmes qui ne vous parlent jamais qu'avec des mines gracieuses, & qui se piquent d'une politesse achevée : celle-ci en avoit tant, qu'il étoit impossible, quelque prévenu qu'on fût, de ne lui pas répondre sur le même ton. Mon Dieu! Madame, faites-moi l'honneur de croire..... Tout étoit doux en elle, au point que je crois que, lorsqu'elle querelloit, la grace, l'honneur & les

pardons brochoient sur son aigreur. Ses yeux, quand elle parloit, devenoient si petits, à force de langueur, qu'à peine en pouvoit-on distinguer la prunelle ; elle ne disoit pas un mot, que ses lèvres ne fussent humectées de sa langue, & chaque phrase étoit ponctuée par un petit crachottement, précédé d'une toux légère, terminée en aimable fausset.

L'on apprit de cette Dame doucereuse, qu'on avoit loué à Monsieur, l'appartement, mais que les meubles étoient à lui ; qu'elle ignoroit mon nom : que Monsieur l'avoit assurée que j'étois mariée, & que j'étois arrivée à Paris pour poursuivre une séparation de biens, à cause des débauches outrées de mon mari, qui consommoit tout son bien avec les femmes ; que je lui avois été très-recommandée, & que j'appartenois à tout ce qu'il y avoit de plus distingué en Bretagne.

L'histoire n'est pas mauvaise, s'écria Madame de G***. Monsieur s'est moqué de vous, Madame, il n'est rien moins que tout cela : adieu, continua-t-elle, une autre fois soyez plus circonspecte lorsque vous recevrez quelqu'un chez vous ; si vous aviez pris la peine de faire quelques réflexions, vous auriez pensé que, puisque cette femme est si fort recommandée à Monsieur, qu'il a une femme & qu'il auroit pu lui donner un appartement chez lui, d'autant mieux que vous êtes convenue que vous nous connoissiez si bien : en achevant ces mots elle fit tout mettre sous la clef : nous montâmes ensuite en carrosse, & nous retournâmes au logis.

Monsieur en venoit de sortir, il avoit été prévenu par une lettre, de tout ce qui s'étoit passé, & nous apprîmes bientôt que la Femme-de-chambre en question la lui avoit écrite : on nous dit qu'il étoit allé à la campagne.

Quoique Monsieur de G*** eût souvent des Maîtresses, il se conduisoit avec tant de discré-

tion, & conservoit de si grands égards pour Madame, qu'il n'auroit pas voulu pour toute chose au monde, la chagriner, ni faire aucun éclat. Dès qu'il fut à sa Terre, il lui écrivit; il la prioit d'oublier ce qui s'étoit passé, & lui promettoit que cela n'arriveroit pas davantage; il ajoutoit que, ppur lui prouver qu'il n'y pensoit plus, elle pouvoit m'éloigner. Madame, dont les bontés pour moi augmentoient de plus-en-plus, me lut cette lettre, & la réponse qu'elle lui fit; elle lui marquoit qu'il avoit été fou de s'absenter pour une pareille bagatelle, qu'on n'étoit pas quelquefois le maître de son goût, & qu'il étoit à souhaiter qu'il n'en eût jamais que de semblables, qu'elle-même en avoit beaucoup pour moi, & que je le méritois: qu'elle n'avoit garde de me mettre dehors, & que ma sagesse lui répondoit de l'avenir. Cette lettre finissoit par des assurances de la plus tendre amitié.

Si toutes les femmes s'y prenoient ainsi, lorsque quelque nuage éclipse le soleil de l'hymen, l'on ne verroit pas régner le divorce aussi communément qu'il le fait aujourd'hui.

Je passai près d'un an sans avoir aucunes nouvelles du Marquis; le temps & la raison avoient dissipé cette violente ardeur qu'on m'a vue dans la première partie de mes Mémoires; Madame de G*** m'avoit prise dans une affection si tendre, qu'elle ne mettoit aucune différence entre Mademoiselle sa fille & moi; je m'étois extrêmement perfectionnée avec ses Maîtres, ma voix s'étoit faite, & je chantois avec un goût qui me faisoit admirer de tous ceux qui venoient à la maison. Mademoiselle étoit bien différente de la fille de ma Marraine; elle m'aimoit beaucoup, elle ne pouvoit se passer un moment de ma présence. M. de G*** avoit changé l'amour qu'il avoit pour moi en bonté paternelle, & il ne tarda pas à m'en donner des marques: mais quelque soli-

des

des que fussent ses intentions, il sembloit que tout ce qui venoit de sa part, devoit m'être désagréable.

Plusieurs de ceux qui venoient à la maison, s'attachèrent à moi. Entre tous ces amants, celui qui parut le plus pressant, fut un certain Monsieur Gripart, Fermier-Général: il étoit riche, mais d'une fort vilaine figure. L'on a beau prêcher à une Demoiselle, que la raison doit être dans ses yeux, & qu'elle doit l'emporter sur le goût, j'avoue ingénument que je ne pouvois me persuader que M. Gripart fût supportable; cependant il méritoit d'être écouté, il parloit sérieusement; Madame me l'avoit dit, & elle m'assuroit qu'elle seroit la plus heureuse des femmes, si elle pouvoit parvenir à faire cet établissement. Je n'osois m'expliquer sur le dégoût que j'avois pour lui: j'espérois que ma naissance obscure, accompagnée de tous ses désavantages, détruiroit assez ces réflexions sans que je parusse y prendre part: mais Monsieur Gripart, qui étoit un homme de rien lui-même, regardoit la qualité comme un heureux effet du hazard, il ne se repaissoit point de chimères illustres: il a eu trop de part à mon histoire, pour que je me dispense d'en faire le portrait.

Il étoit d'une taille médiocre, & il avoit la moitié du corps comme celle de son visage, c'est-à-dire, toute différente: sans être bossu, il en avoit toutes les graces, & quelque droit qu'il se tînt, il avoit toujours l'air d'un homme qui se baisse pour ramasser quelque chose. Sa physionomie sera plus difficile à définir; je n'en ai jamais vu de semblable. Sa tête étoit un ovale retourné, & le haut du front en faisoit la pointe; ses yeux se rapprochoient à mesure que l'extrémité diminuoit; en conséquence les parties inférieures alloient en s'élargissant: sa bouche étoit coupée en arc; mais au lieu d'être renversée, ce qui est assez ordinaire, sa lèvre supérieure

se confondoit dans ses narines, & lorsqu'il rioit, il étoit impossible de distinguer l'un & l'autre; ses lèvres, au lieu de sortir en dehors, rentroient en dedans, & son nez, arrogant de l'avantage qu'il avoit sur ce visage, se gonfloit fièrement au moindre de ses mouvements.

Ses yeux étoient aussi gros que ceux d'un bœuf, mais il n'en voyoit pas cependant plus clair; les peaux qui les couvroient, avoient une telle affection l'une pour l'autre, qu'elles ne se désunissoient jamais sans pleurer.

Il y avoit une distance extraordinaire du sourcil gauche à l'œil, il montoit depuis l'un des coins jusqu'à la moitié du front, en se retroussant sur lui-même; l'autre étoit si près de l'œil, qu'il se confondoit avec lui.

Son front auroit été d'une hauteur démesurée, sur le petit bouquet de sourcils dont nous venons de parler, qui fixoit agréablement la vue. Monsieur Gripart étoit ordinairement coëffé d'une perruque fort épaisse, elle sembloit servir de bordure à ce tableau monstrueux.

Cet amant, tel que je le dépeins, m'aimoit à la folie, il ne se passoit pas un jour qu'il ne vînt me voir; il s'étoit acquis cette liberté & celle de me parler tant qu'il vouloit. Sa figure & ses discours me divertirent beaucoup, tant que je crus qu'il ne songeoit pas à moi; il fut long-temps sans me faire l'aveu de sa flamme, & je ne pouvois m'imaginer qu'un homme fait comme lui, pût aimer comme un autre; cependant la vertu, l'esprit & l'amour logent tous les jours dans le corps le plus mal fait; & souvent le caractère de ces gens disproportionnés est préférable à celui d'un homme aimable & bien fait.

Il s'expliqua cependant un jour, & profita d'un moment que Madame écrivoit: je brodois, il s'approcha de moi d'un air embarrassé: quittez, me dit-il, cet inutile ouvrage, ne vous lasserez-vous

jamais de broder ? Pourquoi donc, repris-je ? Ah ! ah ! continua-t-il, c'est que j'ai des choses à vous dire d'une conséquence assez grande, pour qu'elles méritent une attention unique de votre part.

Savez-vous bien que je vous aime depuis huit mois six jours & quatre heures ? Vous riez ? Est-ce que vous traiteriez ceci de bagatelle ? Peste ! un Gripart amoureux ! il n'y en a jamais eu dans ma famille qui le fût, de mâle en mâle ; mes pères ont épousé leurs femmes sans les aimer : j'ai dérogé seul à cette précieuse prérogative ; j'avois toujours regardé les femmes du haut des tours de Notre-Dame ; vous seule avez fait ce miracle. Moi, amoureux ! En vérité, je ne le croirois pas si je n'en étois convaincu par un sommeil profond qui s'empare de mes sens depuis que je vous connois ; avant ce temps je ne dormois ni ne mangeois, je n'étois occupé que du soin d'amasser de l'argent : aujourd'hui je dors, je mange & ne dépense pas un sou : effet prodigieux de ma passion ! cela fendroit le cœur à un rocher. Quoi ! cela ne vous touche pas ! je veux vous en donner encore une preuve plus sensible : vous n'ignorez pas que l'intérêt décide de tout, jugez à quel point je suis occupé de vous par ce que je vais vous dire. On m'apporta ces jours passés, de l'argent ; dès qu'il fut compté je le serrai dans mon coffre-fort : le porteur de cette somme en attendoit la reconnoissance ; serviteur, je pensois si fort à vous, que j'avois oublié cette formalité, aussi-bien que l'argent que j'avois reçu. A la fin mon débiteur, que je congédiois sans lui donner de sûreté, me dit : Monsieur n'a donc pas le temps de me faire une petite reconnoissance ? Quelle reconnoissance, repris-je ? un récépissé, continua-t-il : un récépissé. Et pourquoi faire, ajoutai-je ? Monsieur se divertit apparemment, répliqua-t-il, c'est pour cet argent.... Ah ! ah ! lui dis-je, dès que vous m'aurez compté neuf mille cinq-cents livres, je

vous donnerai volontiers ce que vous me demandez : laissez-moi, j'ai affaire & je le poussai par les épaules hors de mon cabinet, en lui disant ces mots. Ce pauvre homme fut interdit du sérieux & de l'action dont je lui parlois : il crut apparemment que je voulois le tromper, & il se mit à pleurer comme une vache. Surpris de cette lâcheté, je me rappellai, & je ne pus m'empêcher de rire de ma distraction, je fis ce que je devois : & pour qu'il se souvînt à jamais que Gripart est amoureux, je lui donnai généreusement une pièce de douze sous; il en fut si étonné, qu'il s'en fut sans témoigner sa reconnoissance : oh ! je crois qu'il fut content comme un Roi.

Effectivement, repris-je en riant, la somme est considérable. Considérable ! reprit-il ; sans doute : avec douze sous on peut faire bien des choses. Quelqu'un de ces jours je vous conterai l'histoire de ma vie : avec une pareille somme j'ai fait ma fortune. Mais revenons à mon amour ; peste ! cela est bien plus.

Monsieur Gripart enrichit tous les termes de sa déclaration, de ceux des Finances, & de mille mots qui ont échappé depuis à ma mémoire : ce dont je me souviens, est qu'il me compara à une grosse somme, dont l'emploi devoit être à son usage, & qu'il définit en disant : qu'il voyoit bien que dans cette affaire les enchères seroient hautes par la quantité des prétendants ; mais qu'il se faisoit fort d'emporter la ferme, & qu'il n'attendoit pas, comme un benêt, pour y mettre sa dernière offre, que la bougie fût éteinte.

Cependant j'avois appris que les vues de cet amant extraordinaire devenoient de plus-en-plus sérieuses : une des Filles de Madame, nommée Christine, qui m'étoit fort affectionnée, avoit surpris un discours qui me regardoit ; Monsieur appuyoit extrêmement ce mariage, & Madame en faisoit ses desirs les plus doux.

Dès que je connus que c'étoit une chose assurée, je devins d'une inquiétude affreuse, je me rappellai les commencements d'une passion autrefois si précieuse à mon cœur, & je me représentois les discours & les serments que le Marquis m'avoit faits : ô Ciel ! me disois-je, est-il possible qu'il les ait oubliés, & que depuis un si long-temps il ne m'ait donné aucune de ses nouvelles ; j'y avois une si grande confiance ! fatale crédulité ! que les hommes sont séduisants & trompeurs ! je me mettois ensuite à pleurer, & c'étoit de la meilleure foi du monde.

Un matin que je me chagrinois ainsi, Christine entra dans ma chambre en sautant & en dansant. Que me donnerez-vous, s'écria-t-elle, pour les bonnes choses que j'ai à vous apprendre ? Je m'étois essuyé les yeux lorsque je l'entendis venir ; mais les traces de mes pleurs étoient encore trop vives pour qu'elle ne s'en apperçût pas. Qu'avez-vous donc, me dit-elle, d'un air compatissant ? vous avez pleuré, vous avez du chagrin, & vous me le cachez : vous êtes une méchante, & vous me le paierez. Je veux que vous m'en fassiez confidence au plus tôt ; pour à présent, je vous avertis que votre mère est en bas, & qu'elle va monter dans un moment.

Cette nouvelle, à laquelle je ne m'attendois pas, me saisit de mille choses à-la-fois ; je fus ravie. Revoir une mère après une si longue absence, quelle douceur ! je jetai une robe sur moi, & je courus pour me précipiter entre ses bras : je la rencontre, je saute à son cou, elle m'embrasse tendrement : quelle joie ! Une de mes sœurs étoit avec elle, tour-à-tour mon cœur leur donnoit des marques empressées du plaisir que je ressentois ; je les conduisis aussi-tôt dans ma chambre : nous avions tant de choses à nous dire, que nos discours s'entre-choquoient, & ne signifioient rien. Les premières nouvelles furent de l'état de

la famille ; mon père se portoit bien, & devoit arriver ; mon autre sœur étoit mariée à Colin, qui l'avoit épousée par dépit : j'en fus charmée par rapport à ma sœur, ce garçon ayant de très-bonnes qualités, & étant assez riche pour la rendre heureuse.

Le Maître-d'hôtel, qui me considéroit beaucoup, ayant appris l'arrivée de mes parents, nous envoya à déjeûner dans ma chambre ; je fis mes efforts pour en faire les honneurs, & c'étoit d'une affection infinie. Ma sœur me regardoit avec des yeux d'étonnement. Voyez donc, ma mie, disoit-elle, ce n'est plus Jeannette, c'est une Dame : comme elle est mise ! le beau linge ! J'étois dans un déshabillé de lit, cependant assez modeste ; je me plaisois à ces remarques. La vanité est de toute saison, & rien ne fait plus de plaisir à ceux qui sont sortis de leur patrie, que de paroître comme il faut lorsque l'on revoit quelqu'un des siens : je me promettois bien d'augmenter leur surprise en m'ajustant le mieux qu'il me seroit possible.

Savez-vous bien pourquoi je viens ici, Jeannette, me dit ma mère sur la fin du déjeûné ? c'est pour vous marier. Ce seul mot me fit pâlir. A qui ? Colin l'étoit, & cela me rassuroit ; je ne voyois que M. Gripart. Ma mère s'apperçut de mon trouble ; est-ce de joie ou de chagrin que je vous vois si émue, me dit-elle ? auriez-vous assez oublié l'éducation que je vous ai donnée pour vous prévenir en faveur de quelqu'un ? Non, ma chère mère, repris-je, interdite, mais c'est que je ne m'attendois pas à une pareille nouvelle.

Eh bien ! apprenez-la donc, continua-t-elle, en reprenant un air de bonté ; que vous êtes heureuse, après tout ce qui s'est passé, d'être tombée entre les mains de la Dame chez qui vous êtes ! il n'y a pas de sorte de bien qu'elle n'ait mandé de vous à votre Marraine ; mais la dernière Lettre qu'elle

a écrite, met le comble à ses bontés. Madame la Comtesse m'a envoyé chercher, & m'a ordonné de partir au plus vîte, en me disant que Madame de G*** a un parti pour vous tout prêt, qui va combler de bien & d'honneur la famille; je n'en sais pas davantage.

Ma mère achevoit à peine ce discours, qu'un laquais vint l'avertir que Madame la demandoit; elle y fut sur-le-champ, & elle laissa ma sœur avec moi.

Elle pensoit bien différemment à mon sujet, qu'elle ne le faisoit autrefois; sa joie de me revoir & les caresses sincères dont elle me combloit, avoient effacé les petits sujets de chagrin qu'elle m'avoit donnés: quand on est bonne naturellement, on oublie aisément.

Je ne la connoissois pas assez pour lui faire part de mes sentiments secrets; j'aurois bien voulu cependant apprendre ce qui s'étoit passé pendant mon absence. Je hazardai de lui demander comme on se portoit au château. Madame est toujours la même, me dit-elle: elle devoit venir au premier jour à Paris avec Mademoiselle, que M. de F*** recherche depuis quelque temps; pour M. le Chevalier, on ne sait où il est, on le voit rarement depuis l'affaire que vous savez; elle a bien fait du bruit, & on l'a rapportée de bien des façons.

Mon Dieu, que j'ai été aise, continua-t-elle, lorsque je vous ai sue en si bon lieu! vous avez fait on ne peut pas mieux, de ne pas revenir avec Colin; comme vous auriez été regardée dans le Hameau! encore même à présent l'on n'y dit pas quatre paroles que vous n'y soyez comprise.

Ah! ma sœur, lui dis-je, avec empressement, apprenez-moi donc le sujet de tous ces murmures, & je vous avouerai après cela si leurs sujets sont légitimes ou non. Vous savez, reprit-elle, comme on est dans les petits lieux; d'une bagatelle on

en fait des choſes de conſéquence : le voiſin attentif à ce qui ſe paſſe à la maiſon prochaine, ne laiſſe rien échapper qu'il n'en recherche le principe, ou qu'il n'en invente de malin ; on dit que M. le Marquis, Mademoiſelle Duparc & vous, étiez d'intelligence, & que vous deviez être enlevée ; on ajoute que M. le Chevalier vous aimoit auſſi, & que c'eſt ſa jalouſie qui a découvert le myſtère. On vous blâme d'avoir été la cauſe du combat de ces deux Seigneurs, & que vous y aviez donné lieu en les écoutant tous les deux ; tout cela a été cru d'autant plus aiſément, que Mademoiſelle Delbieu a dit un jour tout haut, qu'elle ne vous avoit jamais pu ſouffrir, à cauſe de votre coquetterie avec les hommes.

Ces diſcours commençoient cependant à ne plus tant avoir lieu par la prudence que vous connoiſſez à ma mère ; elle avoit donné le change aux curieux, en leur diſant que vous étiez chez une de nos tantes : on l'avoit cru ; mais Colin étant revenu un jour tout effaré & meurtri de coups, réveilla toutes ces choſes, en rapportant ce qui lui étoit arrivé à votre rencontre : il publia qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour vous ramener, ſans que vous y euſſiez jamais voulu conſentir ; que vous aviez l'eſprit gâté par les ſornettes des Meſſieurs ; que cependant il ſeroit venu bout de ſon deſſein, ſans le maudit Valet-de-chambre du Marquis, qui étoit venu à la traverſe : qu'il falloit que cet homme fût ſorcier, puiſque malgré ſon fuſil & le bâton de Chriſtophe, qui l'accompagnoit, ils avoient été tous deux repaſſés d'importance.

Il étoit ſi en colère, qu'il a été le premier à dire de vous tout plein de choſes, & qu'il vous croyoit au pouvoir du Marquis, dans quelque maiſon des environs.

Le même jour que Colin revint, M. le Chevalier arriva ; dès qu'il en fut informé, il fit appeller

Colin, & ils furent long-temps enfermés enſemble. Nous le vîmes ſortir furieux d'avec lui, & il s'écria hautement qu'il vengeroit Colin, & qu'il apprendroit à Dubois de maltraiter ſes Payſans.

Pour ce qui eſt de M. le Marquis, il a envoyé régulièrement depuis votre abſence, deux fois par ſemaine, s'informer ſi on ne vous avoit pas trouvée. Dès qu'il a été en état de ſortir, le Chevalier eſt diſparu; ce qui a fait préſumer bien des choſes. On ne ſait depuis quelque temps ce que ce Seigneur eſt devenu.

Malgré tous ces bruits, l'on vous aime toujours: il n'y a que cette Demoiſelle Delbieu qui n'échappe aucune occaſion de vous faire de la peine. Dès qu'elle a ſu où vous étiez, elle a dit à pluſieurs perſonnes qu'on ne ſeroit pas long-temps ſans entendre de vos nouvelles; que vous étiez une fine mouche, & que votre ſéjour à Paris avoit ſes vues, & qu'elle les ſoupçonnoit bien.

Eh! mon Dieu, que lui ai-je fait, repris-je? & pourquoi m'a-t-elle priſe ainſi en averſion? Ah! nous le ſavons à merveille, continua ma ſœur, elle aimoit en ſecret le Marquis: il ne l'a pas trouvée aſſez aimable, & s'eſt montré indifférent. Elle a ſu que c'étoit vous qui en étiez la cauſe.... La cauſe! elle a grand tort, répliquai-je, bien-aiſe de trouver cette occaſion de faire parler ma ſœur, il ne m'a jamais paru que M. de L. V. ait eu une ſi forte inclination pour moi qu'on le dit. Depuis que je ſuis ſortie de la maiſon, je n'ai pas entendu parler de lui. S'il s'en ſoucioit auſſi peu, continua malignement ma ſœur, il n'auroit pas envoyé ſi ſouvent ſavoir de vos nouvelles. Il eſt vrai que c'eſt bien inutilement; car Madame nous a défendu de lui en donner aucune. Je ne ſais s'il a eu connoiſſance de cet ordre; mais depuis ce temps, on n'en a pas entendu parler: on a cependant dit chez votre marraine, qu'il s'étoit retiré dans une autre campagne, dont je

ne sais pas le nom ; que son père avoit fait tous ses efforts pour le faire revenir à la Cour, sans y avoir pu réussir, & qu'il s'étoit fait ordonner la campagne par les Médecins, pour se délivrer des importunités qu'on lui faisoit.

Ce discours réveilla toute ma tendresse pour le Marquis, je ne pus m'empêcher de soupirer. Ah! Jeannette, me dit ma sœur, je vois bien que vous aimez ce Seigneur. Je ne puis le désapprouver, il le mérite ; mais songez quel tort vous feriez à votre établissement, si vous écoutiez trop l'inclination que vous vous sentez pour lui. Prenez-y garde, vous savez que vous ne pouvez lui convenir: vous allez être mariée avantageusement ; si l'on soupçonnoit quelque chose, cela seroit capable de rompre une si bonne affaire. Je vous remercie, lui dis-je, de ces bons conseils : votre amitié les dicte, je tâcherai de les suivre, & je me sacrifierai. En achevant ces mots, je me mis à pleurer amèrement ; ma sœur en fut attendrie.

Tenez, dit-elle, je ne puis vous voir plus longtemps chagrine ; je ne voulois pas vous dire que j'ai une lettre à vous rendre ; mais malgré toutes les défenses, la voilà. Ne vous affligez donc pas davantage. Mademoiselle Duparc me l'a rendue la veille de notre départ: elle vous aime toujours, & je suis bien trompée, si elle ne vous donne pas des nouvelles de ce que vous aimez. Dubois la voit souvent; & quoique ce soit en secret, je n'ai pas laissé que de m'en appercevoir. Pardonnez, Jeannette, si je vous la cachois, vous en voyez les raisons & les conséquences.

J'ouvris avec précipitation cette lettre, le dessus en étoit de femme ; mais, agréable surprise ! je reconnus le caractère du Marquis. Le rouge me monta au visage, & je lus en tremblant, ce qui suit :

LETTRE DU MARQUIS de L. V. à Jeannette.

Où êtes-vous, charmante Jeannette? ce témoignage de ma tendresse & de ma fidélité vous sera-t-il enfin rendu! O Ciel! que l'inquiétude de votre sort me coûte de peines & de soucis! La mort n'est pas comparable aux peines que j'endure! Que vous est-il arrivé? En quel lieu êtes-vous? Je vous aurois cherchée jusqu'au bout de la terre, si je croyois vous y avoir trouvée; mais un pressentiment naturel me dit que vous ne deviez pas être éloignée de moi. J'espère toujours quelque moment heureux: qu'il vienne au plus tôt; car je suis à bout de ma patience. Au nom de tout ce qui vous est de plus cher, apprenez-moi de vos nouvelles, si cette Lettre vous est rendue. Il n'y a que ce seul bien qui puisse conserver une vie dont l'usage vous est destiné depuis si long-temps.

Le Marquis de L. V.

Ce..... Avril, au Château de L. V.

A peine eus-je le temps d'achever cette Lettre, ma sœur, qui avoit fait le guet, accourut, & elle me dit qu'elle entendoit monter. Je la serrai avec précipitation, on venoit m'avertir de descendre chez Madame. Je le fis avec une inquiétude qui étoit un présage de ce qu'on alloit m'annoncer.

Je suis bien-aise, Jeannette, me dit Madame, lorsque je fus entrée, de retrouver l'occasion de vous dédommager de ce que votre sagesse vous a fait refuser. Le trait que vous m'en avez donné, n'a pas été oublié, & depuis ce temps, M. de G*** & moi, nous avons ménagé votre fortune. L'on vous marie, le contrat est signé, & j'ai mandé vos parents pour qu'ils aient part à votre joie. C'est M. Gripart que l'on vous donne: il a beaucoup,

de bien, & peut encore en amasser : il vous adore, & vous ferez heureuse avec lui ; il vous assure vingt mille écus. Le Ciel ne marque-t-il pas clairement, par cette fortune, qu'il récompense tôt ou tard ceux qui marchent dans les sentiers étroits de la vertu ?

Vous ne me répondez rien, Jeannette ? cette rougeur vous sied & marque votre modestie. Cela est bien, reprit ma mère, mais cela ne doit pas l'empêcher de se jetter à vos genoux, & de vous remercier, Madame, du plus profond de son cœur, de toutes vos bontés. Je m'y mis à l'instant, & je lui baisai la main. Relevez-vous, mon enfant, me dit Madame, en m'embrassant, vous êtes ma fille, & ce sera moi qui ferai les frais de la noce. Nous irons à ma campagne ; Monsieur est déjà parti, & vous donne, pour présent, les choses que vous savez. Pour mignonne, (c'étoit le nom de Mademoiselle) qui vous aime tendrement, elle veut que vous acceptiez son collier de perles. Ma mère, enchantée de tant de témoignages d'affection, pouvoit à peine exprimer sa reconnoissance. Dans ce moment on vint avertir Madame, qu'une visite d'amies lui arrivoit. Nous nous retirâmes toutes dans ma chambre, & nous y fûmes suivies par une partie des domestiques de la maison, qui, ayant appris ce qui se passoit, venoient avec amitié m'en marquer leur joie, ma douceur m'ayant fait aimer de tout le monde.

Mon père arriva le jour suivant. Il fut surpris de me trouver si différente de ce qu'il m'avoit vue : ma sœur me dit qu'il en avoit pleuré de joie.

Le jour du mariage fut fixé au mardi suivant ; il n'y en avoit plus que trois. Il n'étoit pas en mon pouvoir de résister : quelle raison aurois-je pu donner pour m'en défendre ? Cet hymen faisoit la joie & l'honneur de toute ma famille ; c'étoit de quoi l'on m'entretenoit à chaque instant : il n'y

avoit que la nuit que j'avois la liberté de soupirer & de me plaindre.

Cependant le moment fatal arriva : M. Gripart m'envoya la veille pour vingt mille francs de pierreries. Nous fûmes le même jour au Château de C***, choisi pour la célébration de mon mariage. La nouvelle s'en étoit répandue dans les environs, & le monde y accouroit de toutes parts.

Le lendemain on me fit lever à quatre heures ; j'étois triste, & comme une victime qu'on conduit à l'Autel. On me fit l'honneur d'attribuer l'inquiétude qui me dévoroit, à cette crainte timide, dont une fille de mon âge est saisie à l'approche de l'hymen: hélas ! j'étois occupée d'autres soins.

Deux jours avant celui-ci, j'avois été combattue entre l'amour & la bienséance. L'amour vouloit que j'avertisse le Marquis, de mon mariage ; j'avois son adresse, cela m'étoit possible. S'il m'aime autant qu'il me le marque, disois-je, & qu'il ait des vues aussi favorables qu'il semble le témoigner, il saura bien rompre ce fatal hymen, ou du moins, s'il pense différemment, j'aurai moins de regret à me déterminer. La bienséance d'un autre côté s'opposoit à une telle démarche ; elle étoit trop hardie pour une fille bien élevée ; c'étoit quêter un mari. Quel affront seroit-ce pour moi, continuai-je, si, ce pas fait, il ne répond pas comme il le doit, j'en mourrois de douleur. Je n'avois pas plus tôt décidé d'un côté, que mon esprit penchoit de l'autre. Terrible état que l'incertitude ! & que je plains ceux qui sont assez malheureux pour être agités au point de ne pouvoir se résoudre.

Cependant l'on me conduisit à l'Eglise ; la Messe entendue, l'on nous faisoit déjà l'exhortation ordinaire à ceux qu'on marie ; la cérémonie commencée, M. Gripart avoit déjà prononcé ce oui fatal : le Prêtre se tournoit de mon côté pour m'en faire dire autant, lorsqu'une voix s'écria du fond de l'Église : arrêtez! arrêtez!

Le Curé demeura tout court ; l'assemblée tourna les yeux vers l'endroit d'où étoient partis ces mots. L'on vit arriver une grande Demoiselle qui fendoit la presse, & qui, s'étant avancée à l'Autel, demanda à parler au Prêtre en particulier. Il entra avec elle dans la Sacristie, suivie de Madame & de M. Gripart. Je demeurai à ma place, interdite, & ne pouvant imaginer la cause d'un pareil évènement.

Cependant le peuple, étonné de ce qui venoit d'arriver, accourut en foule à l'Autel. Chacun me regardoit avec des yeux avides & curieux. Les uns disoient, la mariée est bien aimable, & mérite sa fortune ; d'autres, c'est dommage qu'il y ait empêchement. Un Payſan s'écria : va, va, elle ne chommera pas de mari.

La porte de la Sacristie s'ouvrit enfin, un Marguillier vint me chercher ; je le suivis, & l'on referma la porte dès que je fus entrée.

Votre mariage ne se fera point aujourd'hui, Jeannette, me dit Madame de G*** jusqu'à ce que M. Gripart ait levé une opposition que fait une fille à laquelle il a donné dans sa jeunesse une promesse de mariage. Elle demeure dans ces cantons : & ayant appris ce qu'il devoit contracter avec vous, elle a envoyé cette Demoiselle pour y mettre empêchement. Elle étoit venue un peu tard, nous aurions pu passer outre, mais il vaut mieux attendre, & que toutes les parties soient d'accord.

Je suis au désespoir, Mademoiselle, reprit M. Gripart, de ce qui vient d'arriver, il n'y a personne qui ne fasse des étourderies dans sa jeunesse. J'avois oublié la promesse dont il est question ; mais ce n'est que reculer pour mieux sauter, & je suis persuadé que l'opposante se mettra à la raison. Elle ne demande pas mieux, interrompit la Dame qui avoit empêché la cérémonie, à condition que vous l'épouserez, ou que vous ne vous ne marirez jamais. Cela est un peu fort, reprit M. Gripart : mais ce

lieu n'est pas fait pour raisonner de ces choses; montez avec moi dans mon carrosse, nous irons la trouver ensemble : il lui donna la main, fit une profonde révérence; & il sortit.

Nous retournâmes ensuite au Château : mon père & ma mère étoient fort tristes; pour moi, je dissimulois la joie secrète qui s'étoit emparée de mon cœur, & j'espérois, sans savoir cependant pourquoi, que cet hymen ne se feroit pas.

Mais mon espérance & ma joie ne durèrent pas long-temps. M. Gripart revint le lendemain fort gai ; l'opposition étoit levée : quelqu'avare qu'il fût, il ne l'avoit pas été dans cette occasion : avec de l'argent on vient à bout de tout. Mes frayeurs me reprirent; mon père & ma mère triomphoient. Le mariage étoit fixé au surlendemain, & il n'y avoit plus d'obstacle qui en dût troubler l'exécution.

La veille du jour que nous devions être absolument mariés, nous nous promenions sur une terrasse qui est fort élevée, un pré est au bas du mur, & au bout du pré à trente ou quarante pas est le grand chemin; toute la compagnie s'entretenoit de plusieurs choses agréables. M. Gripart étoit près de moi, & me fatiguoit de ses discours ordinaires; j'étois appuyée tristement sur une balustrade qui règne autour de cette terrasse, & mes regards se promenoient indifféremment sur les objets qui se présentoient, lorsqu'il parut dans le grand chemin, un nombre de chevaux, suivi d'une meute de chiens qui alloit assez doucement. Cette vue me rappella la rencontre que j'avois faite dans la Forêt de Fontainebleau, & le moment précieux qui m'avoit donné la connoissance du Marquis; mes yeux s'arrêtèrent avec une certaine satisfaction. Il sembloit que j'eusse un pressentiment de tout ce m'alloit arriver.

Un homme seul, habillé de verd, avec des galons d'or, traversoit lentement le pré, & il avoit pris

le sentier qui passoit au bas de la terrasse : son cheval avoit la bride sur le cou, & profitant d'une rêverie dans laquelle son maître étoit enseveli, il se baissoit & s'arrêtoit de temps-en-temps pour arracher quelque peu d'herbe. Le Cavalier avoit les deux bras croisés, la tête penchée, & il avoit l'air de méditer quelque chose d'important.

Cet état conforme au mien, me le fit examiner avec soin, le battement de cœur me prit en parcourant ses traits ; à mesure qu'il avançoit, je croyois le reconnoître : hélas ! c'étoit le Marquis lui-même ; son image étoit trop bien gravée dans mon cœur, pour que je le méconnusse. Lorsqu'il fut au bas de la balustrade où j'étois, il leva les yeux sur nous, & nous ôta son chapeau, je le vis alors entièrement ; je ne fus plus dès cet instant maîtresse de mon trouble ; je jetai un grand cri, & je me trouvai mal.

Tout le monde s'empressa de me secourir, je n'avois pas perdu connoissance, & mes regards n'avoient pas quitté le cher objet qui les avoit attendris ; le Marquis s'étoit arrêté au cri que j'avois fait, & m'ayant considérée avec beaucoup d'attention : Ah ! Dieu ! c'est elle, s'écria-t-il : en disant ces mots, il pique son cheval, & il disparoît dans le moment.

On étoit si occupé de me secourir, qu'on ne fit attention à aucune de ces choses. M. Gripart & mon père me prirent sous les bras, & ils me conduisirent dans une salle où l'on me mit sur un canapé.

Comme la joie avoit occasionné mon émotion, elle n'eut point de suite fâcheuse ; je me remis un moment après avec une satisfaction que je n'avois pas ressentie depuis long-temps.

Madame de G*** avoit demandé, lorsque le Marquis passa près de la balustrade, si quelqu'un connoissoit ce Seigneur, on le jugeoit tel à sa suite : mon père, avec son sens commun, avoit fort

bien senti qu'il étoit de la prudence de taire qu'il savoit qui il étoit; ma mère, par vanité ou par envie de parler, ne fit pas cette prudente réflexion. Vraiment oui, nous le connoissons, Madame, s'écria-t-elle; c'est M. le Marquis de L. V., celui qui a apporté à notre future cette gratification dont il a été tant parlé. Ah! ah! reprit Madame de G***. Fort bien! nous avons bien la mine sur ce pied, de voir encore échouer notre mariage, je me doutois bien que notre fille n'avoit pas changé de couleur pour rien. Il n'y a couleur qui tienne, interrompit impatiemment mon père, elle achèvera son mariage; c'est moi, Madame, qui vous en réponds; & s'il manque, ce ne sera pas de son côté; M. le Marquis n'est pas pour elle. J'aime à vous entendre parler de la sorte, reprit Madame: mais je suis bien embarrassée de ce que nous ferons en cas qu'il vienne ici; en tout cas, il est heureux que M. Gripart ne se soit apperçu de rien; qu'on se garde bien, s'écria-t-elle, de parler de ces choses devant lui.

J'entendis cette conversation, de la chambre voisine.

Cependant on vint avertir Madame, qu'un Cavalier la demandoit; je me doutai bien de quelle part, & je fus d'une inquiétude extrême; mon père & ma mère jetèrent les yeux sur moi, & je baissai les miens. M. Gripart, qui étoit rentré, entendant la venue de ce Seigneur, s'écria qu'il étoit bien venu, & qu'il falloit qu'il nous fît l'honneur de souper avec nous.

Un quart-d'heure après que Madame de G*** s'étoit enfermée avec le Marquis, elle m'envoya chercher: j'entrai en tremblant dans la chambre; approchez, ma chère enfant, me dit-elle, & servez-vous de l'empire que vous avez sur Monsieur pour plaider vos droits & votre fortune; il s'oppose à votre mariage, & il est prêt, dit-il, à tout entreprendre pour l'empêcher. Le Marquis

étoit aux genoux de Madame : il les quitta & vint se jetter aux miens, en me disant : Ah! Jeannette! que vous ai-je fait, pour me rendre le plus malheureux de tous les hommes?

Qu'un amant est puissant dans cette humiliante situation! les larmes me vinrent aux yeux : que demandez-vous, lui dis-je? est-ce à moi de disposer de ma main? Au nom de Dieu! laissez-moi, retirez-vous, & n'abattez pas une vertu que votre présence ne trouble que trop..... Que je me retire, reprit-il; ah! Mademoiselle! est-ce ainsi que vous recevez un homme qui vous adore, après une si longue absence, & qui ne vit que pour vous, depuis le premier jour qu'il vous a vue? La fortune vous éblouit-elle, ingrate, au point de me sacrifier? Je vous ai écrit vingt fois : quelles réponses m'avez-vous faites? Quelle est celle que j'ai reçue hier de votre part? De vous laisser en repos, que vous ne m'aviez jamais aimé; & que, pour m'en donner des preuves, vous épouseriez le premier qui se présenteroit; que je ne saurois votre asyle, que lorsque vous seriez entre les bras d'un époux..... Ah! Monsieur! arrêtez, lui dis-je, je ne mérite pas ce reproche, je ne vous ai jamais écrit.... Nous ne m'avez pas écrit, cruelle! ma parole a donc besoin de témoignage? Ah! Dieu! quel outrage nouveau! me croyez-vous capable de vous en imposer? Il faut des preuves, en voici; voyez cette lettre, continua-t-il, en m'en présentant une : aviez-vous appris à écrire, pour en faire un pareil essai? Je jetai les yeux sur ce papier; mais quelle fut ma surprise, de reconnoître l'écriture de Mademoiselle Delbieu! Madame de G***, qui s'étoit approchée, & qui la connoissoit, l'assura de cette vérité. Ah! Madame, lui dit-il, vous me rendez la vie! achevez, belle Jeannette, de me la conserver, en me promettant que vous n'épouserez point votre nouvel amant. En suis-je la maîtresse, interrompis-

je ? O Ciel ! n'eſt-ce point vous qui m'accablez ? puis-je réſiſter à un père & à une mère ? dois-je tromper les bontés de Madame ? Dieu ſait ſi c'eſt par goût ou par l'intérêt de ma fortune que je vais à l'Autel. Vous irez donc, reprit triſtement le Marquis ? vous voulez donc que la fin de votre hymen ſoit celle de ma vie ? A Dieu, ne plaiſe, m'écriai-je, en redoublant mes pleurs, elle m'eſt trop chère ! hélas ! je ne vous aime que trop pour mon repos ; mais comment éviter ce mariage ? Quelle raiſon voulez-vous que je donne de ma déſobéiſſance ? Que vous m'aimez, belle Jeannette, continua-t-il. Ah ! repris-je, s'il n'y avoit que cet aveu, qu'il me ſeroit doux de le faire ! Il ſuffit, il ſuffit, belle Jeannette, répliqua-t-il vivement ; pardonnez, Madame, mes tranſports, ce moment décide du reſte de ma vie ; je connois à votre air, continua-t-il, en lui preſſant tendrement les mains, que ma ſituation vous touche & qu'elle vous fait pitié ; je vous ai dit la pureté de mes intentions ; m'en croyez-vous à ma parole, & me tiendrez-vous la vôtre ? Parlez, vous voyez que cette chère enfant ne déſavoue pas les mouvements de ſon cœur ; répondez, reprit-il, en ſe jettant de nouveau à ſes genoux..... O ! Ciel ! vous héſitez, qu'en dois-je croire ? Faut-il pour vous toucher, m'arracher ma vie à vos yeux ?

Que vous m'embarraſſez, Monſieur, reprit Madame, après avoir rêvé un moment, comment rompre une affaire ſi avancée ? M. Gripart, quoiqu'il ne ſoit pas né de votre ſort, tient une place dans le monde : il eſt de nos amis, quelle raiſon apporter à nos refus ? D'ailleurs, Jeannette m'eſt chère ; un moment de réflexion me fait penſer bien des choſes, je vous crois d'une probité ſans égale ! votre parole ſacrée, je n'en doute nullement ; mais Marquis, convenez que Monſieur votre père ne conſentira jamais à une

union si disproportionnée ; il s'en est déjà expliqué, & il me voudroit un mal à mourir, s'il me soupçonnoit d'avoir été capable de flatter une telle passion ; tout ce que je puis dans tout ceci, c'est de ne point rétracter la promesse que ma compassion vous a faite. Je trouverai les moyens de reculer cet hymen de huit jours, profitez de ce temps pour le rompre, de façon que Jeannette n'y perde rien : en achevant ces mots, elle sortit ; je voulus la suivre, mais le Marquis m'arrêta.

Attendez un moment, me dit-il, d'un air triste & égaré, ou vous m'allez voir périr à vos yeux. Comment, Jeannette! vous voulez m'abandonner à mon désespoir? Mon Dieu! que puis-je, lui dis-je, alarmée de l'état où je le voyois? Que répondre aux raisons que vous venez d'entendre? Que vous me les sacrifiez, me dit-il, & que vous ne passerez pas outre à ce fatal hymen. Qu'exigez-vous de moi, continuai-je? vous m'allez perdre dans l'esprit de tous ceux auxquels je suis attachée. Non, non, interrompit-il vivement, votre honneur m'est plus cher que ma vie ; je ne veux point vous rendre malheureuse, je suis prêt à vous donner la main, recevez ma foi, mes serments, j'en atteste le Ciel; jamais je n'aurai que vous pour épouse, j'ai toujours pensé de même, & n'attendois que les occasions pour vous le prouver. Je dépends d'un père, il est vrai ; mais si vous consentez à mon bonheur, il est aisé de nous unir & de le lui cacher : il est vieux, il ne peut vivre long-temps ; à Dieu ne plaise cependant que je souhaite sa mort! j'aimerois mieux la mienne, je veux même lui éviter le moindre chagrin, & c'est par cette raison que je vous propose une union secrète : si vous m'aimez..... Ah! je vous aime! hélas! repris-je, au-delà de tout ce que je puis dire! Mais, Monsieur, je ne consentirai jamais à un pareil

hymen, rien au monde ne seroit capable de me faire changer ; je vous aime, je vous le répète, en voulez-vous des marques ? je désobéirai, s'il le faut, à ceux qui m'ont donné le jour : oui, continuai-je, en redoublant mes pleurs, je révolterai tout le monde contre moi ; mais n'en attendez pas davantage. Quoi ! s'écria vivement le Marquis, vous me refusez, vous soupçonnez mes serments, vous me croyez un lâche, un perfide.... Non, non, interrompis-je, j'ai une confiance parfaite, je ressens la grandeur de vos sentiments pour moi, & je veux m'en rendre digne, en me mettant au-dessus des foiblesses que j'ai pour vous. Je n'ai que ma vertu pour tout bien, au nom de Dieu ! ne me l'ôtez pas, & ne la flétrissez point par de pareilles propositions. En achevant ces mots, je m'enfuis de toutes mes forces. Madame de G***, qui nous avoit écoutés, m'arrêta : entrons dans cette chambre, me dit-elle, j'ai quelque chose à vous dire d'une conséquence infinie : elle ferma la porte sur nous, & après m'avoir fait asseoir, elle me parla en ces termes.

Fin de la seconde Partie.

LA PAYSANNE PARVENUE.

TROISIEME PARTIE.

JE N'OUBLIERAI jamais les traits que vous venez de me donner de votre sageſſe, continua Madame de G***, je réſerve à un temps plus tranquille à vous en marquer ma joie; je vous exhorte, en attendant, ma chère fille, (car vous me devenez de plus-en-plus chère) à ne vous jamais écarter d'un ſi beau chemin.

Pendant que mon oreille attentive à votre vive converſation, goûtoit avec joie un entretien où malgré l'amour, je voyois triompher la vertu, mes yeux fixés vers le parc, ont été frappés de pluſieurs mouvements qui s'y faiſoient: étonnée au poſſible d'y voir aller & venir d'autres gens que les miens, je me ſuis levée avec émotion & je me ſuis miſe à la fenêtre, en prenant la précaution de me ca-

cher derrière un rideau : jugez de ma surprise, ma chère Jeannette, de voir passer dans le bois cinq ou six hommes à cheval, parmi lesquels j'ai reconnu une livrée qui m'a rappellé un nom qui vous fera frémir ; un de mes gardes marchoit à leur tête, & il leur a ouvert la porte de l'Orangerie ; il s'est entretenu quelques moments avec un homme dont l'habit étoit brodé ; je tremble en vous disant que je ne doute pas que ce ne soit le Chevalier Delbieu ; ce malheureux, sans doute, nous a fait épier ; sa passion brutale & criminelle lui aura fait imaginer quelques coupables projets... Ah ! Madame, m'écriai-je en frémissant, je suis perdue si vous n'avez pitié de moi ! vos conjectures ne sont que trop justes : ce discours me rappelle une chose qui m'a donné toute l'inquiétude possible ; j'ai eu bien de la peine à l'éloigner de mon imagination ; la nuit passée, Madame, continuai-je, avec un ton que la frayeur rendoit entrecoupé, j'ai entendu du bruit à ma porte ; j'ai réveillé Isabelle votre femme-de-chambre, obligée de parler assez haut pour y parvenir. Pendant ce temps, une voix qui ne m'est pas inconnue s'est écriée : retirons-nous. La crainte m'a fait jetter entre les bras d'Isabelle, mais elle s'est moquée de ma peur, en me disant que c'étoient quelques domestiques qui alloient se coucher, & qui, pendant que les maîtres dormoient, avoient été au cabaret ; que m'ayant entendu parler, ils avoient craint qu'on ne les fît gronder. Malgré tout ce que cette fille pût me dire, je ne laissai pas de conserver ma frayeur, le son de cette voix étant toujours présent à mon esprit. Il se pourroit fort bien, reprit Madame de G*** qui m'écoutoit avec attention, qu'on ait eu dessein, dès la nuit précédente, de vous enlever, mais le monde qu'il y avoit à souper, & qui ne s'est retiré que fort tard, aura peut-être fait remettre cette partie ; la chose est extrêmement embarrassante, & je ne sais comment nous parerons ce coup : le Marquis est bien

encore ici, je sais qu'il est plus que suffisant pour empêcher ces desseins violents; il y est si intéressé, que l'on ne doit pas douter de son secours, je crois même qu'il est à-propos de lui faire part de nos inquiétudes..... Mon Dieu! Madame, m'écriai-je, attendez! il faut bien se donner de garde qu'il sache que le Chevalier Delbieu est ici, s'il y est effectivement; rappellez-vous, s'il vous plaît, ce qui s'est déjà passé entre ces deux rivaux, & le fier ressentiment qui les anime l'un contre l'autre.... Ah! Ciel! que vous ai-je fait pour me rendre si malheureuse! en faisant cette exclamation je me mis à pleurer amèrement; mais, continuai-je, au désespoir de tous les maux que je prévoyois qui alloient arriver, ne vaudroit-il pas bien mieux que je m'échappasse pendant qu'il fait encore jour? Eh! mon Dieu! où iriez-vous, ma chère enfant, interrompit Madame de G*** ? D'ailleurs, vous imaginez-vous qu'on n'épie pas ici tout ce qui s'y passe? Cependant je serois assez de votre avis, il n'y a même que cet expédient pour empêcher les attentats qu'on médite : il n'y a pas lieu d'espérer du secours du Hameau : outre qu'il est petit, aucun Payſan n'est capable de faire face au moindre des gens que j'ai vus. Il me vient bien dans l'esprit l'idée d'un asyle prochain, où vous seriez reçue à bras ouverts; mais, outre les espions du Chevalier Delbieu, je crains encore le Marquis lui-même; il ne nous laissera point libres de remplir notre dessein : l'état où vous l'avez laissé, ne l'a point satisfait, il voudra vous revoir & vous parler; un amant n'a jamais tout dit; pour surcroît d'inquiétude, M. Gripart, mon mari, votre père, vos parents, tout nous attend. N'importe, Madame, n'importe, interrompis-je, apprenez-moi seulement l'endroit où vous dites que je serai à l'abri de mes persécuteurs; il faut tout risquer pour m'y rendre. Dans un Couvent à deux lieues d'ici, reprit Madame de G*** ; l'Abbesse est fort mon amie, elle

me

me doit même sa fortune. Hélas ! Madame, m'écriai-je, en lui baisant les mains, donnez-moi quelqu'un qui m'y conduise ; ne perdons pas de temps, je tremble. Si vous alliez trouver Monsieur de G***, & que vous lui fissiez confidence de toutes ces choses, je paroîtrois en attendant, devant la compagnie, & je tâcherois de me contraindre ; ensuite, lorsque vous seriez convenus de la manière dont je m'échapperois, au moindre coup d'œil je sortirois de la chambre, ou je feindrois un mal de tête : l'on n'aura pas de peine à me croire, attendu la foiblesse qui m'a prise tantôt. L'on me croira dans ma chambre, & tout le monde sera tranquille ; du reste, je monte aisément à cheval, j'y ai été élevée : si l'on en pouvoit tenir un au bout du Village, je trouverois bien les moyens d'aller joindre la personne que vous auriez choisie pour me conduire. Ah ! Jeannette, Jeannette, s'écria Madame de G***, en m'embrassant, que la vertu a d'esprit ! ce dessein est on ne peut pas mieux conçu, & j'espère qu'il réussira : allez, vous serez toujours ma fille, votre vertu me touche & m'attendrit. Oui, Madame, continuai-je, en pleurant, je mériterai ce précieux nom en sacrifiant ma vie, s'il le faut, pour conserver ma sagesse : mais, hélas ! je vais vous perdre, ajoutai-je, en redoublant mes larmes. Non, Jeannette, non, interrompit Madame de G***, je serai toujours votre tendre mère, je vous irai voir, & dès que nous serons tranquilles, je vous ramènerai : cessez donc vos pleurs, & ne perdons pas en vain un temps précieux.

Madame de G*** m'embrassoit, & nous allions nous quitter, lorsque la porte s'ouvrit brusquement : c'étoit le Marquis. Il la referma sur lui, en nous regardant avec des yeux égarés. J'ai tout entendu, Madame, s'écria-t-il, en s'adressant à Madame de G*** ; on veut m'enlever Jeannette ; mais il faut, avant ce moment, m'ôter la vie. Que

vous ai-je fait, hélas ! pour me porter de tels coups ? Eh ! mon Dieu ! n'aura-t-on pas pitié de l'horrible état où je suis réduit ! En disant ces mots, il se jetta aux pieds de ma protectrice, & me tendit la main, en nous assurant l'une & l'autre, que quelque chose qui arrivât, je ne lui serois point enlevée, qu'il falloit lui engager notre parole, ou qu'il alloit verser sur-le-champ, tout son sang à nos yeux.

La crainte de voir périr mon amant, le danger qu'il couroit en rencontrant le Chevalier Delbieu, qui pouvoit à chaque instant nous surprendre, & ouvrir la plus tragique scène, me donna une fermeté, & me fit prendre un ton bien différent de mon cœur & de ma façon ordinaire. Monsieur, lui dis-je, en le regardant avec un air assuré & mêlé d'une feinte colère, je vous prie de vous lever, & s'il est vrai que vous m'aimiez. . . . Si je vous aime, ingrate, interrompit ce triste amant ! est-ce d'aujourd'hui que vous devez en être persuadée ? ce que vous m'avez fait souffrir. . . . Je vous demande en grace, continuai-je sur le même ton, de m'écouter, de ne point m'interrompre ; &, puisqu'il est vrai que je puis compter sur votre cœur, de suivre de point en point tout ce que je vous dirai, je recevrai cette marque d'attention, comme une preuve des sentiments que vous avez pour moi ; sans cela, Monsieur, ne comptez jamais sur les miens, rappellez votre raison ; l'amour sans elle, entraîne à des égarements. Je ne serois pas digne de l'attachement que vous me marquez, & des vues que vous semblez avoir pour moi, si je me laissois aveugler aux mouvements de votre passion ; tôt ou tard vous seriez le premier à me faire repentir de mes foiblesses : vos desseins expliqués devant Madame, ne me laissent aucun lieu de douter de votre estime, je sens comme je le dois, cet honneur ; mais plus vous vous abaissez, en songeant à moi, & plus je dois m'élever à

vous, par la pureté de mes sentiments: ce n'est plus Jeannette, cette paysanne qui vous parle, c'est une fille que les bontés dont Madame l'a honorée, inspirent, mettent au-dessus de sa naissance, qui veut se conserver pour vous, par des moyens que vous approuverez un jour, & qui vous sacrifie, par un désintéressement peu ordinaire, une fortune présente pour une incertaine: car qui peut assurer que vous pensiez toujours de même pour une fille qui ne peut se rendre recommandable, que par une vertu au-dessus de la bassesse de sa naissance? Je suis engagée à M. Gripart, je dois l'épouser demain; je n'ai que la voie d'un Couvent dans lequel je vais me retirer, pour parer le coup qui vous paroît si effroyable, & pour vous prouver combien vous m'êtes cher: Voulez-vous donc, par une résistance hors d'œuvre, rendre certaine une union qui vous ôte pour jamais l'espérance de me voir? Le prétexte du cloître est honnête; & par la déclaration que je ferai que j'y suis appellée depuis long-temps, je retirerai avec honneur, les paroles données: seriez-vous assez injuste pour troubler un dessein formé pour vous seul? Voilà, Monsieur, tout ce que j'avois à vous dire: je ne vous en parlerai pas davantage; mais je vous annonce, continuai-je avec un ton absolu, que si vous ne vous rendez pas à ces justes raisons, & si dans le même instant vous ne vous retirez pas, je vous répète que j'épouserai M. Gripart, & que je ne vous verrai jamais.

Ee prononçant ces derniers mots, je tournai la tête; mes larmes auroient trahi ma fermeté. Le Marquis étonné, se leva, me prit la main, la baisa, en l'arrosant de ses pleurs. Qu'un homme pour lequel on a de la foiblesse, est dangereux dans cette situation! une fille bien née ne doit jamais s'y exposer, & je fus bienheureuse d'avoir un tiers aussi respectable que Madame de G***, sans quoi mon cœur auroit peut-être bientôt dé-

menti tout ce que ma vertu venoit de prononcer. Dans de pareilles occasions, la fuite est notre victoire : je me retirai brusquement dans mon cabinet, dont je tirai la porte sur moi. Madame de G*** acheva de consoler le Marquis ; elle lui promit de lui donner de mes nouvelles, & elle usa de tant de complaisance envers lui, qu'il sortit avec un air moins affligé, après avoir dit les choses les plus touchantes en ma faveur. Mon cœur y avoit prêté l'oreille, & il partagea ses transports. Amour, si tu causes quelques douceurs, que les maux que tu procures, sont sensibles ! Dès que mon amant fut parti, ma fermeté m'abandonna : je me représentai jusqu'au moindre des discours qui m'avoient été tenus : autant que l'on m'a vu prendre sur sur moi, autant va-t-on me découvrir de foiblesses. Il n'eût tenu qu'à moi de les ensevelir dans l'oubli ; je ne craindrois pas que l'on démentît le portrait que je ferai du dedans de mon cœur. Je m'étois réservé jusqu'à ce jour, cette connoissance ; mais, en achevant ces Mémoires, j'ai promis de la sincérité, & je veux tenir ma parole : je crois même utile aux jeunes personnes de mon sexe, pour qui j'écris l'histoire de ma vie, de leur faire connoître les moyens dont j'ai été assez heureuse de me servir, pour prévenir les suites de la vivacité du tempérament, écueil où elles échouent tous les jours, & qui, pour être évité, demande non-seulement de bons guides, affermis dans la pratique de la sagesse, mais encore de fuir toutes les occasions qui peuvent donner lieu à la susceptible réminiscence. Pardon de l'interruption ; si elle ennuie, ou fera fort bien de la passer, le livre en sera plus tôt lu.

Dès que Madame de G*** fut débarrassée du Marquis, elle alla trouver Monsieur son époux. Il fut ému des nouvelles qu'elle lui apprit, & comprit comme elle, la nécessité de mon éloignement : il me donna un homme de confiance qu'il prévint,

& qui me conduisit le même soir, sans que personne s'en apperçût, aux Dames de S. N. où je fus reçue avec beaucoup de bonté.

J'étois si accablée de tout ce que j'essuyois depuis si long-temps, qu'il ne me fut pas possible de souper. Je demandai la liberté de me coucher ; l'on me conduisit dans une petite chambre assez propre, où, dès que je fus seule, je me mis au lit, & m'abandonnai à la douleur. Je fus les deux tiers de la nuit, dans la situation la plus violente. Le Marquis étoit si avant dans mon esprit, que je le voyois présent, & il me sembloit qu'il se plaignoit encore à mes genoux : je le consolois : hélas ! que je lui tenois un langage différent de celui dont il a été parlé ! qu'il eût été heureux, s'il l'eût entendu ! je me reprochois de ne lui avoir pas donné de plus tendres marques de mon amour. Ceux qui ont aimé, ou qui aiment, se mettront aisément à ma place, & conviendront que cette nuit devoit m'être bien cruelle. Mon accablement fit place à un repos inquiet & terrible : les situations présentes revinrent à ce sommeil agité ; je ne rêvai qu'aux choses les plus désagréables ; je vis des enlèvements & des combats : le Marquis tombe sous les coups du terrible Chevalier ; il rend les derniers soupirs, en m'assurant de toute sa tendresse. O Ciel ! je deviens la proie du vainqueur. Ce songe parut si réel, que je me réveillai en sursaut, en jettant un grand cri.

Le soleil étoit déjà sur l'horizon, & éclairoit ma cellule ; je jetai tristement les yeux sur les objets qui m'environnoient : un grand Crucifix de bois, au bas duquel étoit une tête de mort, me fit tressaillir ; je me mis à pleurer. Lorsque le cœur souffre, la moindre chose l'émeut ; le sentiment de la religion m'effraya : je crus que ce Dieu que je voyois en croix, mourant pour mon salut, me reprochoit alors mes foiblesses. Hélas ! que pouvois-je lui adresser ? que des larmes : elles furent abondantes. Je me jetai au pied de la croix,

j'invoquai Dieu, & je trouvai du soulagement à mes peines ; il me sembloit qu'il me parloit, & qu'il me portoit à la patience dont il se montroit un si parfait exemple. En jettant les yeux dans le fond de ma chambre, un tableau de l'Enfer, où mille démons tourmentant les ames, étoient peints, me saisit d'une secrète horreur : je détournai mes regards à cet affreux aspect. Hélas ! disois-je, je serai un jour, en proie à ces ennemis du genre-humain, si je continue à livrer mon cœur à sa tendresse. Toutes les exhortations du Curé de notre Hameau me revinrent alors dans l'esprit ; je priai Dieu qu'il me fît miséricorde. La nature se lasse & ne peut résister perpétuellement aux assauts qui la combattent : je me sentis foible ; je fus me remettre dans mon lit, & je mis la couverture sur ma tête ; je frissonnois, & l'idée de mon amant avoit beau vouloir reprendre son empire, je le chassois de toutes mes puissances, & je me fortifiois de la vue du Crucifix, comme d'un antidote salutaire à ce poison séducteur. Une partie de la matinée se passa dans ces agitations, lorsqu'enfin on vint ouvrir la porte de ma chambre. *Ave*, me dit une vieille Religieuse, en entrant, comment avez-vous passé la nuit, ma chère Demoiselle ? Vous n'êtes pas encore levée ? Madame de G*** est au parloir de notre Supérieure, qui vous demande. Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je avec un transport que cette douce nouvelle fit naître, depuis quand est-elle arrivée ? Comment se porte-t-elle ? Qu'a-t-elle dit ? Je faisois cent questions à-la-fois. Habillez-vous, reprit la bonne Religieuse, sans y répondre, vous saurez tout cela, on vous attend ; mais sur-tout ne sortez pas de votre chambre, que vous n'ayiez fait votre prière ; le premier des devoirs de la journée, est de donner son cœur à Dieu : l'on viendra vous chercher dans un quart-d'heure. En disant ces mots, elle sortit, en continuant dévotement son chapelet. Je me jetai à bas du lit avec précipitation, &

je m'habillai en priant Dieu, tant je craignois de perdre du temps ; je m'attendois à avoir des nouvelles du Marquis. La moindre chose altère une dévotion fondée sur l'égarement d'une passion, malgré les craintes de l'enfer. L'arrivée de Madame de G*** avoit rendu au Marquis la place qu'il occupoit dans mon cœur. Mais, mon Dieu ! disois-je avec un air de confiance, je vous aime de toute mon ame : ne puis-je pas aussi aimer un peu un homme qui a pour moi, des desseins légitimes ? Il me sembloit que je n'étois plus si coupable : mon cœur arrangeoit toutes ces choses selon ses intérêts, lorsqu'une autre Religieuse, dont la physionomie charmante & la beauté prévenoient, entra dans ma chambre, & me dit avec un petit air doux & gracieux, qu'elle venoit me chercher. Eh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, en soupirant, vous avez pleuré : que vous me faites compassion ! je gage que le Couvent ne vous fait pas plaisir. Hélas ! vous n'êtes pas la seule. Je la regardai fixement, je trouvois une consolation dans ce discours, mais elle baissa les yeux, & parut fâchée de ce qu'elle venoit de dire si naturellement. Il y a des personnes pour lesquelles nous sentons tout-d'un-coup de l'inclination : cette belle Religieuse se trouva de ce nombre ; je l'embrassai de tout mon cœur, & nous descendîmes.

Lorsque je fus dans le Parloir de Madame la Supérieure, je cours, sans songer à autre chose, me jetter aux genoux de Madame de G*** qui étoit à la grille. Bon jour, ma chère fille, me dit cette aimble Dame, mais saluez votre respectable Supérieure ; elle est bonne : je lui ai parlé pour vous ; elle veut bien se charger de votre éducation ; vous serez ici on ne peut pas mieux. Je me retournai, interdite de ce discours qui ne me présageoit rien de bon, vers la Religieuse, je lui baisai la main. Elle m'embrassa, en me disant de ne pas pleurer (car les larmes m'étoient ve-

nues aux yeux). Elle n'a jamais été en Religion, à ce que je vois, s'écria-t-elle; elle s'effraie, mais nous l'y accoutumerons. Pardonnez-moi, Madame, interrompis-je avec vivacité, pensant que cette Religieuse imaginoit que je n'avois point de Religion; j'aime Dieu, de tout mon cœur, continuai-je. Je n'en doute pas, répondit la Religieuse, avec une toux qui dura un demi-quart-d'heure; je vous crois très-pieuse & très-sage, votre réponse me le persuade. Elle est très-bonne enfant, ajouta ma protectrice; l'air du Couvent donne un peu de chagrin lorsqu'on n'y a jamais été, mais il y a des occasions où il faut de la raison & de la patience; nous en parlerons une autre fois. En prononçant ces mots, elle me donna un coup-d'œil, que je compris, & qui sembloit vouloir me dire: attendez que nous soyons seules, je vous expliquerai bien des choses.

Madame la Supérieure se trouvant débarrassée de sa toux, par force guimauve & jus de réglisse, dont elle humecta sa poitrine obérée, reprit la parole, & entretint confidemment Madame de G*** qui étoit son amie de longue-main, de toutes les tracasseries de son Couvent, entra dans le détail des différentes opinions qui s'y glissoient, & des brigues qu'elles occasionnoient. Savez-vous bien, lui disoit-elle avec véhémence, & sans songer à sa poitrine sifflante, que Monsieur le Directeur, notre cher Père, qui toute la vie a été de mes amis, est très-froid avec moi depuis quelque temps? Surprise au-delà de tout ce que je puis vous exprimer, la première fois qu'il parut tel à mes yeux, je chargeai la mère Gertrude, en qui j'ai une confiance entière, de démêler quel en pouvoit être le sujet. Qui l'eût cru! ma chère Madame, j'ai appris qu'il voyoit très-souvent la Mère Sainte Elisabeth, qui, dans le monde de même qu'ici, comme vous le savez, ne m'a jamais aimée: jugez à-présent d'où le coup part.

Cependant le Seigneur sait que je lui avois fait un sacrifice du peu d'inclination que je me sentois pour cette fille ; je pouvois lui en donner des marques dans la place que j'occupe : & qu'ai-je fait, continua la Supérieure qui s'échauffa de plus en plus, qui frappa de ses mains sèches le rebord de la grille ? Je l'ai élevée à toutes les charges de la Maison, & jusques à celle de dépositaire ; jugez, dépositaire ! Officière la plus considérable de la Maison, & qui peut dans un cas le disputer à l'Abbesse. C'est un serpent que j'ai nourri dans mon sein. Ce mot fut articulé nettement, sa passion le prononça, & la charité fut bientôt oubliée : à chaque invective ; j'en demande pardon à Dieu, mais c'est un serpent que j'ai nourri : à chaque phrase, c'étoit le refrein. M'avoir fait perdre l'amitié de notre Directeur, d'un Père ! & quel Père ! Celui qui nous délie, qui nous purifie, qui nous met dans le Ciel. En sentez-vous bien la précieuse conséquence ? Ah ! Madame, je ne m'en consolerai jamais.

Cette conversation qui m'ennuyoit beaucoup par la vive impression que j'avois de me trouver seule avec Madame de G***, fut heureusement interrompue par l'arrivée d'une Religieuse, dont le voile étoit baissé ; elle s'inclina jusqu'à terre, en entrant, & vint baiser les mains à la Supérieure, qui lui serra pieusement la tête : Vous pouvez vous découvrir le visage, lui dit cette bonne Dame, il n'y a point d'homme ici ; que me voulez-vous, chère Mère, continua l'Abbesse ? La Religieuse s'approcha de son oreille, & lui parla. Cette Nonne crut apparemment que nous étions sourdes, & elle dit si haut, que je ne perdis pas une syllabe de son secret. Voilà qui est bien, reprit la Supérieure, je vais descendre, attendez-moi sur l'escalier. Eh bien ! s'écria la Supérieure, en portant la parole à Madame de G***, vous attendriez-vous à ce que je vais vous dire ? Une

autre brigue se fait, on m'en avertit : trois de nos Mères sont au Parloir de la Trinité ; le Directeur y est, l'on complote contre moi : l'on m'a ménagé un endroit par lequel je vais entendre tout ce qui se dira ; il n'y a que ma toux perpétuelle qui m'inquiète ; mais le bon Jesus me soutiendra ; je vous ferai part de tout. Adieu, chut, au moins, vous en sentez les conséquences. La Supérieure se retira en disant ces mots ; elle me donna, en passant, un petit soufflet, & elle sortit, en grommelant entre ses dents.

Approchez, Jeannette, me dit Madame de G***, dès que nous fûmes seules ; profitons du temps que nous donne cette bonne Religieuse, à qui je veux cacher toutes les choses que j'ai à vous dire, nous serions perdues si l'on vous savoit la cause de tout ce qui s'est passé cette nuit ; il faut de la fermeté, ma chère enfant : je n'ai pas de nouvelles gracieuses à vous apprendre, il s'en faut beaucoup. Elle se tut en cet endroit, comme pour se recueillir en elle-même. Ce triste préliminaire me serra le cœur, & à peine eus-je la force d'entendre le récit de la nouvelle catastrophe qu'elle me conta en ces termes.

A peine avez-vous été sortie de la maison, continua Madame de G***, que Monsieur Gripart est venu me chercher avec précipitation. Que viens-je d'apprendre, m'a-t-il dit ? je joue vraiment ici un fort joli rôle, & sans le hazard qui vient de me faire part d'une conversation entre deux Valets dans le Parc, qui ne me croyoient pas si près d'eux, je n'étois pas mal la dupe de l'aventure : j'allois épouser une fort jolie fille. Qui eût cru à son air simple & naïf, qu'elle épousât un mari, & se conservât un amant ? Je m'étois fait un plaisir de la rendre heureuse ; mais serviteur très-humble, je m'en console aisément ; & si quelque chose m'afflige en tout ceci, c'est qu'étant, Madame, autant de vos amis que je le suis, vous m'avez laissé,

pour ainsi dire, faire une pareille sottise, n'étant pas possible que vous n'ayiez eu quelque vent de la conduite de cette petite Payfanne. Si on a cru me passer la plume par le bec, on s'est bien trompé; je veux bien que l'on sache que jamais les Gripart n'ont été attrapés; & je prétends plus, c'est qu'ils ne le seront jamais : s'il me prend envie quelque jour de faire la folie de me marier, je réponds d'avance de mon choix.

Je m'interromps un moment en cet endroit; il n'est pas juste que je laisse les héros de mon histoire sans qu'on sache leur destinée. La prédiction de celui-ci a été fausse; il a épousé quelques années après, Mademoiselle Fanchon de L*** ; tout le monde la connoît; l'étiquette suffit : elle s'est si bien possédée pendant la recherche de Monsieur Gripart, qu'il n'a jamais soupçonné sa sagesse, & le hazard lui a été si favorable, qu'il a ignoré qu'elle avoit toujours été entretenue jusqu'au jour de son mariage; chose même qui ne seroit point parvenue à son mari, sans la mauvaise conduite qu'elle a tenue après son hymen, si publique & si peu ménagée, que tout prévenu qu'étoit en sa faveur son mari, il a été obligé de convenir de son infortune. De l'humeur dont il étoit, il a jeté feu & flamme, il l'a maltraitée & fait enfermer, à ce qu'il disoit, pour le reste de ses jours; mais ces colères bouillantes ne durent pas: il n'a pas attendu au bout de l'année pour aller rechercher sa femme, à qui cette retraite a été cependant salutaire; elle a fait de sérieuses réflexions sur sa conduite passée, & elle est aujourd'hui l'exemple de toutes les femmes les mieux rangées.

Revenons à ce que me raconta Madame de G*** . Malgré tout ce que je pus dire à Monsieur Gripart, continua-t-elle, il sortit mécontent, monta dans sa chaise, en murmurant, & partit. Mon mari pendant ce temps avoit armé le peu de gens que nous avions pour nous défendre en cas d'insulte;

ces précautions furent inutiles pour la maison, le hazard en disposa autrement, & il étoit dit que le malheur qui devoit arriver, ne pouvoit être prévu.

Lorsque le Marquis de L. V. se retira, il le fit avec si peu de précaution, malgré celle que je lui avois dit de prendre, sous un prétexte spécieux, que les gens qu'avoit aposté le Chevalier, reconnurent sa livrée : ils en avertirent leur maître qui s'en émut de colère, s'étant imaginé que sous les apparences de votre mariage avec Monsieur Gripart, on vouloit vous unir avec son rival : dans cette pensée, il sortit brusquement de son poste avec ses gens, & il entra les armes à la main, dans la cour du Château. Il demanda avec fureur où étoit le Marquis, & se rendant redoutable, il obligea ceux qu'il rencontra, de lui montrer le chemin qu'il avoit pris. La frayeur qu'il fit à un Berger, fut cause que la route de votre amant fut mal indiquée, & qu'il suivit celle que tenoit Monsieur Gripart. Le Chevalier qui couroit au grand galop, ne fut pas long-temps sans rencontrer un valet-de-chambre du Financier qui suivoit de loin sa chaise. Le Chevalier commença la tragédie par le jetter à bas d'un coup de pistolet, après quoi il continua son chemin. Gripart, au coup de feu, avoit mis la tête à la portière, & ayant vu tomber son valet, il crut que c'étoit des voleurs, il sortit au plus vîte de sa voiture, & sa frayeur le fit mettre à genoux, la bourse à la main, au milieu du chemin, en demandant d'un ton plaintif, miséricorde & la vie. Le Chevalier Delbieu que la fureur guidoit, lui passa sur le ventre, sans faire aucune attention à ses clameurs, dans la foi où il étoit que le Marquis étoit dans la chaise : dès qu'il en fut à la portée, il tira son autre pistolet qui passa au travers de la voiture, & dont la balle fut casser l'épaule au Postillon. Delbieu fut surpris au possible, lorsqu'il fut à la portière, de ne pas trouver ce qu'il cherchoit, voyant qu'il s'étoit mépris, &

que son rival lui étoit échappé. Le chemin étoit étroit, & il repassa une seconde fois, sur le ventre du malheureux Gripart, qu'il acheva d'estropier ; mais il couroit à sa perte, le moment de la vengeance étoit prêt ; le Ciel alloit le punir de tous ses attentats.

Le Marquis de L. V. qui s'en retournoit très-doucement à sa Terre, en rêvant, & comme un amant chagrin, réveillé de sa mélancolie, par les coups de pistolet, tourna avec précipitation la bride de son cheval vers l'endroit d'où ils étoient partis. O Ciel ! s'écria-t-il, Jeannette est en chemin : seroit-ce quelque chose qui l'intéresseroit, ou quelque attentat nouveau ? Tout ce qui nous est cher nous donne de l'inquiétude, & retrace perpétuellement à notre mémoire, les évènements malheureux. Le Marquis prévenu de cette idée, entra à toute bride, dans le chemin dont nous venons de parler ; il connoissoit trop le Chevalier Delbieu pour hésiter à le démêler. Une chaise abandonnée, des paysans en fuite, implorant du secours ; les cris douloureux & aigus de Gripart fracassé, deux hommes étendus sur la place, tout cela sembla le confirmer dans l'idée d'un second enlèvement. Delbieu, de son côté, eut la même opinion du Marquis : il le cherchoit avec trop d'ardeur pour l'éviter : son empressement à se satisfaire, lui fit oublier qu'il n'avoit plus de coup à tirer, & il vint à la rencontre de son rival, un pistolet inutile à la main : Tu ne m'échapperas pas, s'écria-t-il, lorsqu'il fut à sa portée, en le lui tirant en vain, tu connoîtras une seconde fois, le Chevalier Delbieu. Le Marquis, sans lui répondre, fit feu, lui mit la bourre dans le ventre, & le coup fut si furieux, qu'il renversa le Chevalier de dessus son cheval. Reçois la punition de tes crimes, dit le Marquis, en mettant pied à terre, & en lui appuyant sur la tête le bout de son autre pistolet ; tu es mort dans l'instant, si tu ne me dis où est

Jeannette, & ce que tu en as fait. Je ne l'ai point vue, reprit d'une voix baſſe & humiliée le Chevalier Delbieu. Je conviens que mon deſſein étoit de l'enlever cette nuit ; mais le hazard m'ayant appris que vous étiez au Château, & ſoupçonnant que le vôtre étoit de vous en aſſurer pour jamais, je ſuis ſorti de l'endroit où je m'étois caché pour vous chercher : mais dis-tu vrai, interrompit le Marquis avec fureur, dans la crainte où il étoit qu'il ne fût joué ? Hélas ! oui, continua le bleſſé, vous pouvez vous venger, puiſque vous êtes mon vainqueur ; mais laiſſez-moi le temps de me reconnoître, & de demander pardon à Dieu, de toutes mes offenſes ; j'ouvre les yeux, je vois mes fautes, & je ſuis au déſeſpoir de les avoir commiſes ; je vous prie d'oublier. . . . . En cet endroit, le ſang qui ſortoit de la bleſſure du Chevalier, lui coupa la parole. Le Marquis, dont les ſentiments ſont généreux, en eut pitié ; il le laiſſa, en ordonnant à ſes gens de le ſecourir, & de le porter au Château. Il vint en attendant, me trouver, & m'apprit cette hiſtoire. Jugez, ma chère Jeannette, du déſeſpoir que m'ont cauſé ces funeſtes nouvelles.

Sauvez-vous, Monſieur, ſauvez-vous, me ſuis-je écriée, dès qu'il a eu fini ; cette affaire eſt de la dernière conſéquence, & je crains bien qu'elle ne nous précipite dans un labyrinthe dont nous aurons les uns & les autres bien de la peine à nous tirer. Hélas ! reprit le Marquis, la ſimple vérité fera connoître mon innocence ; mais ce qui me fait trembler, c'eſt l'aimable Jeannette. Si la Cour a vent de l'aſyle où elle eſt ; vous devez compter qu'une lettre-de-cachet la renfermera pour le reſte de ſes jours. Je ſuis tranquille de ce côté, répondis-je ; les meſures ont été ſi bien priſes, qu'un ſeul homme, dont je ſuis sûre, ſait ſa retraite : d'ailleurs elle paſſe dans le Couvent où elle eſt, pour une de mes parentes qui veut ſe faire

Religieuse ; j'ai prévenu son père & sa mère, en leur recommandant de dire que leur fille étoit sauvée, qu'ils ne savoient ce qu'elle étoit devenue ; ainsi, quelque recherche qu'on fasse, il n'est pas possible qu'on puisse la trouver. Vous me rendez la vie, répliqua le Marquis, en me baisant la main. Allez, partez, interrompis-je, les moments sont précieux ; on vous cherche peut-être déjà, je ne veux pas que vous me répliquiez : dès que vous serez à l'abri de tous les événements, vous me donnerez de vos nouvelles, & je vous ferai part de celles qui nous regarderont.

Le Marquis sortoit à peine, que l'on m'est venu avertir qu'on apportoit le Chevalier Delbieu ; le mouvement lui avoit rendu la connoissance. Le Chirurgien de mon mari, qui ne le quitte jamais à cause de l'apoplexie dont il est menacé, a sondé la plaie du blessé, il l'a trouvée dangereuse, en disant cependant qu'il en pourra revenir.

Le valet-de-chambre de Monsieur Gripart a été tué, & son maître si fracassé, qu'il sera plus de six mois sans pouvoir se remuer ; le Postillon est en danger ; enfin, ma chère enfant, ma maison est un hôpital. Comme nous sommes fort aimés dans notre terre, nous avons demandé le secret : jusqu'à ce matin, il ne paroît pas qu'il ait été ébruité ; mais que je crains à mon retour, d'apprendre de fâcheuses nouvelles ! je suis venue à la hâte vous prévenir, afin que, s'il arrivoit qu'on fût cette malheureuse histoire, vous fussiez si bien sur vos gardes, qu'on ne puisse vous soupçonner d'avoir été le motif de ces furieux événements. Il faut affecter beaucoup de tranquillité, sans cela, vous seriez perdue, & vous nous compromettriez tous. Voilà, Jeannette, voilà le fruit de vos cruels charmes : plût à Dieu que vous fussiez moins belle ! vous auriez inspiré moins d'amour, & si j'en avois cru Mademoiselle Delbieu, nous nous serions évité bien des chagrins.

Ce dernier trait prononcé par Madame de G*** me perça le sein, de mille coups : j'en fus saisie au point que je restai immobile, sans pouvoir proférer une seule parole ; mes larmes aussibien que ma voix s'arrêtèrent au passage : je serois tombée en foiblesse, sans une Religieuse qui entra, & qui me soutint. C'étoit la même pour laquelle je me sentois tant d'inclination : elle venoit de la part de la Supérieure, faire des excuses de ce qu'elle ne pouvoit revenir. Cette aimable fille, sensible à l'état où elle me vit, me prit dans ses bras, & me fit mille tendres caresses. Madame de G*** que ces marques d'amitié touchèrent, me recommanda à ses soins : Ne l'abandonnez pas, lui dit-elle, elle a du chagrin, personne mieux que vous n'est capable de la consoler : son père, feignit-elle, veut qu'elle soit Religieuse, & elle y a de la répugnance : voilà la raison pour laquelle vous la trouvez si abattue. Eh mon Dieu ! s'écria cette charmante fille, pourquoi donc veut-on la rendre malheureuse ? qu'a-t-elle fait pour être ainsi sacrifiée ? Ah ! Madame, continua-t-elle, ayez pitié de cette pauvre enfant. Je ne puis rester plus long-temps, répliqua Madame de G***, mes affaires me pressent, on m'attend ; assurez-la, lorsqu'elle sera revenue de son saisissement, que je la regarde toujours comme ma fille, & qu'elle aura bientôt de mes nouvelles ; en proférant ces mots, elle partit.

Malgré ma foiblesse, j'avois tout entendu, & ma protectrice ne fut pas plus tôt éloignée, que je me trouvai véritablement mal.

Courage, mon enfant, me dit la jeune Sainte Agnès (c'étoit le nom de la Religieuse) ; vous me faites pitié, tâchez de vous soutenir, & gagnons un endroit convenable : ne vous laissez point abattre, ayez de la confiance, je vous en donnerai l'exemple, vous avez une véritable amie en moi. En me disant ces mots, elle me donna

le bras, & elle me conduisit dans ma chambre, où dès que je fus, elle m'obligea de me mettre au lit. Je fus long-temps sans pouvoir proférer une seule parole, & sans répondre, qu'en lui serrant tendrement les mains. Eh bien! ma belle enfant, continua-t-elle en s'asseyant sur mon lit, comment vous trouvez-vous? Hélas! repris-je enfin en versant des larmes, comment je me trouve! la plus malheureuse de toutes les créatures; un sort funeste est attaché à tous mes pas: les événements les plus cruels se succèdent les uns aux autres; oui, continuai-je en levant les yeux au Ciel, jamais personne ne s'est vu accablée de tant d'infortunes.

S'il étoit vrai, reprit Sainte Agnès, en me serrant entre ses bras & en soupirant, que la consolation de celles qui souffrent, dépendît de trouver des compagnes plus à plaindre qu'elles, vous seriez bientôt soulagée. Voyez, ma chère fille, voyez en moi la personne la plus malheureuse; quand même vos maux seroient encore plus grands qu'ils ne sont, ils ne pourroient se comparer aux miens; du moins vous êtes libre, & moi je suis engagée doublement: sous ce voile, je porte un cœur sensible & percé de mille traits; victime déplorable du caprice, je traîne ici des jours accompagnés de tourments, d'autant plus insupportables, que la bienséance, l'honneur & l'intérêt des miens m'obligent à les dévorer; que dis-je! je n'ai pas encore eu la consolation de pouvoir répandre dans le sein d'une amie, mes secrets & mes ennuis! vous êtes la seule à qui j'en aie tant dit, & pour laquelle je me suis intéressée si tendrement. Confondons nos malheurs ensemble: accordez-moi votre confiance, vous avez déjà la mienne; nous y trouverons des douceurs sans égales dans notre mutuelle affliction: le voulez-vous; ma belle Jeannette? Ah! repris-je vivement, dans l'état où je suis, qu'il est consolant pour moi de trouver tant

de pitié dans un lieu qui m'eſt ſi déſagréable ! Que je vous ſais bon gré, continua Sainte Agnès, de vos ſentimens ! votre averſion pour le cloître ſe trouve ſi conforme à la mienne, que vous mériteriez par ce ſeul endroit, que je ne vous cachaſſe aucune de mes affaires. Je vais vous ouvrir mon cœur ; vous allez juger du cas que je fais de votre amitié, puiſqu'à peine vous connois-je, que je me livre entièrement à vous ; nous avons encore près d'une heure ſans être interrompues ; je ſuis perſuadée que cette hiſtoire mettra quelque trève à vos peines.

Je paſſerai légèrement ſur ma naiſſance, quelque ſingulière qu'elle ſoit. Je ſuis de Pont-à-Mouſſon en Lorraine, fille d'un des principaux de cette Ville. Ma mère étoit extrêmement aimable, & avoit épouſé un homme de qualité, qui faiſoit ſon ſéjour ordinaire à une Terre peu diſtante de cet endroit : elle me mit au monde à l'âge de vingt-cinq ans ; & pour des raiſons dont je parlerai autre part, elle cacha ſa groſſeſſe, & accoucha ſecrètement ; je fus élevée ſous le nom de la fille d'un Jardinier qui avoit ſon habitation à quatre ou cinq lieues delà. Les premières années de mon enfance ſe paſsèrent dans des occupations viles, & propres à la profeſſion de mon père adoptif. La jalouſie de deux ſœurs, que je croyois telles, me rendant à chaque inſtant la victime de leur haine, fut cauſe que par pitié l'on me mit pour garder les moutons : les maux dont j'étois accablée ſans ceſſe, me rendirent ſupportable cet emploi en comparaiſon, & je bénis le ciel de ce changement.

Le Seigneur du Village dans lequel je demeurois, ſe nommoit Monſieur Mélicourt ; il étoit Conſeiller au Parlement de M*** & venoit tous les ans paſſer les Vacances à ſa Terre. Il avoit un fils qui étudioit, & qui ne manquoit jamais de l'y accompagner ; ce jeune homme étoit très-

aimable, bien fait, & moins dissipé que ceux de son âge : au lieu d'employer son temps à la chasse ou à d'autres plaisirs, il en passoit une partie à l'étude ; sa seule récréation étoit de se promener après le soleil couché, aux environs du Village, où je le rencontrois presque tous les jours un livre à la main. Toutes les fois qu'il passoit près de moi, il m'ôtoit son chapeau, & cela arrivoit souvent. J'avois près de quatorze ans alors : j'étois vive, & je trouvois le jeune Mélicourt bien aimable. Quoique je baissasse les yeux toutes les fois que je le rencontrois, j'aurois été bien fâchée si le hazard m'eût privé du plaisir de le voir.

Un jour que j'avois conduit mes moutons aux environs d'une Garenne, à un quart de lieue de Tresé (c'est le nom du Village), j'entrevis le jeune Mélicourt qui dormoit sur l'herbe, au pied d'un jeune hêtre ; je ne fus pas fâchée de cette rencontre ; mon cœur desiroit depuis long-temps de pouvoir l'envisager sans compromettre ma honte : quoique j'ignorasse les effets de l'amour, je démêlois assez qu'un penchant dominoit dans mon ame ; &, malgré l'éducation la plus grossière, je prenois assez sur moi pour ne m'y pas livrer.

Cette occasion favorable me rendit plus hardie : j'étois seule, il dormoit ; je m'approchai pas à pas, en m'arrêtant quelquefois, dans la crainte de le réveiller : je pris de la main une baguette, & je faisois du bruit dans les feuilles pour tâter son sommeil : j'avois beau augmenter le bruit, le jeune homme ne donnoit aucune marque que son repos en fût troublé ; je m'avançai dans cette confiance tout près de lui ; mon cœur battoit. Mélicourt est brun, a de beaux yeux, une belle physionomie : ses cheveux fort grands étoient bouclés & attachés négligemment par un ruban ; l'attitude où il se trouvoit, avoit dé-

couvert entièrement son visage ; son front étoit si serin & si beau, qu'on ne pouvoit le regarder sans avoir du plaisir ; mon jeune cœur le ressentit, il acheva de se perdre à cet examen indiscret. Un livre étoit par terre, le desir me prit de m'en emparer : mon père étoit Maître d'École de Trefé & m'avoit appris à lire ; je fus curieuse de savoir si je connoîtrois quelque chose à cette lecture. Après avoir mis le livre dans ma poche, je résolus de m'éloigner pour que je ne fusse pas soupçonnée de ce vol ; mais je n'en avois pas la force, une puissance secrète me retenoit. Dangereuse curiosité pour une jeune personne, & qui l'engage quelquefois malgré elle ! Avois-je fait deux pas pour m'éloigner ? je tournois la tête, & j'en faisois quatre pour revenir. Mélicourt étoit un amant dont je ne pouvois me détacher ; j'allois cependant me retirer, il avoit fait un mouvement qui m'annonçoit un réveil prochain, lorsqu'une guêpe vint se mettre sur son visage. Je me baissai avec précipitation, un intérêt vif me fit étendre le bras pour la chasser, mais ce fut avec si peu d'adresse, ou, pour mieux dire, avec tant de trouble, qu'en chassant l'insecte dangereux, je donnai un soufflet à Mélicourt. Il se réveilla en sursaut, & se mit sur son séant en proférant quelques mots que mon agitation m'empêcha d'entendre. Je voulus me sauver, mais le jeune-homme m'arrêta par ma robe, en me disant avec un souris qui acheva sa conquête : Eh ! bon Dieu, que vous ai-je fait, belle fille, pour me maltraiter pendant mon repos ? Hélas ! Monsieur, repris-je toute interdite, je vous demande pardon, mon intention n'étoit pas de vous faire du mal ; en allant chercher un de mes moutons qui s'est égaré du troupeau, j'ai passé près de vous dans le temps qu'une mouche vous alloit piquer, j'ai eu peur qu'elle ne vous blessât, je me suis pressée, & c'est appa-

remment la cause du mal que vous dites que je vous ai fait. Pendant que je m'excusois avec cette innocence dissimulée, le jeune-homme me considéroit avec toute l'attention possible, & son étonnement paroissoit flatteur pour moi. Lorsque j'eus achevé, il voulut me jetter les bras au cou pour me remercier, disoit-il, du service que je lui avois rendu; je m'étois dérobée à son empressement, j'avois rougi de ce transport. Vous êtes fâchée, me dit-il, ma belle enfant; seroit-ce l'excès de ma reconnoissance qui vous désobligeroit? Et bien! demeurez, je serai plus sage; si c'est manquer de discrétion de s'abandonner à des transports que vos charmes font naître, je ne les ai jamais ressentis pour personne. Mon Dieu, que vous êtes belle, continua-t-il, en me présentant la main! Tenez, vous êtes la première à qui je l'ai dit, parce que vous êtes la seule qui avez paru telle à mes yeux. Je feignis de ne pas entendre ce langage. Mais, ma chère enfant, toute petite que j'étois, je comprenois fort bien qu'il étoit flatteur pour moi; nonobstant le goût que j'avois pour le jeune-homme, je me retirai. Eh! ne vous en allez pas encore, s'écria Mélicourt, en voulant me retenir, le soleil n'est pas encore couché; pourquoi me priver du plaisir charmant de vous voir? Ah! que vous êtes méchante, continua-t-il, en me voyant déjà bien loin, il auroit bien mieux valu me laisser piquer de la mouche; le mal qu'elle m'auroit causé, n'auroit duré que quelques instants; au-lieu que le trait qui est parti de vos yeux, a fait un tel effet dans mon cœur, que je crains bien que je ne guérisse jamais.

Pendant ce discours, je fus rejoindre mon troupeau; Mélicourt me suivoit de loin; mais lorsque je le voyois venir d'un côté, je passois de l'autre, sous prétexte de ramener mon bétail. Il s'apperçut bientôt de ma malice, & il s'arrêta les bras croisés, en me regardant avec un air, qui, à ce que je crois, signifioit bien des choses. Je feignis de

n'y pas faire attention, & je repris le chemin du village, non sans tourner bien des fois la tête, & sans remporter une image qui subsiste encore dans mon cœur. Voilà à quoi s'expose une jeune fille imprudente & curieuse.

Je ne vous entretiendrai point, mon aimable Demoiselle, continua la Religieuse, de toutes les occasions que nous eûmes de nous rencontrer, & de toutes les conversations qu'elles occasionnèrent: ce jeune Mélicourt étoit tendre & sincère, & j'étois prévenue ; il ne fut pas long-temps sans que je lui fisse l'aveu de ce qu'il avoit fait naître dans mon cœur, il en fut transporté ; & malgré l'obscurité de ma naissance, il me jura dès ce moment, qu'il ne seroit jamais à d'autre qu'à moi. Quelle douceur, grand Dieu! que! heureux temps! Mais, hélas! les vacances finies, il fallut partir, nos adieux furent arrosés de nos larmes, & nous n'eûmes de consolation l'un & l'autre, que dans l'espérance de nous revoir, il me la promit prochaine, mais malgré cela je fus trois mois sans pouvoir me consoler. Je faisois part de mes peines à mes petits moutons, ils étoient mes seuls confidents; mais leur paisible silence ne satisfaisoit pas mon cœur affligé.

Un soir que je revenois au village, plus fatiguée des peines de mon cœur, que du travail de la journée, je vis venir au-devant de moi la fille de celle qui passoit pour ma mère; elle couroit, & par ses gestes, il sembloit qu'elle avoit quelque chose d'intéressant à me dire; je me pressai d'arriver. Ah! Minette, me dit-elle (c'étoit le nom qu'on m'avoit donné, parce qu'on disoit que j'étois fine), que me donnerez-vous pour les nouvelles que j'ai à vous apprendre? elles vont bien vous étonner. Il vient d'arriver quelqu'un qui vous fera bien du plaisir. Le rouge me monta à ce discours: je crus d'abord que c'étoit le fils du Seigneur dont elle vouloit parler, ou comme l'on craint toujours, lorsque l'on a quelque chose à se repro-

cher, que notre amour ne fût découvert. Je n'osai demander à ma sœur, de quoi il s'agissoit. Vous êtes bien peu curieuse, me dit-elle, en m'embrassant, ce qui ne lui étoit pas ordinaire : il semble depuis quelque temps que vous ne vous souciez de rien. Eh bien ! pour vous punir de votre indifférence, je ne vous dirai pas qu'il est venu une grande & belle Dame descendre de carrosse au logis, qui a demandé ma mère, & qui s'est enfermée dans une chambre avec elle ; je me garderai bien même d'ajouter que, curieuse de savoir le sujet de cette conversation secrète, je me suis cachée, & que je sais tout. Dame, j'ai tout entendu : je ne dirai pas que vous n'êtes pas notre sœur, & que la Dame vous réclame pour être sa fille. Comment ! m'écriai-je, surprise de tout ce discours, & qui ne m'auroit pas tant étonnée, si j'avois autant lu de romans que dans les suites : que signifient donc toutes vos paroles ? en voulant ne me rien dire, vous m'apprenez les choses les plus extraordinaires, & auxquelles je ne puis ajouter foi : vous voulez sans doute vous divertir à mes dépens ? Que voulez-vous que je pense de l'histoire que vous me faites ? Je le crois bien, reprit malignement ma sœur ; il faut cependant bien qu'il y ait quelqu'apparence, car j'ai entendu sonner de l'argent, & l'on dit qu'on n'en donne pas pour rien. Cette fille achevoit à peine ces mots, qu'une autre sœur a paru dans le chemin, qui arrivoit avec la même vivacité, en me criant de loin que je revinsse au plus vite, & que je lui remisse le troupeau, ma mère l'ayant ordonné ainsi. J'obéis, & je revins à la maison. Je ne fus pas plus tôt entrée dans la chambre, que ma mère, ou pour mieux dire, celle que je croyois telle, me découvrit le sein, & fit voir à une belle Dame qui étoit présente, un signe ou envie que j'ai à la gorge. C'est bien elle, dit cette Dame ; je n'en aurois pas douté, quand même vous ne m'auriez pas fait voir cette mar-

que, ſa phyſionomie parle. Enſuite m'adreſſant la parole, voulez-vous, ma chère enfant, me dit-elle avec un air de bonté, venir demeurer avec moi ? Je vous ai demandée à votre mère ; je veux avoir ſoin de vous, & la ſoulager. Vous êtes bien bonne, Madame, reprit la Jardinière ; Minette vous ſervira avec un grand plaiſir ; elle n'a point de volonté, elle eſt fort douce ; il faut que vous lui pardonniez ſi elle ne vous répond pas, elle n'eſt pas accoutumée à ſe trouver près du beau monde. La Dame, ſans faire attention à ce diſcours, ſe leva, & dit quelques mots à l'oreille de la Jardinière. Celle-ci m'ordonna d'aller mettre une robe deſtinée pour les jours de fêtes, en ajoutant que je me dépêchaſſe, & que je ne fiſſe point attendre après moi. J'obéis, le cœur ému, & ne pouvant concilier les diſcours de ma ſœur avec ceux que je venois d'entendre, je me mis à pleurer en m'habillant. Hélas ! me diſois-je, je ne verrai plus mon aimable Berger (c'eſt ainſi que je nommois Mélicourt, dans nos doux entretiens) ; il m'oubliera, & je ſerai malheureuſe ; & vous, mes chers petits moutons, qu'allez-vous devenir ? Faut-il que je vous quitte ainſi ſans vous careſſer ? Toutes ces petites réflexions augmentèrent mes larmes ; elles me firent honneur dans l'eſprit de la Dame & de ma mère, & furent caractériſées d'un bon naturel pour les miens. J'embraſſai de tout mon cœur les parents que je quittois. Cette ſcène fut touchante, & la douleur de nous quitter fut mutuelle.

Lorſque nous fûmes parties, & que je me trouvai ſeule avec la Dame inconnue, je me rappellai tout ce que ma ſœur m'avoit dit ; ſes façons ne répondoient en aucune manière, au lieu dont ſon diſcours m'avoit flatté. Cette Dame étoit diſtraite & rêveuſe, ne me parloit point, & paroiſſoit occupée de quelque choſe d'important ; toute ſimple que j'étois, je ſavois fort bien me dire : mais,

si elle étoit ma mère, qui l'empêcheroit à-présent que nous sommes seules, de m'embrasser comme sa fille ? Sans être sûre de ce qui m'avoit été dit vingt fois, je me serois jetée à son cou, si la timidité ne m'avoit retenue. Nous n'eûmes pas fait deux lieues, qu'un Cavalier fort bien mis aborda la portière, & se présenta à la Dame, avec un air qui faisoit connoître qu'il étoit de ses amis, il s'attacha beaucoup à me considérer pendant le reste du chemin, me fit plusieurs questions, auxquelles je crois que je répondois assez mal : il s'écria plusieurs fois que j'étois fort jolie. Nous arrivâmes avec de semblables discours, à la porte d'un Château où nous descendîmes. Le Monsieur & la Dame me firent entrer avec eux dans un appartement, où il paroissoit qu'ils étoient attendus, & où ils devoient souper : le couvert étant déjà prêt, l'on se mit à table. La Dame me fit mettre auprès du feu, où l'on me donna à manger : ils avoient l'un & l'autre souvent les yeux attachés sur moi. Malgré les inquiétudes de mon cœur, je sentois certain je ne sais quoi qui me donnoit de la hardiesse & de la satisfaction à les considérer à mon tour. La Dame s'écria plusieurs fois : savez-vous bien que lorsqu'elle sera décrassée, elle ne sera point maussade ? Le Monsieur en convenoit aisément ; il m'avoit fait lever pour considérer ma taille : il me prit les mains, & fut curieux au point de vouloir voir aussi le signe que j'avois au sein. J'étois honteuse, & je voulus m'en défendre. Il n'y a point de mal, Minette, me dit la Dame, avec Monsieur ; mais cela est différent avec d'autres. Dès qu'il eut reconnu ce signe, il parut extrêmement satisfait, & il m'embrassa avec beaucoup de bonté. J'étois interdite de toutes ces choses, au point de ne pouvoir manger : ils m'en pressèrent cependant ; & lorsqu'ils crurent que j'avois soupé, une femme-de-chambre qu'on nomma devant moi, Mademoiselle Brétigny, fut chargée de me conduire dans

un petit cabinet qui tenoit à la chambre. Cette fille me dit de me coucher : elle voulut m'aider à me déshabiller, & en le faisant, elle me caressa beaucoup. Je fus complaisante à tout ce qu'elle voulut ; & lorsque je fus dans un petit lit très-bon, qui m'avoit été préparé, elle sortit en fermant sur moi une porte qui étoit vitrée.

Tout ce qui s'étoit passé en ce jour, m'agitoit trop pour que je pusse m'endormir facilement ; ce que m'avoit dit ma sœur, me revenoit sans cesse à l'esprit, & je n'oubliai pas les moyens dont elle s'étoit servie pour satisfaire sa curiosité. On suit plus aisément les mauvais exemples que les bons : je me relevai sans bruit, dans l'intention d'écouter ; je levai le petit coin d'un rideau de taffetas, qui couvroit en dedans la porte vitrée. Le Monsieur & la Dame étoient encore à table ; ils se parloient si bas, qu'il ne me fut pas possible d'entendre ce qu'ils disoient : j'en fus affligée, car il étoit aisé de démêler à leurs gestes, qu'ils étoient occupés de choses essentielles. La femme-de-chambre, dont j'ai parlé, avoit la place que j'avois quittée, & paroissoit être du conseil. L'impatience que j'avois de ne pouvoir satisfaire ma curiosité, alloit me faire retourner dans mon lit, lorsque la Dame, contre mon attente, éleva la voix.

Au bout du compte, mon ami, s'écria-t-elle, que risquons-nous, & qu'aura-t-on à dire quand on saura qu'au-lieu d'être aux Isles, comme on a toujours cru, vous étiez caché près de moi ? ma réputation n'en peut souffrir : si j'ai caché ma grossesse & cet enfant, ce n'a été qu'en considération de cette absence supposée ; mais puisque votre affaire est, Dieu merci, terminée, je ne vois pas d'inconvénient à publier la naissance de notre fille.

Mon Dieu ! Madame, vous allez bien vîte, reprit mon père, (car je ne pouvois douter que ce ne fût lui) : outre que vous allez faire jaser le public, vous tombez encore dans un inconvénient

auquel vous ne songez pas. Votre fille aînée est mariée à l'homme de France le plus intéressé : que dira-t-il lorsque vous déclarerez la naissance de Minette, quand même vous le mettriez au fait, comme il seroit nécessaire, de cette aventure? Il n'en voudra rien croire, & regardera cet enfant comme supposé, & qui doit partager avec sa femme : il vous intentera un procès ; le public est méchant; la Cour sera imbue de ma désobéissance. Vous savez que lorsque j'ai eu le malheur de tuer en duel le Comte de ***, on n'a obtenu de sa famille, la grace de ne me point flétrir en Justice, qu'à la condition que je sortirois du Royaume ; chose que nous serons obligés de prouver contraire, & qui me mettra dans le cas d'être inquiété de nouveau. La fin de mon exil qu'on vient de m'accorder aujourd'hui (par la mort de l'ennemi que j'avois dans cette affaire), ne se fonde que sur ce que j'ai rempli les engagements auxquels j'étois tenu d'obéir ; pensez donc que ceci va tout dérégler, & que pour prouver la naissance de votre fille, que votre gendre disputera sans aucun doute, à cause des raisons que je viens d'énoncer, il faudra, je vous le dis une seconde fois, prouver que je suis resté dans le Royaume, & que j'ai manqué aux ordres formels de la Cour : voilà mes raisons, ajouta mon père, en avez-vous de meilleures à me donner? Ma mère ne voulut point s'y rendre. C'est-à-dire, reprit-elle avec chaleur, que cette pauvre enfant, qui est votre fille très-légitime, se verra donc frustrée du bien qui lui doit revenir un jour en cette qualité, & passera sa vie à méconnoître son sort. Je conviens, continua mon père, qu'elle se trouve dans un cas malheureux ; les temps peuvent changer : mais comment aujourd'hui pourroit-on concilier toutes ces choses? Cela ne me paroît pas difficile, interrompit la femme-de-chambre, qui, ne sentant point remuer en ma faveur, les entrailles de la

nature, n'étoit pas obligée d'en connoître les intérêts: Mademoiselle Minette est jeune, elle se croit autre qu'elle est; mettez-la dans un Couvent, & faites-la Religieuse: dans son ignorance peut-elle espérer un sort plus gracieux? Lorsqu'elle aura fait profession, apprenez-lui, si vous voulez, qu'elle est votre fille; publiez-le même s'il le faut: qu'aura Monsieur votre gendre à répliquer? Ce conseil n'est pas mauvais, reprit ma mère; il faut y penser. Mon père se tut; mais il ne fut pas difficile de connoître à l'air dont il se mit à rêver, que l'avis n'étoit pas de son goût: le silence le succéda, & le voyant continué, je fus me remettre dans mon lit, où le sommeil me surprit au milieu de mille agitations.

Le lendemain, Mademoiselle Brétigny vint m'éveiller de bonne-heure; elle m'essaya plusieurs robes qui avoient servi à ma sœur, & il s'en trouva qui convenoient à ma taille. Je me trouvai en moins de rien, habillée comme il convenoit à une Demoiselle; ensuite je passai dans la chambre de ma mère. Minette, me dit-elle, en me faisant approcher de son lit, écoutez-moi avec attention. Votre mère m'a servie autrefois! je l'aime, & je lui ai promis en cette considération, que j'aurois soin d'une de ses filles; mon choix est tombé sur vous, parce que vous m'avez plu: mon dessein est de vous mettre dans un Couvent pour vous y faire donner de l'éducation. Vous êtes assez grande & devez être assez raisonnable pour entrer dans mes vues: si l'on savoit que vous n'êtes qu'une paysanne, on n'auroit pas pour vous, dans la maison où je veux vous mettre, une certaine considération que je souhaiterois; & s'il arrivoit qu'il vous prît envie de vous faire Religieuse, vous ne pourriez y parvenir à cause de votre naissance. Ainsi, dès ce moment, j'ai résolu de vous faire passer pour ma nièce qui arrive de province. J'ai chargé Brétigny, de vous instruire à ce sujet; elle vous

conduira, dès aujourd'hui, à M...., où je veux qu'on vous fasse des habits; delà elle vous ramènera chez moi, où je vous garderai quelque temps pour vous ôter les façons villageoises, afin qu'en entrant au Couvent, vous ne démentiez pas le nom sous lequel vous paroîtrez.

Pendant que ma mère me disoit ces choses, je la considérois attentivement : cet examen m'attendrit. J'étois seule avec elle; mon père étoit déjà parti : je me mis à pleurer, & à lui baiser tendrement les mains que je mouillois de mes larmes. La nature ne perd point ses droits, & son empire est plus fort que celui de la politique. Ma mère en fit l'expérience; elle étoit émue, & me caressoit avec beaucoup d'affection: sans Brétigny qui survint, elle auroit peut-être oublié des loix qu'elle s'étoit imposées. Que faites-vous donc, Madame, dit cette femme-de-chambre, en entrant? il ne manqueroit plus ici que Monsieur. Otez-la-moi, s'écria ma mère, en essuyant ses yeux, car je n'y puis plus tenir. Ce mot redoubla mes larmes; je commençai mon rôle de fille par l'obéissance. Brétigny me prit la main, me fit monter en chaise, & nous partîmes.

Elle eut beau faire en chemin pour me faire parler, mon cœur étoit trop serré; je ne mangeai presque point à la dînée. Nous arrivâmes le soir à M...., où son premier soin fut, en descendant au cabaret, de faire venir des ouvrières avec lesquelles elle fut acheter tout ce qu'il me falloit, & qui promirent que deux jours après je serois habillée.

Le lendemain Brétigny ayant plusieurs affaires dans la ville, sortit, & m'enferma dans ma chambre. Je me mis à la fenêtre, remplie de toutes les choses qui m'étoient arrivées. Mélicourt n'y étoit pas oublié. Je me rappellois dans cet instant, le commencement de ma passion, lorsqu'un jeune homme qui alloit passer dessous mes fenêtres, fixa

avec attention mes regards ; je crus le reconnoître, & j'avançai la tête : mais quelle fut ma surprise ! c'étoit mon Berger lui-même. Je frappai les mains de joie, en faisant une exclamation. Il leva les yeux, &, malgré ce changement qui devoit être en ma personne, par des ajustements nouveaux, il me reconnut. O Ciel ! s'écria-t-il, c'est Minette. Il ne prononça que ces paroles, & vint sur-le-champ avec précipitation à la porte de ma chambre. Minette, Minette, me dit-il, au travers de la serrure, ouvrez à votre malheureux Berger. Quels transports ! quel plaisir ! qui vous eût cru ici ? est-ce pour moi que vous y venez ? D'où vient que vous n'êtes plus bergère ? Ouvrez donc vîte. Le pauvre enfant me fit cent questions à-la-fois. Je lui appris que j'étois enfermée, que j'avois mille choses à lui dire ; mais qu'il étoit impossible que je lui parlasse à travers une porte où l'on pourroit nous surprendre. Il voulut savoir la raison pour laquelle j'étois enfermée ? Je satisfis sa curiosité, sans entrer dans aucun détail secret. Nous convînmes à la hâte qu'il se cacheroit dans quelque coin de la maison, & que, dès que Brétigny seroit de retour, je ferois en sorte de m'échapper, & de lui parler quelque part. Il se retira, en me promettant que, malgré ses classes où il étoit encore malheureusement obligé d'aller, il ne sortiroit pas de la maison, qu'il ne m'eût entretenue de sa constance. Nous convînmes d'un signal ; &, comme nous étions dans un cabaret, il profita de cette occasion, sous prétexte d'un déjeûner, en en attendant une plus favorable.

Un moment plus tard Mademoiselle Brétigny nous auroit surpris. Le plaisir que j'avois ressenti à la vue de mon amant, s'étoit répandu sur mon visage ; elle s'apperçut aisément de ce changement. Voilà ce qui s'appelle une fille, s'écria-t-elle, en m'embrassant ; j'aime à vous voir cet air tranquille & serein, vous en êtes une fois plus aimable. Cette femme-de-chambre me tint plusieurs discours

semblables, auxquels je répondis avec assez de liberté. Lorsque le cœur est satisfait, il influe sur tout le reste. La bonne Brétigny ne tarda pas à avoir des affaires; elle étoit chargée de beaucoup de commissions qui l'obligeoient d'aller & de venir. L'amour donne de l'intelligence : je commençai, pour venir à mes fins, par passer d'une chambre à l'autre, je revenois ensuite, & je faisois tout cela comme une personne qui s'ennuie & qui cherche à se dissiper. Mes feintes réussirent, & Brétigny ne fit aucune attention à mes démarches. Dès que je crus le moment favorable, je fis le signal à Mélicourt qui me guettoit. Il parut à l'instant au bas de l'escalier. Je lui montrai du doigt, une chambre : il y entra, & je ne fus pas long-temps sans le rejoindre.

N'ai-je pas lieu de craindre, ma belle Demoiselle, s'interrompit la Religieuse, en me regardant fixement, que je ne vous donne une mauvaise opinion de moi, & ne trouverez-vous point trop hardies, à l'âge où j'étois, ces démarches? mais l'amour & le peu d'éducation qu'on m'avoit données, pourroient servir d'excuse; je n'entendois point de mal à ce rendez-vous. A peine Mélicourt m'aperçut-il, qu'il se jeta à mes pieds. Je ne vous répéterai point la conversation que nous eûmes; elle fut des plus vives : l'aveu naturel de tout ce qui m'étoit arrivé, de ma naissance, des intérêts secrets qui faisoient agir mes parents, rien ne fut oublié : j'aimois trop, pour rien cacher à mon Berger. Le changement qui arrive en vous, ma belle Minette, me dit-il, n'augmente point le respect que j'ai pour vous : bien loin que votre élévation me flatte, elle afflige la pureté de mes sentiments. Il m'étoit doux de pouvoir penser que je ferois un jour la fortune de ma Bergère; & puis-je compter qu'après la connoissance qu'elle a de son sort, elle continue d'aimer son Berger? Je le rassurai le mieux que je pus : l'amour parloit, il est éloquent.

Mais lorsque Mélicourt apprit que j'allois disparoître, & les desseins qu'on avoit sur moi, il se répandit en plaintes amères. Hélas ! que je suis malheureux de n'être pas mon maître, s'écria-t-il ! j'empêcherois bien une pareille violence. Vous allez donc partir, chère Minette ? Je ne vous verrai plus, & je vous perdrai pour jamais ! En prononçant ces mots, il se mit à pleurer avec amertume. Hélas ! repris-je attendrie, que puis-je faire, que de vous aimer ? Jeune, obligée de me taire, & dépendante de tout le monde, les larmes & les regrets sont les seules armes dont je puis me défendre. Ce triste entretien fut interrompu par Brétigny qui m'appelloit. Je m'étois oubliée ; je sortis au plus vîte : je n'eus que le temps de serrer la main au pauvre Mélicourt, & je rentrai avec précipitation, en essuyant mes yeux. Vous avez pleuré, me dit la femme-de-chambre, cela n'est pas bien ; je ne vous laisserai pas seule une autre fois : mettez-vous auprès du feu. Il faut se dissiper ; voyons si vous savez lire comme il faut, cela nous fera passer le temps agréablement. Elle me donna une vie des Saints, pour me préparer de bonne-heure, sans doute, à celle que je mène aujourd'hui (c'étoit l'histoire de Sainte Agnès). Je la lus tout haut ; mais (effet de la situation où se trouve le cœur) tout ce que cette Martyre disoit avec une tendresse sainte, je l'appropriois aux sentiments actuels de mon ame. Cette lecture eut tant de force sur mon esprit, que je me remis à pleurer avec une telle abondance, que je ne pus achever ma lecture.

Brétigny prit ces choses bien différemment ; elle me sut bon gré, à ce qu'elle me dit, de ce que j'avois tant de religion, & me fit sur cela, une belle exhortation, dont je crois vous devoir faire grace. Au sortir de ce sermon, nous soupâmes, & j'attendis l'heure de me coucher avec impatience. Dès que je fus libre, je me rappellai tout ce

que Mélicourt m'avoit dit. Plus mon cœur avoit de penchant pour lui, & plus je sentois de répugnance pour le Couvent. J'aurois bien moins aimé que les choses tournassent de façon que je pusse épouser mon Berger. Je m'arrêtois avec plaisir à cette imagination ; elle me consoloit, & je ne pouvois m'en défaire. Rien ne flatte tant les jeunes personnes, que l'idée du mariage : d'où vient aussi leur donne-t-on tant de lieu d'y penser ? A peine un enfant sait-il parler, qu'on dit : comment ! c'est une grande fille ! nous la marierons bien-tôt. Les petits voisins sont appellés petits maris, en attendant qu'ils soient plus grands. Les parents, idolâtres de ce qui vient d'eux, se divertissent de toutes ces choses : on les répète souvent. Ne feroient-ils pas mieux d'être plus circonspects, surtout devant une jeune personne qui, à mesure qu'elle grandit, discerne de mieux en mieux les objets : les idées de l'avenir se fortifient, sur-tout lorsqu'elles plaisent. Malheur alors à celle à qui on veut les ôter ; ce sont des racines profondes, difficiles à arracher ! Mais revenons à mon histoire.

Le lendemain les ouvrières m'apportèrent les habits. Je me trouvai si différente de moi-même, lorsque je fus vêtue, que tout me sembla changer en moi, jusqu'à ma façon de penser. Faut-il que les situations diverses élèvent ou abaissent les sentiments ! Plusieurs choses passées, qui me revinrent alors à l'esprit, me parurent condamnables. Brétigny ne me laissa pas le temps de pousser plus loin mon examen ; à peine ses affaires furent-elles terminées, que la chaise fut prête : nous partîmes. Je cherchai des yeux Mélicourt ; je pensois qu'il ne devoit pas manquer cette occasion pour me voir, & j'eus un vrai dépit de ne le pas rencontrer.

Nous avions à peine fait quatre lieues, que nous trouvant dans un petit chemin, je vis marcher à côté de la chaise, un Pélerin qui fixoit souvent les yeux sur moi : j'étois si distraite & si affligée

d'être partie sans avoir vu monamant, que je ne fis aucune attention à cet homme. Brétigny me tira de ma distraction, en me le faisant remarquer. Voyez, Mademoiselle Minette, me dit-elle, ce pauvre jeune-homme, n'est-il pas à plaindre de marcher ainsi dans la crotte? Que sa physionomie est belle & prévenante! peut-être même a-t-il autant d'esprit qu'il est bien fait! Que la fortune est cruelle! N'est-il pas affreux qu'à cet âge on ait déjà tant de mal; pendant qu'il y a tant de gens qui ne valent pas ce jeune-homme, qui nagent dans le bien? J'avois jeté les yeux sur le Pélerin pendant ce discours: mais quelle fut ma surprise! c'étoit Mélicourt: malgré son déguisement, je le reconnus. Je fus bien heureuse que Brétigny, qu'une bienveillance extraordinaire prenoit en faveur de mon amant, eût avancé la tête pour lui éviter la roue de la chaise, qui sembloit le menacer; car elle se seroit aisément apperçue de mon trouble. Mes yeux rencontrèrent ceux de Mélicourt, je les baissai, & je rougis; mais mon cœur en sourit en secret. Je souffrois cependant de le voir à pied dans les crottes; il paroissoit gai, & prit occasion des bontés de Brétigny pour lier conversation avec elle; il dit qu'il revenoit de pélerinage, & qu'il retournoit à deux-cents lieues. La femme-de-chambre fit un grand signe de croix à ce discours; elle lui dit qu'il falloit se reposer, & qu'il se feroit mourir, s'il ne se ménageoit pas davantage. Mélicourt, qui s'apperçut de la bonne volonté de cette fille, chercha à lui plaire. Ayant appris par le Postillon avec lequel il avoit causé, qu'elle étoit toute-puissante dans la maison, il crut pouvoir mieux parvenir à ses fins, & la mettre dans ses intérêts en l'amusant; pour cet effet, il lui conta des histoires extraordinaires, & je crois faites à plaisir, dont elle parut enchantée: nous attrapâmes, en discourant ainsi, la dînée. Brétigny fit mettre le Pélerin à table, en me disant

que je ne devois pas être fière avec les pauvres, & que c'étoit le moins qu'on pouvoit faire, que de les assister en voyage : vous croyez bien que je ne m'y opposai pas.

Si vous avez aimé, ma belle Demoiselle, jugez du plaisir que je ressentis de me trouver près d'un Amant qui me donnoit des preuves si claires de sa tendresse. J'avouerai ingénument que ce plaisir me fit oublier tout ce que j'avois à craindre de l'avenir ; quelque joie qu'eût mon Berger, il sut se posséder, & d'un air fin qui me fit sentir que, s'il faisoit la cour à Mademoiselle Brétigny, j'en étois le principe ; il la prévenoit de mille soins. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'en parlant de lui, il se coupoit à chaque instant ; mais la bonne femme-de-chambre étoit si prévenue en sa faveur, qu'elle aidoit elle-même à rendre vraisemblable ce qu'il lui débitoit. Son penchant pour le Pélerin fut au point de lui proposer de se mettre derrière la chaise pour ne se point fatiguer, & peut-être que, s'il y eût eu place dans la voiture, elle se fût incommodée pour l'y placer. Amour, amour, il n'y a point d'âge ni d'état à l'abri de tes traits !

Pendant que Brétigny fut payer la dépense, Mélicourt profita de ce temps pour me parler, il me dit cent choses plus flatteuses les unes que les autres. Que je suis sensible, interrompis-je aux marques que vous me donnez de votre amitié, & que j'ai souffert de vous voir à pied pendant que j'étois à mon aise ! mais cher Berger, à quoi serviront tant de peines ? il faudra nous quitter ; ne vaudroit-il pas mieux que ce fût dès ce moment ? Ah ! belle Minette, que me dites-vous, interrompit tristement Mélicourt ? vous voulez donc que je meure ! savez-vous bien que ma vie est attachée au bonheur de vous voir, & que rien au monde n'est comparable pour moi à cette félicité. Que je vous quitte ! que je vous laisse ! ô Dieu, que ce conseil est indifférent ! que dois-je

penser ? vous ne m'aimez plus ! En proférant ces mots, les larmes lui vinrent aux yeux. Toute attendrie que j'en fus, la raison vint cependant à mon secours : cachez vos pleurs, lui dis-je, en retenant les miens : je vous aime, hélas ! il n'est que trop vrai ; mais si je vous suis chère, & que vous ne vouliez pas me quitter, que Mademoiselle Brétigny qui va rentrer, ne s'apperçoive de rien ; nous serions perdus, elle soupçonneroit quelque chose ; continuez à lui plaire, elle peut tout, elle paroît prévenue en votre faveur ; & si je ne me trompe, vous ne lui êtes pas indifférent, cela ne sera pas nuisible au desir que vous avez de me voir ; je vous assure, mon cher Berger, continuai-je, en lui tendant la main, que cette idée ne m'est point désagréable. Comme il alloit me répondre, la femme-de-chambre arriva, en me disant qu'il falloit partir ; elle avoit eu soin de prévenir le Postillon pour que le Pélerin fût commodément derrière la chaise ; nous descendîmes, chacun prit sa place, & nous arrivâmes de cette façon.

Le Château dans lequel nous entrâmes ne parut pas le même que celui que j'avois quitté ; celui-ci étoit bien plus vaste & bien mieux meublé, au lieu que l'autre appartenant aussi à mon père, n'avoit jamais été habité que depuis qu'il avoit été obligé de se cacher. Je fus reçue de ma mère avec beaucoup de tendresse, & selon les leçons de Brétigny, je la traitai de tante ; ce qui me coûtoit, sachant combien ce nom différoit de la vérité.

Mélicourt ne fut pas oublié : Brétigny avoit eu une conversation avec lui en descendant de la chaise, & ayant appris qu'il étoit en état de pouvoir servir d'homme d'affaires, elle lui promit qu'elle lui ménageroit une place dans la maison ; qu'en attendant il falloit qu'il eût la docilité de travailler sous celui qui existoit actuellement, ce qui ne dureroit pas long-temps, cet homme étant extrême-

ment vieux & incommodé. Mélicourt reçut avec joie ces marques certaines de l'heureuse prévention de la femme-de-chambre. La part qu'elle a dans mon histoire, est trop intéressante pour négliger de vous en faire le portrait.

Elle avoit quarante-cinq ans, & conservoit encore assez de fraîcheur. Je ne sais si elle avoit été jolie dans sa jeunesse : mais ce qui en restoit, ne lui étoit pas favorable. Son teint étoit un bis jaunâtre, ses yeux bleus, ronds & tâchés dans quelques endroits ; ses sourcils semés clairement, ne se distinguoient qu'avec peine, & ils s'éloignoient avec une telle antipathie de ses yeux, qu'en tout temps elle avoit la physionomie étonnée. Sa bouche étoit assez jolie, sans un poireau placé au milieu de la lèvre supérieure. L'on ne pouvoit pas dire qu'un poil cotonneux veloutoit son menton, mais une barbe très-formée dont elle n'avoit jamais pu se défaire. Son menton étoit pointu & se présentoit naturellement pour être pris. Le reste étoit assez naturel ; & comme bien d'autres, avoit les joues plates & relevées du côté des yeux par deux os orgueilleux. Le son de sa voix étoit d'une personne enrhumée, dont les dernières syllabes se terminoient ordinairement en fausset. Son front étoit si petit, que sa coëffure, toujours galamment godronnée, aboutissoit sur ses sourcils. Elle auroit été assez bien faite, sans qu'elle étoit plus grosse par les reins que par les épaules ; ce qui faisoit précisément une taille renversée.

Pour son caractère, il étoit bon, & son cœur, dès sa première jeunesse, s'étoit montré toujours fort tendre ; mais l'injustice de plusieurs amants l'avoit dégoûtée du mariage. La jeunesse, ou, pour mieux dire, l'air prévenant de Mélicourt fit cesser ces dégoûts, & ranima les sentiments éteints. Elle prit d'un côté flatteur, les politesses qu'on lui faisoit, & son cœur allant aussi vîte, qu'elle avoit été de temps à se déterminer, elle prit la résolu-

tion, se trouvant riche, de faire la fortune de Mélicourt ; & les choses furent ménagées de façon que, sans un événement imprévu, cette résolution auroit été la cause de l'égarement le plus extraordinaire. Pendant que ceci se passoit, on me donnoit tous les jours, des leçons de la manière dont je devois me conduire. Trois semaines s'étoient déjà écoulées depuis mon arrivée au Château : j'étois à la veille d'entrer dans le Couvent, & Mélicourt & moi plaignions souvent le sort rigoureux qui nous alloit séparer. L'amour qui prenoit de plus-en-plus empire dans nos cœurs, nous avoit si fort ouvert l'esprit, & nous nous gouvernions avec une telle prudence, que personne de la maison ne nous soupçonnoit ; mais à quoi servoient toutes ces précautions ? Nous allions être séparés. Cependant l'inclination de Brétigny pour Mélicourt, fit imaginer à mon amant, le moyen le plus fou auquel on puisse recourir pour assurer son bonheur.

Chère Minette, me dit-il un jour, dans un jardin où nous nous donnions quelquefois rendez-vous, je vous adore, vous n'en pouvez douter ; si l'on cache votre naissance, elle n'en est pas moins positive : vous ne m'avez pas cru capable de vous en imposer sur la mienne, ainsi les choses sont assez égales, & ne pourroient faire obstacle à notre union ; cependant l'on vous sacrifie, & vous ne savez que trop que l'on a dessein de vous obliger à contracter des vœux. Sentez combien vous seriez malheureuse si cela arrivoit, comme cela est infaillible, vous gémiriez toute la vie : il faut de la résolution, le temps passe, profitons de l'intervalle que nous avons pour assurer notre bonheur. Qu'en peut-il arriver, quand même nous serions découverts ? Eh ! mon Dieu ! repris-je, étonnés de ce discours, que voulez-vous dire ? Gardons-nous bien qu'on soupçonne notre intelligence, vous me perdriez ; je vous ai dit les raisons qui obligeoient..... Je le sais, reprit impatiemment Mélicourt ; mais si

vous entrez une fois dans le Couvent, je ne vous verrai plus ; on vous obligera de vous faire Religieuse, & voilà qui eſt fini pour jamais. Hélas ! comment l'empêcher, interrompis-je ? Oſez ce que je prétends faire, continua Mélicourt ; Brétigny même me preſſe depuis quinze jours, de l'épouſer ; j'y ai répugné dans les commencements, mais j'ai penſé depuis qu'il falloit profiter de cet événement pour nous unir. Comment ! ingrat, m'écriai-je, l'entendant mal ; vous pourriez oublier vos ſerments, ce que vous êtes, & me trahir à ce point ? Eh ! pourquoi donc ce reproche, interrompit mon amant ? Eſt-ce vous oublier que de chercher les moyens de s'unir à vous pour jamais ? Adieu, l'on vient, continua-t-il, je vous rendrai compte à la première occaſion, de mon projet ; &, ſi vous m'aimez auſſi tendrement que vous m'avez permis de m'en flatter, nous ſurmonterons aiſément tous les obſtacles.

Nous fûmes obligés de nous quitter ; il ſe jeta dans une allée de charmes, & voyant arriver ma mère, je fus au-devant d'elle : quoiqu'elle fût en garde contre la tendreſſe qu'elle avoit pour moi, elle m'en donnoit ſous le nom de nièce, des marques continuelles.

Cependant mon père revint de la Cour ; ſon arrivée décida de mon ſort : on m'annonça que dans huit jours j'entrerois dans un Couvent. Quoique je duſſe m'y attendre, je reſſentis ce coup comme s'il avoit été imprévu ; mon averſion pour le Cloître ſe manifeſtoit dès-lors dans mon cœur. Il y avoit trois jours que je n'avois vu Mélicourt, & il me ſembloit que j'avois mille choſes à lui dire. Je fus dans le jardin promener mes ennuis, & la douleur étoit peinte ſur mon viſage.

J'étois prête à rentrer dans la maiſon, lorſque je vis arriver Mélicourt de loin en chantant ; je lui en fus le plus mauvais gré du monde. Vous êtes bienheureux, lui dis-je, lorſqu'il fut près de moi,

de vous réjouir pendant que je pleure ; c'eſt ſans doute une obligation que vous voulez que je vous aie, afin que je quitte le monde avec moins de regret. Ah ! belle Minette, interrompit-il, en prenant un air affligé, que ce reproche eſt cruel, & que vous me connoiſſez peu ! Si j'ai paru ſatisfait, c'eſt qu'il ne tient qu'à vous enfin que nous ſoyons unis de liens indiſſolubles ; le jour eſt pris, le Prêtre eſt prêt. Brétigny, cette fille d'ailleurs ſi ſage, l'a gagné, c'eſt ſon couſin, précepteur à deux lieues d'ici. Cet homme lui doit tout : elle lui a fait entendre tout ce qu'elle a voulu, & il ſe prête à ſes volontés. Elle veut que ſon mariage ſe faſſe de nuit, & elle veut le celer juſqu'a ce qu'elle ſe ſoit retirée d'ici. J'ai feint de me prêter à toutes ſes volontés, dans l'intention de profiter de cette occaſion pour nous engager plus que jamais. Le Précepteur doit venir cette nuit ; il me connoît : je l'ai vu pluſieurs fois ſur cette affaire. La nuit les objets ſont difficiles à diſtinguer ; au lieu de faire la cérémonie à deux heures, comme l'on en eſt convenu, j'avancerai le temps, & vous & moi nous nous trouverons à minuit dans la Chapelle ; le peu de lumière & la coëffe dont vous vous couvrirez le viſage, favoriſeront la choſe : enfin, quand nous ſerons unis, l'avenir fera le reſte.

Je ne pus m'empêcher de rire de cette plaiſante imagination : les réflexions ſérieuſes & preſſantes firent bientôt ceſſer ce mouvement. L'artifice eſt poſſible, repris-je ; mais à quoi ſerviroit-il, quand même il réuſſiroit ? Quelque peu d'uſage que j'aie du monde, je démêle aiſément qu'un tel mariage n'eſt pas dans les règles ; mais quand cela ſeroit, dès qu'il faudroit le cacher, en irai-je moins au Couvent ? Depuis que mon père eſt arrivé, mon départ eſt fixé, rien au monde ne le fera changer : que ſais-je ſi l'on n'a pas de nouvelles raiſons pour m'enterrer toute vive dans le Cloître ? Et c'eſt à cauſe de cela, reprit Mélicourt, qu'il ne faut pas

échapper cette occasion. Nous fuirons ; ensuite nous avons tout pour nous. Sentez-vous bien toute la dureté qu'on a à votre égard, continua Mélicourt pour m'ébranler, me voyant incertaine, le honteux sacrifice que l'on veut faire de votre liberté, des droits de votre naissance, & du bien dont on veut vous frustrer sous des prétextes frivoles, tout cela n'a-t-il pas lieu de vous émouvoir? Ah! chère Minette, je ne suis qu'un jeune homme, mais j'ai de l'horreur d'un pareil procédé; je sais l'obéissance & le respect qu'on doit à ses parents, mais il n'est pas défendu dans un cas semblable, de chercher les moyens de les faire ressouvenir qu'ils nous ont donné le jour: mais laissons cette matière. Je conviens assez que nous nous écartons l'un & l'autre; mais enfin, si vous entrez une fois dans le Cloître, qui vous en tirera? . . . Mais par quel endroit, interrompis-je, ce mariage secret l'empêchera-t-il? Car pour fuir, c'est à quoi je ne puis me résoudre. Si vous déclarez cet hymen, je suis perdue; si vous le taisez, je reste toujours dans le même cas: mais vous, comment vous retireriez-vous des mains de Brétigny? il faudra donc encore que vous l'épousiez? Je ne pus m'empêcher de rire à ces dernières paroles. Mon amant enfit autant malgré son air affairé. La jeunesse ne perd rien de ses droits. Mon Dieu! ma chère Minette, dit-il, en reprenant son sérieux, que vous êtes prudente! Vous m'accablez d'obstacles que je n'ai pas prévus. C'est cependant à quoi il faut songer, repris-je: en attendant, tout ce que je puis vous dire, c'est que je me porterai plutôt à toutes les extrémités, que de me faire Religieuse; tenez, j'y ai une répugnance invincible, & je parierois toutes choses au monde que c'est vous qui en êtes la cause. Oh bien! continua Mélicourt, je m'en tiens donc au premier projet, j'y ajouterai quelque changement; mais tenez-vous toujours prête, je vous irai prendre lorsqu'il en sera temps.

Mon amant me quitta en prononçant ces mots, & je retournai à l'appartement de ma mère, avec une agitation surprenante. Je me gouvernai cependant de manière qu'elle ne s'en apperçût pas. Je voulus me mettre à l'ouvrage, mais elle m'appella. Ma nièce, me dit-elle, approchez du feu, je veux vous parler. Je le fis, ne m'attendant point à ce qu'elle avoit à me dire; entretien qui anéantit dans mon esprit toutes les oppositions qu'une éducation grossière formoit contre les projets de la nuit, & pour lesquels je me sentois une répugnance invincible.

Vous savez, Minette, me dit ma mère, qui vous êtes. Dès que je vous ai vue, votre sort m'a fait pitié, & c'est cette raison qui vous a fait préférer. Vous gardiez des moutons, vous étiez exposée au froid, au chaud, & à tous les mauvais temps; n'avez-vous pas cent fois desiré qu'une telle vie cessât? avouez-le-moi. Que fais-je? Je vous prends chez moi pour vous y donner de la considération; je vous suppose ma nièce, vous paroissez mériter mes bontés: il faut achever de vous rendre heureuse; je vous mets dans un Couvent, priez le Seigneur qu'il vous y garde, le monde n'est rempli que de peines; ceux qui sont nés pour y être les plus heureux, gémissent de ses amertumes; chaque pas qu'on y fait, est accompagné de chagrins: si vous aviez plus d'expérience, je vous en ferois connoître cent exemples sous vos yeux. Les mariages des gens de votre sorte sont épineux, sans parler du risque que l'on court de tomber en de mauvaises mains, outre les dangers & les maux qui l'accompagnent, dont le détail fait frémir. Envisagez donc le Cloître où vous allez, comme le port assuré contre toutes les tempêtes de la vie; là on y est tranquille, à l'abri des écueils. Si la grille a un aspect effrayant, l'habitude la rend paisible & riante: dans la retraite on jouit véritablement de soi-même: l'abandon des plaisirs se fait

difficilement, lorsqu'on s'y est livré de bonne-heure: (vous n'êtes pas heureusement dans ce cas) mais un peu de temps, de raison, captivent les dégoûts de ces enfants du monde. Les occasions qui nous sont ôtées, les font disparoître: vous ne ressemblerez pas à ces Religieuses entachées du monde, qui, non-seulement en portent le souvenir dans leur cœur, mais encore vont comme par une fenêtre le regarder au parloir, dont elles ne reffortent qu'avec des regrets perpétuels d'avoir embrassé leur état. Pour vous, chère Minette, vous ne serez pas dans ce cas, la simplicité de votre cœur vous y fera trouver mille douceurs: occupée seulement de votre salut, d'une vie tranquille & de mille amusements innocents, vous y passerez des jours sereins & filés par la paix. J'irai quelquefois partager & & envier votre bonheur.

Ces derniers mots attendrirent ma mère; ses yeux se mouillèrent: elle voulut me dérober ses pleurs, en se détournant & se couvrant le visage; mais j'étois émue depuis trop long-temps, pour que la nature n'usât pas entièrement de ses droits. Ah! ma chère mère, m'écriai-je, en sanglotant & en me jettant à ses pieds, que vous a fait votre fille pour la sacrifier? Elle m'embrassa. Ces mots m'échappèrent, & la passion fut plus forte que la loi que je m'étois faite de ne jamais parler de mon secret.

Cependant ma mère n'entendit qu'à demi toute la valeur de ces paroles. Le moment étoit favorable, hélas! que n'en profitai-je? Toute occupée de mon ignorance à ce sujet, elle se remit. Vous avez raison, continua-t-elle, ma chère Minette, de m'appeller une mère; oui, vous avez raison, je vous le répète: vous connoîtrez un jour par tout le bien que vous sentirez, lorsque vous serez Religieuse, que je la suis véritablement. Ce mot de Religieuse me perça le cœur, & cette dureté envers moi suspendit les sentiments que j'avois pour

ma mère ; je ne songeai plus qu'à me dérober à l'état qu'on me préparoit. La politique prit la place de la tendresse filiale, je me contraignis, & je soutins la conversation avec une telle sérénité, qu'il étoit impossible de démêler sur mon visage ce qui se passoit dans mon ame.

Du monde étant survenu pour affaires, je profitai de cette occasion, pour tâcher de joindre Mélicourt. J'allois, je venois, ma recherche étoit vaine. Je fus dans le jardin, dans la basse-cour, je le demandai par-tout, personne ne l'avoit vu : le cœur me battoit ; il m'annonçoit quelque chose. Fatal pressentiment ! Je sortis du Château, j'allai dans une allée qui conduisoit au Village ; il me sembloit qu'au bout de ce chemin je devois trouver mon amant. Hélas ! portons-nous donc dans notre cœur les vestiges de l'avenir ? Ah ! Mademoiselle, que vois-je ? (pardonnez à mes pleurs), une chaise & quatre hommes enlevèrent Mélicourt. Il m'aperçoit, il crie, il se débat ; vains efforts, il est déjà bien loin.

Ce spectacle m'avoit fait tressaillir, & rendue immobile : tant que la chaise attacha mes regards, je restai dans cet état ; mais dès qu'elle disparut, je me mis à crier de toutes mes forces ; heureusement j'étois seule, personne n'entendit mes clameurs. Je reviens comme une folle au Château, on y alloit souper ; la cloche étoit sonnée, on m'y cherchoit. La première personne que j'y rencontrai, fut Brétigny ; elle avoit un air de gaieté sur le visage, qui s'évanouit bientôt, lorsqu'elle fut ce qui venoit de se passer. Mon Dieu, s'écria-t-elle d'un air furieux, que m'apprenez-vous ? Je suis au désespoir ! je vous en dirai la raison une autre fois : allez vous mettre à table, je vais courir au Village savoir de quoi il s'agit ; mais non, vous êtes toute en larmes : la pauvre enfant ! le bon cœur ! Venez plutôt avec moi ; on voudroit apprendre ce que vous avez. Elle prononça ces mots en courant.

Nous arrivâmes au Cabaret où s'étoit passée la scène. Le respect qu'on avoit pour Brétigny, que l'on regardoit comme la maîtresse, fit qu'on répondoit sur-le-champ à ses questions, & on nous apprit ces choses.

Il y a quatre jours, nous dit l'hôte, qu'un Monsieur est descendu ici sur le soir, accompagné de trois hommes; il s'est d'abord donné pour un Officier qui faisoit recrue: ses premières questions ont été, qui étoit le Seigneur du Village, comment on vivoit au Château. Vous savez, Mademoiselle, continua le Cabaretier, que dans la place où je suis, on doit contenter tout le monde: je l'ai satisfait. L'Officier n'épargnoit rien pour sa dépense & celle de ses gens; mais ce qui m'a surpris, c'est qu'il mangeoit avec eux; & qu'au lieu d'aller & de venir, comme ceux qui engagent, qui sont à l'affût des jeunes-gens, il gardoit la maison. Un seul de ses camarades sortoit de temps-en-temps, & dès qu'il étoit rentré, il lui parloit en secret. Ce manége a duré jusqu'aujourd'hui, sans que je m'en embarrassasse, à cause qu'il me payoit bien.

Il y a environ une heure, Mademoiselle, que cet Officier prétendu, qui se chauffoit à la cuisine, a dit tout haut à l'un de ses gens: Allez avertir ce jeune-homme que vous voyez sortir de cette maison, qu'on voudroit bien lui dire ici un mot. Monsieur Brunet (c'est ainsi que Mélicourt étoit nommé au Château) est arrivé dans l'instant; le pauvre garçon ne s'attendoit point à ce qu'on lui préparoit, avant qu'il entrât dans ce Cabaret. L'Officier s'est approché de mon oreille: vous allez voir du carillon, mon hôte, m'a-t-il dit; devineriez-vous bien qui est le jeune-homme que je fais appeller? Non vraiment, repris-je étonné; il fait les affaires de notre Seigneur, & tout le monde en est bien content. Est-ce qu'il auroit quelques mauvaises affaires sur son compte? Chacun l'aime. Je le crois bien, répliqua l'Officier prétendu, &

c'eſt auſſi à cauſe qu'il eſt aimé ailleurs, que nous allons l'enlever. Je vous préviens, afin que vous ſoyez tranquille, s'il s'aviſoit de faire de la réſiſtance ; c'eſt le fils de Monſieur D***, Conſeiller au Parlement de M***. C'eſt un libertin ; il s'en eſt allé ſans dire mot, & depuis qu'il eſt parti, nous ſommes à ſa quête. Sans Monſieur de R***, Seigneur de Biſé, qui a reconnu ce jeune-homme qui portoit une lettre à un Précepteur, & qui l'a vu ſouvent chez ſon père, nous ne ſaurions encore où il eſt.

Le valet-de-chambre, car c'en étoit un, prononçoit à peine ces mots, que le jeune-homme eſt entré ; il a reconnu ſur-le-champ le domeſtique de ſon père. A cet aſpect il eſt devenu pâle comme la mort. Allons, Monſieur, lui a dit le valet-de-chambre, courage, il n'y a point de mal, ſoyez le bien retrouvé ; il faut nous ſuivre ; Monſieur votre père attend après vous. Pendant ce diſcours, le pauvre enfant a voulu s'échapper, & ſe voyant la main ſur le collet, s'eſt débattu comme un petit démon ; mais le nombre l'a accablé, &, malgré ſes efforts, on l'a jeté dans une chaiſe, prête pour cet effet : ils viennent de partir il y a un inſtant.

Brétigny fut ſi étourdie de cette nouvelle, qu'elle ſortit ſans répondre un ſeul mot. Dès que nous fûmes ſeules, elle me ſerra les mains, & ſe mit à pleurer amèrement. Je fis *chorus* de tout mon cœur. Cette pauvre fille m'embraſſa avec affection, s'imaginant que mes larmes étoient l'effet de ma pitié. Elle me fit en chemin, ma leçon ſur la façon dont je devois parler en arrivant au Château, afin que lorſqu'on ſauroit mon aventure, il ne parût pas que nous y entraſſions en rien.

Trois jours après ce cruel événement, paſſés, comme vous le croyez bien, dans les larmes, on me conduiſit ici. J'y fus reçue avec beaucoup de tendreſſe & d'amitié. Aucune ſoupleſſe ne fut oubliée pour m'engager à prendre le voile. L'air triſte qui

ne m'abandonnoit pas, & dont on ne pénétroit pas la raison, fit sans doute penser que je n'avois pas de goût pour le Cloître, ce qui étoit trop contraire aux intérêts de la maison, par la dot qu'on espéroit de moi, pour qu'on ne fît pas tous ses efforts pour me faire changer. La liberté est un grand appas, on me la laissa toute entière; comme je n'étois soupçonnée d'aucune intrigue, j'allois au Parloir quand je voulois, jamais on ne me suivoit ni l'on ne m'écoutoit. Brétigny venoit souvent pleurer avec moi; elle devoit aller à M*** à ce qu'elle me dit, pour s'informer de ce qu'étoit devenu son cher Pélerin. Hélas! elle ne savoit pas avec quelle impatience j'aspirois à avoir de ses chères nouvelles.

Un jour que je me promenois seule dans le Jardin, avec un livre, ce précieux livre dont j'ai parlé au commencement de cette Histoire, & qui m'étoit cher, parce qu'il me venoit de mon amant, une Tourière vint m'avertir qu'il y avoit un officier qui se disoit mon parent, qui m'attendoit au Parloir: je tressaillis à cette nouvelle, je ne connoissois point d'homme: qui pouvoit-ce être, que quelqu'un qui m'apportât des nouvelles de mon Amant? Je volai au parloir; à peine entrois-je, que le son d'une voix connue & chère, passa dans mon cœur avec autant de rapidité que l'éclair. C'est donc vous, lui dis-je, c'est vous? .... Je n'eus pas la force d'en dire davantage. Je m'approchai de la grille, je lui passe ma main; il la prend, il la mouille de ses larmes; il me fait mal, il est à genoux, il pleure, il parle, & je ne sens ni ne vois rien de tout cela.

La Religieuse en étoit là de son histoire, lorsqu'on vint l'interrompre, en nous avertissant qu'on étoit au réfectoire. Nous nous levâmes, & nous convînmes qu'après le dîner nous reviendrions dans ma chambre.

Je ne ferai point la description de l'air modeste

& tranquille, avec lequel trente Religieuses faisoient dévotement ce repas. J'étois occupée de soins plus intéressants, & si j'avois été obligée de rendre compte d'une lecture pieuse qui se faisoit, j'aurois été bien embarrassée. Madame la Supérieure sonna une cloche qui étoit au-dessus d'elle : tout le monde se leva, les graces se dirent, & Sainte Agnès & moi nous retournâmes dans ma chambre, où elle continua l'histoire que l'on verra dans la quatrième Partie.

Fin de la troisième Partie.

LA PAYSANNE PARVENUE,

OU LES

MÉMOIRES

DE MADAME

LA MARQUISE DE L. V.,

Par M. le Chevalier DE MOUHY.

TOME I. PARTIE IV.

A ROUEN,
Chez LABBEY, Libraire, rue Martainville

M. DCC. LXXXVIII.

MÉMOIRES

LA PAYSANNE PARVENUE.

QUATRIÈME PARTIE.

LORSQUE je fus revenue du trouble que m'avoit causé la présence de mon amant, je voulus savoir par quel hazard heureux il s'offroit à mes regards, & de quelle manière il s'étoit échappé de la maison paternelle. Douteriez-vous un moment, s'écria-t-il, qu'aussi tendre que je le suis, je ne trouvasse pas des moyens pour venir vous rejoindre, quand même les choses ne seroient pas tournées aussi heureusement qu'elles le sont aujourd'hui? rien n'auroit pu jamais altérer ma constance, & si vous êtes toujours dans les mêmes sentiments.....

En pouvez-vous douter, ingrat, interrompis-je? les pleurs que j'ai versés pendant votre absence, & le changement que vous devez reconnoître en moi, n'en sont que de trop sûrs garants. Mélicourt transi-

porté de cet aveu, qui ne devoit cependant pas l'étonner, me le témoigna par les expressions les plus délicates : je voulus savoir jusqu'aux moindres des circonstances de ce qui lui étoit arrivé depuis le moment qu'il fut enlevé. Je commençai par lui faire part de la situation présente de mes affaires. Nous les finirons, reprit-il, pour peu que vous vous prêtiez aux moyens légitimes que j'ai à vous proposer; mais pour vous y préparer, je dois vous faire un détail exact de tout ce qui m'est arrivé depuis que je vous ai vue.

Vous ne devez pas douter, aimable Minette, continua Mélicourt, du désespoir qui s'empara de mon ame, lorsque je me vis arrêter; je fis enrager tous ceux qui avoient prêté la main à mon enlèvement. Le Valet-de-chambre maudit mille fois la commission. En effet, il ne fut pas peu embarrassé; & sans les précautions qu'on prit, & l'attention perpétuelle qu'on eut sur mes actions, je me serois abandonné à toute ma fureur. J'arrivai chez mon père dans cet état : on lui fit part de toutes mes extravagances, & du refus que j'avois fait de prendre aucune nourriture. Il changea en cette considération la conduite qu'il s'étoit proposée de tenir avec moi; & au-lieu du châtiment qu'il me préparoit, il usa de bontés & de douceurs: rien ne servit à me calmer. Lorsqu'on aime véritablement, peut-on se consoler? Tous ces ménagements furent inutiles : je m'obstinai à ne point manger que je ne fusse libre, tous les moyens possibles furent imaginés pour m'y contraindre. Je persévérai dans cette frénésie; quatre jours se passèrent dans des emportements continuels, & le septième la fièvre me prit.

J'interrompis dans cet endroit Mélicourt, pour lui faire connoître combien les preuves de son amour me touchoient: il fut sensible aux marques de ma tendresse, & reprit ainsi son discours :

Dès que mon père connut que la chose deve-

noit sérieuse (car il s'étoit toujours imaginé qu'on me donnoit sous main à manger), il vint me trouver pour mieux approfondir ses doutes : il fut extrêmement surpris de l'état où il me trouva ; il n'y alloit pas moins que de ma vie, il n'en pouvoit douter. Sa tendresse en fut émue : il me prit la main, & me tirant de l'assoupissement dans lequel l'ardeur de mon mal me jetoit, il me donna sa parole d'honneur, que, si je voulois me laisser secourir & contribuer au retour de ma santé, il me laisseroit une liberté entière, & que j'irois où bon me sembleroit. Je savois le poids de sa parole, & ses promesses flatteuses me firent promettre, à mon tour, que j'y apporterois, de mon côté, la docilité & l'obéissance. Pour lui en donner les premières preuves, je pris un bouillon devant lui : la joie retentit dans la maison à ce changement de ma part. Les pleurs que ma mère versoit continuellement, & qui n'avoient pas peu contribué à mettre mon père au point où je le desirois, cessèrent enfin. Elle vint à mon chevet m'embrasser avec les transports les plus vifs : elle me confirma les paroles qu'on m'avoit données, & elle y ajouta de son côté tout ce qui pouvoit contribuer à une satisfaction plus entière ; mais toutes ses bontés pensèrent être inutiles. Le long temps que j'avois été sans rien prendre, avoit échauffé mon tempérament & ruiné mon estomac : il ne pouvoit rien supporter, & je fus deux jours entre la vie & la mort.

Cet état violent fit bientôt cesser la joie qu'on avoit conçue de mon rétablissement ; les larmes & la crainte succédèrent ; ma mère ne quittoit pas le chevet de mon lit : cependant à force de soins & d'attentions, je revins peu-à-peu, & quinze jours après je parus hors de danger.

Lorsque je me trouvai en état de parler, ma mère se montra si bonne, si complaisante, & s'y prit de tant de façons, qu'elle gagna ma confian-

ce ; je lui fis un sincère aveu de l'état de mon cœur, & vous sentez bien, chère Minette, que ce ne fût point sans trahir vos secrets, je vous en demande un million de pardons ; mais je crus cette indiscrétion légitime pour venir au point que je me suis proposé. Ma mère apprit votre histoire avec étonnement, elle en fit part sur-le-champ à mon père, dont la surprise fut encore plus grande : il voulut savoir toutes ces circonstances de ma bouche ; je le mis au fait, autant que je le pus, de tout ce que vous m'aviez fait part. Il me promit qu'il alloit mûrement examiner cette affaire ; que le bon droit étoit de votre côté, & que pour peu qu'il y eût des preuves de votre naissance, il consentiroit à notre union, & qu'il me prêteroit la main pour venir à bout de tous mes projets.

Jugez de ma joie, adorable Minette, à cette promesse venant de la part d'un père aussi respectable, & dont l'autorité & le poids m'étoient de sûrs garants de la réussite. Je voulus me jetter à ses pieds, il me retint & m'embrassa. Le desir ardent que j'avois de vous revoir & de vous annoncer ces bonnes nouvelles, me rétablit bientôt entièrement.

Cependant mon père, qui n'avoit pas oublié ce qu'il m'avoit promis, ne me fit pas languir. Il m'apprit que les loix étoient pour vous, ô belle Minette ! & que les preuves que j'avois alléguées suffisoient pour que vous fussiez reconnue hautement fille de Monsieur de *** ; que tout ce qui étoit à craindre, c'est qu'étant en puissance de parents, personne ne s'aviseroit de prendre fait & cause pour vous. Je lui demandai des conseils là-dessus, & sa réponse fut qu'il ne lui convenoit pas de m'en donner dans une pareille occasion ; qu'à ma place il n'en prendroit que de l'inclination & du cœur. Ces mots furent des oracles pour moi, & j'en connus le sens. Je mis dans mes intérêts un Chapelain qui avoit été autrefois mon

Précepteur : je lui fis part de mes desseins, en lui communiquant le consentement tacite que m'avoit donné mon père, & en lui faisant connoître de quelle conséquence il étoit de brusquer cette affaire. Cet homme qui m'a élevé, qui sait peut-être mieux que moi les vues de celui qui m'a donné le jour, m'a tout promis, se prête à tout ce que je puis desirer ; toutes ces mesures prises, je suis parti aussi-tôt. Jugez de mon désespoir de ne pas vous retrouver dans l'endroit où je vous avois laissée ; trois jours se sont passés à la recherche de celui où vous êtes.

C'est à vous à présent, ma chère Minette, à me donner des preuves de l'affection dont vous m'avez flatté si souvent ; si vous m'aimez véritablement, vous n'hésiterez pas un moment à vous échapper & à vous remettre entre mes mains ; vous me donnerez votre foi, & vous recevrez la mienne ; delà je vous conduirai chez mon père, qui nous guidera, & nous fera prendre des résolutions convenables à la situation présente ; vous trouverez une seconde mère plus tendre & plus sensible que celle qui vous abandonne à votre mauvais sort ; en un mot, ô Minette ! vous me rendrez heureux.

Mélicourt s'arrêta dans cet endroit, fixa tendrement ses yeux sur moi en attendant ma réponse : je fus long-temps à rêver, un trouble extrême m'agitoit : que ne souffre-t-on point dans de pareilles occasions ! j'étois incertaine, & je ne pouvois me décider : mon amant s'apperçut aisément de mon incertitude, il continua de me représenter les raisons les plus vives & les plus puissantes pour me persuader ; il me rappella l'état dans lequel le peu de tendresse de mes parents m'avoit mise, si indigne de ce que j'étois née, & si peu convenable aux devoirs du sang ; il n'oublia pas de me faire sentir que j'étois une victime qu'on sacrifie à des intérêts aussi frivoles que ceux dont

il avoit été queſtion, qu'en un mot j'étois perdue ſi je ne prenois une mâle réſolution; qu'on m'obligeroit bientôt à recevoir le voile; que ma profeſſion s'enſuivroit, & qu'après ce pas il n'y avoit plus rien à eſpérer. Il me tint pluſieurs autres diſcours ſemblables, auſſi forts & auſſi poſitifs, & me fit ſi bien concevoir la dureté qu'on avoit de me rendre malheureuſe pour une ſœur qui ne devoit pas être plus chère que moi, que je me déterminai ſur-le-champ. Retirez-vous, mon Berger, lui dis-je, je crains qu'on ne ſe défie enfin d'une auſſi longue converſation : trouvez-vous ici demain à la même heure, je vous promets une réponſe poſitive, & j'imagine que vous aurez lieu d'en être content.

Je rentrai dans la maiſon avec une agitation aiſée à concevoir. Mon averſion pour le Cloître embraſſoit avec joie le moyen honnête qu'on me propoſoit pour en ſortir : mais, d'un autre côté, je trouvois le pas ſi gliſſant, que je ne pouvois m'y réſoudre. Nonobſtant le peu d'éducation que j'avois eue, le ſang ſuppléoit, & la voix de ma naiſſance me parloit intérieurement. Il me ſembloit que c'étoit pécher contre la vertu & la bienſéance, que de quitter un lieu où l'on me vouloit, pour ſuivre un jeune-homme que ſa paſſion aveugloit peut-être; je paſſai le reſte du jour & la nuit ſuivante dans l'incertitude. Enfin l'amour & la haine du Couvent l'emportèrent; je crus être excuſable envers ceux qui m'avoient donné le jour, puiſque non-ſeulement ils ne m'avouoient pas pour leur fille, mais qu'ils uſoient bien plus d'une rigueur ſans pareille. Toutes ces conſidérations peſées, je penchai du côté qui m'appelloit à la félicité, les avantages qu'on me propoſoit, me parurent ſolides : un père & une mère me refuſoient ce nom, j'en trouvois d'autres qui me l'offroient ſans l'avoir mérité; je ne me diſois pas que le mari ſeul triomphoit. Quoi qu'il en ſoit,

je me livrai entièrement à ces flatteuses idées, & je ne songeai plus qu'aux moyens de sortir sans éclat du Couvent fatal.

De quoi l'amour n'est-il pas capable? quelque difficile qu'il fût d'échapper sans qu'on s'en aperçût, cet embarras ne me fut d'aucune difficulté; l'expédient se conçut sur-le-champ, & il me frappa. Je m'étois toujours plue avec la Tourière: elle étoit badine, aimable, & son emploi portoit avec lui la dissipation; je ne la quittois guère, & je me réjouissois des allées & des venues qui se faisoient au tour, aussi-bien que des nouvelles qui s'y disoient: il m'arrivoit même souvent de répondre pour la Tourière, & d'ouvrir les portes avec elle, lorsque les besoins de la maison l'exigeoient.

Les clefs de la clôture étoient attachées dans un parloir, dont la grille donnoit dans la chambre des Tourières du dehors; il m'arrivoit souvent de me trouver seule à la porte; je savois les êtres à merveille: ce fut sur cette idée que je formai ma résolution.

Mélicourt fut exact au rendez-vous que je lui avois donné, je lui fis part de mes idées: il hésita sur la crainte qu'il avoit que je ne fusse surprise dans l'exécution, ce qui étant, nous auroit mis dans le cas de ne pas retrouver une occasion prochaine, ou de me faire enlever de nouveau par mes parents. Il prétendoit qu'il étoit plus convenable d'attendre à la nuit: je lui en fis concevoir la difficulté, la règle étant que, dès qu'elle étoit venue, la Tourière reportoit les clefs de la clôture dans la chambre de la Supérieure. Je le rassurai, & lui fis remarquer que, pourvu qu'il tînt sa chaise prête à quelque distance de la porte du Couvent, & que le Postillon fût toujours en état de marcher, il me seroit aisé de me jetter dans la voiture; & qu'étant dans un village, il n'y auroit pas à craindre que nous fussions arrêtés,

quand même on s'appercevroit dans le moment, de ma fuite ; que le seul instant critique étoit l'ouverture de la porte ; mais que puisque j'avois tant fait que de me déterminer, je prendrois des mesures si justes, & le temps si favorable, que je ne serois pas prise sur le fait. Mélicourt convint de la facilité de cette exécution, il en fut transporté. Nous nous quittâmes après avoir pris ces mesures, & dès le même jour il se tint prêt : je ne pus trouver un moment favorable ; & selon nos conventions, la chose fut remise au lendemain.

Je passai la nuit dans les inquiétudes les plus cruelles, je ne me couchai point. Ce qui m'avoit paru si aisé dans la spéculation, me sembla alors plus difficile dans la pratique. Ce qui me consola, c'est que je n'étois en aucune façon soupçonnée ; & comme je me levois ordinairement tard, je résolus de profiter du temps que l'on seroit à Matines. La Mère Tourière avoit coutume de n'y jamais manquer, & son usage étoit, avant que de s'y rendre, de mettre dans le tour des Tourières du dehors, la clef de la première porte, pour leur donner la liberté de faire les affaires de la maison. J'avois entre-ouvert la porte de ma cellule, pardevant laquelle la Mère Tourière étoit obligée de passer ; je l'entendis au bruit de ses clefs, & je la reconnus ; je lui laissai le temps de faire ses affaires, & d'aller au Chœur ; & dès que je crus qu'elle y étoit, je me rendis au parloir. Vous devez juger de ma joie de reconnoître les clefs, je m'en saisis, & j'eus bientôt ouvert la porte de la clôture ; j'eus la précaution de la fermer après moi & d'emporter les clefs, afin d'avoir le temps de joindre mon amant, ayant tout lieu de craindre alors que je n'eusse été apperçue par une vieille Tourière, qui étoit déjà levée, & qui avoit demandé deux fois qui c'étoit, & que j'avois entendu sonner,

inquiète sans doute de ce que je ne répondois pas.

La prudence que j'avois eue de refermer la porte, fut mon salut. J'aurois été reprise infailliblement par le temps que je fus obligée de mettre pour ouvrir la porte de la rue, dont la serrure étoit extrêmement difficile. Les Religieuses étoient accourues, & par une fenêtre ayant reconnu mon intention, crioient au secours : heureusement qu'il étoit matin, & que personne ne passa dans ce moment. Mélicourt alerte, comme vous devez vous l'imaginer, accourut avec un Valet à la porte, & faisoit ses efforts pour la jetter à bas. Le courage me reprit, le voyant si près de moi, & m'ayant donné l'idée de me servir d'une seconde clef, pour avoir la force de tourner celle qui étoit dans la serrure, elle s'ouvrit tout-d'un-coup : j'en fis un cri de joie ; je me jettai entre les bras de Mélicourt, avec un tremblement cependant universel. Les Religieuses, au désespoir de cet enlèvement, continuèrent leurs cris, & nous les entendîmes encore bien loin du Village. Nous courûmes toute la journée sans nous arrêter, & nous couchâmes dans un Village Français où nous étions à l'abri d'être pris. Le Chapelain dont Mélicourt m'avoit parlé, nous attendoit dans cet endroit ; & selon les mesures prises, il fit avertir le Curé, qu'il avoit dessein de dire la Messe le lendemain, au point du jour, avant que de partir ; & sous ce prétexte, il nous maria en présence de quatre Payſans qui servirent de témoins, & qui signèrent un acte de célébration (tenu tout prêt), sans y entendre de finesse. Nous partîmes ensuite avec une satisfaction mutuelle, & de mon côté, très-tranquille de suivre un époux que j'aimois, & de concilier mon inclination avec mon devoir.

Le Valet-de-chambre, qui étoit à cheval, prit les devants & arriva avant nous à M.... où il prévint Monsieur & Madame de Mélicourt, de

ce qui s'étoit passé. Je fus reçue avec une bonté qui me fit oublier aisément le peu de tendresse de mes vrais parents. Je fus traitée de fille, & de fille bien-aimée. Tout le monde m'adoroit dans cette maison, & j'eus tous les lieux du monde de bénir mon sort : mais hélas ! que les revers furent cruels ! c'étoit une bonace qui devoit être suivie de la plus affreuse tempête ! Ah ! je n'y puis songer sans frémir d'horreur ! Monsieur de Mélicourt, qui souhaitoit cependant que je fusse reconnue ce que j'étois, & qui trouvant de l'avantage à mon alliance, à cause du bien considérable qui devoit me revenir, en cas qu'elle fût ratifiée, & qui en avoit peu, mit toutes mes affaires en ordre ; & selon les instructions que j'avois données, orna sa requête de témoignages valables. Il avoit été trouver lui-même le Jardinier & la Jardinière, chez lesquels j'avois été nourrie, & chez lesquels j'avois passé pour leur fille. Pour ne point effrayer ces bonnes-gens, il avoit feint de venir de la part de Madame de ***, & dans l'intention de les faire tomber plus aisément dans le panneau, il leur avoit donné de l'argent, comme un surcroît de récompense des soins qu'ils avoient pris de moi. Pendant la conversation qu'il eut avec eux à ce sujet, deux témoins très-honnêtes gens, avec lesquels il n'avoit aucune relation, avoient été mandés & apostés. Mes prétendus parents, qui ne se défioient de rien, & qui crurent Monsieur de Mélicourt l'Intendant de Monsieur & de Madame de ***, ne firent point de mystère avec lui, d'une chose dont il paroissoit si bien informé : il eut enfin tout lieu d'être content de son voyage ; mais son exactitude à mettre les choses dans les règles, nous perdit ; il leva le masque, lorsqu'il eut appris de ces gens, ce qu'il desiroit, il oublia sa qualité d'Intendant, & prit celle de Commissaire, en les obligeant de signer une reconnoissance,

comme je n'étois point leur fille, mais bien celle de Madame de ***. Le Jardinier connut alors, auſſi-bien que ſa femme, qu'on leur avoit tiré les vers du nez; & dans la crainte que ma mère ne leur en marquât ſon reſſentiment, ils ne furent pas plus tôt libres, qu'ils coururent la prévenir. L'inquiétude dans laquelle mon père étoit de ma fuite, & qui faiſoit ſous main des perquiſitions pour ſavoir ce que j'étois devenue, revint de la ſurpriſe qu'elle lui avoit cauſée, au rapport du Jardinier: il apprit bientôt le reſte de l'aventure & le nom de mes protecteurs L'affaire lui parut d'une trop grande conſéquence pour ſouffrir aucun délai: il prit la poſte ſur-le-champ, & il fut à la Cour pour prévenir tout ce qui pouvoit en arriver.

Cependant le père de mon mari ayant mis mes affaires en règle, m'envoya avec ſon fils dans une terre à deux lieues de chez lui; il avoit cru devoir cacher notre mariage, & ne vouloit le déclarer qu'à l'extrémité: il craignoit le grand jour de la Ville & des viſites, dès qu'il ſe déclaroit pour nos intérêts: ce n'eſt pas à moi à décider s'il prit le mauvais parti; ſi j'en dois juger par les ſuites, il ne pouvoit en prendre un plus cruel; peut-être qu'une conduite différente nous auroit fait éviter à Mélicourt & à moi un ſort auſſi malheureux. Mais, que dis-je! eſt-il des endroits à l'abri des ordres ſouverains?

Une nuit que nous dormions tranquillement, nous fûmes réveillés par nos gens, qui vinrent ſe jetter en pleurs dans notre chambre: Ah! nous dirent-ils, de quel malheur ne ſommes-nous point menacés! le château eſt rempli d'Archers; celui qui les commande, dit qu'il eſt ici de la part du Roi. Pendant ce diſcours, deux Exempts entrèrent; chacun d'eux nous ſignifia ſes ordres. Mon cher mari voulut ſe défendre: mais hélas! que pouvoit-il contre vingt hommes? Je jetai des cris

affreux, je gémis, je pleurai, rien n'attendrit ces barbares: ils nous séparèrent l'un de l'autre. Je ne sais ce qu'ils firent de mon époux, pour moi je fus amenée ici, où les premières personnes qui parurent à mes yeux, furent mon père & ma mère: la colère étoit peinte dans les yeux de l'un, & les pleurs mouilloient le visage de l'autre. Petite fille, me dit mon père avec dureté, il vous sied bien de tramer contre ceux qui vous ont tirée du néant, & de recourir à la calomnie, pour être libertine, & pour vous donner un mari: il n'y a que deux partis pour vous, petite créature, celui de prendre le voile demain, ou de périr. En disant ces mots, il me menaça de la main: Souvenez-vous de ce que je vous dis, ajouta-t-il, & que si dans deux jours vous ne demandez à être Religieuse, & que vous jasiez, comme vous avez déjà fait, vous ne trouverez pas en moi un protecteur, mais un bourreau. En achevant ces mots, il me conduisit à la porte de la clôture, parla à l'Abbesse à l'oreille, après quoi il s'éloigna.

Je ne vous répéterai point les chagrins & les reproches que j'eus à essuyer de la Supérieure: outrée du premier tour que je lui avois joué en me sauvant de la maison, elle ne cessoit point de me tourmenter, & me disoit à tous moments, que le meilleur parti que j'avois à prendre, étoit d'obéir aveuglément; que Monsieur de *** étoit sans miséricorde, & qu'il falloit, dès que j'aurois pris le voile, que je me conduisisse si différemment, qu'on pût oublier la vie que je venois de mener. Je passai la nuit & le jour suivant dans la douleur la plus amère, & le troisième l'on me fit Religieuse.

Je ne sais, ma chère Demoiselle, continua Sainte Agnès (c'étoit le nom de cette aimable fille), ce qui s'est passé depuis ce temps, ni ce qu'est devenu M. de Mélicourt: ce qu'il y a de certain & de plus cruel, c'est que l'année étant

écoulée, mon père (que je ne devrois pas nommer tel, à cause de sa barbarie) se rendit ici le jour qu'elle finissoit, & m'ayant fait appeller, & s'étant enfermé avec moi, il me dit avec un ton dont le souvenir me glace encore d'effroi, que si je ne faisois Profession le lendemain ou le jour d'après, il viendroit me chercher, & qu'il avoit des moyens assurés de se venger de ma désobéissance.

Enfin, que vous dirai-je de plus? Je suis liée pour jamais; depuis ce cruel sacrifice, je languis & je soupire : on m'a rendu la vie plus douce, il est vrai, parce que l'on ne me craint plus; mais que pourroit-on jamais faire qui pût me dédommager des tourments que j'endure? Je dissimule, & je porte dans mon cœur toute la force de mes premiers engagements. Etat affreux! ma Religion condamne mes regrets; je suis malheureuse pour le reste de mes jours, & je suis dans le doute horrible de mon salut. En achevant ces mots, la triste Sainte Agnès se mit à pleurer amèrement. Epoux de mon cœur, s'écria-t-elle! pourquoi ne prononcerai-je plus ce nom acquis à la face des Autels? Ah! ton image m'est trop chère, pour l'effacer de mon ame! Les sanglots lui coupèrent la parole. Je fus touchée jusqu'au vif de ce spectacle; ma situation présente m'attendrit & me fit partager ses peines; je fis mes efforts pour la consoler, & je lui donnai tant de marques de mon amitié, que je parvins au point de calmer sa douleur.

La confidence que venoit de me faire Sainte Agnès étoit trop délicate & trop entière, pour que je ne lui prouvasse pas combien j'y étois sensible; ce fut en lui ouvrant mon cœur & en ne lui cachant aucun de mes secrets : elle fut touchée de ces marques sincères de mon attachement, & convint de mes peines; mais, aimable Jeannette, continua-t-elle, elles peuvent changer; vous avez encore le plaisir de pouvoir

espérer : hélas ! il n'en est pas de même de ma situation, tout est perdu dans la vie pour moi : la mort, qui peut finir les tourments de tout autre, n'est qu'une porte ouverte à une infinité de supplices ! Quel devoir dois-je remplir ? Suis-je femme ? Suis-je Religieuse ? que dis-je ! je suis l'une & l'autre à-la-fois. Mais ! interrompis-je, que n'avez-vous fait valoir vos engagements à Monsieur de ***, lorsqu'il voulut vous obliger de prendre le voile ? Y ai-je manqué, reprit Sainte Agnès ? ne le savoit-il pas ? De quel nom l'appelle-t-il, cet hymen ? De chanson & de désordre : mais, du moins, répliquai-je encore, vous deviez protester de force & de violence. Eh ! l'ai-je pu, ajouta cette pauvre fille ? Pendant le temps de mon Noviciat, j'ai été gardée à vue : de quoi m'auroit servi après ma Profession, de me rebeller contre une chose si bien cimentée ? qu'à me faire traiter avec plus de dureté.

Je convins de la rigueur du sort de Sainte Agnès : ses malheurs m'attachèrent à elle au point, & je devins si intimement son amie, que je ne la pouvois quitter ; je trouvois une douce consolation dans nos confidences mutuelles ; mais ce soulagement me fut bientôt ôté, & je ne tardai pas à éprouver que le sort n'étoit pas encore las de me persécuter.

Quoiqu'on ne doive ajouter aucune foi à mille petites superstitions qui se glissent parmi les jeunes personnes, je ne pus cependant m'empêcher d'être frappée d'un rêve que je fis dans ce temps, & que le hazard a rendu le présage de ce qui m'est arrivé dans la suite.

Une Pensionnaire nommée de Renneville, cadette de sept sœurs, dont la mère avoit épousé en secondes noces un jeune-homme qui n'avoit rien, ne pouvoit s'accoutumer à l'usage qui fait tous les jours des Religieuses. Dans le cas où elle étoit, son antipathie mortelle pour le Couvent lui

faisoit imaginer qu'elle ne devoit pas y rester ; confirmée par le goût qu'elle avoit pour être mariée, depuis le matin jusqu'au soir, elle ne se dissipoit que par les idées qui la promenoient dans le monde, & sa vivacité extrême la faisoit recourir aux secrets qu'une orgueilleuse ignorance a forgés pour pénétrer dans l'avenir. Sainte Agnès & moi voyions cette fille avec plaisir ; elle étoit de nos promenades & de nos récréations, & sans être de notre confidence, nous ne laissions pas d'en user avec elle avec beaucoup de franchise, c'est-à-dire, que nous ne lui cachions point notre aversion pour le Cloître ; nos conversations ne rouloient que sur notre impatience d'en sortir, fondée le plus souvent sur le plus chimérique espoir ; il ne se passoit point de jour que Renneville ne nous communiquât quelques idées à ce sujet. Malgré la défense formelle de se servir des cartes, elle en avoit un jeu qu'elle consultoit tous les jours, & dans lequel elle prétendoit deviner ce qui devoit lui arriver. Elle supposoit encore qu'elle avoit des secrets infaillibles pour tirer sur les songes, des conséquences certaines de l'avenir. Quoique Sainte Agnès & moi ne donnassions pas dans ces visions, nous ne laissions pas de nous en amuser : sa première occupation, dès le matin, étoit de nous apprendre le rêve qu'elle avoit fait la nuit ; ensuite elle nous demandoit les nôtres, & puis elle les expliquoit à sa fantaisie ; lorsque nous voulions la mettre en colère, ce qui nous arrivoit, quand Sainte Agnès & moi voulions être seules, nous n'avions qu'à lui dire que nous ne croyions pas un mot de ce qu'elle nous disoit ; c'étoit aussi la mortifier par l'endroit le plus sensible.

Un soir que nous rêvions tristement au coin de mon feu, Sainte Agnès & moi, de Renneville entra dans ma chambre, avec un air aussi satisfait, que si elle nous eût apporté les meilleures nou-

velles : Pour le coup, s'écria-t-elle, en nous embrassant, vous ne me traiterez plus de folle, j'ai un secret infaillible, immanquable pour savoir par un rêve, tout ce qui nous arrivera à chacune de nous: Dieu, que j'en suis aise! continua-t-elle, en frappant des mains & en sautant. Nous ne pûmes nous empêcher de rire du transport avec lequel elle s'exprimoit : ne badinez pas, ajouta-t-elle, quand vous saurez ce qu'il faut faire, je gage que vous serez ravies : tenez! s'écria-t-elle, en tirant un livre de sa poche, voici de quoi il est question, cela est imprimé, jugez si l'on doit en avoir aucun doute. J'ouvris le livre, il étoit intitulé : *Traité des songes & leurs interprétations, avec les secrets dont on doit se servir pour les exciter.* Il y en avoit de plusieurs sortes; j'en rapporterai une dont nous fûmes obligées de nous servir par complaisance.

Il falloit être deux fois vingt-quatre heures sans souper, le troisième jour ne point dîner; le même soir, prendre pour nourriture un gâteau d'une demi-livre de farine sans sel, & au lieu de beurre, pour le pétrir, de la graisse d'une poule noire, & de l'eau de pluie.

La poule noire avoit frappé de Renneville; sur ce préjugé, elle garantissoit le secret infaillible : il fallut absolument en faire l'essai; nous prétextâmes chacune, en différents jours, des indispositions, pour nous dispenser du Réfectoire. Sainte Agnès fut la première qui accomplit le mystère; elle avoit fait, à ce qu'elle nous dit le lendemain, le rêve le plus positif. Voyez, s'écria de Renneville, en m'adressant la parole, la force de ce secret! fort bien, repris-je; mais écoutons jusqu'au bout. La Pensionnaire fut bien attrapée, lorsque Sainte Agnès ajouta qu'il étoit bien vrai qu'un songe intéressant l'avoit agitée toute la nuit, mais qu'à son réveil, elle ne s'étoit pas souvenue de la moindre chose. Cela devoit me dégoûter de tenter

l'aventure ; mais, pour avoir la paix, il fallut consentir à l'essayer à mon tour : la faute fut rejetée sur ce que Sainte Agnès avoit bu deux fois après le gâteau, & qu'il étoit spécifié que ce ne devoit être qu'une : j'observai à la lettre l'ordonnance.

Je ne rêvois guère d'ordinaire ; cependant je le fis la nuit en question, soit que mon imagination fût échauffée, ce que je crois plus vraisemblable, ou que le secret fît son effet. Je fis un rêve dont je me souviendrai toute ma vie ; il est si suivi & si singulier, que j'ai cru devoir le rapporter ; ma raison le regarde comme un pur hazard, mais ce hazard a cependant un parfait rapport à tout ce qui m'est arrivé depuis.

Il me sembloit que j'étois hors du Couvent, dans un chemin difficile & très-épineux ; dans l'embarras où j'étois d'y marcher, mes yeux cherchoient un endroit plus favorable pour le faire ; un sentier derrière une haie se fit entrevoir, & je souhaitois avec impatience de le gagner ; j'avançai quelques pas, mais plus j'allois en avant, & plus je m'embourbois : cependant l'espérance d'arriver à ce sentier, me fit mépriser les obstacles qui s'y opposoient ; je n'en ferois cependant pas venue à bout, sans un inconnu, qui survint ; il étoit dans ce même sentier, & sans me parler, il me montra au doigt, un passage par lequel j'y arrivai ; dès que j'y fus, il marcha devant-moi, & tournoit de temps-en-temps la tête en souriant : son habit étoit noir, & sa physionomie si douce, que je le suivois avec confiance.

Nous avions fait environ une demi-lieue de cette manière, lorsque nous rencontrâmes un ruisseau fort large qui coupoit le sentier en deux ; il n'étoit pas possible de gagner l'autre côté, sans passer au travers, & la crainte que j'avois de l'eau, qui étoit fort rapide, me retenoit sur les bords.

Cet obſtacle ne retint pas l'inconnu; je le vis paſſer, & il me ſembloit qu'il marchoit ſur les eaux; dès qu'il fut de l'autre côté, il m'appella, & il m'invita à ſuivre ſon exemple; je n'oſois, la frayeur de me noyer m'en empêchoit. Je remontai ſur les bords, eſpérant de trouver un paſſage; mais plus j'allois en avant, & plus le torrent s'élargiſſoit: je revins ſur mes pas, & j'allois enfin le franchir; l'Inconnu m'y convioit avec les ſignes les plus flatteurs, lorſque j'entendis une voix dans les airs, qui me dit ces paroles: *Jeannette, Jeannette, prenez garde à vous, ſi vous paſſez le ruiſſeau, un monſtre vous dévorera.* Je levai les yeux au Ciel, & je vis dans un nuage, qui ſe déroboit à mes yeux, une femme dont le regard étoit majeſtueux; il me ſembloit qu'elle étoit ſur la pouppe d'un vaiſſeau: il y avoit des banderoles que le vent agitoit, où étoient écrits ces mots: *ſans la vertu, on ne peut arriver au port;* dans un inſtant tout diſparut.

Je jetai triſtement les yeux ſur le ruiſſeau, l'homme dont j'ai parlé, redoubloit ſes inſtances pour me le faire paſſer; mais frappée de cette voix, je tournai le dos avec précipitation, & retournai ſur mes pas: la curioſité me fit regarder derrière moi lorſque je fus éloignée, dans la crainte que je ne fuſſe ſuivie; mais quel fut mon étonnement! quelle métamorphoſe! Au lieu de l'Inconnu, je vis un monſtre affreux qui me pourſuivoit, & ſembloit vouloir me dévorer; j'en fus ſi effrayée, que je m'enfuis avec de nouvelles forces.

Lorſque je fus bien éloignée, & que je me crus hors de danger, je retournai encore la tête de ce fatal côté. Au lieu d'un ciel ſerein & brillant qui paroiſſoit devant moi, je vis à la place d'un ruiſſeau, un brouillard épais & noir, qui exhaloit une odeur empeſtée; des éclairs ſillonnoient de temps-en-temps à travers les nuages, avec des éclats de tonnerre ſi bruyants, que je

recommençai à recourir avec de nouveaux efforts.

A mesure que j'avançois, le sentier s'élargissoit : j'arrivai enfin à une Prairie riante & émaillée de mille fleurs ; un palais magnifique & d'une structure pompeuse en terminoit la vue. Dieu merci, m'écriai-je, me voilà donc à la fin de mes peines : ce Palais est habité, on m'y recevra peut-être. J'avançai dans cette confiance jusqu'au bâtiment ; mais quelle fut ma surprise de n'y point trouver de portes ; je tournois alentour, & nulle ne s'offroit à mes yeux, la nuit baissoit, l'idée du monstre que j'avois vu, m'alarmoit ; je vais, disois-je, en être dévorée, & je pleurois amèrement.

J'étois dans cette perplexité, lorsqu'un mouton plus blanc que la neige, enjolivé de rubans & de fleurs, vint me caresser : il étoit si doux & si prévenant, que je le flattois avec plaisir ; il paroissoit charmé de mes complaisances ; mais quel fut mon étonnement, lorsqu'il me parla, & qu'il me dit ! *Suivez-moi, Jeannette, je vais vous faire entrer dans un Palais où vous trouverez la félicité.* Hélas ! repris-je, charmant mouton ! comment cela se pourroit-il ? (croyant qu'il me parloit de celui près duquel j'étois) j'en ai cherché vainement la porte ? *Suivez-moi*, continua-t-il, *je vais vous la découvrir.* J'obéis, & ce ne fut pas sans étonnement que nous laissâmes à côté, le beau Palais où mes vœux aboutissoient.

Je n'avois pas vu un corps-de-logis qui en étoit peu distant, & dont nous prenions le chemin ; mais ce bâtiment étoit aussi affreux que celui dont je viens de parler étoit beau ; les murailles en étoient noires, & la porte extrêmement grande, par laquelle il entroit perpétuellement du monde, sans que j'en visse ressortir personne : ce coup d'œil m'intimida, & je m'arrêtai. Le beau mouton fit tout ce qu'il put pour m'engager à passer outre. Ce n'est pas là, répondis-je à ses discours flatteurs, le beau Palais ; je ne veux pas entrer dans celui-ci.

Le mouton, connoiſſant qu'il ne pouvoit rien gagner ſur moi, ſe leva ſur les pattes de derrière : *Puiſque la douceur ne peut rien ſur toi, il faut donc me montrer tel que je ſuis ;* en prononçant ces mots, ſa toiſon ſe changea en poil d'un brun roux, extrêmement hériſſé ; ſes yeux ſi doux s'allumèrent & devinrent furieux. Qu'on juge de mon effoi ! je reconnus le monſtre qui m'avoit pourſuivie ; il ſe jeta avec fureur ſur moi, tout retentit de mes cris affreux.

J'allois devenir ſa proie, lorſqu'une voix perçante ſuſpendit ſa fureur : *Arrête ! ennemi fatal*, s'écria-t-elle ! *Jeannette n'a pas voulu d'elle-même entrer dans ton Palais : tu n'as plus aucun droit ; retire-toi, ô vice ! les épreuves ſuffiſent ; le mien ſera dorénavant ſon aſyle.* Ces mots prononcés, la même Divinité que j'avois vue dans les airs, s'eſt apparue ; elle ſe couvrit le viſage, & ſembloit ſe parer de la vue du redoutable monſtre. Elle me tendit la main, & me conduiſit au Palais deſiré ; nous y entrâmes par un petit eſcalier fort roide qui avoit échappé à mes recherches : je me trouvai bientôt dans un Temple ; tout y reſpiroit la douceur & la joie ; la Vertu y préſidoit ; ſa Cour étoit peu nombreuſe, mais choiſie & brillante ; l'on y goûtoit les plus ſolides plaiſirs, cependant il me ſembloit que j'y deſirois quelque choſe ; mais, ô ſonge flatteur ! mes vœux furent bientôt comblés, la Sageſſe me prit par la main, & me conduiſit à l'Autel : qu'y vois-je, grand Dieu ! Le Marquis, mon amant ! nos mains ont été unies ; mais, ô prodige ! une ſi grande douceur s'empara de mon ame à cet inſtant, que mon cœur n'y pouvant réſiſter, je crus que je mourrois, & je me réveillai en ſurſaut.

Ce rêve me fit une telle impreſſion à mon réveil, que je fus plus de deux heures à y réfléchir. Sainte Agnès & de Renneville entrèrent dans ma chambre, me ſurprirent en cet état : je gage, me

dit cette dernière, que vous avez rêvé, & que vous n'avez pas oublié votre songe. Je ne crus pas devoir lui en faire part; je réservai cette confidence pour ma bonne amie, & je m'excusai, comme elle, sur un parfait oubli. Vous êtes des dissimulées, nous dit-elle, je m'en apperçois assez; le secret est bon, & vous en avez ressenti les effets; mais vous vous cachez: eh bien! continua-t-elle, avec un air de dépit, je l'éprouverai, moi, dès ce soir; & pour vous punir de votre défiance, je suivrai votre exemple, & sortit en prononçant ces mots. Elle étoit quelquefois si étourdie, & commençoit à nous gêner si souvent, que nous ne fûmes pas fâchées qu'elle nous laissât en repos.

Dès que nous fûmes seules, je racontai à Sainte Agnès le rêve que j'avois fait: elle en fut surprise, & me dit qu'il devoit signifier quelque chose; vous aurez du chagrin, poursuivit-elle: mais vous serez heureuse au bout d'un temps. Hélas! il n'en est pas de même de ce qui me regarde; je n'ai plus rien à espérer, & je ne dois m'attendre qu'à de continuelles souffrances: je tâchai de dissiper cette idée. Cette pauvre fille avoit les larmes aux yeux; pour la distraire, je lui fis écrire mon rêve: nous nous occupions souvent l'une & l'autre à coucher sur le papier nos aventures, & cet amusement avoit l'art de nous distraire de nos chagrins.

Un matin que Sainte Agnès & moi raisonnions sur le malheur qu'a une fille d'être sacrifiée à l'intérêt ou à la passion de ses parents, de Renneville entra, & vint interrompre ces réflexions en nous apprenant qu'il venoit d'entrer dans la maison une grande Demoiselle qui avoit l'air fort triste; vous verrez, continua-t-elle, que c'est quelque nouvelle victime; il est aisé de le remarquer par la douleur qui paroît dans ses yeux. Nous étions si accablées, Sainte Agnès & moi, que nous fîmes

peu d'attention à la nouvelle que Renneville nous apprenoit ; je n'avois garde d'imaginer l'intérêt que j'y devois prendre.

Renneville, qui ne demeuroit pas long-temps en place, ne nous voyant point en humeur de causer avec elle, sortit : nous reprîmes notre conversation ; Sainte Agnès, plus pressée qu'à l'ordinaire de ses chagrins, m'avoua naturellement qu'elle ne se sentoit plus la force d'y pouvoir résister ; je pris delà occasion de lui dire qu'étant dans ces sentiments, elle avoit tort de ne pas prendre des précautions pour les faire cesser, qu'il falloit les consulter, ou pour mieux dire, tenir des lettres prêtes, afin que, si l'on trouvoit une occasion favorable, elle pût s'en servir pour les faire tenir à M. de Mélicourt, qui avoit paru se montrer si ardent pour ses intérêts. Elle sembla soulagée de ce conseil, & me pria de l'aider à écrire ce détail, ce que je fis ; elle y joignit une protestation de ses vœux ; précaution heureuse que nous prîmes, sans pouvoir imaginer que je devois un jour y donner lieu, & que nous étions à la veille d'être séparées.

A peine Sainte Agnès avoit-elle cacheté son paquet, que la cloche du Réfectoire sonna ; nous nous levâmes avec précipitation pour nous y rendre, nous avions été déjà grondées plusieurs fois d'y être venues tard : je fus à mon ordinaire me mettre à la table des Pensionnaires ; la Demoiselle dont Renneville nous avoit parlé, y étoit, sa politesse la fit lever lorsque j'approchai ; mais, o Ciel ! que vois-je ? qu'on juge de ma surprise & de mon étonnement ! Le cœur me battit, reconnoissant en une grande fille, une personne que j'avois si peu raison d'aimer, enfin Mademoiselle Delbieu.

Je devins pâle à cette reconnoissance, un tremblement universel m'agita tout le corps, je me laissai tomber sur ma chaise, tout le monde s'empressa à me secourir ; j'étois aimée, & les Reli-

gieuſes comme les Penſionnaires accoururent : Mademoiſelle Delbieu fit comme les autres, elle m'avoit méconnue ; mais à peine eut-elle jeté les yeux ſur moi, qu'elle me remit. Que vois-je ? s'écria-t-elle, grand Dieu ! c'eſt Jeannette ! qui l'eût cru ! ah ! je ne ſuis pas ſi ſurpriſe ſi mon frère ſe meurt ; en diſant ces mots, elle ſortit comme une folle ; en s'écriant que j'étois une malheureuſe, & que j'étois cauſe que ſon frère avoit été aſſaſſiné, & remplit toute la Maiſon, de ſes larmes & de ſes cris.

Avant d'aller plus loin, il me ſemble qu'il eſt à-propos de rapporter la raiſon pour laquelle cette Demoiſelle ſe trouvoit dans le même Couvent où j'étois.

Un des valets du Chevalier Delbieu, ayant été témoin du malheur qui lui étoit arrivé, prit la poſte, & fut en informer Madame ſa mère. Cette Dame, effrayée du danger que couroit ſon fils, ſe mit ſur-le-champ dans une chaiſe, avec ſa fille, dans l'intention de venir le ſecourir. Une mauvaiſe nouvelle vient rarement ſeule ; elle rencontra à la ſortie du château, un exprès venant de Paris, de la part de ſon Epoux, qui venoit d'être arrêté pour une affaire d'honneur qu'il avoit eue avec un homme de ſa qualité ; il lui demandoit de ne point perdre de temps à partir, pour ſolliciter ſon élargiſſement. Cette Dame ſe trouva accablée de ce ſecond rapport, & ſuſpendue entre ce qu'elle devoit à ſon mari & à la tendreſſe maternelle : ſon inclination ſuivie, elle eût volé vers ſon fils, mais la réputation où elle étoit de n'être pas entièrement bien avec ſon époux (qui ſe ſeroit accrue dans une occaſion auſſi délicate & auſſi preſſante), lui fit prendre le parti d'aller tout droit à Paris. Mademoiſelle Delbieu fut de ſon ſentiment ; mais la tendreſſe qu'elle avoit pour ſon frère, lui fit repréſenter avec tant d'ardeur, qu'il ne devoit pas être abandonné dans le danger où il étoit de

perdre la vie, qu'elle obtint la permission de quitter Madame sa mère, pour aller au château de Madame de G***, à condition que ma Marraine ne se détourneroit point, ne pouvant elle-même la conduire vers son frère, (ce qu'elle auroit cependant bien souhaité), mais ce qui ne pouvoit se faire, sans qu'elle perdît un jour entier à cause de la traverse, devant se rendre le même jour à Paris, selon les lettres pressantes qu'elle avoit reçues. En raisonnant sur toutes ces choses, & en cherchant un expédient pour que l'un ne détruisît pas l'autre; Madame Delbieu se souvint qu'elle avoit été, dans sa jeunesse, Pensionnaire dans le Couvent où j'étois, lequel se trouvant sur la route de Paris, étoit commode pour y descendre sa fille, qui delà, pouvoit prendre une chaise pour aller au château de Madame de G***, qu'elle savoit n'en être pas éloigné.

Le malheur qui me poursuivoit, voulut, lorsque Madame Delbieu arriva, qu'il ne se trouva pas de chaise pour Mademoiselle sa fille; la Supérieure remédia à cette difficulté, en envoyant un exprès au château, qui devoit en amener une; en l'attendant, on fit entrer dans la maison, Mademoiselle Delbieu; on devoit lui donner à dîner en particulier; mais, par une suite de ma fatale destinée, elle souhaita de manger au Réfectoire, & c'est ce qui nous fit rencontrer. Il y a dans la vie, des choses si singulières, produites par le hazard, que, lorsqu'on y fait réflexion, il semble que l'art les ait amenées; effectivement, rien n'est plus extraordinaire que ce qui m'arriva dans cette occasion: quoiqu'il n'y eût rien d'étonnant dans l'arrêt de M. Delbieu, & que l'on ait tous les jours des exemples de pareilles aventures, je n'ai jamais pu revenir de celle-ci, sur-tout dans un temps où j'avois des raisons si fortes d'être cachée. Mais revenons.

Les cris qu'avoit jeté Mademoiselle Delbieu en

en se retirant, donnèrent lieu à une partie des Religieuses, de la suivre pour en apprendre la cause. Son ressentiment contre moi ne m'épargna pas; elle fit mon histoire, n'oublia pas d'apprendre qui j'étois : elle fut ornée de tout ce que la malignité a de plus cruel; ce fut devant la Supérieure & plusieurs Religieuses qu'elle fut contée. Cette Dame fut surprise de ce qu'on lui en avoit imposé à mon sujet, promit à Mademoiselle Delbieu, que puisque les choses étoient ainsi, elle ne tarderoit pas à me renvoyer.

Une chaise étant arrivée le lendemain, Mademoiselle Delbieu partit; pour moi, je passai la journée & la nuit suivante dans l'état le plus violent. L'aimable Sainte Agnès effrayée des foiblesses qui me prenoient de temps-en-temps, usa de tous les soins que la plus tendre amitié inspire. Courage, ma chère enfant, me disoit-elle, vous surmonterez un jour tous ces assauts, c'est moi qui vous le prédis; mais il faut de la patience & de la politique. Si vous vous laissez ainsi abattre, vous donnerez lieu de croire à toute la maison, que tout ce qu'a dit cette méchante Demoiselle, est vrai. Vous ne m'aviez point flatté son portrait; je le trouve encore plus noir: mais consolez-vous, vous êtes aimée ici, & personne ne la croira à votre préjudice. Ah! chère amie, repris-je, que dites-vous? la calomnie n'a que trop d'empire, & fait aisément impression: mais ce n'est pas là ce que je crains le plus, tôt ou tard l'on reviendroit des mauvais discours de mon ennemie; mais de quoi j'ai lieu de trembler, c'est de tout ce qu'ils vont occasionner. Mademoiselle Delbieu arrive au Château de Madame de G***; ses pleurs & sa juste douleur vont m'ôter cette protectrice : tout parle contre moi. Les lettres dont je vous ai parlé que cette Demoiselle avoit écrites à mon sujet, sans parler de l'événement présent, n'ont déjà que trop fait d'impression sur l'esprit de Madame de G***. La manière dont elle

m'a quittée, & l'oubli qu'elle fait de moi aujourd'hui, ne sont-ils pas des présages funestes de ce que j'avance? Oui, continuai-je, en pleurant, pour comble de disgrace, l'on me séparera peut-être de vous : ce couvent autrefois si odieux, devient aujourd'hui l'objet de mes plus tendres desirs, à cause de l'amitié dont vous m'honorez. Sainte Agnès, touchée de ce discours, me prouvoit par ses larmes & par ses caresses, combien elle y étoit sensible, lorsqu'on vint m'avertir que Madame la Supérieure me demandoit. Ah! m'écriai-je, voici le commencement des nouveaux malheurs qui me sont destinés. Je suivis la Religieuse qui m'étoit venu chercher. Sainte Agnès me fit signe qu'elle m'attendoit dans ma cellule. J'arrivai avec une agitation extrême dans la chambre de Madame la Supérieure, que je trouvai environnée de plusieurs Religieuses qui lui parloient avec vivacité. Le silence succéda dès que je parus. Approchez, Mademoiselle, s'écria l'Abbesse dès qu'elle me vit; faites-moi part des raisons que Madame de G*** a eues de me tromper; vous les savez sans doute. Pourquoi feignoit-elle avec moi, & vous supposoit sa nièce? un peu de confiance n'auroit point gâté vos affaires. Je sais les obligations que j'ai à cette Dame, je ne rougis point de les avouer; tout le monde peut ici témoigner que je ne m'en cache point. Les apparences sont que vous êtes fort avant dans sa confiance ; adopter une villageoise pour sa nièce, en est une preuve assez convaincante. Vous êtes interdite à ce qu'il me semble; rassurez-vous cependant, vous me venez de trop bon lieu pour que vous ayiez rien à craindre de ma part; mais ne me mentez pas, il n'y a que votre sincérité qui puisse m'engager à vous garder. Voyez si vous croyez devoir me ménager, sans cela prenez votre parti.

Ce discours prononcé par une bouche respectable, m'en imposa, me fit pleurer, mais ne me

donna pas de confiance : comme il fut long, à cause de cette poitrine sèche dont j'ai parlé, j'eus le temps de faire mes réflexions. Je ne crus pas devoir m'expliquer sans que j'eusse des nouvelles de Madame de G***; il étoit naturel que je me persuadasse qu'à l'arrivée de Mademoiselle Delbieu, elle prendroit son parti ; qu'elle m'écriroit, ou qu'elle m'enverroit quelqu'un. Ces idées me retinrent, & je répondis qu'il étoit vrai que je connoissois Mademoiselle Delbieu ; que je savois qu'elle ne m'aimoit pas ; mais que je ne comprenois rien à ses transports, ni à ses discours ; que je n'avois rien de plus à dire, & que j'étois prête à m'en retourner, si on le vouloit absolument. La Supérieure fut étonnée de ma fermeté ; elle parla à l'oreille d'une Religieuse, ensuite elle me fit signe de me retirer ; ce que je fis avec une profonde révérence, & je regagnai ma cellule, où je trouvai Sainte Agnès qui m'y attendoit avec beaucoup d'inquiétude.

Je la trouvai toute en larmes, & je fus obligée de la consoler à mon tour. L'idée de me perdre, & d'être privée d'une amie telle que moi, l'avoit touchée jusqu'au vif : en effet est-il quelque chose de plus consolant, que de partager sa douleur avec une personne qui s'y intéresse véritablement ? Nous passâmes le reste de la journée dans les réflexions les plus tristes, & nous ne nous séparâmes que fort avant dans la nuit.

Malgré l'accablement dans lequel j'étois, j'allois cependant m'assoupir, lorsque j'entendis quelqu'un qui ouvroit ma porte ; je me mis à trembler, ne pouvant imaginer qui pouvoit y entrer à pareille heure. Dormez-vous, belle Jeannette, me dit Sainte Agnès, en paroissant ? Eh ! mon Dieu ! repris-je, que vous m'avez fait peur ! Je gage, continua-t-elle en souriant, que vous vous attendiez à toute autre chose que moi ; par exemple, un amant dans une pareille conjecture, ne seroit qu'une

aventure ordinaire; mais dans notre hiſtoire, il y auroit plus de difficulté, & d'ailleurs, les hommes d'aujourd'hui ne ſont plus ſi entreprenants. Sainte Agnès enſuite de ces mots s'aſſit ſur mon lit: elle étoit dans une petite coëffure de nuit qui la rendoit charmante; le blanc lui ſeyoit on ne peut pas mieux. Je lui en fis mon compliment. Hélas! reprit-elle, à quoi vous amuſez-vous? cela prouve bien que nous autres femmes, quelque ſoin que nous ayions, nous faiſons aiſément diſtraction au ſolide pour la moindre bagatelle; n'eſt-il pas plus naturel que vous me demandiez pourquoi je viens vous interrompre à une pareille heure? Mon Dieu! repartis-je, ce qu'on n'aime, n'incommode jamais.. Mais vous avez des lettres à la main, auriez-vous reçu quelques nouvelles? Hélas! de qui, continua Sainte Agnès? Ce ſont ces lettres que nous avons écrites enſemble que je vous apporte. Dès que j'ai été dans mon lit, j'ai fait réflexion ſur ce qui s'eſt paſſé aujourd'hui; ce qui m'a fait penſer, ſelon toutes les apparences, que vous ſortirez bientôt d'ici; jugez de l'affliction que cela m'a cauſé: le petit intérêt perſonnel s'eſt joint à ma douleur, j'ai pris mon parti ſur-le-champ, dans la crainte que je ne fuſſe prévenue par votre départ précipité, & je viens vous prier, au cas que je ſois aſſez malheureuſe pour vous perdre, de faire rendre mes lettres dès que vous ſerez tranquille. Je n'attendrai pas ce temps, répondis-je, chère amie; ſi le ſort nous ſépare, ce ſera le premier de mes ſoins; j'ai trop éprouvé par moi-même, les tourments de l'incertitude, pour vous y laiſſer en proie: c'étoit à moi à vous prévenir dans une pareille occaſion; pardonnez à mes chagrins qui m'ont fait oublier cette attention, je ſaurai réparer ce défaut. Sainte Agnès m'embraſſa à ce diſcours, ſatisfaite on ne peut pas plus de mes promeſſes. Nous paſsâmes une partie de la nuit à raiſonner ſur nos affaires, & à m'inſtruire des moyens dont je devois me ſervir pour

rendre sûrement mes lettres, & pour lui en donner la réponse. Je mis en écrit le nom des personnes & le lieu ; après quoi, fatiguée de la veille, Sainte Agnès s'en retourna, & je me laissai aller au sommeil.

Deux jours se passèrent sans que je reçusse aucune nouvelle ; mon inquiétude étoit extrême : le troisième à dix heures du matin, Madame de G*** écrivit à la Supérieure de me remettre à la personne qui lui rendoit sa lettre ; il n'y avoit aucune autre explication, sinon qu'elle la verroit au premier jour. J'étois accourue près de la Supérieure, lorsque je vis arriver l'exprès. Elle secoua la tête à cette lettre, en disant : bon ! voilà bien du mystère : allez, Mademoiselle, allez, me dit-elle, faites votre paquet ; pendant ce temps je répondrai à Madame de G***. Sainte Agnès présente, voulut me suivre ; mais elle eut ordre de rester : l'on craignit sans doute que cette Religieuse ne profitât de mon départ, pour me faire faire ses commissions : mais c'étoit s'y prendre un peu tard ; tant il est vrai qu'il ne faut pas attendre à l'extrêmité pour faire ses affaires.

Je me rendis à ma cellule avec le trouble qu'on peut imaginer ; j'eus bientôt mis ordre à mon départ : delà je retournai chez Madame la Supérieure pour lui faire mes adieux, qu'elle reçut assez froidement. Il n'en fut pas de même de la Communauté, aussibien que des Pensionnaires ; chacune voulut m'embrasser, & me donner des témoignages de son amitié : lorsque le tour de Sainte Agnès vint, elle se mit à pleurer amèrement. Je ne pus retenir mes larmes, à la séparation de cette chère amie ; je lui serrai la main. Jusques-là je n'avois point vu la personne qui venoit me chercher ; elle parut, & je fus consolée à la vue de Christine, cette femme-de-chambre de Madame de G***, dont j'ai parlé dans la seconde Partie, qui m'aimoit si tendrement : malgré tout mon chagrin, je la revis avec plaisir. Ah ! ma chère Chris-

tine, lui dis-je, en montant en chaise, qu'allez-vous m'annoncer? Votre maîtresse a-t-elle encore quelque bonté pour moi? J'ai bien des choses à vous apprendre, reprit cette fille, en répondant vivement aux amitiés que je lui faisois, je vous les dirai dès que nous serons hors du Village. Eh! mon Dieu! s'écria-t-elle, que vous êtes changée! Rien de moins surprenant assurément; je n'avois pas eu un moment de repos depuis que j'étois entrée dans ce Couvent, & les ennuis n'embellissent pas; mais ce qu'il y a de particulier, c'est que si la moindre chose m'abat, la satisfaction la plus légère me remet.

Dès que nous fûmes en pleine campagne, je pressai Christine de satisfaire à sa promesse. Hélas! reprit-elle, je voudrois bien n'avoir rien à vous dire; mais, belle Jeannette, je vous aime trop pour vous rien cacher: je gage que vous ne devineriez jamais la personne qui vous fait sortir du Couvent. Madame de G***, repris-je; Mademoiselle Delbieu. Non, continua cette fille, c'est le Chevalier lui-même; à la veille de mourir, il se repent de tous les maux qu'il vous a faits: il vous demande avec larmes, & connoissant l'aversion de sa sœur pour vous, il lui a fait promettre de vous bien recevoir. Cette Demoiselle, en arrivant, a jeté feu & flammes contre vous. Madame de G*** n'a osé prendre votre parti, tant son emportement étoit extrême: cependant elle est plus calme depuis que Monsieur son frère lui a marqué ses intentions, quoiqu'il soit aisé de démêler qu'elle se contraint, & que le fond de son cœur est ulcéré. Je la connois, repris-je, & je ne m'y fierai jamais. Mais que dit-on de plus, poursuivis-je? que deviendrai-je? que me veut-on? qu'est-il arrivé depuis mon absence? Il est aisé de penser, continua Christine, en me regardant fixement, que vous n'avez pas mis le Marquis en oubli, & que vous serez bien-aise de savoir de ses nouvelles, c'est cependant ce qui

m'eſt défendu poſitivement ; mais l'ordre ſeroit trop rigoureux pour vous: je connois votre diſcrétion, & je vais vous ſatisfaire.

Le même jour que Madame de G*** revint du Couvent que vous venez de quitter ; elle reçut une lettre de Monſieur le Marquis, qui la prioit dans les termes les plus tendres, les plus reſpectueux, de lui donner de vos chères nouvelles, en ajoutant qu'il ſe reſſentiroit un jour, de la protection qu'elle daigneroit vous accorder. Le valet-de-chambre qui avoit ordre de vous voir de la part de ſon maître, & de vous rendre peut-être quelques lettres, n'eut que le temps d'attendre la réponſe de Madame pour s'en retourner, à cauſe de l'empreſſement qu'elle avoit qu'il ne fût pas inſtruit aſſez tôt, que l'affaire qui s'étoit paſſée faiſoit du bruit, craignoit avec raiſon que le moindre retard ne le fît arrêter.

Les preſſentiments de Madame ne furent que trop juſtes. Le même ſoir, un Exempt arriva à minuit, portant des lettres-de-cachet pour arrêter le Marquis, le Chevalier, vous, chère enfant, & tous ceux qui pouvoient être compris dans cette malheureuſe affaire. Le Château & le Village ſubirent l'examen le plus exact ; l'on fouilla juſques dans les endroits les plus ſecrets, dans la confiance où étoit l'Exempt qu'il trouveroit ce qu'il cherchoit. Il voulut enlever le Chevalier Delbieu ; mais ſur le témoignage des Médecins & des Chirurgiens, que ce tranſport lui coûteroit la vie, il dreſſa ſon procès-verbal ; il laiſſa des Archers à la garde du bleſſé, & s'en retourna rendre compte de ſa commiſſion. Monſieur de G*** partit en même-temps ; & ayant employé ſes amis, & rendu compte, de concert avec les familles intéreſſées, l'affaire s'eſt tournée favorablement, & les Archers ont été révoqués. Mais ſi la faveur met à couvert le Marquis & le Chevalier, quoique le premier ait ordre de ne pas reparoître juſqu'à nouvel ordre, elle ne

vous eſt d'aucun ſecours, parce que la Cour ayant été informée que vous êtes la cauſe de ce combat, a ordonné qu'on vous arrêteroit, & que vous ſeriez miſe en lieu de ſûreté. Eh ! mon Dieu, m'écriai-je, je ſuis donc perdue ! ſans doute, c'eſt pour me prendre qu'on me fait ſortir du Couvent ! Non, continua Chriſtine, vous n'avez rien à craindre, les recherches ſont faites, & l'on vous croit bien loin d'ici : tant que vous ſerez chez Madame, vous devez être tranquille. Je ne vous dirai pas les meſures qu'elle a priſes, vous les apprendrez de ſa bouche.

Ce que je puis vous aſſurer, c'eſt que j'ai entendu dire par Madame, que ſans le père de votre amant, il n'auroit pas été queſtion de vous dans tout ce qui s'eſt paſſé. C'eſt lui non-ſeulement qui vous a nommée, mais qui a demandé que vous ſoyez arrêtée. Au déſeſpoir que vous ſoyez échappée, & ſoupçonnant Madame de G*** de vous prêter la main, il lui a écrit une lettre fulminante à votre ſujet, par laquelle il ſe plaint fortement, diſant qu'elle eſt la cauſe par l'aſyle qu'elle vous a donné, des deux affaires qui ont mis ſon fils dans le cas de perdre la vie. Il demande avec inſtance que vous lui ſoyez ſacrifiée ; il offre de payer votre penſion dans un Couvent, & même une dot, s'il le faut, pour vous faire Religieuſe. Et Madame, interrompis-je avec précipitation, que dit-elle ? Je ne ſais, continua Chriſtine ; elle ne m'a point fait part de ſes idées à ce ſujet : mais il n'y a point d'apparence qu'elle vous abandonne ; elle vous aime trop pour cela. Si vous ſaviez combien elle m'a recommandé de bien fermer les glaces de la chaiſe, & de vous faire cacher dès que nous rencontrerions quelqu'un, vous vous tranquilliſeriez ; toutes ſes attentions doivent vous calmer & vous perſuader que ſi elle ne ſe ſoucioit pas de vous, elle ne prévoiroit pas ainſi juſqu'aux moindres bagatelles.

Chriſtine me tint beaucoup d'autres diſcours

semblables pour me rassurer, mais inutilement. Je m'abandonnai entièrement à ma douleur, & je regrettai mille fois dans ce moment, d'être sortie de mon Village : j'appellois père, mère, sœurs & parents. Hélas ! disois-je, mon sort étoit heureux dans le temps que je vivois dans mon paisible Hameau : si je n'avois que de simples plaisirs, mes peines n'étoient pas considérables. Heureux temps! continuai-je, je ne vous verrai plus!

Nous arrivâmes sur ces entrefaites, au Village. Christine, en y entrant, se mit sur mes genoux, & prit toutes les précautions possibles pour me cacher. Le Postillon qui avoit ses ordres, ne nous descendit que dans la dernière cour du Château ; l'on me fit passer ensuite dans le cabinet de Madame ; on étoit allé l'avertir, &, en l'attendant, j'avois un battement de cœur & un saisissement que je ne saurois exprimer.

Vous voilà donc, ma pauvre Jeannette, me dit cette Dame en entrant, & en me faisant relever ; en vérité, votre sort est bien malheureux : je voudrois de tout mon cœur ne vous avoir jamais connue. Vous êtes une bonne enfant, & ne méritez ni ne vous attirez les malheureuses aventures qui vous arrivent ; mais vous m'embarrassez extrêmement. Christine vous a appris sans doute tout ce qui s'est passé, & combien Monsieur le Marquis de L. V. me presse de vous remettre entre ses mains ; je ne sais quel parti prendre à tout cela. Monsieur de G***, d'un autre côté, souhaite que je vous abandonne à ce Seigneur, lequel engage sa parole d'honneur à ce qu'il me marque, que non-seulement il ne vous sera rien fait, mais qu'au contraire il donnera des ordres positifs pour que vous soyez traitée doucement ; nonobstant ses promesses, mon amitié pour vous y répugne. Comment faire ? Ah ! Madame, m'écriai-je, en me jettant à ses genoux, ayez pitié de la pauvre Jeannette : si vous m'abandonnez, je mourrai de désespoir. Quand même je

compterois sur les paroles de Monsieur le Marquis, malgré les raisons qu'il a de se plaindre de moi, n'ai-je pas toute sorte de lieu de craindre de nouvelles aventures? vous connoissez Monsieur son fils, & ce qu'il est capable d'entreprendre. Il n'apprendra pas plus tôt l'endroit où Monsieur son père m'aura renfermée, qu'il fera toutes choses au monde pour me voir, ou pour m'enlever : Ah! Madame, épargnez-moi ces nouveaux malheurs, je vous en conjure : abandonnez-moi plutôt à mon mauvais sort, & me donnez la permission de me retirer dès cette nuit. J'irai me cacher à toute la terre : heureuse si je puis parvenir à m'oublier moi-même! J'y penserai, reprit Madame de G***, en rêvant; en attendant, restez ici; je vais passer chez le Chevalier Delbieu, & savoir s'il est en état de vous recevoir; depuis vingt-quatre heures, il ne fait qu'un cri après vous. Sa sœur, dont Christine vous a parlé sans doute, a fait ce qu'elle a pu pour le distraire de cet empressement; cette contrariété a pensé être fatale à son frère : une syncope l'a saisi, & Mademoiselle Delbieu qui l'aime tendrement, au désespoir d'en avoir été la cause, lui en a demandé pardon avec larmes, & lui a promis qu'en sa faveur elle seroit votre amie, & qu'elle vous recevroit bien. Le malheureux Chevalier transporté de ce retour, l'a embrassée, en disant que tout le monde seroit content dès qu'il vous auroit parlé. Il a fait venir un Notaire qui, à ce qu'on dit, a dressé son testament. Ce pauvre garçon est très-mal; le Chirurgien assure qu'il n'en peut revenir sans un miracle, la fièvre ne le quittant point. Adieu, Jeannette, ajouta Madame de G*** en sortant, dans un moment vous aurez de mes nouvelles, soyez plus tranquille, peut-être que Dieu aura pitié de vous.

Madame de G*** étoit à peine hors du cabinet, que Mademoiselle Delbieu parut une bougie à la main; elle devint pâle en me voyant, & je crois que je ne lui cédai en rien : elle fut cependant plus

courageuse que moi, & fit les premiers pas. Les jambes me manquoient par un tremblement général qui me saisissoit. Me pardonnerez-vous, ma chère Jeannette, me dit cette Demoiselle, en m'embrassant, toutes les peines que je vous ai faites? vous êtes trop raisonnable pour m'en vouloir du mal; la crainte que j'ai toujours eue de ce qui vient d'arriver, avoit allumé ma haine, l'état où est mon frère & ses prières l'éteignent: venez, venez; peut-être que votre présence contribuera à lui rendre la vie. Hélas! que je crains qu'on ne me cache le danger qu'il court! Je ne répondis que par de larmes. L'action de Mademoiselle Delbieu m'avoit attendrie: lorsqu'on a le cœur bon, on se laisse aisément séduire par les apparences. Je la suivis chez Monsieur son frère. A peine fut-elle entrée, qu'elle s'écria: Voici Jeannette, mon ami; plût à Dieu que sa vue vous rendît à ma tendresse! Une foible voix se fit entendre. Où est-elle, s'écria le Chevalier? que je la voie: je mourrai donc content; qu'on m'apporte des lumières. Je m'approchai timide de lui: le malade me tendit la main, & le peu de mots qu'il prononça d'un ton foible & mourant, & avec des yeux qui entrevoyoient le tombeau, me toucha d'une vraie pitié.

Je ne regrette plus rien dans la vie, s'écria-t-il, puisque je vous revois: me pardonnerez-vous, Jeannette, tous les chagrins que je vous ai causés? La mort sera-t-elle suffisante pour les réparer? O Ciel! persuadez cette enfant, du regret que j'ai de ma passion criminelle! Que ne puis-je vivre, Jeannette, pour que vous soyez témoin des graces que Dieu m'a faites, en me montrant l'horreur d'avoir osé attenter sur votre innocence! à la place de ce fol amour, recevez ici l'assurance d'une amitié tendre & sincère; que je vive, que je meure, je ne changerai jamais. Assurez le Marquis, si vous le revoyez un jour, que je suis son

serviteur ; & que je me répens des déplaisirs que je lui ai causés ; je veux les réparer, en vous faisant du bien. M'entendez-vous bien, Jeannette, s'écria-t-il ? ce qu'il répéta deux fois. Me promettez-vous, continua-t-il, que vous prierez le Seigneur de me pardonner ? Votre innocence trouvera grace devant lui. En prononçant ces mots, il leva les yeux au Ciel, & fit une prière animée, & puis il se tourna vers son valet-de-chambre, à qui il demanda ce qu'il lui avoit ordonné de serrer. Un paquet cacheté ayant été remis au Chevalier, il me le présenta : Voilà la moindre des choses que je voudrois faire pour vous, me dit-il ; c'est un contrat de vingt mille francs, qui me vient d'un oncle, & qui ne fait aucun tort à ma famille : Mademoiselle Delbieu en est prévenue ; & non-seulement le trouve bon, mais même elle m'a promis de vous aimer, & de faire mieux. N'est-il pas vrai, ma chère sœur, s'écria-t-il, en lui tendant la main ? vous m'avez trop aimé pour manquer à ma mémoire.

Le pauvre Chevalier qui nous arrachoit à tous des larmes, fit paroître un rayon de joie au baiser que me donna sa sœur, pour lui confirmer ses paroles. Ah ! je suis content, finit-il, voilà tout ce que je demandois au Seigneur. Pour l'en remercier, je veux ne plus songer qu'à implorer sa miséricorde. En achevant ces mots, il me tendit la main, & me la serra foiblement ; ensuite il embrassa sa sœur qui fondoit en larmes, & puis son Confesseur fut appellé, après avoir remercié Madame de G*** de toutes ses bontés, & fait un signe obligeant à tous ceux qui étoient présents.

Nous passâmes environ huit jours dans l'incertitude du sort du Chevalier Delbieu : tantôt on espéroit, tantôt il étoit à l'extrémité ; le neuvième, le Chirurgien assura que si la fièvre le quittoit, il étoit hors d'affaire. Elle cessa vers le soir, la joie succéda à cette bonne nouvelle, & je pre-

nois part, comme tout le monde, à ce changement. Mademoiselle Delbieu, changée au possible en ma faveur, me faisoit mille amitiés, & publioit hautement, que si son frère en réchappoit, elle m'en auroit, après Dieu, l'obligation toute entière. Je répondois à ses politesses avec toute l'affection possible : qui eût cru qu'elle me trompoit; qu'elle fût capable du tour le plus noir qu'on puisse jouer à sa plus mortelle ennemie !

Le Chevalier Delbieu, qui, en reprenant la vie & la santé, avoit recouvert en même-temps les sentiments de l'honneur & de la probité, se montra entièrement guéri de sa passion pour moi ; mais il lui étoit resté une profonde tristesse, & il paroissoit occupé d'un important dessein. Son air rêveur me faisoit trembler secrètement; je craignis encore qu'il ne feignît pour me faire des nouvelles peines. Lorsque l'expérience nous a donné lieu de nous défier de quelqu'un, nous interprétons tout à son désavantage ; je me trompois cependant : des soins bien différents & bien plus solides occupoient le Chevalier Delbieu. Qui l'eût cru! grand Dieu ! que tes décrets sont respectables!

Un matin, Madame de G*** me fit dire de passer dans sa chambre ; elle avoit une lettre à la main, & les yeux mouillés de larmes. J'en fus saisie : encore de mauvaises nouvelles, m'écriai-je ! Non, ma chère enfant, reprit cette aimable Dame : lisez, & vous connoîtrez si je n'ai pas lieu d'être attendrie, & si, comme moi, vous auriez prévu un pareil événement. Je pris la lettre, & j'y lus ce qui suit.

LETTRE

Du Chevalier Delbieu, à Madame de G***.

Pardonnez, Madame, si je suis parti sans vous faire mes très-humbles adieux, & sans vous remer-

cier des bontés dont vous m'avez honoré pendant mon séjour chez vous ; j'écris à ma sœur, que j'invite à m'acquitter de ces obligations ; j'y suis sensible au-delà de tout ce que je puis exprimer. Si je trouve jamais grace devant le Seigneur, vous ne serez pas oubliée dans mes prières.

Connoissant par une fatale expérience, que cette vie n'est sujète qu'aux troubles & aux passions, & pleinement convaincu que les choses les plus importantes pour lesquelles nous sacrifions tout ce que nous avons de plus cher, ne sont devant Dieu que des bagatelles, souvent même nuisibles à notre salut ; que l'on doit mourir & rendre un compte un jour de ses actions : effrayé de mes désordres, & craignant, si je rentre dans le monde, que je ne reprenne mes anciennes & dangereuses habitudes, j'ai pris la résolution de le quitter & de m'enfermer chez les Capucins : là je serai à l'abri des occasions & du vice. Il y a long-temps que je résiste à la voix céleste qui me pressoit intérieurement de me retirer ; Dieu m'a fait la grace enfin de prendre le dessus, & en me montrant les portes du tombeau, ne m'a empêché d'y entrer, que pour me donner le temps de me reconnoître, & de lui demander pardon de mes offenses. Touché de sa miséricorde, je cours où il m'appelle, & je fuis tout ce qui peut distraire mes résolutions. Je recommande à ma sœur, la cause innocente de mes égarements passés, & de faire oublier à Jeannette tous les chagrins que je lui ai causés. Je vous crois si bonne & si généreuse, que je me flatte que vous la seconderez. Je suis, Madame, avec respect,

Votre, &c.
Le Chevalier DELBIEU.

Je fus aussi touchée que Madame de G***, à la lecture de cette lettre, & mes pleurs succédèrent. Mademoiselle Delbieu entra dans ce moment com-

me une folle ; & me trouvant, me dit les choſes les plus déſagréables au ſujet de la retraite de ſon frère, en s'écriant que j'étois la cauſe de tous les malheurs de ſa famille ; mais qu'elle s'en vengeroit. Madame de G*** la ramena, en lui rappellant les intentions de ſon frère. Ces repréſentations éloquentes attendrirent cette Demoiſelle: elle ſe mit à rêver, enſuite elle vint m'embraſſer, & me demanda pardon, en rejetant ſes injuſtices ſur la perte d'un frère qu'elle adoroit. Je reçus ſes excuſes avec reſpect, & j'y répondis le plus tendrement. Les bons cœurs s'imaginent que tout le monde leur reſſemble, & ne connoiſſent pas les règles de la diſſimulation ; je ne tardai pas à connoître, par l'expérience, que lorſqu'une femme vous a pris une fois en averſion, il eſt rare qu'elle revienne.

Mademoiſelle Delbieu fut la première à prier Madame de G*** de me garder chez elle, juſqu'à ce que je puſſe trouver un parti qui me convint. Cette Dame & moi qui ne nous défiions pas de ſes noires intentions, prîmes une entière confiance à l'amitié dont cette Demoiſelle paroiſſoit m'honorer. Elle partit deux jours après pour aller rejoindre Madame ſa mère, dont elle avoit reçu des lettres qui lui apprenoient l'élargiſſement de Monſieur Delbieu, & qui ſe réjouiſſoient tous avec elle de la convaleſcence du Chevalier, dont ils n'avoient pas encore appris la retraite. Mademoiſelle Delbieu me donna, en montant en chaiſe, les plus tendres marques de ſon eſtime, & m'embraſſa avec la plus vive affection. Ce baiſer fut le dernier que je reçus d'elle, & l'avant-coureur du coup qu'elle alloit me porter.

Deux jours après ſon départ, Madame de G*** reçut une de ſes lettres, dans laquelle je n'étois pas oubliée ; j'y étois recommandée fortement : ces nouvelles bontés effacèrent le levain de ſes anciens procédés.

Le lendemain au matin, des lettres plus chères

me furent apportées ; Dubois en fut le porteur : elles étoient remplies de la continuation des sentiments les plus vifs. Le Marquis, cet amant fidèle, m'apprenoit qu'il étoit en Lorraine, & qu'il avoit été manqué de deux jours dans sa retraite ; qu'on lui faisoit espérer qu'il pourroit retourner à Paris au premier jour ; mais que ces nouvelles ne le réjouissoient qu'autant qu'il espéroit de m'y revoir. Il me faisoit part ensuite d'une lettre que son père lui écrivoit, par laquelle il l'engageoit de faire un voyage en Allemagne, pour faire oublier à ce qu'il disoit, ses dernières aventures. Il n'y étoit parlé en aucune façon de moi, ce qui inquiétoit mon amant, à ce qu'il me marquoit, par la connoissance qu'il avoit du caractère de son père, dont il se défioit beaucoup : il me demandoit en grace de lui faire un long détail de ma situation présente, en me recommandant de ne point m'affliger, & qu'il veilleroit sans cesse, non-seulement à mes intérêts, mais encore à ma tranquillité.

Ces nouvelles me furent très-agréables, & mirent trève à mes ennuis. C'est le propre de ceux qui sont accoutumés d'avoir du chagrin, de saisir le premier intervalle, & le moindre espoir pour se consoler : effet des foiblesses de la nature qui répugne aux souffrances. J'écrivis une grande lettre au Marquis, & je lui fis part de tout ce qui m'étoit arrivé. Dubois m'assura qu'il auroit ma lettre dans deux jours, & qu'il étoit attendu avec l'impatience la plus vive, se mourant d'ennui, quoiqu'on fît ses efforts dans la ville où il étoit, pour le dissiper agréablement. Une inquiétude secrète, & dont je ne fus pas la maîtresse, me fit questionner ce valet-de-chambre, sur ce qui lui étoit échappé. Il me dit que la ville où résidoit le Marquis, étoit remplie de beaucoup de jolies femmes, dont plusieurs trouvoient ce Seigneur extrêmement à leur gré. Je ne puis assurer si ce fut jalousie ou délicatesse ; ce qui est de certain, c'est que

je voulus que Dubois me fît le portrait des belles Lorraines qu'il m'avoit vantées: je le fis asseoir pendant que je me coëffois; il me fit le détail suivant.

La ville où nous sommes actuellement s'appelle Pont-à-Mousson, me dit-il; la situation en est extrêmement riante, & l'on ne regrette point en y entrant, comme dans la plupart des autres villes, le séjour de Paris. La Noblesse y est extrêmement polie, & le bourgeois très-affable. Les femmes y sont prévenantes, & se mettent aussi-bien qu'à Paris. Entre celles qui s'y distinguent par les façons & par les charmes, je vous nommerai Madame de Gombervaut: c'est une blonde très-blanche, & dont l'extrême douceur prévient agréablement. Monsieur son mari est Capitaine des Gardes de S. A. R., & fait bien les honneurs de sa maison. Monsieur le Marquis y a mangé, aussi-bien que chez Madame la Baronne d'Atel, brune piquante, d'un esprit délicat & élevé. Monsieur son mari est Chambellan du Prince, & joint à beaucoup de probité, l'inclination de rendre service aux Etrangers de distinction qui arrivent en cette ville. Il est extrêmement curieux en livres, & Monsieur le Marquis a tous les lieux du monde de se louer de ses bonnes façons.

La troisième maison dans laquelle il est aussi parfaitement bien reçu, est celle de Madame la Présidente des Landres. Cette Dame est très-aimable, & sait manger son bien avec beaucoup de graces & de bon cœur; elle est toujours une des premières à proposer les plaisirs. Monsieur son mari, Président de Vitri-le-Français, est un Cavalier des plus accomplis que je connoisse.

L'on trouve aussi chez le Prévôt de cette ville, tous les agréments possibles: Madame sa femme a beaucoup de goût pour la danse; ce qui fait qu'il y a souvent des bals chez elle. Elle a deux filles très-aimables: la première est mariée à un

Exempt des Gardes de S. A. R. nommé Saint-Val, grand Musicien, & qui joue parfaitement de la viole. On ne lui reproche qu'un défaut, c'est celui d'être jaloux; & on peut le lui pardonner, parce que Madame sa femme est faite pour inspirer des passions. Comme Monsieur le Marquis alloit plus souvent dans cette maison, à cause de la musique qu'il aime passionnément, on s'étoit imaginé qu'il avoit du goût pour la jeune femme.

Dubois alloit continuer, lorsque je l'interrompis. L'inquiétude me saisit, & il me sembla qu'il me cachoit quelque chose. Vous passez bien légèrement, lui dis-je, sur le chapitre de Madame de Saint-Val: dites-moi naturellement si Monsieur votre maître, pour se dissiper, n'y a pas fait l'amoureux. Ah! ah! s'écria Dubois, en souriant: je crois, Dieu me le pardonne, Mademoiselle, que vous êtes jalouse. Moi? point, interrompis-je, en rougissant, cela me conviendroit très-peu; d'ailleurs, je ne suis point faite pour gêner Monsieur le Marquis. Je prononçai ces mots la larme à l'œil, & en me retournant au plus vîte. Dubois qui s'en apperçut, & qui m'étoit tendrement attaché, connoissant les intentions secrètes de son maître & combien il seroit affligé, s'il apprenoit jamais qu'il m'eût donné occasion de me chagriner, me fit revenir de mes alarmes, que je n'eus pas la force de de lui cacher, en entrant dans un détail exact de la vie que le Marquis menoit. Dès qu'il me vit appaisée, il reprit son discours, & me conta un nombre de jolies aventures qui étoient arrivées à Pont-à-Mousson, & qui trouveront peut-être leur place dans le cours de ces Mémoires.

Nous étions sur une des plus plaisantes, causée par la jalousie, & dont je riois du meilleur cœur, quand Madame de G*** vint nous interrompre; elle remit à Dubois une lettre pour son maître; lequel n'attendant que cette dépêche pour reprendre la Poste, prit congé de nous, & partit.

Je me sentis une consolation extrême d'avoir écrit au Marquis ; c'étoit la première des lettres qu'il avoit eues de moi, où les sentiments de mon cœur étoient si clairement énoncés. Rien ne soulage tant que de pouvoir exprimer ce que l'on pense, sur-tout lorsqu'on n'est pas retenu par les loix de la bienséance & de la modestie : il s'en seroit bien fallu que j'eusse osé lui exprimer de bouche ce que ma plume lui traça. Il m'a avoué, depuis que la réception de ma lettre l'avoit comblé de joie : j'imagine, par ma propre expérience, que lorsque l'amour est fondé sur l'estime & sur la vertu, les douceurs qu'il procure, sont au-dessus cent fois de celles qui naissent du trouble des passions ; du moins je l'ai entendu dire à ceux qui ont connu les unes & les autres. Mais revenons ; chacun a son goût, & je ne crois pas devoir le disputer.

Cependant à mesure que je grandissois, la raison augmentoit avec l'âge, & me donnoit une fermeté qui me soutenoit contre les frayeurs de l'avenir ; Madame de G*** qui avoit beaucoup d'esprit & d'usage du monde, polissoit extrêmement mon éducation : l'attachement sincère qu'elle démêloit que j'avois pour elle, l'avoit prévenue au point qu'elle s'entretenoit des jours entiers avec moi. Ces fréquentes conversations m'avoient ouvert l'esprit ; sans avoir été dans le monde, j'en connoissois les allures par les histoires différentes qu'elle me mettoit devant les yeux, & qui se passent journellement. Dès que j'étois seule, j'examinois avec soin toutes les choses qui m'avoient été dites, & ma vivacité en me les faisant approfondir, me faisoit conclure presque toujours, que chaque saison entraîne après soi les suites nécessaires de leurs dépendances ; delà je me persuadois que chaque chose est suivie d'une autre, que tout passe dans la vie & que les malheurs présents doivent être supportés en considération de ce qu'ils sont distraits ou suivis par d'autres événements qui doi-

vent les faire oublier ; enfin sur ces principes je chassois le temps, si j'ose m'exprimer ainsi, dans la confiance où j'étois qu'ils m'amèneroient tôt ou tard au point desiré ; & ce but, ce point, je ne rougirai point de l'avouer, c'étoit de me voir un jour unie à mon amant.

Je n'ose assurer qu'on ait des pressentiments de ce qui doit nous arriver ; comme femme, il ne m'est pas permis d'approfondir la chose, mon sentiment décideroit de peu : cependant, ce qui est de certain, c'est qu'après avoir poussé assez loin la veille avec Madame de G***, je rentrai dans ma chambre avec une incertitude extrême, & qui ne m'étoit pas ordinaire ; j'eus toutes les peines du monde à me coucher, ce qui ne m'arrivoit jamais. Ne sachant à quoi attribuer mon insomnie, je me mis à relire les lettres du Marquis, espérant que cette lecture me tranquilliseroit ; mais soit qu'elles me rappellassent vivement tout ce qui m'étoit arrivé, ou que le style d'un amant tient une jeune personne éveillée, je ne pus parvenir à fermer l'œil ; j'éteignis cependant la lumière, & me couchai. Les coqs qui chantoient & m'annonçoient le jour, furent cause que je me forçai à prendre du repos; mais vain espoir ! j'avois beau fermer les yeux, choisir une situation commode, je n'étois pas plus tôt tournée d'un côté, que je me jetois de l'autre. Ces agitations perpétuelles me tourmentèrent au point que je pris la résolution de me lever, & de rallumer ma lumière ; j'allois sortir enfin de mon lit, lorsque j'entendis frapper fortement à ma porte ; je fis un saut de frayeur ; le jour commençoit à poindre seulement, & on n'avoit pas coutume de venir m'interrompre à cette heure : ma porte étoit fermée aux verroux ; car depuis les desseins qu'on avoit eus de m'enlever, j'étois exacte à prendre ces précautions : cependant les coups redoublèrent ; je demandai en tremblant ce qu'on me vouloit : la voix de Madame de G***

répondit que j'ouvrisse, mais ce fut avec un ton qui me glaça ; il me parut qu'elle n'étoit pas seule, & qu'un homme parloit avec elle. Je jetai ma robe dans mes bras ; la porte étant ouverte, je vis entrer un homme très-bien mis, que Madame de G*** accompagnoit ; il avoit la bouche ouverte pour me parler, mais après avoir fixé les yeux sur moi, il les tourna vers ma protectrice. Vraiment, Madame, s'écria-t-il, je ne m'attendois pas à faire de la peine à une aussi jolie personne ; je ne suis plus surpris des frayeurs de Monsieur le Marquis de L. V. à son sujet ; de l'esprit & du mérite, avec cet aimable minois, peuvent faire faire bien du chemin à Monsieur son fils. Pendant ce discours Madame de G*** s'étoit jetée sur mon lit où j'étois éperdue. Ah ! Jeannette, que je suis malheureuse, me dit-elle, de vous avoir connue pour vous perdre si-tôt ! Ce discours jeta l'effroi dans mon ame étonnée : juste Ciel ! m'écriai-je en pleurant : que me dites-vous, Madame ? Ah ! je ne vous quitterai jamais, plutôt mourir ! & en même-temps, je me jetai dans ses bras. L'inconnu s'approcha alors avec politesse : je suis au désespoir, ma belle Demoiselle, me dit-il, du trouble que je vous cause, & beaucoup plus de l'ordre qui m'oblige à vous arrêter ; vous trouverez cependant avec l'esprit que Madame m'a dit que vous aviez, dont je ne doute pas, des sujets de consolation. Monsieur le Marquis en obtenant une lettre-de-cachet pour vous mettre dans un Couvent, devoit vous y faire conduire par ceux qui sont destinés à ces sortes d'emplois ; il m'avoit confié son dessein & ses raisons ; un mouvement inconnu m'a fait demander cette commission, plus par curiosité, je vous l'avoue, que par aucune vue de vous faire de la peine : j'ajouterai un troisième motif, & je ne feindrai point d'en faire l'aveu devant Madame, connoissant assez, par l'amitié qu'elle vous marque, qu'elle n'est point

ſuſpecte ; je ſuis ami & ſerviteur de mon couſin votre amant ; nonobſtant ſa diſcrétion & ſon peu de confiance, je ſuis aſſez au fait de ſes affaires : dès que la vôtre a éclaté, & que j'ai connu les intentions du père du Marquis, j'ai feint de les trouver raiſonnables, pour être à portée de ménager ſon reſſentiment. Ainſi, Mademoiſelle, ne craignez rien, vous n'aurez d'autre mal que celui d'être ſéparée de Madame, & des temps plus heureux vous feront oublier ces moments préſents. Je vous avoue que vos pleurs & votre état me touchent beaucoup, & que je voudrois à-préſent, pour toute choſe au monde, ne m'être pas engagé ſi avant.

Monſieur de Saint-Fal (c'étoit le nom de l'inconnu) ſoupira en prononçant ces mots. Madame de G*** voulut profiter de la pitié qu'il marquoit pour l'engager à s'en retourner ſans moi ; & elle lui propoſa d'apporter pour excuſe, que je m'étois ſauvée deux jours avant qu'il arrivât. Il n'eſt pas poſſible, Madame, reprit-il, mon oncle eſt parfaitement inſtruit que Mademoiſelle eſt chez vous ; une perſonne que vous connoiſſez, & que je ne puis vous nommer, paie un eſpion ici, qui, en cas que Mademoiſelle fût ſortie de chez vous, devoit la ſuivre, & donner ſur-le-champ de ſes nouvelles : vous voyez, Meſdames, que je vous parle de bonne foi ; il ne doit pas vous être difficile de ſoupçonner d'où le coup part. Ah ! méchante ! m'écriai-je, c'eſt la fauſſe Mademoiſelle Delbieu qui, pendant ſes careſſes, me trahiſſoit. Madame de G*** qui n'étoit pas ſi intéreſſée que moi en cette affaire, ne l'avoit point ſoupçonnée. Mon diſcours lui fit tourner les yeux vers Monſieur de Saint-Fal : un coup-d'œil de ſa part ne lui donna pas lieu de douter de la méchanceté de cette fille : elle hauſſa les épaules, & m'embraſſa, en m'aſſurant qu'elle ne m'abandonneroit jamais. Je ne puis réſiſter, me dit-elle, aux ordres du Roi, eux ſeuls ſont capa-

bles de vous arracher de mes bras. La lettre que le père de votre amant m'écrit, eſt remplie de pardons de la violence à laquelle il eſt obligé de recourir, pour prévenir, dit-il, les ſuites les plus fâcheuſes ; c'eſt à cauſe de la conſidération qu'il a pour moi, continue-t-il, qu'il m'envoie ſon neveu, au lieu d'un exempt ; & ſachant, dit-il, celle que j'ai pour vous, il m'aſſure, en cette faveur, que vous ſerez traitée avec toutes ſortes de ménagements : ainſi, ma chère fille, prenez courage, cédez à la néceſſité, & conduiſez-vous toujours avec ſageſſe, Dieu vous bénira, & vous mettra au-deſſus de la fortune & de tous les événements fâcheux. Elle fit ſigne alors à Monſieur de Saint-Fal, de ſortir un moment ; & cette charmante Dame, pour me donner la force d'eſprit, s'y prit par les moyens les plus adroits, en me diſant que c'étoit en de pareilles occaſions, que je devois faire connoître que j'étois digne des ſentiments que le Marquis avoit pour moi ; marquer une élévation au-deſſus de ma naiſſance, qui fît rougir la Nature & la Fortune de s'être mépris en me mettant au monde : d'ailleurs, Jeannette, ſongez bien que plus vous ſouffrirez pour votre amant, & plus vous lui ſerez chère. Je ne vous en dis pas davantage, vous m'entendez ; il faut laiſſer à Dieu, le temps de faire le reſte.

Cette exhortation me frappa, je la trouvai conforme à ce qui ſe paſſoit alors dans mon cœur. Oui, oui, lui dis-je, en me levant & en me préparant à partir, le Marquis me tiendra compte du ſacrifice que je vais lui faire ; je dévorai mes pleurs, & je repris ſur-le-champ, de la ſérénité & un viſage tranquille. Je parus à Monſieur de Saint-Fal, qui entra un moment après, une perſonne différente. Il en fut ſurpris & charmé : je lui fis toutes les politeſſes que ſon âge & ſon rang exigeoient, en l'aſſurant que j'étois prête à obéir aux ordres dont il étoit chargé, le ſuppliant d'aſſurer à ſon retour,

Monsieur le Marquis, que tout ce qui venoit de lui, m'étoit respectable jusqu'à ses rigueurs. Le neveu du père de mon amant se récria plusieurs fois sur ma raison & sur ma fermeté. Lorsque tout fut prêt, j'embrassai mon aimable protectrice avec l'amitié la plus tendre; j'eus beau prendre sur moi, cet adieu fut arrosé de mes larmes, les siennes me prouvèrent ses bontés : en me disant le dernier adieu, elle me coula dans la main sa bourse, sans que le Comte s'en apperçût; & lorsque je montai en chaise, la pauvre Christine jeta les hauts cris.

Fin de la cinquième Partie.

LA PAYSANNE PARVENUE.

CINQUIÈME PARTIE.

PENDANT le temps que dura le voyage, qui fut alongé de deux jours, par la raison qui sera expliquée plus bas, M. de Saint-Fal eut toutes les attentions & les soins dont il auroit pu prévenir la personne la plus distinguée : il est vrai que le premier jour m'annonçoit toute autre chose; les idées malignes qu'on lui avoit données de moi, lui avoient fait présumer que je devois être une personne sans éducation & facile. Ce préjugé lui avoit fait prendre un air familier, & que je sus relever avec une fermeté & une politesse qui l'étonna. Il ne s'attendoit à rien moins de ma part: il avoit débuté, pour m'intimider, par prendre un ton qui me faisoit sentir & sa supériorité & la

distance qu'il y avoit de lui à moi; & sous prétexte de me donner des avis, disoit-il, pour ne point être malheureuse le reste de mes jours, il me conseilloit amicalement, de ne point être si fière, & de me mettre à ma place, en m'avouant que c'étoit le chemin le plus naturel. Pour rendre ce discours plus touchant, il me flattoit sur ma beauté, & me faisoit entendre qu'il me trouvoit à son gré: il se servoit des termes familiers de ma chère enfant, & de belle fille; qu'il étoit dommage qu'étant aussi jolie & aussi bien faite, je fusse renfermée pour le reste de mes jours, & par ses détours, ne me laissoit pas lieu de douter qu'il n'y avoit point de miséricorde de la part du Marquis, père de mon amant, ne me cachant pas qu'il étoit outré contre moi, & que si j'entrois une fois dans le lieu où il avoit ordre de me conduire, je devois dire adieu à tous les plaisirs; que de force ou de gré l'on m'obligeroit à me faire Religieuse. De cette menace, il passoit à des moyens plus doux; il m'invitoit à l'aimer & à avoir des complaisances pour lui; & en me supposant docile, il me donnoit sa parole, que non-seulement je ne tomberois point entre les mains du Marquis, mais encore qu'il auroit soin de moi, & qu'il me rendroit la plus heureuse personne du monde.

Je ne daignai point répondre à de pareils discours, je le priai seulement, avec un air qui le déconcerta, de cesser de m'en tenir de semblables, & de faire simplement sa charge, en l'assurant que ni les maux qui m'étoient préparés, ni les moyens flatteurs qui m'étoient offerts, n'étoient pas capables de me déranger du plan que je m'étois formé de ne jamais manquer à la vertu. Le Comte me badina beaucoup sur cette façon ridicule, disoit-il, d'agir; me débita une morale mondaine, qui me fit peu d'impression, & voulut plusieurs fois s'émanciper. Je trouvai

le secret, sans lui manquer de politesse, de parer ses persécutions, de lui faire connoître combien il étoit indigne à un honnête homme de vouloir se prévaloir de son autorité & de sa force pour tenter les moyens de séduire une jeune fille qui n'avoit, pour se défendre, que ses larmes & sa foiblesse; je le piquai d'honneur & de sentiments; je flattai la délicatesse d'un homme de son rang, & la vertu me mit enfin à la bouche des paroles si persuasives & si touchantes, que ce cavalier dangereux, qui, lorsque nous fûmes arrivés à la couchée, ne pouvoit se résoudre à quitter ma chambre, se retira avec une espèce de honte de m'avoir mise au point de lui faire des remontrances dont il sentoit la solidité, & sortit, en me priant de ne plus songer au chagrin qu'il m'avoit donné, & en me promettant qu'il répareroit son manque d'attention par une conduite opposée. Je reçus avec un air convenable, ses excuses, & je fus me coucher avec l'imagination frappée de toutes les choses précédentes, & dans l'inquiétude mortelle du sort qui m'étoit préparé.

Le lendemain Saint-Fal changea de batterie : ce fut un homme différent, il eut pour moi les déférences les plus polies, & je crus y devoir répondre sur le même ton; il m'entretint de choses amusantes, pour dissiper, disoit-il, l'ennui du voyage. Sa conversation étoit légère, & prouvoit qu'il avoit beaucoup de monde & d'esprit. Il parut surpris de celui que je fis paroître, parce qu'étant prévenu, il ne pouvoit se figurer qu'il en eût trouvé dans une personne qu'il regardoit toujours dans le fonds comme une Paysanne: mais devoit-il ignorer qu'il n'y a rien qui se façonne plus aisément qu'une jeune personne, sur-tout lorsqu'elle est assez heureuse de tomber en de bonnes mains? Outre cela, mes malheurs m'avoient appris à réfléchir, & m'avoient ouvert l'esprit : ajoutez que l'amitié dont m'avoit

honoré Madame de G***, qui étoit pétrie de sentiments & de délicatesse, s'étoit plue à me former, & m'avoit mise au point de ne pas être étrangère ni embarrassée nulle part. L'usage du monde, il est vrai, ne s'acquiert qu'en le pratiquant; mais, pour peu que le fonds soit bon, & qu'on cherche à s'instruire, on fait en peu de temps des progrès considérables.

Le troisième jour le Comte passa presqu'une partie de la journée sans me rien dire : il jetoit souvent les yeux sur moi, me considéroit avec complaisance, & puis soupiroit. Cette conduite me donna beaucoup d'inquiétude ; je craignis, avec raison, qu'il ne devînt amoureux de moi, & que je ne trouvasse en lui un second Chevalier Delbieu. Cette idée me fit pâlir; j'étois seule, à sa merci, sans protection & abandonnée de toute la terre. Quelquefois il me prenoit envie de tenter les moyens de m'échapper : mais où fuir ? Dans quel pays étois-je ? au milieu d'une famille puissante, déchaînée contre moi; je dirai même, avec confusion, que je ne me sentois pas le même courage dont j'avois été capable quelques années auparavant; j'étois devenue plus délicate & moins robuste : élevée en Demoiselle, j'en avois contracté les inclinations & les foiblesses, & j'avois perdu peu-à-peu cette grossièreté qui affronte hardiment le péril. Mille choses de cette nature se présentoient à mon esprit alarmé, & mon agitation, sur le parti que j'avois à prendre, me troubla au point que le Comte s'en apperçut. Voulez-vous qu'on arrête, belle Jeannette, me dit-il ? il semble que vous vous trouvez mal, vous êtes changée ; le voyage vous incommoderoit-il ? Vous rêvez profondément, & vous me paroissez inquiète ; serois-je assez malheureux pour que vous vous souvinssiez de ce que je vous ai dit ? Je vous demande en grace de me parler avec franchise, vous trouverez en moi un homme disposé

à faire tout ce qui pourra contribuer à votre repos, & qui cherchera dorénavant tous les moyens de réparer les offenses que je vous ai faites, occasionnées par une injuste prévention, que la connoissance du mérite que je vous reconnois, a détruite aisément.

Ce discours & les réflexions cruelles dont j'étois agitée dans ce moment, l'incertitude de mon sort, & pour dire vrai, ce nouveau Couvent dont j'étois menacée; toutes ces choses, dis-je, jointes ensemble, m'attristèrent jusqu'aux larmes. Ah! c'en est trop, poursuivit Saint-Fal attendri, votre douleur m'accable; je ne puis vous voir souffrir plus long-temps! Nonobstant mille raisons contraires, un intérêt pressant m'attache à vous, Mademoiselle; cela va jusques-là, que je me sens disposé à ne point remplir les obligations qui m'ont conduit vers vous. Mon cœur compatissant ne peut se prêter à la sévérité de ma commission; je vous l'ai trop expliqué le premier jour, pour n'avoir pas lieu de soupçonner que la crainte de l'avenir n'occasionne votre douleur: mais rassurez-vous, quoi qu'on attende de moi, je ne puis me résoudre à faire verser des larmes aux plus beaux yeux du monde; je veux vous donner des preuves convaincantes de l'effet que font vos charmes sur tous ceux qui en approchent. Ne rougissez point de l'aveu que je vous fais, il excuse la passion de mon cousin, j'envie son bonheur, je deviens son rival; mais je vous donne ma parole, que jamais je n'userai des droits que le hazard me donne sur vous, ni pour nuire au penchant que vous avez pour le Marquis, & encore moins de vous obliger à payer d'un retour forcé, la vivacité des sentiments que vous m'inspirez. Vous soupirez, continua le Comte, en me pressant les mains: douteriez-vous de ma franchise? exigez-en des preuves, belle Jeannette, & dans l'instant vous connoîtrez que je suis le

plus sincère de tous les hommes. Saint-Fal s'arrêta en prononçant ces derniers mots, & parut attendre ma réponse. Quelque raison qu'il m'eût donnée de croire qu'il avoit du goût pour moi, cette déclaration ne m'étonna pas moins; & plus elle me parut avoir de ménagement, plus je la trouvois dangereuse : je ne savois que lui dire, mes yeux baissés prouvoient mon embarras. Que veut dire ce silence, Mademoiselle, poursuivit Saint-Fal? marqueroit-il votre défiance, & me croiriez-vous capable de chercher à vous tromper? Que je serois malheureux, si vous étiez prévenue de ce sentiment! Je vois bien que je paierai cher l'indifférence dans laquelle j'ai vécu jusqu'ici, & que j'aurai lieu de regretter l'imprudence que j'ai eue de venir exposer ma liberté; n'avois-je pas lieu de le prévoir, & ne devois-je pas juger, par l'amour que mon cousin a pour vous, dont je connois la délicatesse, que vous étiez une personne accomplie? Mais, que dis-je! quelque injuste que vous soyez envers moi, & de quelque façon que vous me traitiez, je ne puis me repentir de m'être chargé d'une commission si onéreuse, puisqu'elle me fournit aujourd'hui l'occasion de vous être utile. Vous connoîtrez avant deux jours, continua-t-il, belle Jeannette, que les effets suivent avec moi les paroles. En finissant ces mots, le Comte mit la tête à la portière, il appella l'un des valets qui marchoient à côté de la chaise, & lui ordonna devant moi, de dire au postillon de prendre au premier chemin, celui de Versailles. Le domestique parut étonné à cet ordre, & répliqua que ce n'étoit point l'intention de Monsieur le Marquis, & que..... Obéissez, interrompit le Comte, & ne vous embarrassez point du reste. Ce valet se retira, & à un quart de lieue delà, la chaise prit à gauche & quitta le grand chemin.

Ce contre-ordre me surprit, mais j'avouerai

naturellement qu'il ne me fit point de peine; je savois que le lieu qui venoit d'être nommé, étoit le séjour du Roi, & ce nom me rappella un souvenir précieux, si intéressant & si marqué par la rencontre que j'avois faite de ce Prince à Fontainebleau, hazard qui m'avoit procuré la connoissance de mon amant. Mon imagination échauffée par la mémoire de cet évènement, fit bien du chemin en peu de temps, & rapprocha avec vivacité les objets; le pays où j'allois, étoit celui que le Marquis devoit habiter, & où il pouvoit revenir. Ces réflexions flatteuses écartoient loin de moi les sombres nuages que ma situation présente avoit formés. Qu'on se console aisément lorsque l'on aime! Le cœur saisit avec empressement les idées les plus éloignées, lorsqu'elles ont du rapport à l'objet desiré. Le Comte étoit trop habile pour ne pas s'appercevoir du changement qui se faisoit en moi; mais il l'interpréta d'un côté bien différent: il s'imagina que la seule promesse de ne point être esclave d'un cloître, en étoit la cause; & prévenu de cette pensée, il me la confirma, & ajouta que je serois la maîtresse de mes volontés, & qu'il me feroit connoître par expérience, que s'il n'étoit pas assez heureux pour me plaire, du moins il le mériteroit par ses attentions & par ses complaisances.

J'allois répondre avec la politesse que je devois à ces nouvelles assurances de ses bontés, lorsqu'en entrant dans le Village où nous devions dîner, nous vîmes un grand monde assemblé à l'occasion d'une jeune Pélerine qui portoit, ou pour mieux dire, qui traînoit une Croix qui me parut très-pesante. Eh! bon Dieu, m'écriai-je, que je plains cette pauvre fille! & que je compatis à la rigueur de son sort! Ne sauriez-vous point, dis-je (en descendant de la chaise) à la maîtresse du cabaret, quelle raison importante

oblige cette Pélerine de voyager de la sorte? C'est ce qu'on ignore, reprit la personne à laquelle je m'étois adressée; ce que je puis vous dire, c'est que plusieurs des habitants lui ayant fait la charité, elle a remis sur-le-champ leur don aux pauvres qui se sont trouvé présents, ce qui est la cause des acclamations que vous entendez encore, & qui prouve que cette personne n'est pas du commun. Mon mari, curieux comme vous, Mademoiselle, de pénétrer quelqu'un de ses secrets, a rapporté, pour toute réponse, qu'elle lui avoit dit qu'elle faisoit pénitence, & s'acquittoit d'un vœu; & que, quand elle souffriroit encore davantage, ses peines ne suffiroient pas pour expier ses offenses; qu'avant de quitter le Village, on sauroit son histoire.

Le discours que me tint cette femme, irrita ma curiosité; je la marquai à Monsieur de Saint-Fal, & je rentrai avec un dépit extrême de n'en avoir pu apprendre davantage.

Me trouvant seule dans la chambre où nous devions dîner, je crus que le Comte étoit allé voir ses chevaux, comme c'étoit sa coutume en arrivant: je me mis près du feu avec un redoublement d'ennui, auquel je devois cependant être accoutumée. Encore si j'avois avec moi ma chère Sainte Agnès, me disois-je, je m'entretiendrois avec elle confidemment de mes malheurs! Effectivement rien de plus cruel dans de certaines situations, que d'être livré à soi-même.

Cependant l'idée de Sainte Agnès, qui venoit de se réveiller dans ma mémoire, me reprocha dans ce même instant la lenteur des services que je devois lui rendre. Il est vrai que depuis que je l'avois quittée, j'avois été si obsédée, & mes démarches tant examinées par Mademoiselle Delbieu, qui me veilloit de près (Christine m'en avoit avertie) que je n'avois pu trouver jour encore à faire pour mon amie, ce qu'elle attendoit

de moi : j'aurois bien laissé en partant, ses lettres & ses adresses à Christine ; mais il étoit d'une si grande conséquence de ne pas les mettre au hazard d'être perdues, & qu'on n'agît pas inutilement dans cette affaire, que je m'étois fait un scrupule de charger de cette commission, gens qui ne fussent pas en état d'agir eux-mêmes dans une occasion aussi délicate. Voilà les raisons qui m'avoient retenue jusques-là : mais comme on ne ressent jamais si bien les peines d'autrui que lorsqu'on souffre, je me représentai si vivement dans ce quart-d'heure, la tristesse dans laquelle mon amie devoit être plongée dans mon absence, combien ce temps est long lorsque l'on attend, que je résolus à quelque prix que ce fût, de m'acquitter des paroles que j'avois données, & de profiter de la première occasion qui s'offriroit pour envoyer un exprès à son amant, qui lui rendît en main propre, ou en son absence, à son père, les lettres dont j'étois chargée : cela me parut d'autant plus facile, que j'avois l'argent que m'avoit donné Madame de G***, chose à laquelle je n'avois pas songé depuis, & qui se rappella par l'idée de servir Sainte Agnès. Je fus curieuse de voir ce que cette généreuse protectrice m'avoit remis. Lorsqu'on s'ennuie, l'on s'occupe de tout ; je tirai ma bourse, & je comptai vingt-cinq louis en or : mais de quel ravissement ne fus-je point transportée, lorsqu'ayant ouvert une petite boîte, je trouvai le portrait de Madame de G***? Je le baisai de tout mon cœur, & dans le moment que j'écris ces choses, ce souvenir m'attendrit. Oui, généreuse protectrice, jamais je n'oublierai vos bontés, & l'honneur de votre amitié ; votre perte est toujours présente à mon cœur ; & si quelque chose ne rend pas ma félicité parfaite, c'est d'être privée à jamais de vous ! L'on dit que les femmes ressentent rarement une entière amitié l'une pour l'autre ; je suis un exemple du contraire ;

& quand je vivrois jusqu'à la dernière vieillesse, l'idée de Madame de G*** ne s'affoiblira jamais dans mon esprit.

J'avois le cher portrait dont je viens de parler, à la main, & mes yeux & mon cœur y étoient encore attachés, lorsque je fus distraite de cette attention par le Comte qui rentroit, donnant la main à la Pélerine. Voilà, Mademoiselle, me dit-il, cette aimable Pélerine dont le sort vous attendrissoit, & qui a tant excité votre curiosité : je l'ai engagée à venir se reposer ici : elle m'a promis qu'elle vous conteroit son histoire : un hazard assez heureux fait que mon nom est connu de cette Demoiselle, qui est parente de la meilleure des amies de ma mère ; les aventures qui sont arrivées à cette belle enfant, sont venues à ma connoissance ; j'en ai beaucoup entendu parler dans ma province ; mais elle m'assure qu'elles sont bien différentes de la manière dont on les débite.

Je m'étois levée à l'arrivée de la belle Pélerine, & l'avois embrassée tendrement ; ce que venoit de me dire le Comte avoit redoublé mes attentions pour elle. Elle reçut avec beaucoup de politesse les miennes, & comme une personne très-bien élevée, s'étant levée lorsqu'on mit le couvert, je la priai avec tant d'affection de dîner avec nous, qu'elle nous le promit, à condition qu'elle seroit libre, qu'elle en agiroit à son ordinaire. En même-temps elle nous demanda la permission de dire un mot à la cuisine. Je pris ce temps pour remercier Monsieur de Saint-Fal, de l'attention qu'il avoit eue de m'amener la Pélerine. Attendez, Mademoiselle, reprit-il, à me marquer de la reconnoissance lorsque j'aurai été assez heureux pour vous rendre des services plus considérables ; il me suffira toujours d'entrevoir le moindre de vos desirs, pour chercher dans l'instant à le satisfaire. La Pélerine qui entra,

m'empêcha de répondre à des paroles si obligeantes. Pendant que Saint-Fal lui parloit, j'examinai cette jeune personne avec beaucoup d'attention; c'étoit une brune piquante, aux grands yeux noirs, pleins de feu: elle paroissoit âgée de vingt-deux à vingt-trois ans. Sa physionomie prévenoit en sa faveur, mais avec quelque chose de singulier & de mélancolique. Elle étoit vêtue d'un corset de coton très-fin, & le reste de l'habillement uniforme, à l'exception d'une espèce de mantelet ou chaperon d'une toile fort serrée, qui lui couvroit les épaules, & que plusieurs coquilles décoroient. Son chapeau retroussé en bateau, d'un jonc très-fin, doublé d'un taffetas jonquille, sembloit plutôt fait pour lui donner des graces que pour la couvrir. Grande & bien faite, elle se présentoit aisément. Son teint hâlé prouvoit qu'il y avoit déjà du temps qu'il éprouvoit les injures de l'air; mais la vue de la main, lorsqu'elle fut dégantée, me fit connoître que, sans cette raison, cette personne devoit être d'une grande blancheur.

Je ne pus m'empêcher de soupirer en faisant cet examen: l'on ne s'attendrit jamais pour les malheurs des autres, lorsqu'on a des raisons de se plaindre de sa destinée, qu'on ne saisisse pour soi la plus grande part de cette pitié. La conversation de cette aimable fille me toucha, elle étoit entremêlée de soupirs & de plaintes contre la rigueur de son sort, & cet article étoit rarement rappellé sans pleurs. Il n'en falloit pas davantage pour faire couler les miens: je la consolois, & je l'embrassois comme si je l'eusse connue depuis long-temps. Les preuves de mon bon cœur la calmèrent, & m'attirèrent de sa part mille amitiés.

Le dîner qu'on apporta, interrompit une conversation assez triste; nous nous mîmes à table après quelques cérémonies: mais Saint-Fal & moi, étonnés de voir placé devant la Pélerine un morceau de pain bis & une carafe d'eau, nous fîmes ce

que nous pûmes pour l'engager à manger du potage: elle tint ferme, & nous pria de l'en dispenser, en nous assurant que nous serions cause, si elle se rendoit à nos desirs, par la loi qu'elle s'étoit imposée, que son vœu dureroit huit jours de plus; que celui qui couroit, étoit le dernier, qu'elle devoit changer le lendemain le train de cette vie, & en reprendre un plus conforme & plus ordinaire. Ces raisons nous persuadèrent, & nous la laissâmes libre de ses volontés. Après le dîner, qui ne fut pas long, quoique Saint-Fal tâchât de l'égayer & de m'exciter à manger, la belle Pélerine nous prévint sur le récit de son histoire, en nous annonçant cependant que si nous devions partir, elle en retrancheroit toutes les circonstances, & qu'elle nous la rapporteroit en quatre mots. Saint-Fal, qui se montroit de plus en plus attentif à pénétrer mes desirs, démêla que ce retranchement me priveroit d'un plaisir singulier; il reprit que mon voyage n'étoit pas d'une conséquence assez grande pour me frustrer sitôt d'une compagnie qui paroissoit m'être si gracieuse: il ajouta, en souriant, qu'il croyoit ne pas me déplaire, en me priant de rester jusqu'au lendemain, qu'il croyoit même ce séjour nécessaire pour me délasser des fatigues du voyage. Je le remerciai de sa complaisance, par une inclination.

La Pélerine nous voyant disposés à l'écouter, nous dit avant que de commencer son histoire, qu'elle étoit charmée de ce qui venoit d'être décidé, aussi-bien que du bonheur d'avoir fait ma connoissance, qu'elle ne partiroit aussi que le lendemain, & qu'une chaise devoit arriver le même soir, pour lui faire achever le reste de son voyage.

Lorsque l'on eut desservi, & que nous fûmes seuls, la jeune Pélerine nous fit part, en ces termes, de l'histoire de sa vie.

Je suis fille d'un Médecin fort riche, de Montpellier, dont la réputation étoit si étendue, qu'on

l'envoyoit chercher de cent lieues à la ronde : il est vrai qu'il sembloit que le bonheur accompagnoit ses cures ; & de trente malades, à peine lui en mouroit-il un entre les mains, ce qui ne contribuoit pas peu à la vogue qu'il a eue tant qu'il a vécu.

Dès que je fus en âge de recevoir de l'éducation, on me la donna conforme au bien dont je devois hériter un jour ; j'étudiai sous les maîtres les plus habiles : la facilité avec laquelle j'apprenois, fit naître bonne opinion de mon esprit, & la beauté dont on me flattoit, ou pour mieux dire, le bien qu'on me savoit, m'attira, lorsque je fus plus grande, un nombre d'amants considérables.

Le desir qu'avoit mon père de me marier, se trouvant déjà avancé en âge, empressement qu'il marquoit souvent lorsqu'il étoit en famille avec nous, étoit la cause qu'on me pressoit tous les jours de faire un choix ; mais je me trouvois une si grande antipathie pour le mariage, que je souffrois toutes les fois qu'il étoit question de cet article ; il me revenoit tous les jours tant d'histoires de la mauvaise foi des hommes, & des chagrins qu'ils causoient à leurs femmes, lorsqu'ils étoient parvenus, par leurs soupleſſes, à s'en rendre les maîtres, que je ne pouvois me résoudre à grossir le nombre de ces infortunées. Ces préventions s'étoient établies avec un tel empire dans mon esprit, que je déclarai un jour à mon père, qui me pressoit, avec une autorité violente, de recevoir la main d'un époux qu'il me présentoit, que s'il violentoit mon inclination, je me jetterois dans un Couvent, ou que je me laisserois mourir. Mes larmes suivirent cette protestation ; j'étois adorée : elles firent un tel effet sur l'esprit de mon père, qu'il me promit qu'il me laisseroit dans les suites, la maîtresse de mes volontés.

Je commençois à entrer dans ma dix-septième

année, non-seulement j'avois fait des progrès dans l'étude des arts qui m'étoient propres, mais encore dans celle de la Médecine, que mon père m'enseignoit, & qui se plut à m'y rendre habile. Charmé de l'inclination que j'y faisois paroître, & de la facilité avec laquelle je comprenois toutes les difficultés de cette science, il crut ne pouvoir assez profiter de ces heureuses dispositions. Ma mémoire étoit un champ fertile, qui rendoit avec fruit les productions qu'on y semoit: Anatomie, Botanique, Ostéologie, tout fut enseigné & compris. Enfin à dix-huit ans, je me trouvai si avancée dans les mystères d'Esculape, que je composai un Traité de Médecine en latin, de ... que je dédiai à mon père. La réputation que m'acquit cet ouvrage, passa jusques dans les pays les plus éloignés; & mon père ne fut pas long-temps sans en avoir des preuves convaincantes.

Il reçut un jour une lettre d'un Médecin de Lisbonne, qui lui mandoit que lui étant tombé entre les mains un livre composé par sa fille, il l'avoit lu avec beaucoup d'attention: qu'il jugeoit de sa capacité par cette savante production; & qu'attribuant ce prodige à l'habileté du père, il le croyoit seul digne de former un fils unique qu'il avoit, & qu'il le supplioit, en considération de ce qu'ils étoient l'un & l'autre, de vouloir bien s'en charger, & qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour mériter une grace qu'il avoit tant à cœur.

Mon père, qui conservoit toujours le dessein de me marier, mais qui ne vouloit pas manquer à la parole qu'il m'avoit donnée, résolut d'accepter ce pensionnaire, dans l'espérance que, sur le prétexte de se décharger sur moi du soin de l'enseigner, à cause de son âge & de ses infirmités, il pourroit fournir à ce jeune homme le moyen de me plaire, & faire cesser le goût que j'avois pour le célibat, persuadé que les occasions fréquentes qu'il auroit de me voir, pour peu qu'il fût aima-

ble, m'améneroient enfin au point où il desiroit.

Dans cette vue le Médecin de Lisbonne eut une réponse polie, & qui acceptoit les offres qui avoient été faites, avec l'assurance qu'il pouvoit faire partir son fils quand il lui plairoit, & qu'on tâcheroit, par les soins qu'on auroit de lui, de lui prouver qu'on n'étoit pas indigne de la considération qu'il marquoit.

Il est vrai qu'avant que cette lettre fût envoyée, mon père prit une précaution assez extraordinaire. Comme il ne vouloit accepter le pensionnaire qu'on lui proposoit, que pour les raisons qui ont été déduites, il fit écrire à Lisbonne, pour s'informer si le fils du Médecin étoit un cavalier assez bien fait pour être vu avec plaisir du sexe. Il fut ravi d'apprendre que celui dont il s'agissoit, se paroit de la plus jolie figure, & qu'on ne pouvoit rien ajouter ni à sa conduite ni à ses mœurs: ce rapport fait, il fit partir la lettre dont nous avons parlé, & en attendit la réponse avec beaucoup d'impatience.

Huit jours suffirent pour lui donner cette satisfaction; la lettre du Médecin apprenoit le départ de son fils. Mon père nous l'annonça, à ma mère & à moi; mais il s'y prit d'une manière bien adroite pour me surprendre, & pour faire effet sur mon cœur: il dit à ma mère, en feignant de ne pas s'appercevoir que j'étois présente, que ce qui lui déplaisoit dans cette affaire, étoit que le jeune homme qui arrivoit, selon ce qu'on lui mandoit, étoit d'une figure à faire peur, & très-mal fait, & appuya sur le désagrément qu'il y a de vivre avec de telles gens; qu'il auroit bien voulu s'exempter de le recevoir, mais qu'on lui avoit fait parler par des gens si respectables, & qu'il considéroit si fort, qu'il aimoit mieux se faire violence que de les mécontenter.

L'aversion que je conservois toujours pour les hommes ne me fit point faire attention au dis-

cours de mon père, il ne servit qu'à peindre le pensionnaire dans mon esprit, avec les traits les plus désagréables: mais que j'eus lieu d'être surprise, lorsqu'un soir que nous étions à table, il entra un grand jeune homme fait comme l'Amour, qui venoit nous être annoncé pour le pensionnaire que nous attendions! Mon père le reçut avec joie, charmé de connoître par ses yeux qu'on ne lui en avoit pas imposé; & persuadé par la contenance interdite que je fis paroître, qu'il avoit peut-être trouvé le secret de venir à ses fins.

Il est vrai que l'abord poli & respectueux de cet homme m'émut & m'étonna: s'attendre à du laid & voir du parfait, cause de sérieuses impressions sur le cœur d'une jeune personne. Je ne pouvois cesser d'examiner ce pensionnaire; je lui cherchois des défauts, & je ne lui trouvois que des qualités: ses cheveux négligés, d'un blond cendré, tomboient à grosses boucles sur ses épaules, & nonobstant le dérangement où le voyage avoit mis son ajustement, il avoit l'air si noble, qu'il me fut impossible, après cet examen, de le haïr. Je me levai de table, piquée de ne lui rien trouver qui fût conforme à l'aversion que je m'imaginois avoir pour les hommes; & malgré l'ordre de mon père & de ma mère, qui vouloient m'obliger à rester, je fus me renfermer dans ma chambre, en pleurant comme une folle.

Ne taxe-t-on pas avec justice notre sexe de caprice? n'en voilà-t-il pas un exemple singulier? Dès que mes yeux & mon cœur furent revenus de la prévention dont j'ai parlé, je me trouvai plus résolue que jamais à ne point me marier; mes sentiments eurent beau se révolter contre l'injustice de ce procédé, mon entêtement prévalut sur les sollicitations de mes parents, & sur mon inclination même pour le jeune homme, puisqu'il est vrai que je ne fus pas huit jours sans que la fierté de mon cœur ne se démentît à sa vue, &

sans que mon père même ne s'en apperçût. Pour mieux me mettre au point où l'on me desiroit, il fut décidé que ce seroit moi qui ferois faire au pensionnaire son cours de Médecine; je me piquai d'obtenir sur moi d'obéir, & de cacher à Bélizai (c'est le nom du jeune homme) le plaisir que me causoit sa présence: mais qu'on est foible quand on aime, & qu'il est difficile de remporter de telles victoires, sans risquer les plus dangereuses révolutions! La perpétuelle contrainte où j'étois pour masquer mes sentiments, avec l'attention continuelle que j'avois sur moi-même, se choquèrent avec tant de turbulence contre ma passion, que la foiblesse de mon tempérament n'y pouvant résister, je succombai & je tombai dangereusement malade.

Bélizai ne quittoit pas le chevet de mon lit; si sa vue avoit triomphé de mes sentiments, il n'avoit pas moins été touché à la mienne: il m'adoroit en secret dès les premiers jours de notre connoissance; mais ayant démêlé mon caprice, & se réglant sur l'éloignement que je marquois tous les jours pour les foiblesses du cœur, soit timidité ou prudence, il étoit d'une circonspection & d'une retenue si grande, que guidée par l'humeur, je lui en avois fait cent fois un crime; mais je n'eus pas lieu, dans cette maladie, de le trouver plus long-temps coupable. Dès qu'il me vit en danger, il ne ménagea plus rien, & marqua authentiquement son goût & sa douleur: ses transports ne déplurent point à mon père; & pour le prouver, il assura Bélizai que dès que Dieu m'auroit rendue à la vie, il uniroit son sort avec le mien, en cas que mon antipathie pour lui n'y mît aucun obstacle. Le jeune homme, transporté de cette promesse, & me regardant, à ce qu'il disoit, comme sa chère femme, souffroit à peine que d'autres me soignassent. L'état où j'étois, & la sagesse qu'on lui connoissoit, firent qu'on

ne s'oppoſa point à ces tendres marques de ſon inclination; mais la petite vérole s'étant bientôt déclarée, & mon père craignant que le mauvais air ne fît tomber malade le penſionnaire, voulut qu'il ſe retirât de ma chambre. Le timide Bélizai obéit, mais avec une telle répugnance & un tel chagrin, qu'il ne pouvoit marcher. Mon père s'en appercevant, & craignant que ſa prévoyance ne fît ce qu'il avoit voulu empêcher, lui permit de revenir vers moi. Dès qu'on lui eut accordé cette permiſſion, qu'il appelloit une grace, il reprit ſon air ordinaire & ſa tranquillité. Pendant les premiers jours que Bélizai m'avoit quittée, par les raiſons que je viens de dire, m'en étant d'abord apperçue dans l'intervalle que me laiſſoit la violence de mon mal, je reſſentis un chagrin cruel de cette abſence, & je la répandois en ſoupirs, dont je taiſois la cauſe. Ah! ſans doute, me diſois-je alors, Bélizai, rebuté de mes froideurs, eſt parti; il eſt allé porter ailleurs ces vœux qu'il s'imagine que je reçois ſi mal; ou, pour mieux dire, ma maladie ne m'auroit-elle point défigurée au point qu'elle m'auroit enlevé le peu de charmes qui m'avoient attaché cet amant! L'une & l'autre de ces réflexions m'étoient également cruelles. Mon mal ſe trouva ſitôt augmenté par l'agitation de tous ces combats, que, ſans Bélizai à qui mon père permit alors de me revoir, mon ame étoit prête à s'envoler. Sa vue la retint, les aſſurances certaines que ſon déſeſpoir de me voir en danger, me donna de ſa fidélité & de ſon amour, fut un baume précieux qui ranima la glace de mes ſens. Je revins peu-à-peu; mais ce qui ſervit le plus à ma guériſon, & qui me flatta davantage, c'eſt que ſenſible comme je l'étois pour le peu de beauté que j'avois, ſur-tout depuis que mon cœur s'étoit laiſſé ſurprendre, je ne fus en aucune façon marquée de la petite vérole.

Mon père, qui avoit été dans des alarmes perpétuelles pendant le cours de ma maladie, fut au comble de sa joie lorsqu'il me vit hors d'affaire : il en donna des marques par les aumônes & les œuvres de piété qu'il fit pour en remercier Dieu, & il les fit continuer pour le prier d'achever son ouvrage, en me donnant une guérison entière ; inquiet que, malgré son expérience & tous les remèdes salutaires qui m'étoient donnés, je continuasse à rester languissante : mais il eut lieu, dans les suites, d'être encore bien plus affligé. Trois mois après la petite vérole, je fus fatiguée d'un perpétuel vomissement : il fut attribué au dérangement de mon estomac, & l'on eut recours à tout ce qui pouvoit contribuer à le faire cesser ; mais malgré tous les remèdes, il ne cessa qu'au quatrième mois, temps auquel je commençai à me mieux porter, quoique je conservasse toujours un certain dégoût, & que je fusse agitée de temps-en-temps de fantaisies qui ne m'étoient pas ordinaires.

Bélizai continuoit toujours à être assidu auprès de moi, & malgré mon inclination secrète pour lui, je n'avois point changé mes premières façons : quoique je l'aimasse dans le fond de mon ame plus que moi-même, je ne pouvois me rendre raison de l'entêtement que j'avois à lui refuser un aveu mérité par tant de soins, d'amour & de complaisance ; aveu qui l'auroit comblé de joie aussi-bien que ma famille, & qu'il recherchoit avec ardeur. Mon père attribuoit ce froid pour Bélizai, à la continuité de mon aversion pour les hommes, en se flattant cependant que le temps la diminueroit, & qu'il me feroit un jour changer de sentiment.

Cependant ma santé s'étoit entièrement remise, à des picotements près que je sentois dans le ventre, & qui me causoient quelquefois des douleurs insupportables. Le détail que je fis à mon père, de ces mouvements extraordinaires, comparés

à ceux d'un être inconnu, mais vivant, le fit conclure que je renfermois un corps étranger, que le jeu des humeurs avoit fait naître, & qui conservoit sa vie aux dépens de la mienne qu'il minoit peu-à-peu. Les exemples rares, mais arrivés, de ces sortes de phénomènes, le persuadoient que j'étois dans ce cas extraordinaire, ce qui le jetoit dans la consternation; il fit une assemblée de Médecins, ne voulant pas dans une occasion aussi délicate, & qui le touchoit de si près, s'en rapporter à lui seul. Je fus examinée, & après le rapport fait, que j'étois agitée des mouvements dont j'ai parlé, ordinairement à jeun, ou lorsque je commençois à manger, il fut conclu que le sentiment de mon père l'emportoit sur les différentes inductions qu'on tira, & que dans un cas si extraordinaire & si pressant, il falloit avoir recours à l'incision, afin de me délivrer d'un être qui tôt ou tard me donneroit la mort.

La famille & toute la maison fut effrayée de cette ordonnance; mon père, après avoir essuyé ses pleurs, vint m'annoncer cette nouvelle, à laquelle il me prépara par tout ce que la Religion & la raison ont de plus fort. J'avouerai naturellement que la fin de la conversion me fit frémir, puisqu'il étoit vrai que dans cette opération un rien étoit capable de m'ôter la vie. Je demandai la nuit pour me disposer à donner mon consentement. Pour peu qu'on fasse de réflexion à la situation où je me trouvai alors, l'on doit s'imaginer que je ne la passai pas tranquillement. Il étoit près du jour, que je n'avois pas encore fermé l'œil; cependant à force d'être accablée, je commençois à m'endormir, lorsque je fus réveillée en sursaut par une voix qui me dit ces paroles: *Lindamine, gardez-vous bien de consentir à l'opération, vous serez guérie avant deux mois.* Je fus si effrayée de ce discours, qu'une sueur froide me couvrit le visage; j'appellai à mon secours de toutes mes for-

ces. Mon père, dont la chambre étoit voisine de la mienne, se leva & vint apprendre la cause de mes cris; je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé: il fit tout ce qu'il put pour me remettre, & pour me persuader que dans l'inquiétude où je m'étois couchée, il n'étoit pas surprenant que les vapeurs d'un sommeil si justement agité, eussent produit un songe qui paroissoit d'autant plus singulier, qu'il étoit enfanté par la crainte de l'ame, qui tremble perpétuellement pour la dissolution du corps. Pour appuyer cette raison, il me rappella ce que j'avois lu cent fois dans nos Traités, qui est, lorsque la tête est échauffée par les vapeurs subtiles portées dans le cerveau par une fièvre ardente, il s'y produit un tel dérangement & une telle confusion dans les parties voisines de la glande que nous nommons *Pinéale*, qu'elle conçoit les objets si différents de ce qu'ils sont, que non-seulement elle les représente tels à l'imagination prévenue, mais même à nos yeux. Il arrive encore que les oreilles semblent entendre, en veillant même, des discours seuls formés par le déréglement du cerveau.

Ces réflexions, quelque justes qu'elles fussent, ne me persuadèrent point; je croyois être trop sûre de mon fait; d'ailleurs je n'avois point de fièvre, & je n'étois point dans le cas supposé par mon père; l'étude ne m'avoit point fait revenir des préjugés de l'enfance. Le sexe, quelque éclairé qu'il soit par les sciences, conserve toujours quelques parcelles de ses foiblesses; je craignois les esprits, & j'attribuois les paroles proférées, à cette cause, assurant même que j'avois une idée du son de cette voix, & concluant que l'avis qui m'étoit donné, venoit de la part de quelqu'ami de la famille, qui ne faisoit peut-être que de mourir. Mon père se moqua de cette opinion, & la rejeta, en me rappellant des traits de philosophie qui me persuadèrent. La confiance extrême

que j'avois en son savoir & en son expérience, me fit soumettre avec docilité, mais je lui déclarai en même-temps que, me portant mieux, & que n'étant plus incommodée des picotements dont je m'étois plaint (chose que je disois pour m'en éviter l'opération) je ne voulois absolument pas qu'on en vînt à cette extrémité. Il voulut répliquer; mais je me mis à pleurer si amérement, dont il fut si touché, qu'il me donna sa parole qu'il n'en seroit plus parlé.

Cependant, malgré le danger dont j'étois menacée par la consultation des Médecins en cas qu'ils ne fussent pas obéis, ma santé alloit de mieux en mieux, si je puis en excepter ces agitations secrètes & intérieures dans le corps, qui sembloient croître avec plus de force & dont je n'osois me plaindre, de crainte qu'on ne me reparlât de la fatale opération. Malgré l'inquiétude qu'un tel changement devoit produire en moi, j'en étois bien moins frappée que de celui qu'on me fit appercevoir à l'occasion de mon sommeil. Je n'avois jamais été dormeuse de mon naturel, & ma vivacité étoit telle qu'une souris auroit troublé mon repos: depuis ma petite vérole, il en étoit bien autrement; j'étois si extraordinairement changée à cet égard, qu'outre que je dormois beaucoup, l'on avoit encore mille peines à me réveiller, la servante m'assurant même qu'il arrivoit souvent qu'elle me tiroit une demi-heure avant que j'ouvrisse les yeux, & que plusieurs fois encore il lui étoit arrivé de ne pas venir à bout de son dessein; qu'elle en avoit été si effrayée un jour, que me croyant tombée en foiblesse, elle avoit pensé en avertir mon père; que la seule défense que je lui avois faite de ne lui rien dire lorsqu'il m'arrivoit de me plaindre, dans la crainte que j'avois toujours qu'on n'en vînt aux dernières extrémités dont j'ai parlé, l'avoit empêchée de le faire relever. Ce rapport me fit réitérer la défense en consé-

quence des mêmes raisons ; & me servant des connoissances que l'étude m'avoit données, je pris des remèdes que je crus propres à rendre le sang moins épais, afin de me préserver des inconvénients dont ce sommeil continuel me menaçoit.

Un matin que je m'étois réveillée de meilleure heure qu'à l'ordinaire, Bélizai me fit demander par la servante, la permission de m'entretenir un moment. J'étois encore au lit, que je quittois peu depuis quelque temps, à cause d'une pesanteur & d'une lassitude dont je ne pouvois deviner le principe, situation qui inquiétoit extrêmement mon père & ma mère, dans l'appréhension où ils étoient de voir arriver la prédiction. La bienséance me fit refuser d'abord de voir Bélizai ; mais le jeune homme ayant persisté à entrer, ne devant, à ce qu'il disoit, rester qu'un moment, j'ordonnai à la servante de rester près de moi, tant qu'il y seroit. Il parut une lettre à la main : son air étoit pâle & défait, & la tristesse lui couvroit le visage. Sa vue me fit tressaillir sans deviner pourquoi. Il s'approcha de mon lit en tremblant : je vais vous quitter, Mademoiselle, me dit-il, l'on me mande que mon père est à l'extrémité ; la douleur où je suis..... Elle est bien légitime, interrompis-je, émue jusqu'au fond du cœur, & cachant à peine le trouble qu'elle me causoit ; je suis très-sensible à votre affliction. Plût à Dieu, reprit le jeune homme, sans être retenu par le tiers, que vous le fussiez autant que vous le dites ! Qu'il me seroit doux de vous voir partager le cruel chagrin que va me causer votre absence ! Nous ne nous entendons pas, poursuivis-je, en dissimulant, je parle du danger que court M. votre père, qui me semble n'avoir aucun rapport à ce que vous venez de dire. Je ne conçois que trop, reprit le beau pensionnaire, que vous ne voulez pas m'entendre ; je rougis de vous avouer que la cause de mon départ n'est pas la

plus cruelle de mes appréhensions. Que ne puis-je vous offrir mon cœur, & vous instruire de tout ce qui s'y passe ! Pourquoi cette antipathie cruelle que vous avez pour les hommes ? s'étend-elle jusques à moi ? Ah ! belle Lindamine, que cette opinion m'a fait tenter de choses ! heureux si vous ne désapprouvez pas un jour la témérité de ma flamme, qui n'a jamais osé briller que dans les ténèbres ! Je ne vous entends pas, repris-je, étonnée d'un discours qui me paroissoit si obscur, surprise de l'assurance avec laquelle il me regardoit, qui ne lui étoit point ordinaire. De quelles ténèbres parlez-vous, continuai-je ? quel lieu vous ai-je donné pour me parler de l'amour avec tant d'assurance ? Mes droits sont d'une nature, reprit Bélizai, en rougissant..... Il alloit continuer, lorsque mon père entra. Je souffris de voir interrompre un discours qui m'émut jusqu'au fond de l'ame, & dont il m'étoit impossible de pénétrer le sens.

Mon père qui avoit reçu des lettres égales à celles de Bélizai, par le même ordinaire, venoit le trouver pour les lui communiquer ; le voyage du pensionnaire fut arrêté au lendemain. Cette décision m'attendrit & me pénétra : j'aimois, & un témoin aussi respectable que mon père me fit dévorer mes pleurs. Le temps étoit enfin arrivé où ma foiblesse auroit paru dans son entier. Bélizai sortit avec mon père, après m'avoir fait des adieux timides. Pressée d'une agitation extrême, je renvoyai la servante ; je ne fus pas plus tôt seule, que je m'abandonnai à toute ma douleur.

Il étoit près de dix heures du soir que je n'avois pas encore soupé, ni souffert que personne restât dans ma chambre ; mais me sentant alors une colique qui augmentoit de plus en plus, je tirai le cordon de ma sonnette pour qu'on vînt me secourir. A peine la servante eut-elle le temps d'arriver

d'arriver, je jetois les hauts cris, & je me mourois toute vivante. Cette fille effrayée de ma situation, fut avertir mon père qui accourut bientôt avec ma mère ; leur présence ne soulagea ni n'interrompit mes clameurs. Mon père, malgré son habileté, se trompa, & crut que j'allois être étouffée par le corps étranger qu'on m'avoit supposé : il ordonna une saignée, qui assoupit un moment ma douleur ; mais cette colique fatale m'ayant reprise avec plus de fureur, & me donnant des convulsions, mon père se mit à pleurer amèrement, & dit à l'oreille de ma mère qu'il n'y avoit rien à espérer, que je ne passerois pas la nuit. A cette décision, toute la maison donna des marques de son désespoir ; les Médecins & les Chirurgiens furent mandés, & pendant qu'on me confessoit, ils consultèrent de ce qu'il y avoit à faire dans une semblable occasion. Ils furent tous d'un sentiment unanime (à l'exception d'un seul qui, après m'avoir tâté le pouls, sortit en haussant les épaules) : la pluralité fut que, dans l'extrémité où j'étois, il falloit tenter l'opération.

Mon père rentroit dans la chambre, pour me préparer à cet horrible décret, se fondant sur la raison & le bon sens que je conservois jusques dans les douleurs, qu'il obtiendroit de moi que je me résignerois à la volonté du Seigneur : mais, hélas ! nous n'eûmes pas le temps d'agiter cette question. Comment oserai-je vous faire cet aveu de ma honte, poursuivit la belle Pélerine, en baissant les yeux & en rougissant ? La nature, pressée de me délivrer d'un mal commun & ordinaire, fit un si terrible effort, qu'en jettant un cri dont toute la maison retentit, je mis au monde une petite créature, sans le secours de personne. Ma mère, à cette vue, se frappa trois fois la poitrine, de douleur ; & mon père, accablé comme d'un coup de foudre, sortit la mort dans le cœur. Ma mère, qui craignit que les repro-

ches dans ce moment ne me donnaſſent la mort, dévora ſa fureur, me fit de feintes careſſes, & me ſervit de Sage-femme; je me laiſſai gouverner, ſans avoir aucun ſoupçon de ce qui ſe paſſoit, me perſuadant, avec la meilleure foi du monde, que ce qui venoit d'arriver, étoit le corps étranger dont on m'avoit tant parlé, & dont le Seigneur m'avoit heureuſement délivrée.

Je le crus d'autant plus aiſément, que l'enfant vint mort au monde, étouffé ſans doute par les douleurs, ou parce que je n'avois point été ſoulagée, dans l'ignorance où l'on étoit de la cauſe de mon mal. Je paſſai dix jours dans cette confiance, pendant leſquels je ne vis plus mon père: je le demandois à tous moments, auſſi-bien que la deſcription de l'animal prétendu, dont j'étois débarraſſée: on ne répondoit rien à mon empreſſement; les pleurs & les ſoupirs ſuivoient ordinairement ces queſtions, & pendant tout ce temps, je n'en pus tirer davantage.

Cependant me portant de mieux en mieux, & l'eſprit plus tranquille du côté des frayeurs de la mort, je voulus me lever pour aller ſavoir ce qu'étoit devenu mon père, que je ne voyois point. La triſteſſe de ma mère & du domeſtique m'inquiétoient; les voyant varier dans les réponſes qu'ils me faiſoient au ſujet de mes inquiétudes, dans mon impatience, je me jetai à bas de mon lit pour aller apprendre moi-même la cauſe de ces diſſimulations. Remettez-vous dans votre lit, cruelle fille, me dit ma mère, en m'obligeant à lui obéir, & ne comblez pas vos crimes, en m'ôtant encore une vie qui ſuivroit bientôt la perte de la vôtre, & que le déshoneur que vous cauſez, ne me fera que trop tôt arriver; contentez-vous du déſeſpoir que vous m'occaſionnez par la perte que j'ai faite de votre père, que votre lâcheté à mis dans le tombeau, & n'ayez pas à vous reprocher..... Qu'entends-je, grand

Dieu ! m'écriai-je avec transport : de quel coup m'accable-t-on ? Mon père mort ! Moi, j'en serois la cause ! Oui, cruelle, interrompit ma mère, en versant un torrent de larmes, votre père est descendu dans les ténèbres éternelles, deux jours après celui que vous avez marqué par l'opprobre dont vous nous avez couverts. Eh ! mon Dieu ! répliquai-je, en pleurant amèrement, quels sont les crimes que j'ai faits, & de quoi m'accuse-t-on ? infortunée que je suis, malade, à la veille de mourir, languissante depuis long-temps, ne voyant personne, de quel affront veut-on donc me parler ? Mais, ma fille, ma chère fille, reprit impatiemment ma mère, à quoi sert de faire ainsi l'ignorante ? Comment voudriez-vous cacher une infamie dont je suis le témoin oculaire, & que tout le monde sait ? nonobstant les précautions prises pour dérober au public notre honte, la ville en est imbue..... Et de quoi donc, interrompis-je, outrée de tout ce que ma mère me disoit ? Expliquez-vous mieux, car je prends le Ciel à témoin, si..... En vérité, Lindamine, poursuivit ma mère, ne prenez pas en vain ce nom respectable, vous en seriez punie sur-le-champ ; remerciez le Seigneur, au contraire, des graces qu'il vous a faites en vous conservant une vie que votre imprudence devoit vous faire perdre, & dont vous vous êtes rendu indigne, étant la cause que votre enfant est mort avant que d'être régénéré : malheur qui ne seroit pas arrivé, si vous aviez eu de la confiance en votre mère, & que vous m'eussiez avoué avec franchise la nature des secours dont vous aviez besoin ; une mère, quelqu'affligée qu'elle soit d'un pareil aveu, pardonne ordinairement dans des instants aussi précieux.

J'aurois laissé parler ma mère bien plus longtemps, tant j'étois interdite & étonnée de ce discours ; elle crut sans doute qu'il me faisoit im-

preſſion, & que la douleur & la honte me retenoient : courage, continua-t-elle, en me ſerrant tendrement entre ſes bras ; aux maux conſommés il n'y a plus de remède ; ce qu'il importe aujourd'hui, pour vous corriger, eſt de demander pardon à Dieu de toutes vous fautes, je me joindrai à vous par des bonnes œuvres, pour que le Ciel vous faſſe miſéricorde : la mort d'un enfant & d'un père ſont des crimes dont on ne ſauroit aſſez faire pénitence ; mais il ne faut pas ſe déſeſpérer, continua-t-elle, en me voyant ſuffoquée par les ſanglots. L'Evangile nous promet que lorſque le cœur eſt véritablement contrit, il prépare les voies de la miſéricorde : alors, ma fille, continua ma mère, qui craignoit que l'état où elle me voyoit ne me donnât la mort, ne penſons plus à tout cela, une fièvre eſt capable de vous emporter. Que le Ciel m'en préſerve ! Que deviendrois-je, ſi je perdois encore tout ce que j'ai de plus cher dans le monde ? Non, ma chère enfant, non, ajouta cette mère infortunée en m'embraſſant, vous ne m'accablerez pas de ce nouveau malheur, vous avez toujours aimé votre mère, vous ſavez qu'elle vous aime, & qu'elle ne peut vivre ſans vous ; eſſuyez vos pleurs, j'oublie tout, je vous l'ai déjà dit, & notre affront ſera réparé en vous donnant pour mari celui qui, malgré la ſageſſe que je vous ai toujours connue, vous a fait ſuccomber ; nommez-le-moi : il ſe cache peut-être ; qu'il revienne, nous avons aſſez de bien pour lui faire un ſort heureux, quel qu'il ſoit ; il n'y a pas d'apparence même qu'il ſoit aſſez mal-honnête homme pour refuſer de vous donner cette ſatisfaction.

Ce diſcours & le précédent furent autant d'énigmes pour moi, j'en aſſurai ma mère, qui gémit de mon obſtination, & qui, dans la crainte que ſon impatience ne nuiſît à ma ſanté, ſe contraignit, & ſortit de ma chambre en pleurant. Dès

qu'elle fut partie, je me mis à crier de toutes mes forces, & je me rejetai une seconde fois à bas de mon lit pour la suivre; la servante, qui étoit puissante, m'obligea d'y rentrer. Au nom de Dieu, Fanchon, lui dis-je, expliquez-moi tout ce que ma mère m'a dit : moi, grosse! moi, avoir fait un enfant! je crois, en vérité, si j'ose me servir de ce terme, que ma mère perd l'esprit. Il n'est cependant rien de si vrai, reprit grossièrement cette fille, & vous feriez bien mieux, Mademoiselle, de déclarer celui qui vous a abusée. Vous êtes une impertinente, interrompis-je, en donnant un soufflet à cette fille; il vous convient bien de me tenir de pareils discours, apprenez à parler & à me respecter; ma mère est la maîtresse de me dire tout ce qu'il lui plaira, quoique je le souffre assez impatiemment, mais pour vous, que cela ne vous arrive plus. La servante, irritée de mon emportement, ménagea si peu ses termes dans une réponse impertinente qu'elle me fit, que ne me connoissant plus dans mon transport, je me saisis d'un flambeau qui étoit sur ma table de nuit; je le lui jetai avec tant de fureur, & elle en fut atteinte si malheureusement, que le coup porta à la tempe, & la fit expirer deux heures après.

Jugez, Mademoiselle, continua l'infortunée Pélerine en soupirant, du désespoir que me causa ce nouveau malheur : je me jetai à bas du lit toute éplorée de ce que je venois de faire, & je courus en chemise, comme une folle, dans la chambre de ma mère; elle pleuroit, & parut effrayée de me revoir : elle vint au-devant de moi, m'embrassa tendrement, & me conduisit dans mon appartement, en me flattant avec les caresses les plus douces. Mais quelle fut sa frayeur en y entrant, à l'aspect de la servante étendue par terre, qui se baignoit dans son sang! elle appella du monde, le Chirurgien fut mandé : mais vains secours; mal-

gré son habileté, cette fille ne put réchapper.

On donna à cet accident un tour aisé à imaginer; il n'y avoit point de témoins de cette action, nous étions si connus & si considérés, qu'il n'étoit pas possible qu'on soupçonnât l'auteur de cet assassinat.

Cependant l'impression que me fit cette dernière aventure, compriſe avec tout ce que ma mère m'avoit dit, fit une telle révolution en moi, que je tombai malade, & que je fus à la veille de mourir: les preuves qu'elle me donna que j'étois véritablement accouchée, malgré la certitude que j'avois de n'y avoir pas donné lieu, portoient avec elles une triſte lumière qui éclairoit le deſtin le plus fatal, & qui jetoit mon eſprit dans une perplexité qui, ne pouvant ſe concilier avec lui-même, me mit dans l'état que je viens de dire. Ma mère en fut ſi effrayée, qu'elle promit que, ſi Dieu me rendoit à ſes vœux, elle iroit en pélerinage à Notre-Dame de Luxembourg.

Dieu l'exauça, pour me châtier ſans doute doublement de mes offenſes; mais en revenant à la vie, ma mère entroit dans le ſentier de la mort, toutes les choſes précédentes lui en avoient ouvert l'entrée. Mais le refus que je continuois à lui faire de lui nommer celui qu'elle ſuppoſoit m'avoir déshonorée, refus qu'elle appelloit entêtement & mauvais cœur, lui fut ſi ſenſible, qu'elle fut bientôt à l'extrémité: connoiſſant qu'elle n'en reviendroit pas, & me voyant toute en pleurs à ſon chevet, elle me conjura dans cet état touchant, de lui donner pour lors la ſatisfaction qu'elle attendoit depuis ſi long-temps. Que pouvois-je lui dire, dans l'ignorance où j'étois moi-même de mon ſort? ſinon, que ſi j'avois conçu, ce ne pouvoit être que par des moyens extraordinaires, & qui m'étoient entièrement inconnus. Ma mère, qui ne pouvoit ſe perſuader que je lui diſſe la vérité, ne voulut jamais jetter les yeux

sur moi pendant le peu de jours qu'elle vécut : malgré mes prières & mes larmes, elle me refusa sa bénédiction en mourant, & me dit, avant que d'expirer, que Dieu me puniroit tôt ou tard de mon mauvais cœur.

Cette mort me causa un si violent désespoir, à cause des circonstances dont elle étoit accompagnée, que je voulus plusieurs fois attenter à ma vie. Ma famille, qui ne m'avoit pas quittée depuis la perte que je venois de faire, me garda à vue: sa vigilance me préserva d'une fin funeste ; je fus plus d'un mois sans que l'idée de me détruire sortît de mon esprit. Il est vrai que les exhortations fréquentes d'un Curé honnête homme, savant & compatissant, me firent revenir peu-à-peu de cette frénésie : il me porta à recourir à Dieu, après lui avoir fait l'énumération de mes malheurs : ma sincérité, mon innocence ne purent lui être suspectes, la Religion avoit repris le dessus, & je me confessai avec les sentiments d'une bonne Chrétienne. Ce saint Prêtre conjectura, lorsqu'il fut bien au fait de la cause de toutes mes infortunes, qu'on s'étoit servi de maléfice dans cette occasion indigne, puisque je n'y trempois pas, ou que j'avois été secrètement provoquée au sommeil par quelques breuvages, ou sirops ; quelques circonstances que je rapportai, ne lui donnèrent pas lieu d'en douter, & connoissant par mes sanglots combien cet entretien me touchoit & me faisoit souffrir, il me consola, en me représentant que, n'ayant pu prévoir ce qui m'étoit arrivé, j'avois beaucoup lieu d'espérer que je trouverois miséricorde devant Dieu ; mais que si j'avois continué à me rebeller contre ses décrets éternels, je me serois rendu indigne de ses graces ; que le Ciel avoit peut-être ses desseins sur moi ; que son amour pour la créature faisoit souvent mouvoir des ressorts inconnus pour se l'attirer à lui, & que le grand moyen, dans des

adversités semblables aux miennes, étoit de se laisser guider par sa divine Providence.

De telles exhortations répétées avec onction, firent enfin sur mon cœur l'effet que le saint Curé en avoit attendu : au bout d'une neuvaine qu'il me fit faire, je me sentis éclairée d'un céleste rayon ; dans cet enthousiasme, je fis vœu de remplir celui que feue ma mère avoit promis pour moi lors de ma maladie, que telle chose qui arrivât, je me ferois Religieuse à mon retour, je donnerois la moitié de mon bien aux pauvres, & le reste aux parents que j'avois, sans égard à la proximité, mais à la misère.

Dès que j'eus formé ce dessein, j'en fis part à mon sage Directeur ; il me félicita de ces bons sentiments, inspirés, me dit-il, par la grace ; mais il désapprouva le pélerinage, à cause des inconvénients qui peuvent arriver à une jeune personne dans un voyage de long cours ; il voulut me faire relever de ce vœu ; mais il me vit si fort entêtée de ce dessein, qu'il crut y devoir donner son approbation, après m'avoir fait part des sages instructions pour me conduire, & pour éviter les dangers que son expérience imaginoit. Avant que de partir, je mis ordre à mes affaires, & je ne me réservai de mon bien, que ce qui m'étoit nécessaire pour remplir les vues que j'avois de me retirer. Ma famille fit tous ses efforts pour s'opposer à cet abandon, dans la juste crainte que, changeant de sentiment, je ne me réduisisse à l'aumône ; mais ma fermeté l'emporta sur toute autre considération, & l'on me vit si entière dans mes desseins, qu'on me laissa une pleine liberté de me conduire à ma fantaisie ; les motifs de Religion ayant cela de propre, qu'ils suppléent aux défauts de minorité.

La veille de mon départ je reçus un assaut qui ne fut pas le moindre de ceux que j'eusse essuyés : Deux lettres me vinrent de Bélizai à la fois ; la première me faisoit part des regrets que lui

causoit mon absence, & m'assuroit que rien au monde ne pouvoit altérer la force des sentiments qu'il avoit pour moi : il m'apprenoit que son père étoit mort, & qu'il lui laissoit des biens considérables ; que la seule bienséance l'avoit empêché de m'écrire, pour m'assurer qu'il ne pouvoit être heureux sans moi ; qu'il me supplioit d'agréer avec tout ce qu'il avoit, & son cœur & sa main ; que je fisse de sérieuses réflexions à ce qu'il me proposoit, que j'étois même dans un cas à ne pouvoir le refuser, & à n'être pas la maîtresse de disposer de moi, sans sa participation.

Je ne compris rien à la fin de cette lettre, & je trouvai fort extraordinaire une pareille façon de me demander en mariage : mais la lecture de la seconde, datée de deux jours après, & dictée dans la crainte que je n'hésitasse à me déterminer, m'ouvrit enfin les yeux sur l'obscurité de mon fatal sort ; en s'annonçant sans détour pour mon mari, il m'expliquoit naturellement les lâches moyens dont il s'étoit servi pour le devenir, qu'il excusoit vainement par la grandeur de son amour, & par la crainte qu'il avoit eue que je ne lui échappasse, excusable par l'antipathie que j'avois toujours marquée pour tout engagement ; que prévenu de ces choses, il s'étoit servi de moyens surnaturels pour me provoquer au sommeil ; que ses premières idées n'avoient été d'abord que de remédier à une insomnie qui m'accabloit pendant ma maladie, mais que l'occasion lui avoit paru si favorable à ses desseins légitimes, disoit-il, qu'il n'avoit pu y résister ; qu'il s'étoit flatté que s'il étoit assez heureux pour que les témoignages de son amour parussent, l'honneur feroit alors ce que ses soins & son amour n'avoient pu faire ; que c'étoit à moi enfin à décider s'il s'étoit trompé.

La lecture de cette seconde lettre me mit d'une juste colère : malgré la passion dont j'étois

prévenue pour cet indigne amant, je me promis bien que je ne le verrois jamais, & que rien au monde ne seroit capable de me faire revenir. Je résolus de faire mes efforts pour l'oublier ; je me tournai vers Dieu, à qui je fis un entier sacrifice du goût que j'avois pour lui, en renouvellant le vœu que j'avois fait de me faire Religieuse : sentiment que j'ai conservé jusqu'aujourd'hui, & dont je ne me démentirai jamais, espérant que Dieu voudra bien me soutenir contre les choses qui tenteroient à ébranler ce dessein.

Il y a un an & un jour que je suis partie de chez moi dans l'équipage où vous me voyez : j'ai été assez heureuse pour remplir mes vues, & il ne m'est rien arrivé de désagréable ; mon vœu finit aujourd'hui, & demain je prendrai le parti de me retirer absolument du monde.

Voilà, Mademoiselle, continua la belle Pélerine, l'histoire de mes malheurs, qui seront toujours présents à ma mémoire. Je me suis fait une loi, pour m'humilier, de les conter à ceux qui en seront curieux, afin que cette histoire, étant répandue, apprenne aux personnes de mon âge à se défier des lâches détours de la plupart des hommes, qui travaillent perpétuellement à séduire leur innocence, & qu'elles soient toujours en garde contre ces loups ravissants, bien plus dangereux encore, lorsque la figure & l'esprit aident à donner de la confiance.

A ce récit de mes infortunes est attachée une condition dont je ne prévieus point avant que de le faire, dans la foi où je suis qu'il n'est personne qui me la refuse : c'est, Mademoiselle, de faire une bonne œuvre en ma faveur, afin que le Seigneur me conserve dans les bons sentiments qu'il a bien voulu m'inspirer, & qu'il me donne la force de ne pas succomber.

Lindamine finit ainsi son histoire, en essuyant des pleurs qu'elle n'avoit pu retenir. Je la re-

merciai de sa complaisance ; je lui demandai si le Couvent où elle se retiroit, étoit éloigné du lieu où nous étions. Elle me répondit qu'elle n'en avoit point encore de déterminé ; que le choix ne lui importoit pas, & que dans la résolution où elle étoit de n'avoir plus aucune relation avec le monde, son dessein, lorsque son homme d'affaires seroit arrivé, étoit de lui faire arrêter un Cloître où l'on ne pût la connoître, & que dans cette idée, elle ne vouloit pas se renfermer dans son pays, à cause de cette raison, & que le premier Couvent enfin lui étoit indifférent, pourvu qu'on voulût bien l'y recevoir.

Ce discours me frappa, & me fit sur-le-champ imaginer une chose qui tendoit à ses vues, & qui me donnoit les moyens de donner de mes nouvelles à ma chère Sainte Agnès que j'avois toujours dans l'esprit. Dans ce dessein, je vantai fort à Lindamine la douceur & l'union qu'on respiroit dans le Couvent d'où je sortois, & je le lui proposai, en l'assûrant que je l'adresserois à une Dame dont j'avois l'honneur d'être considérée, qui se feroit un vrai plaisir, la connoissant pieuse & prévenante, de lui faire tous les plaisirs qui dépendroient d'elle, que même c'étoit-le vrai moyen de parvenir à ses intentions ; qu'elle seroit reçue de sa part à bras ouverts, & que, venant de si bonne main, on ne feroit aucune information.

Lindamine me remercia avec beaucoup de vivacité, & accepta mes offres de tout son cœur. Je lui parlai fort de Sainte Agnès, dont je lui vantai le bon caractère & la société ; je passai le reste du jour à entretenir la jeune Pélerine des agrémens qu'elle auroit de vivre avec une amie, dont les infortunes, lorsqu'elle les sauroit, l'intéresseroient & la feroient convenir qu'elle étoit en quelque façon plus à plaindre qu'elle...

Lindamine à ce discours parut surprise, & me demanda avec empressement quelle sorte de malheurs pouvoient être comparés aux siens.

L'embarras que je fis paroître à cette question, fit lever Saint-Fal, qui comprit que, dans le cas où il étoit avec moi, sa présence devoit gêner ma conversation; toujours prévenant & poli, il nous demanda la permission de profiter du jour pour aller dissiper un mal de tête qu'il conservoit depuis qu'il s'étoit levé. Comme il m'adressoit la parole, je lui répondis par une révérence; après quoi il sortit.

Dès que nous fûmes seules, Lindamine & moi, je l'engageai encore plus fortement à faire le choix du Couvent dont je lui avois parlé; elle m'assura qu'elle iroit dès le lendemain chez Madame de G***, & que dès que cette Dame seroit convenue des clauses de sa réception, elle y entreroit. Tranquille de cette assurance, je revins à Sainte Agnès, & je contai à Lindamine son histoire en raccourci, afin de la prévenir avantageusement sur son compte. La Pélerine convint que, si cette charmante Religieuse, étoit agitée d'une seule des choses que Lindamine avoit à se reprocher, elle s'avoueroit la moins infortunée, mais qu'il n'y avoit point de malheurs comparables aux remords de la conscience.

Lindamine prévenue par l'histoire que je venois de lui faire de mon amie, & que j'avois des lettres de conséquence que je ne pouvois trouver occasion de faire rendre, me dit obligeamment que je n'avois qu'à les lui remettre, qu'elle s'en chargeroit, & que dès le jour suivant, elle feroit partir un exprès intelligent qui s'acquitteroit fidellement de cette commission, & qu'il viendroit lui en rendre compte aussi-tôt qu'il s'en seroit acquitté. Je trouvai les voies qu'elle me proposa pour réussir dans cette affaire, si courtes & si naturelles, que, transportée

du plaisir que ressentiroit Sainte Agnès d'être si bien servie, je me jetai au cou de Lindamine pour lui en marquer ma joie. Cette belle fille charmée de mon bon cœur, auroit bien voulu à son tour me connoître, & malgré sa politesse qui lui fit supposer des raisons bien trouvées pour satisfaire sa curiosité, elle ne put s'empêcher de revenir plusieurs fois à la charge; je lui dis en souriant, que ce seroit mal la payer de toutes ses complaisances, que de l'ennuyer du récit de mes chagrins; que Sainte Agnès lui en feroit l'histoire, qu'elle rendroit supportable par la manière dont elle seroit contée. Lindamine se paya de cette frivole excuse, qui ne fit, à ce que j'ai su depuis, qu'irriter le desir qu'elle avoit d'en savoir davantage. Comme nous n'avions pas trop de temps du reste d'un jour pour écrire nos lettres, nous nous mîmes l'une & l'autre à les faire. Je fus bien-aise de profiter de cette occasion pour demander à Madame de G*** la continuation de ses bonnes graces, & l'avertir de la situation nouvelle où je me trouvois. La lettre de Sainte Agnès fut celle qui me coûta le moins, & qui fut la plus longue; en lui rendant compte des moyens heureux que j'avois trouvés pour la servir, je la priois, en cas que le hazard amenât le Marquis à son Couvent, (chose que je soupçonnois) de l'assurer que, quoi qu'il m'arrivât, je lui conserverois toujours les sentiments les plus vifs & les plus fidèles.

Le temps que nous passâmes à écrire fut long, & il étoit plus de huit heures lorsque nous eûmes fait nos dépêches. Je fus surprise de ne point voir arriver Saint-Fal; ses bonnes façons, & la confiance qu'il avoit montrée en me laissant seule dans l'occasion présente, sachant que je pouvois m'évader, & que cela m'étoit déjà arrivé, non-seulement effaça le sujet de plaintes que j'avois conçues contre lui le premier

jour ; mais encore attira une estime qu'il méritoit par ses attentions, qu'il me donna de l'inquiétude de son absence, sur-tout à une heure où l'on n'est guère dans les champs en hiver. Je fis demander de ses nouvelles, & l'on m'apprit qu'il étoit allé à la chasse, & qu'il guettoit sans doute un lièvre à l'affût. Je n'ignorois pas, née la campagne, qu'on y reste quelquefois fort tard, & je fus retrouver avec plus de tranquillité Lindamine ; mais quelle fut ma surprise en rentrant dans ma chambre, de voir aux pieds de la Pélerine un homme fort bien fait, qui sembloit s'exprimer avec beaucoup de passion, & dont cette charmante fille vouloit se défaire avec des paroles entrecoupées de larmes ! J'allois me retirer sans chercher à pénétrer ce nouvel évènement, mais Lindamine s'écria : Non, non, belle Jeannette, entrez, venez, aidez mon cœur à se défendre des assauts que vient lui livrer ici l'indigne amant dont je vous ai parlé. Le voilà ce monstre barbare, qui après m'avoir fait le plus sanglant outrage, veut me persuader que ses noirs artifices qu'il a mis en usage, sont des preuves du plus tendre amour. Oui, belle Lindamine, interrompit avec transport Bélizai, que le Ciel me puniſſe si jamais j'ai eu l'intention de vous offenser ! Dès le premier moment que je vous ai vue, mon cœur, en me donnant le titre d'amant, vouloit y ajouter celui de votre époux : voilà la première cause de mon crime. Vos froideurs, le dégoût que vous marquiez dans toutes les occasions pour le mariage, le consentement que je me flattois d'obtenir de Monsieur votre père, ayant démêlé ses vues, si j'étois assez heureux de trouver des moyens pour assurer mes projets, toutes ces choses ont achevé de me séduire & de m'aveugler. J'avoue que je suis criminel, belle Lindamine ; je sais que vous m'aimez : pourquoi vous obstiner, par

une délicatesse hors d'œuvre, à nous rendre tous deux malheureux? ma femme, ma chère femme! Arrêtez, cruel! interrompit en pleurant la Pélerine, quel nom odieux proférez-vous? par quels moyens, ô Ciel! prétendez-vous?.... Oui, vous l'êtes, reprit vivement Bélizai, en embrassant les genoux de l'infortunée Pélerine, il faut que je meure avant que je perde le beau nom de votre époux; j'en fais juge Mademoiselle, continua le malheureux amant, en se tournant vers moi: qu'elle décide.... Je vous prends au mot, interrompit vivement Lindamine, en me jettant un coup-d'œil, prévenue que je suis que les sentiments d'honneur & de Religion, dont je suis persuadée qu'elle fait gloire, la feront prononcer en ma faveur.

Bélizai voyant son sort entre mes mains, se leva, & commença par me vanter son amour, sa tendresse, sa constance; il trouva des couleurs vives & spécieuses pour excuser sa témérité, & ce qui s'étoit passé: il me vouloit gagner par ses sentiments qui exigeoient, puisque les choses ne pouvoient ne pas être, que l'hymen réparât ce qu'il y avoit eu de défectueux dans sa conduite, & prétendoit qu'outre son amour, sa probité étoit intéressée que le mariage se fît: il passa ensuite aux tourments qu'il avoit soufferts depuis qu'il avoit été privé de la vue de tout ce qui lui étoit de plus cher dans le monde, voulut m'attendrir par les partis qu'il avoit refusés pour se conserver à Lindamine; que sa famille le pressant sur cet article, il s'étoit dérobé par la fuite à leurs persécutions, & étoit venu à Montpellier il y avoit un an, pour faire à sa maîtresse un sacrifice de ses engagements offerts, & pour lui apporter sa main: ayant appris, avec un désespoir violent, qu'elle étoit partie, & n'ayant pu savoir en quels lieux elle avoit porté ses pas, il erroit depuis ce-

temps ; qu'étant repassé à Montpellier, & qu'un hazard heureux lui ayant fait découvrir qu'une chaise devoit venir au-devant d'elle, il avoit guetté le jour de son départ, l'avoit suivie sans que personne se fût apperçu de son dessein, dans l'intention de venir se jetter aux pieds de sa maîtresse, de recevoir sa grace, ou de trouver dans le désespoir le remède à ses maux.

Je laissai tout le temps à Bélizai qu'il voulut, de parler ; dès qu'il eut cessé, je me tournai vers Lindamine, & je lui demandai si elle avoit autre chose à ajouter à ce qu'elle m'avoit dit à ce sujet ; elle m'assura que non, & que rien n'étoit capable de faire changer sa façon de penser.

Soutenue par ce discours, j'adressai la parole à Bélizai. Puisque vous voulez bien vous en rapporter à ma décision, lui dis-je, pardonnez, s'il vous plaît, Monsieur, si je suis d'un sentiment différent du vôtre, & si j'ose vous représenter que vous vous êtes rendu non-seulement indigne de la grace que vous prétendez, mais encore d'être souffert parmi les gens délicats, qui pensent avec une certaine élévation ; en ce que vous avez péché contre les règles de l'honneur & de la probité dont vous vous parez si vainement. Est-il possible qu'avec de l'éducation & de l'esprit (car l'on ne peut vous refuser ni l'un ni l'autre) vous vous soyez mis dans le cas de manquer à ce que vous vous devez à vous-même ? Les crimes de séduction & de violence, quelque bas qu'ils soient, sont encore plus excusables que celui que vous avez commis : les premiers se peuvent comparer à deux hommes puissants, sûrs de leur adresse & de leurs coups, qui en attaquent deux autres moins forts, dont ils connoissent la timidité, & sur lesquels ils sont assurés de remporter la victoire ; au lieu que votre procédé est semblable à celui d'un homme qui

en assassine un parderrière, ou lorsqu'il est endormi. Du moins dans la première comparaison, les aggresseurs donnent le temps de se défendre; un hazard heureux peut fournir les moyens d'échapper à leurs forces & à leurs artifices : mais dans celle dont il est question, qu'y peut-on opposer ? En vérité, je vous le dis, un procédé comme le vôtre, est un véritable assassinat. Mais je dirai plus: vous prétendez que l'amour est l'auteur qui vous a suggéré cette violence : non, Monsieur, le véritable amour n'inspire pas de bassesse, & d'ailleurs ce n'est point aimer, que d'aimer pour l'amour de soi-même. Une Dame avec laquelle j'ai vécu, & qui se pique avec raison d'un discernement délicat, prétend que la vraie façon d'estimer, est de souhaiter non-seulement que l'objet de notre tendresse soit heureux, mais encore de faire tous nos efforts pour y contribuer, & pour lui faire ressentir tous les biens que nous desirons. Quelle obligation voulez-vous que vous ait une maîtresse que vous adorez parce qu'elle est belle, que son caractère est excellent, qu'elle est douce, remplie, si vous voulez, de talents, en un mot qu'elle a toutes les qualités desirables à la société ? cent autres l'aimeroient comme vous, mais ne lui sacrifieroient peut-être pas leurs desirs, leurs volontés, leurs fortunes. Supposons que cette maîtresse soit susceptible de quelques moments de foiblesse, le caractère de l'honnête homme qui en veut faire sa femme, est d'être le premier à l'en faire triompher, & à n'y pas donner lieu : cherchez à plaire par des endroits durables, qui sont, la probité, la vertu, l'honneur, vous plairez toujours; sacrifiez, s'il le faut, votre propre amour, & si vous n'êtes pas dans une situation propre à rendre heureuse la personne aimée, soyez le premier à obtenir d'elle qu'elle passe entre les bras d'un mari qui lui fasse sa fortune.

Ce sentiment est vif, peu suivi; mais j'en connois cependant qui se sont trouvé capables de faire ce généreux effort.

Enfin, Monsieur, continuai-je, l'on ne peut être véritablement heureux, qu'on ne soit extrêmement délicat sur l'honneur & sur la probité : la raison est que les passions, fondées sur les passions, se nuisent, s'entre-choquent & s'écroulent; au lieu que l'amour guidé par la vertu, fait la félicité, & ne peut être sujet aux traverses & aux bourrasques que font naître les écarts du désordre. Quelque peu d'usage que j'aie du monde, je crois vous avoir ébauché le vrai caractère de l'honnête homme & de l'amant épuré, qualités qui convenoient par toutes sortes de manières, à Mademoiselle Lindamine, & qui l'auroient rendue heureuse, si elle les avoit rencontrées en vous, sûr, comme vous l'êtes, à ce que vous dites, de ce qu'elle pense en votre faveur, mais dont le contraste la rend aujourd'hui la plus infortunée de toutes les filles. Pensez de combien de maux a été suivie votre imprudence; elle perd celui qui lui a donné le jour, commet un crime dans l'emportement que lui causa une réponse impertinente, donne lieu à la mort de Madame sa mère, est à la veille elle-même de se précipiter dans les horreurs du trépas; pour surcroît de malheur, est obligée par honneur, par Religion, de se sacrifier elle-même, d'entrer pour le reste de ses jours dans un Couvent pour appaiser ses remords & sa conscience. Que cet effort généreux trouve en vous des sentiments égaux, ou du moins, si vous ne pouvez remporter sur vous-même une pareille victoire, donnez-lui pour dernière preuve d'amour, celle de la laisser paisiblement disposer de ses volontés.

Je n'avois pas plus tôt proféré le nom de Couvent, que Bélizai s'étoit rejeté aux genoux de Lindamine, avec des marques si vives d'un sincère

repentir, & en prononçant des paroles si touchantes, accompagnées de démonstrations d'un tel désespoir, que la passion de cette aimable fille sembla se réveiller; elle ne put s'empêcher d'en laisser échapper des étincelles. Bélizai, aussi fin qu'amoureux, démêla l'effet que ma présence & ses discours causoient, la pressa avec tant de soin & de détours, qu'elle lui avoua, avec un soupir accompagné de larmes, qu'elle ne pouvoit être heureuse sans lui, & que, sans le serment dont elle étoit liée, c'en étoit fait. Bélizai transporté de cet aveu, lui représenta que de pareils vœux n'étoient d'aucune conséquence; que le plus simple Prêtre l'en relèveroit d'autant plus facilement, que bien des circonstances exigeoient leur hymen. Lindamine ayant réfuté ce dernier discours, & rappellé son serment & le Cloître, Bélizai en fut si transporté qu'il tira son épée, & voulut s'en percer à nos yeux. Arrêtez, cruel! s'écria Lindamine glacée d'effroi, voulez-vous achever de combler tous mes maux? remettez cette épée: ah! je ne pourrois vous survivre un moment. Hélas! je me rends: non, vous ne mourrez point: vous m'êtes trop cher; que deviendrois-je, grand Dieu! si j'avois encore cette mort à pleurer! non Bélizai, ne me donnez plus de pareilles frayeurs, j'en tremble encore, je ne suis à présent en état de rien décider; donnez-moi cette nuit pour invoquer le Ciel, afin qu'il m'inspire & m'aide à me déterminer; à mon lever vous aurez ma réponse, peut-être, hélas! trop conforme à mon inclination. L'amant voulut répliquer, mais Lindamine l'ayant assuré qu'elle ne vouloit plus rien entendre, qu'il ne l'avoit que trop persuadée, & que la parole qu'elle venoit de lui donner, devoit suffire, elle le pria de se retirer; à quoi il obéit avec une tristesse si marquée, qu'il me fit pitié.

Lindamine vint me trouver, & en essuyant ses yeux, m'assura que rien n'étoit capable de la faire changer de résolution. Ne dois-je point rougir de reparoître devant vous, me dit-elle, après les foiblesses dont vous avez été témoin ? mais, belle Jeannette, continua-t-elle, que ces marques ne me fassent pas perdre votre estime, je suis d'autant plus digne de pitié, que malgré la violence d'une passion qui s'est réveillée à la vue de celui qui l'a inspirée, vous me verrez remplir avec fermeté mes engagements.

L'homme d'affaires de Lindamine entra comme elle achevoit ce discours ; elle lui fit part des inquiétudes qu'elle avoit au sujet de Bélizai ; après lui avoir expliqué ses intentions à l'occasion de sa retraite dans un Couvent, nous fûmes tous d'avis que pour la dérober à la vigilance de son amant, qui la veilleroit sans aucun doute de près, il falloit qu'elle & moi changeassions de chambre ; que Lindamine partiroit la première dans la chaise de Saint-Fal, au postillon de laquelle on donneroit ordre de nous aller attendre à six lieues delà, dans un endroit qui lui seroit indiqué. Je me flattois que le Comte se prêteroit aisément à un dessein aussi légitime. Pendant toutes ces agitations précédentes, il s'étoit écoulé un temps considérable & dix heures étoient sonnées, sans que Saint-Fal eût encore reparu ; je commençai à en être d'une véritable inquiétude, & en la communiquant à son valet-de-chambre, je lui fis sentir qu'il étoit mal à sa place qu'il se tînt aussi tranquille : il eut honte de ce reproche, & sortit avec un guide pour l'aller chercher aux environs.

Je fus d'autant plus sensible à la crainte qu'il ne fût arrivé quelque chose au Comte, que je m'en serois cru la cause innocente, persuadée qu'il n'étoit sorti que pour ne pas donner lieu de croire qu'il voulût gêner m laiberté, quoique

je ne puſſe pas douter que le but de toutes ſes attentions ne fût de plaire, & qu'il étoit aſſez notoire qu'il m'aimoit ; je croyois ne point devoir me gendarmer pour un amour dont je n'étois point conſentante, & auquel je ne croyois point avoir donné lieu. On n'eſt pas maîtreſſe de ſes ſentiments, on ne l'eſt que de la façon de les exprimer : & lorſqu'une femme eſt aſſez heureuſe pour inſpirer de l'amour à un homme délicat, je penſe encore aujourd'hui qu'après qu'un tel amant s'eſt déclaré, & qu'en conſéquence elle lui a répondu avec une politeſſe ſincère qu'elle eſt engagée ailleurs, ou que ſon devoir ou que ſon inclination s'oppoſe aux vœux découverts, elle ne doit pas ſe faire une vaine délicateſſe de le voir ni de l'écouter, quand elle n'en donne pas les occaſions : une conduite affectée dégénère en pruderie, & l'expérience fait connoître tous les jours que, ſous le manteau de l'hypocriſie, ſe cache fort ſouvent la coquette & la femme galante. Mais revenons, cette matière nous mèneroit trop loin.

Lindamine, qui avoit envie de partir de grand matin, pour les raiſons qu'on a dites, fit ſa collation ordinaire, & fut ſe coucher avec les précautions dont on a parlé. Je fis venir le poſtillon de Monſieur de Saint-Fal, pour que la chaiſe fût prête au point du jour. Les déférences que les gens du Comte voyoient que leur maître avoit pour moi, furent ſans doute la cauſe que ce garçon ſe prêta ſi aiſément à mes volontés. Lindamine & moi ne pûmes nous quitter ſans un véritable regret ; cette aimable fille méritoit aiſément de l'amitié & de la conſidération ; & ſi je l'avois connue depuis long-temps, je ſuis perſuadée que cet adieu m'auroit beaucoup coûté. Je la priai avec inſtance, de me donner de ſes nouvelles, dès que je lui aurois fait ſavoir mon adreſſe : elle me promit que j'en aurois peut-être

si souvent, que je me repentirois de lui avoir accordé cette liberté.

Dix, onze heures, minuit étoient cependant sonnés, sans que j'eusse eu aucune nouvelle du Comte; quelque sollicitation que me fît la maîtresse du cabaret, je ne pouvois me résoudre à me coucher sans savoir la raison de cette absence imprévue; tout ce que cette femme put obtenir, fut de me faire manger un morceau. J'allois me mettre à table, lorsque j'entendis un cheval qui s'arrêtoit à la porte; un moment après, l'hôtesse s'écria du bas de l'escalier, que je soupasse en repos, qu'on m'apportoit des nouvelles de M. de Saint-Fal. Ensuite de ce discours, un garçon entra dans ma chambre, tout botté, à qui je demandai avec empressement où étoit M. le Comte; il reprit qu'il l'avoit laissé à dix lieues, & qu'il lui avoit servi de postillon pendant la route. Surprise au-delà de l'expression, de cette nouvelle, je questionnai de nouveau ce garçon, qui me dit, en me remettant une lettre, qu'elle m'en apprendroit plus que tout ce qu'il pourroit me dire. Je l'ouvris avec vivacité; & j'y lus avec surprise, ce que l'on verra dans la sixième Partie.

Fin de la cinquième Partie.

LA PAYSANNE PARVENUE.

SIXIÈME PARTIE.

LETTRE DU COMTE DE SAINT-FAL

à Jeannette.

« JE VOUS ENVOIE UN EXPRÈS, Mademoiselle, » persuadé de l'inquiétude où vous devez être » de mon départ & de mon absence ; je vous en » avois fait un mystère, dans la confiance où » j'étois que je serois revenu avant que vous vous » fussiez apperçue de l'un & de l'autre : je se- » rois au désespoir que vous interprétassiez diffé- » remment mon éloignement.

» J'étois parti dans l'intention de vous prépa- » rer un logement commode, jusqu'à ce qu'un » temps plus heureux vous en assurât un solide

» & tel que vous le méritez ; mais en arrivant » à S. G. où je vous aurois crue plus convenablement qu'ailleurs, jugez de ma surprise de » trouver à la porte, le Marquis de L. V., que » je croyois en Lorraine. Celle de mon Cousin » n'a pas été moins grande de me rencontrer ; sa » pâleur & son air interdit m'a donné lieu de » penser qu'il soupçonnoit le sujet de mon voyage ; » je vous apprendrai demain, Mademoiselle, les » raisons qui m'ont empêché de lui parler à cœur » ouvert : je gage qu'avec l'esprit que je vous » connois, vous en devinez une partie.

» Je ne savois pas trop de quelle manière je » devois me conduire avec le Marquis ; j'aurois » bien voulu pouvoir éviter le tête-à-tête & les » questions ; mais, unis comme nous l'avons » toujours été, je n'ai pu me dispenser de souper avec lui. L'entretien n'a roulé que sur des » choses indifférentes ; quoique sa bouche se soit » ouverte vingt fois pour me parler de la belle » Jeannette, cependant il s'est retenu, ce qui » me confirme de plus-en-plus sa défiance. Mais » à quoi sert que je vous entretienne si long-» temps du Marquis ? Peut-on chercher à faire » sa cour aux dépens de son cœur ? Pardonnez » ce mot, il m'est échappé, je n'ai que trop de » lieu d'imaginer qu'il vous offense ; je me tais, » je serai plus circonspect à l'avenir ; & pour en » obtenir plus aisément le pardon, je vais encore » vous parler de mon aimable Cousin.

» Rien ne gêne plus un entretien que la dé-» fiance. A peine le Marquis & moi avons-nous » eu soupé, que nous nous sommes séparés sous » différents prétextes : celui de mon Cousin a été » de reprendre la poste pour s'en retourner à » Pont-à-Mousson, m'ayant supposé qu'il n'étoit » revenu la Cour que dans la confiance où il » étoit que, son affaire assoupie, il pouvoit y re-» paroître ; mais que des amis lui avoient fait

» entendre

» entendre qu'il lui étoit plus convenable de s'ab-
» senter encore quelque temps, afin qu'il n'en fût
» plus aucune question. Que direz-vous, belle
» Jeannette, de mon incrédulité? Ce discours n'a
» pu me persuader; je me suis imaginé (& j'ai
» lieu de croire à-présent que je ne me suis point
» trompé) qu'il en a eu vent, ou qu'il est averti
» des intentions de Monsieur son père; que mon
» cousin vous cherchoit, & que le discours que
» je viens de vous rapporter, n'étoit tenu que
» pour m'ôter toutes idées à son sujet. J'ai feint
» à mon tour, nous nous sommes fait des adieux
» peu sincères; il est parti. Pour vérifier mes
» soupçons, je l'ai fait suivre de loin par un
» homme à cheval. Cet émissaire revient actuel-
» lement, & m'avertit que le Marquis est
» rentré dans la ville par une autre porte; ce
» qui ne me donne pas lieu de douter de ses des-
» seins: quels qu'ils soient, j'ai cru devoir agir
» avec prudence; au lieu de revenir vous join-
» dre, je pars pour la Cour. Supposé qu'il me fasse
» suivre à son tour, il connoîtra que je ne lui en
» ai pas imposé; & s'il est vrai qu'il me soupçonne
» d'agir de concert avec son père, la conduite que
» je tiens, lui fera perdre ces idées.

» C'est à vous, Mademoiselle, à décider sur
» le parti que vous avez à prendre. Si je puis
» vous donner des conseils, dans l'intention où
» je suis de n'en user jamais autrement avec vous,
» ce seroit de me venir joindre demain à Ver-
» sailles: j'aurai soin en arrivant, de vous y faire
» préparer un appartement, dans lequel vous
» serez reçue sous un nom qui vous mettra à
» l'abri de toutes les recherches. Il se trouvera
» dans la grande allée, un homme qui guettera
» votre passage, & qui vous conduira où vous
» devez descendre. Que ce séjour ne vous donne
» aucune inquiétude; le père du Marquis est à sa
» campagne, & ne soupçonne pas encore mon

» peu d'exactitude à remplir ses ordres & ses » vues. Lorsque vous serez à la Cour, je vous » verrai, & nous pourvoirons ensemble à la » manière dont j'en dois user avec mon oncle, » soit qu'il revienne, soit qu'il séjourne plus long- » temps dans ses terres. Quoi qu'il arrive, vous » trouverez toujours en moi un ami sincère, qui » parera sous main tous les assauts qu'on pourroit » vous livrer. Faites-moi l'honneur, s'il vous » plaît, de me mander positivement vos inten- » tions : le même homme que je vous envoie, a » ordre de me rapporter votre réponse, & sait où » me trouver. Je suis, avec beaucoup plus que » la considération,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble, &c.
DE SAINT-FAL.

Et par apostille :

» Souvenez-vous, s'il vous plaît, belle Jean- » nette, qu'il est d'une conséquence extrême pour » vos intérêts, dans la situation présente de vos » affaires, que nous évitions absolument le Mar- » quis. »

Je relus plusieurs fois cette lettre, sans savoir à quoi me déterminer. Ce qui me flatta le plus, furent les nouvelles preuves que me donnoit le Marquis, de son amour : je ne pus m'empêcher d'être sensible au tendre intérêt qu'il prenoit en moi, & mon cœur ne pouvoit lui savoir mauvais gré des soins qu'il se donnoit pour me chercher. J'en tirois cette conséquence naturelle, qu'étant aimée avec autant de délicatesse, je ne devois avoir aucune inquiétude sur l'avenir, ou du moins, qu'en cas d'événement, je devois

compter sur un protecteur qui me soutiendroit toujours contre les assauts de la mauvaise fortune.

Quelque plaisir cependant que me fissent ces réflexions, je ne pus m'empêcher d'approuver la conduite de Monsieur de Saint-Fal, quoique je ne pusse douter que l'amour & la jalousie n'y eussent la plus grande part; mais les façons prévenantes & polies, dont ce nouvel amant usoit envers moi, me tranquillisoient sur les suites de l'un & l'autre. J'étois en train de me livrer à de plus amples réflexions; mais me souvenant alors qu'il s'agissoit de rendre une réponse positive, je les bornai à me déterminer sur le parti que j'avois à prendre. Je me trouvai très-embarrassée sur ce que je devois faire. Une légère envie me vint de profiter de l'absence du Comte, pour aller me jetter entre les bras de ma famille; mais cette vanité, dont j'ai parlé ailleurs, qui répugnoit à la bassesse de ma condition, le qu'en dira-t-on, l'amour, si on le veut, l'espérance d'un avenir charmant & trop desiré: toutes ces choses qui ne se représentoient que trop vivement à mon imagination, firent évanouir ce dessein. Dans la crainte même que je ne me laissasse guider par la vertueuse voix qui me parloit, j'écrivis à Monsieur de Saint-Fal sur-le-champ; je lui mandai que dans la confiance où j'étois de sa parfaite probité, je ne voulois suivre d'autres conseils que les siens, & que je me rendrois, comme il me le marquoit, à Versailles, où je comptois qu'il me continueroit les mêmes bontés.

L'exprès ne fut pas plus tôt éloigné, que je me repentis de ce que je venois de faire. Eh! bon Dieu, me dis-je à moi-même, que ne suivois-je mes premières idées! A quoi ai-je songé en choisissant pour mon séjour, un lieu où le père de mon amant a tout crédit? Si l'infortune qui m'a

suivie jusqu'ici, me fait reconnoître, qui pourra me mettre à l'abri de son juste ressentiment ? N'aura-t-il pas lieu de croire que je viens le braver jusques chez lui ? Quand même un destin plus heureux me feroit échapper à ce père irrité, puis-je éviter d'être reconnue de son fils ? l'amour le guide. Et quand je supposerois le contraire, la foiblesse que j'ai pour lui, n'iroit-elle pas peut-être au-devant de ses recherches ? O Ciel ! qu'ai-je fait, continuai-je ? Quand je supposerois encore que tous ces inconvénients n'arrivassent pas, quelles sont les raisons qui doivent me persuader que Saint-Fal soit toujours aussi retenu qu'il s'est montré aujourd'hui ? Prudent, habile, dissimulé, peut-être dans l'art de plaire, ne se contrefait-il point pour mieux m'amener à son but : ne se déclaroit-il pas déjà dans sa lettre ? Ah ! sans doute, ajoutai-je en pleurant, je ne suis que trop la cause de toutes les choses qui m'arrivent ; moins de vanité, moins d'amour m'auroient épargné depuis long-temps tous les chagrins qui m'ont suivie depuis ma fatale sortie de mon hameau. Cette honte qui s'est opposée jusqu'ici à une conduite convenable & légitime, seroit passée à présent, je serois entre les bras d'une mère : je serois paysanne, il est vrai, mais plus parée de ma vertu que de tous les ajustements dont le siècle éblouit.

Je passai une partie de la nuit dans ces agitations ; une idée qui me passa par la tête me fit lever avec empressement : me souvenant que l'heure du départ de la Pélerine n'étoit pas éloigné, j'allumai de la lumière, & quoique peureuse, je me hazardai d'aller dans la chambre de Lindamine : les bontés dont Madame de G*** m'avoit toujours honorée, me firent imaginer que dans l'occasion présente je devois encore y avoir recours. Je me flattois que cette généreuse personne, touchée des nouveaux risques que ma

vertu couroit, me recevroit dans ses bras, approuveroit ma fuite, ou du moins, si elle avoit des raisons pour n'oser me garder comme auparavant, qu'elle me feroit rentrer par son crédit, dans le Couvent d'où je sortois. J'y retrouverai, disois-je, une amie sincère dans Sainte Agnès; & Lindamine à qui les malheurs ont préparé une tendre amitié dans mon cœur, sera pour moi un surcroît de consolations : nous unirons toutes les trois nos infortunes, & là j'attendrai paisiblement ou la fin de mes maux, ou celle de ma vie.

Ces nouvelles idées fortifièrent de plus-en-plus mon esprit agité; j'entrai dans la chambre de la Pélerine, pour lui faire part de mes résolutions : elle étoit déjà toute prête à partir, mais la violence qu'elle se faisoit en quittant pour jamais un amant chéri, se manifestoit sur son visage par la tristesse & par les pleurs. L'état où je la trouvai, me fit oublier mes propres chagrins; pour essayer à la consoler des siens. Elle m'avoua que ma présence lui redonnoit une fermeté que la solitude & la proximité de son amant ébranloit; mais quelle fut sa joie, lorsque je lui communiquai l'envie que j'avois de l'accompagner! Cette assurance dissipa ses larmes; une douce sérénité parut à la place de ses inquiétudes : dans son transport elle m'embrassa, m'offrit de partager avec moi, ce qui lui restoit de sa fortune, ou de payer au moins ma dot, en cas que je vouluſſe me faire Religieuse. Je lui marquai la reconnoissance que j'avois de ses bontés, mais je ne pus m'empêcher de lui dire, en souriant, que le parti me paroissoit trop sérieux pour me déterminer si brusquement. Elle approuva, en soupirant, ma franchise, & me dit que dans l'état où elle se trouvoit, il ne falloit pas s'arrêter à ses décisions.

Sur ces entrefaites, on nous avertit que la chaise étoit prête. Nous allions descendre; ma vertu,

satisfaite du pas qu'elle me faisoit faire, me donnoit une tranquillité intérieure qui imposoit silence à la voix de l'amour; Lindamine se préparoit à me suivre, enveloppée d'une coëffe dont elle se cachoit le visage, dans la crainte de rencontrer Bélizai: mais cet amant extraordinaire, qui n'avoit feint de se prêter aux desirs de sa maîtresse, que pour lui donner plus de confiance, avoit veillé toute la nuit, & s'étoit mis au fait de tous nos projets (comme il nous l'avoua bientôt) en nous écoutant. Nous ouvrions enfin la porte de la chambre pour en sortir, lorsqu'il parut tout d'un coup à nos yeux. Pardonnez, belle Lindamine, à mon désespoir, s'écria-t-il, en nous barrant le passage, j'aimerois mieux mourir que de consentir à vos injustes desseins; vous voulez donc me quitter, & vous soustraire aux droits légitimes que j'ai sur vous? .... Des droits! interrompit la Pélerine avec fermeté! eh! bon Dieu, de quelle nature sont-ils? Ne devriez-vous pas en rougir, ou suffit-il d'en imaginer pour s'en prévaloir? Voudriez-vous ressembler à ceux qui s'arrogeant des pouvoirs qu'ils n'ont pas, pensent qu'ils ne dépendent que du ton pour les mettre en pratique? Pour moi, Monsieur, qui ne suis pas de ce sentiment, continua Lindamine, vous trouverez bon, s'il vous plaît ..... de rentrer dans votre appartement, reprit Bélizai, en se contenant, & en baissant sa voix. Je vous demande pardon, Mademoiselle, de l'opposition que je mets à vos volontés, mais je périrai plutôt que de vous voir partir sans moi. Pendant ce discours proféré d'un air égal, Bélizai avoit voulu se saisir de la main de la Pélerine pour l'obliger à rentrer; mais cette aimable fille s'étoit retirée plutôt que de souffrir cette violence: Que je suis malheureuse, s'écria-t-elle, en se jettant dans un fauteuil, que ceux qui font faits pour avoir des ménagements pour moi, deviennent mes

tyrans ! Je me soumets, ô mon Dieu, continua-t-elle, en répandant des larmes ; vous ne sauriez trop m'humilier, j'espère en vous, me fondant sur la pureté de mes intentions. Elle se tut, en prononçant ces paroles. Je vous laisse, Mademoiselle, lui dit Bélizai d'un ton respectueux ; je vais prier le Ciel que vous invoquez, de vous remettre l'esprit dans une assiette plus favorable ; dès que vous m'en donnerez des marques, vous me trouverez soumis, sans quoi je vous jure que je mourrai plutôt que de vous laisser aller aux mauvais conseils ; si l'amour n'a plus d'empire dans votre ame, que l'honneur y règne au moins à sa place : c'est assez vous dire, poursuivit Bélizai, vous m'entendez, & je suis persuadé que vous ferez là-dessus des réflexions convenables. En prononçant ces mots, il fit une profonde révérence, & se retira, en me jettant un regard qui m'expliquoit son dépit, & auquel je feignis de ne point faire d'attention.

Lindamine, dont le tempérament étoit vif, se répandit en plaintes cruelles & amères, dès que son amant nous eut quittées : après avoir donné un libre cours à sa douleur, elle me protesta que le Ciel lui faisoit la grace de la faire revenir entièrement du goût qu'elle avoit pour son indigne amant, qu'elle en étoit d'autant plus consolée, que l'état qu'elle alloit embrasser, demandoit un cœur exempt de tous soins ; que cette guérison lui feroit remplir ses devoirs avec une douceur dont elle n'auroit jamais osé se flatter sans l'heureux changement que le Ciel opéroit en elle, auquel les mauvaises façons de son amant avoient sans doute eu part. Je fis ce que je pus pour la fortifier dans ses bonnes réflexions, en lui représentant en même-temps la juste crainte que j'avois que Bélizai ne mît de nouveaux obstacles à ses desirs. Ce discours la fit rêver un moment, ensuite me parlant avec action,

elle me dit qu'elle imaginoit un moyen pour se mettre à l'abri des violences de Bélizai ; elle me pria de descendre, de prendre place dans la chaise qui nous attendoit, de sortir de la cour de l'hôtellerie, & de feindre de partir seule, de quitter même le Village, & de l'attendre à une portée de fusil derrière une petite chapelle qu'elle m'indiqua, & qu'elle connoissoit, m'assurant qu'elle trouveroit un expédient pour me rejoindre & pour se délivrer de Bélizai. Ce conseil fut tenu bas, dans la crainte que nous ne fussions écoutées. J'acquiesçai à tout ce qu'elle voulut, & pour rendre la chose plus vraisemblable, je lui fis mes adieux fort haut, & Lindamine en me conduisant à la porte de sa chambre, ordonna du même ton à une servante, qu'on fît monter Bélizai.

J'allois monter en chaise pour exécuter le projet dont nous venions de convenir, lorsque le valet-de-chambre de Saint-Fal s'approcha de moi, me demanda avec assez de respect, quel étoit mon dessein, & où je voulois aller ? Je n'avois pas prévu cette question, je me trouvai embarrassée, & je ne fus que lui répondre : c'est-à-dire, Mademoiselle, me dit cet homme, me voyant interdite, que le départ de votre Pélerine étoit un prétexte à plaisir pour profiter de l'absence de mon maître & vous échapper ? cela n'étoit pas trop mal imaginé, il n'est pas malheureux que j'aie été vigilant ; j'étois assez bien la dupe de l'aventure : je n'ai point d'ordre, continua ce vieux domestique, de vous empêcher de faire vos volontés, mais du moins me crois-je obligé de vous représenter que vous ne devriez pas vous éloigner sans que Monsiur le sache ; il en a assez bien usé avec vous pour que vous ayiez pour lui ce ménagement. A l'égard de ce qui me regarde, je ne puis consentir que vous vous serviez de la chaise de mon maître, sans que j'aie des ordres positifs de sa part,

Le Postillon qui étoit prêt à partir lorsque j'arrivai, avant entendu ce discours, descendit de cheval & dételа. Dans l'embarras où je me trouvai, je pensai faire confidence au valet-de-chambre, de mes raisons, mais il avoit l'air si peu complaisant, & sembloit toujours si prévenu contre moi, que je n'osai risquer l'aveu; cette considération me fit rentrer avec une rougeur & une inquiétude extrême.

Je ne savois quel parti prendre, la crainte de trouver Bélizai chez Lindamine, & de la rendre plus suspecte par mon retour inopiné, me fit réfugier dans ma chambre: en considérant les choses de tous les côtés, je ne voyois que des obstacles. J'étois bien la maîtresse d'aller à Versailles, j'avois les ordres du maître, sa lettre, & ce parti abrégeoit mes embarras; mais plus j'y faisois d'attention, & plus ma vertu répugnoit à ce dessein. Je n'avois pas oublié ce que madame de G*** m'avoit dit au sujet d'une femme qu'un protecteur tient en chambre, ni le piége dans lequel j'avois pensé tomber lorsque Monsieur son époux m'avoit loué un appartement; je me représentois encore la facilité avec laquelle Monsieur de Saint-Fal avoit changé ses sentiments en ma faveur, après s'être montré dès le premier jour si rigide observateur des ordres du père de mon amant; cependant, au lieu de me conduire dans un couvent, selon ses ordres sévères, il devenoit mon ami, trahissoit la confiance de son oncle, vouloit m'entretenir (car tout autre terme est mendié) m'amenoit dans un pays inconnu pour moi, & où je n'avois ni parents ni amis. Jeune, simple, dénuée de secours, je ne pouvois m'empêcher de prévoir que j'allois être de nouveau en butte à toutes sortes d'aventures.

Je conviens que j'aurois dû plus tôt faire ces réflexions; mais quand cela eût été, quel parti aurois-je pris? étois-je la maîtresse de choisir?

tout considéré, ne devois-je pas au contraire bénir le sort heureux qui me donnoit un je ne sais quoi qui désarmoit ceux qui étoient faits pour me persécuter? Les femmes d'une certaine humeur, lorsqu'elles liront cet endroit, me diront avec sévérité : il falloit vous laisser conduire, Mademoiselle Jeannette, dans un couvent ; ne pas tant minauder avec les hommes, ou ne pas étaler ici un pompeux galimathias d'une vertu susceptible par tant d'endroits : n'étiez-vous pas trop heureuse, au bout du compte, qu'on voulût bien vous entretenir dans un Cloître ? que pouviez-vous espérer de plus ?

Je conviens de la critique ; mais je demande à ces femmes sévères, si lorsqu'elles étoient jeunes, elles n'ont jamais fait de faute : quand elles m'auront satisfaite sur cet article, je leur répondrai plus au long ; pour le présent, je les prie de vouloir bien se contenter, s'il leur plaît, du peu de réflexions que l'état présent que je viens de peindre, me fit faire dans ce temps.

Ma chambre étoit au-dessous de celle de Lindamine, j'avois laissé ma porte entre-ouverte, sans que je me souvienne à quel dessein ; j'étois assise au pied de mon lit où je rêvois profondément, lorsque j'entendis descendre Bélizai, que je reconnus à sa voix : dès qu'il fut passé, je montai promptement chez la Pélerine. Sa surprise fut extrême de me revoir, je lui rendis compte de ce qui venoit de m'arriver : cela n'empêche rien, reprit-elle, ma chaise n'est point encore heureusement partie, il sera aisé de surmonter ce nouvel obstacle : plût à Dieu qu'il me fût aussi facile de me défaire de Bélizai ! je viens d'essuyer de sa part, l'assaut le plus dangereux, il ne m'a pas été possible de lui faire entendre raison : je vous avoue, charmante Jeannette, qu'il n'y a que l'absence qui puisse rendre ma vertu triomphante : vingt fois elle a été à la veille

de se démentir, vous n'en seriez pas surprise si vous eussiez été présente aux attaques que je viens de soutenir. Ce malheureux amant s'est jeté à mes genoux, s'est avoué coupable, a pleuré, gémi, & s'est voulu ôter la vie : ah ! Jeannette, qu'un homme pour lequel on n'a point de répugnance, est redoutable dans de pareils instants ! instants qu'une fille, qui a la sagesse en recommandation, doit éviter comme les écueils les plus dangereux ; sans le Ciel, auquel j'ai recouru intérieurement, je n'aurois pu sortir de ce combat qu'avec de nouvelles blessures, mais la grace céleste m'a préservée contre ma propre foiblesse : l'esprit animé par un pouvoir supérieur m'a fourni des moyens pour sortir de ce sentier épineux. J'ai feint d'être attendrie des larmes de Bélizai, je lui ai promis que je ne partirois point sans lui ; il le croit, parce qu'on se persuade aisément ce qu'on desire. Je m'imagine cependant que votre absence ne contribue pas peu à le tranquilliser, car il vous craint, & soupçonne que c'est vous qui m'avez inspiré le dessein de le fuir. Sait-il votre retour, continua Lindamine ? si cela étoit, il reprendroit à coup sûr ses inquiétudes.

L'assurance que je donnai à la Pélerine que son amant ignoroit que je fusse rentrée, la tranquillisa, il n'y avoit pas d'apparence qu'il fît des recherches à ce sujet. Sur ce pied, reprit Lindamine, il faut que vous retourniez dans votre chambre, & que nous n'ayions de ce jour aucune liaison ensemble : il faut même que vous affectiez de vous être trouvée mal, & que vous fassiez entendre adroitement à ceux qui viendront vous servir, que votre indisposition est la cause de ce que vous n'avez pas continué votre voyage, afin que si le hazard apprend à Bélizai que vous soyez ici, il n'entre point en défiance de ce jour prémédité. Ce qui est de mieux dans toutes ces choses, c'est qu'il

me paroît, par ce que vous m'avez dit, qu'on n'en veut point à votre liberté, & qu'on ne s'eſt oppoſé à votre départ, qu'à cauſe de la chaiſe ; la mienne, comme je vous l'ai dit, lève cette difficulté ; j'ai fait entendre à Bélizai qu'avant que de partir, je voulois envoyer mon Homme d'affaires à la Ville prochaine, pour des commiſſions dont j'ai beſoin pour le long voyage que je ſuppoſe que je vais faire avec lui : ce Domeſtique va monter, il ſera prévenu ſur tout ce qu'il doit faire, il partira dans ma chaiſe, & la nuit prochaine, il viendra nous attendre au bout du Village ; je paſſerai le reſte du jour avec Bélizai, & j'entendrai ſa converſation. Prions l'une & l'autre le Ciel, continua Lindamine, qu'il béniſſe notre projet ; ſon intérêt le guide : j'en ai un bon augure. Je reſpirai à ce diſcours, il me ſembla que le tour étoit aſſez bien conçu ; je repréſentai cependant encore à la Pélerine, que je craignois qu'il ne nous fût difficile de ſortir pendant la nuit, ſans que les gens de la Maiſon ne s'en apperçuſſent : elle me raſſura, en me diſant que ſon Homme d'affaires ſauroit bien lever cette difficulté : après nous être embraſſées, nous nous ſéparâmes.

Dès que je fus dans ma chambre, j'affectai de me porter mal : je fis monter ce valet-de-chambre de Monſieur de Saint-Fal, dans l'intention de le faire revenir des ſoupçons que devoit lui avoir cauſé & mon affection & mon embarras ; craignant avec fondement que ce Domeſtique prévenu, ne fît avertir ſon Maître que j'avois voulu lui échapper, il me vint encore dans l'eſprit, avant que de quitter Monſieur de Saint-Fal, de lui rendre compte des raiſons qui m'y obligeoient, lui devant cette politeſſe en conſidération des bonnes manières dont il avoit uſé envers moi.

Pour ne laiſſer aucun lieu de doute au valet-

de-Chambre, je lui demandai, en lui montrant la lettre de son maître, s'il reconnoissoit son écriture. Ayant satisfait par un oui, à cette question, je lui dis que sur ce pied il me seroit aisé de me justifier, de ce que je n'avois point satisfait à la prière qu'il m'avoit faite, de me rendre le même jour, à Versailles: Je voulois partir, vous le savez, lui dis-je malignement, vous m'en avez empêché.... Moi? Mademoiselle, interrompit cet homme troublé de ce discours, j'en serois au désespoir; je ne me suis opposé à votre départ, que parce que j'ai cru que vous preniez la fuite: si vous m'eussiez dit un mot, vous seriez arrivée à-présent. Je n'ai pas cru, continuai-je, avec un ton politique, que j'eusse des comptes à vous rendre; d'ailleurs, j'ai été si effrayée de me voir saisie par un homme comme vous, que je n'ai pu proférer une parole; je n'en suis pas encore revenue: j'ai été bien-aise de vous faire monter, afin de vous prévenir, n'ayant aucune intention de vous faire de la peine; mais vous pensez bien que je serai obligée de rendre compte à Monsieur votre maître, des raisons pour lesquelles je ne suis point partie; vous pouvez même le faire à ma place: j'en laisse le choix à votre disposition, aussibien que de me faire partir demain à la pointe du jour, pour Versailles. Comme vous m'avez fait connoître aujourd'hui que vous aviez des droits sur moi, pendant l'absence de Monsieur de Saint-Fal, je n'ai garde dorénavant de rien décider sans vous en avertir.

Je prononçai ces mots avec un air si naturel, que le valet-de-chambre en fut étourdi; il connoissoit apparemment son maître, & croyoit sans doute avoir lieu de craindre sa colère, si je reportois les choses de la même façon que je venois de les lui expliquer; d'ailleurs, il avoit été témoin lui-même, des déférences que Monsieur de Saint-Fal avoit pour moi, & le ressentiment

que je semblois marquer, lui faisoit appréhender que je ne le communiquasse à son maître. Ce domestique me demanda beaucoup de pardons pour m'appaiser, s'avoua coupable, & me pria de partir à l'heure même, étant prêt, disoit-il, à m'obéir en tout, & à réparer les sujets que j'avois de me plaindre de lui. Satisfaite de la manière dont mon artifice avoit réussi, je repris un ton plus doux, & je lui dis que, ne me trouvant pas bien, il m'étoit impossible de me mettre en chemin de ce jour, mais qu'il se tînt tout prêt, comme je le lui avois dit, pour le lendemain. Je voulus après cela le renvoyer; mais il ne voulut point sortir de ma chambre, que je ne lui eusse pardonné, disoit-il, son manque de savoir vivre: pour m'en débarrasser, je fis plus; je lui promis que je ne parlerois point à son maître, de ce qui s'étoit passé. Ce domestique parut extrêmement satisfait de cette assurance, & me dit que n'y avant pas loin de l'endroit où nous étions, à Versailles, il y alloit aller lui-même, afin que son maître ne fût point inquiet de ce que je n'arrivois pas: qu'il auroit bien donné cette commission à un autre, mais qu'il vouloit me faire voir qu'il avoit une entière confiance en moi, & qu'il n'étoit pas commis, comme je l'avois pensé, pour m'espionner. Je crus devoir insister qu'il suffiroit d'envoyer le Postillon, afin d'ôter toute défiance; mais il m'ajouta que ce garçon n'étant que depuis quelques jours à Monsieur, & que n'ayant jamais été à Versailles, il iroit faire quelque *qui pro quo* peu convenable au secret que son maître vouloit qui fût observé. J'acquiesçai à ce que j'appellois entêtement, ravie au fond de mon ame, d'être délivrée d'un Argus dont je me défiois autant que Lindamine de Bélizai. Ce valet-de-chambre partit; je me félicitai dans le fond de moi-même, de l'adresse avec laquelle je m'étois tirée de ce mauvais pas. Il est certain que les détours ne coû-

tent rien au sexe, & que malheureux sont les amants ou les maris dont les femmes ne sont pas nées vertueuses ; quelque habiles, & quelque prévoyants qu'ils se prétendent, ils en seront toujours les dupes ; l'on n'en voit que trop d'exemples tous les jours.

Les choses alloient à merveille jusques-là, lorsqu'un bruit des chevaux qui se fit sur les huit heures du soir, à la porte du cabaret, me fit mettre avec émotion, la tête à la fenêtre, dans la crainte que ce ne fût quelques obstacles nouveaux qui venoient s'opposer à nos desseins. Je m'étois vu jusques-là si malheureuse, qu'il me sembloit que tous les instants de ma vie devoient être marqués de choses contraires à mes desirs : l'habitude de l'infortune nous en fait toujours attendre de nouvelles. Le voisinage du Marquis qui m'avoit été annoncé, me fit d'abord imaginer que c'étoit lui qui arrivoit : je n'ose assurer que j'en eusse été fâchée : peut-on craindre de revoir ce qu'on aime ? ne seroit-ce point plutôt, me disois-je, le Comte de Saint-Fal qui, inquiet de ce que je n'ai point satisfait à son empressement, revient lui-même me rechercher ? cette incertitude me fit remettre une seconde fois la tête à la fenêtre : je vis à la lumière de deux flambeaux portés par des laquais, un Carrosse duquel descendit un grand homme dont l'air me parut âgé & respectable ; le nombre des gens qui l'accompagnoient, me fit conjecturer qu'il devoit être de grande qualité. Avant que d'entrer dans le cabaret, ses yeux se portèrent de mon côté, & il fit même arrêter son monde pour me fixer avec plus d'attention ; ce qui fut cause que je me retirai, n'étant point accoutumée à être lorgnée si hardiment. Le regard de cet homme m'avoit paru doux, & il ne m'avoit pas été difficile de démêler que ma vue ne lui avoit point déplu. Pour peu qu'une femme soit jolie,

elle ne manque guère à faire cette réflexion quelque solide que soit sa façon de penser, il faut qu'elle convienne avec franchise que l'amour-propre & la vanité font la moitié de tous ses sentiments.

L'idée que j'avois que Lindamine descendroit dans ma chambre pour me donner des nouvelles positives du départ, m'avoit fait laisser ma porte entre-ouverte; les agitations de l'esprit, plutôt que les vapeurs du souper, m'avoient assoupie dans mon fauteuil où je dormois d'un sommeil inquiet: dans l'attente où j'étois de voir arriver de moment en moment la Pélerine, mes yeux s'ouvrirent de fois à autre; mais quelle fut ma surprise la dernière fois que cela m'arriva, de voir deux hommes devant moi, dont je reconnus l'un pour celui que j'avois vu descendre de carrosse! l'émotion que je ressentis à leur présence inattendue, me fit faire sans doute un mouvement qui dénotoit de la crainte. Rassurez-vous, Mademoiselle, me dit le grand homme, que mon idée décida pour le maître; mon intention n'étoit pas, lorsque je suis entré dans votre chambre, de vous effrayer, ni de troubler votre repos; le peu de connoissance que j'ai de cette Maison, m'a fait tromper en voulant rentrer dans mon appartement; j'allois me retirer dès que j'ai eu connu ma méprise; mais je vous avoue que j'ai été si surpris de trouver une personne aussi accomplie que vous, que, quoique je ne sois plus jeune, je n'ai pu me défendre du plaisir de vous considérer plus long-temps. Vous êtes trop belle pour ne pas être indulgente, & j'espère que vous me pardonnerez en faveur d'un principe si attrayant; la beauté plaît à toutes les saisons, & la vôtre est si touchante, qu'elle vous attirera plus d'une fois de pareilles aventures. On n'aura pas de peine à croire que je fus aussi surprise de ce discours que de cette visite; mais on ne pourra pas s'empêcher

de trouver extraordinaire que l'un & l'autre me flattèrent : je ne sais quel démon secret m'agitoit ; la présence du vieillard inconnu, bien loin de me troubler, avoit pour moi des charmes ; je l'examinois avec un certain plaisir secret, pendant qu'il me parla ; & dès qu'il eut fini, je lui répondis avec politesse ; je me souviens même que je cherchois à lui plaire sans savoir pourquoi. Cet homme transporté de la complaisance qui parut dans ma réponse & dans mes yeux, joignit les mains & s'écria : Est-il possible que tant d'esprit se rencontre avec tant de beauté ! Que cette belle enfant est bien élevée ! heureux celui qui possédera le cœur d'une personne qui pense avec autant de délicatesse ! Qui auroit cru, Forçan, continua-t-il, en tournant les yeux vers un homme sur l'épaule de qui il étoit appuyé, qu'un homme de mon âge pût espérer une pareille réception ? cela prouve bien la façon solide dont pense cette jeune Demoiselle. Prenez garde, Monsieur, repris-je modestement, que des discours trop flatteurs ne me donnent trop de vanité, & ne diminuent par cet endroit, un mérite que votre bonté exalte ; cependant, si, selon vous, c'est en avoir que de croire que le nombre des années & la figure ne doivent point décider, je conviendrai que j'ai assez de sens commun pour ne m'arrêter qu'à la probité d'un homme & à son caractère, & que si j'avois à faire un choix, ces qualités l'emporteroient pardessus les plus séduisantes.

Le vieillard releva cette maxime, & l'éclaira par les traits les plus spirituels : il parloit avec une facilité & dans des termes qui me le faisoient écouter avec un plaisir infini. Il s'en aperçut, & prit cette occasion pour me louer de nouveau sur la bonté de mon caractère. Il n'est pas difficile de s'appercevoir, repris-je, que le vôtre, Monsieur, est orné de façon qu'une jeune personne non-seulement est en sûreté avec vous,

mais même qu'elle ne peut que gagner beaucoup, lorsqu'elle est assez heureuse pour jouir d'un entretien aussi solide & aussi brillant. Avez-vous donc juré, reprit le vieillard transporté, de me faire oublier mon âge, & ce que je dois à la raison? Tout vieux que je suis, je me défie de ma foiblesse; j'ai un cœur, il ne tient plus à rien; votre jeunesse, vos charmes l'ont ému: pourquoi voulez-vous achever de le séduire par les graces de votre entretien? Ne baissez point les yeux, ô la plus aimable des femmes que j'aie connues, ni ne vous troublez point, continua-t-il, en me voyant embarrassée de cette déclaration; quand il seroit vrai que je pensasse avec toute la vivacité d'un jeune-homme, vous n'aurez rien à craindre des transports que vous feriez naître: vous inspirez trop de respect, & la vertu qu'annonce votre physionomie, impose assez pour réprimer la pétulence des desirs. Ne pensez-vous pas comme moi, Forçan, poursuivit le vieillard? & moins jeune encore que moi, n'admirez-vous pas ces charmes innocents & sans apprêt, cette douceur de société? enfin, tout n'est-il pas adorable en cette jeune personne?

Dès le commencement de la conversation, je m'étois levée pour présenter des chaises, l'inconnu m'avoit fait remettre à ma place, & celui qui l'accompagnoit, lui avoit avancé un fauteuil, & s'étoit mis à côté de lui. Toutes les louanges qui m'avoient été prodiguées pendant le cours de la conversation, m'avoient fait monter le rouge au visage; cela ne messied point; la lumière qui m'étoit sans doute favorable, fut apparemment la cause de tous ces compliments: quelques raisons que j'eusse de voir abréger cet entretien, il avoit pour moi tant d'appas, que bien loin de rechercher les moyens de le finir, je fournissois moi-même matière à faire durer plus long-temps la visite; effets du pressentiment qui agissoit en moi.

La converſation roula bientôt ſur les talents qui enrichiſſent le mérite. L'inconnu qui aimoit, à ce qu'il me parut, la muſique, me demanda ſi j'ajoutois à mes bonnes qualités, celle de chanter. Je fis quelques petites difficultés, ſottiſe ordinaire qui ſert de préliminaires à toutes celles qui ſavent s'en acquitter. J'avois la voix belle ; je ſavois, comme je l'ai dit, fort bien la muſique ; l'on aime à plaire par plus d'un endroit : je chantai cet air dont le Marquis avoit fait les paroles ; c'étoit ſa chanſon favorite. Il me l'avoit dit, en falloit-il davantage pour me la faire retenir ?

CHANSON.

Mes plaiſirs les plus doux
Sont d'aimer ma Bergère
Avec fidélité :
Parvenir à lui plaire,
L'apprendre à ſes genoux,
C'eſt ma félicité.

Ses yeux pleins de douceurs,
Sa ſageſſe & ſes charmes
Font ma captivité :
Adorer ſes rigueurs,
Sans crainte & ſans alarmes,
C'eſt ma félicité.

Après avoir reçu des compliments très-flatteurs ſur la manière dont j'avois chanté cet air, l'inconnu ſe tourna vers celui qui l'avoit accompagné : Encore pardonnerois-je au Cavalier en queſtion, lui dit-il, s'il s'étoit épris d'une perſonne auſſi adorable que Mademoiſelle : celle-ci eſt bien élevée, a de l'eſprit, de la politeſſe, & des talents ; je parierois même de la naiſſance ſur ſes ſentiments. J'approuverois au contraire de telles inclinations : mais s'attacher à une fille de rien, née dans la fange, une payſanne enfin, qui eſt tout l'oppoſé

de ce que je viens de rapporter, s'en engouer au point d'entaſſer affaires ſur affaires, de manquer à ceux dont il a reçu le jour, de pécher, en un mot, par tous les endroits les plus eſſentiels; c'eſt ce qui ne ſe ſupporte point. Je compatis aux foibleſſes d'un jeune-homme; je ſens qu'à la place de celui dont je parle, j'en aurois au dernier point pour une auſſi jolie perſonne que celle-ci; mais.... Ah! Monſieur le Marquis, reprit Forçan, que dites-vous? L'intérêt ſeul que vous pouvez y prendre, vous fait errer dans vos principes; ne ſavez-vous pas que l'amour eſt aveugle, & qu'il prête à l'objet aimé, toutes les qualités que vous venez de remarquer, avec juſtice, dans Mademoiſelle? Quoique cette maxime ſoit romaneſque, reprit le Marquis, je veux bien convenir qu'elle a ſouvent lieu; mais j'en excepterai cette occaſion; quelque prévenu que l'on ſoit pour quelqu'un, il y a de certains défauts qui ne peuvent échapper. La fille dont il eſt queſtion, eſt l'ombre du portrait de cette belle Demoiſelle: la payſanne eſt haute, altière, courant aiſément les champs; & connoiſſant l'empire qu'elle a ſur le Cavalier pour lequel nous nous intéreſſons, elle l'a engagé juſqu'ici à tant d'étourderies & de mauvais pas, que ſa mauvaiſe conduite a éclipſé toutes les bonnes qualités qu'on lui connoiſſoit, & dont on ne pouvoit s'empêcher de convenir: elle en doit être bien punie actuellement, il eſt vrai, & elle paiera chèrement dans les ſuites, les chagrins qu'elle a occaſionnés à ceux qui prennent intérêt à ſon amant; mais quelques peines qu'elle reſſente à la perte de ſa liberté, elles ne répareront jamais ce qui s'eſt paſſé, & ne pourront faire oublier la déſobéiſſance & le manque de reſpect d'un fils à un père. Vous avez été le premier, Forçan, continua le Marquis, en parlant avec vivacité, à me faire obſerver ces choſes; c'eſt par votre conſeil, que j'y ai apporté le remède convenable, & je vous en ſerai éternellement obligé.

Dès les premiers mots qu'avoit prononcé le Marquis, au sujet de cette paysanne si cruellement maltraitée, je m'étois senti émue jusques au fond de l'ame : rien ne nous donne tant de pénétration que nos propres intérêts. Le rapport parfait qu'il y avoit de cette histoire jetée à la traverse, avec la mienne ; les réflexions qui s'étoient ensuivies à ce sujet ; l'émotion, l'on pourroit même dire, la colère avec laquelle le Marquis parloit de ce Cavalier en question ; toutes ces choses réunies, ne me donnèrent pas lieu de douter que je jouois dans cet acte, le second rôle. Juste Ciel ! m'écriai-je en moi-même, frappée de cette idée ; seroit-il possible que le hazard me livrât entre les mains du père de mon amant ! je pâlis jusques au fond du cœur, à cette considération : mais faisant un effort, dont l'amour de ma liberté étoit seul capable, je pris sur moi de me si bien déguiser, que je ne pourrois être soupçonnée du Marquis : pas une ame de la maison ne me connoissoit, ce qui me fit espérer que je sortirois avec adresse de ce mauvais pas.

Le temps que je mis à faire ces réflexions, m'ayant fait garder le silence, le Marquis qui jugea que le sujet de la conversation ne m'intéressoit pas assez pour que j'y entrasse, changea tout d'un coup de discours, & me demanda si j'étois bien éloignée de chez moi, & si je devois partir le jour suivant. Je lui répondis simplement que j'accompagnois une de mes parentes qui se retiroit dans une Communauté, où je devois lui tenir compagnie. Il s'informa encore si le Couvent, dont je parlois, étoit du côté de Versailles, & qu'en ce cas, il se feroit un plaisir de m'y accompagner. J'appris par cette occasion, que ce Seigneur revenoit de ses terres, qu'il étoit entré dans ce cabaret où nous étions, parce que ceux qui conduisoient ses relais, ne l'attendant que le jour suivant, selon les ordres qu'il avoit donnés,

s'étoient écartés ; ce qui l'avoit obligé d'entrer, en attendant qu'ils fussent revenus. Il me dit sur cela galamment qu'il pardonneroit en ma faveur, à ses gens, quoiqu'il eût lieu d'être en colère de leur négligence ; mais que leur faute lui ayant procuré ma connoissance, il ne regrettoit point le temps qu'ils étoient cause qu'il déroboit à ses affaires, qu'il ne pouvoit être mieux employé qu'à la cultiver. Je répondis à ce discours, avec politesse, connoissant par la suite de l'entretien, que je ne devois pas craindre d'être reconnue. Cette confiance me rendit plus hardie, & me fit naître l'envie de plaider ma cause, si l'occasion s'en présentoit.

Le desir que j'avois d'entamer cette matière, me fit profiter du goût qu'il continuoit à me marquer. Il semble, Monsieur le Marquis, lui dis-je, en retirant une de mes mains dont il vouloit se saisir, que vous vous prévenez bien aisément : si le Cavalier dont vous venez de parler, & qui semble vous intéresser si fort, est de votre tempérament, vous ne devez pas être étonné qu'il se soit épris si facilement pour un objet peut-être plus aimable que moi. Que dites-vous, Mademoiselle, reprit le vieillard animé de ce discours ? il est tout différent de se prévenir en faveur d'une personne, ou de s'y attacher. Les engagements, continuai-je, d'un homme de l'âge dont je suppose le Monsieur qui vous intéresse, sur-tout avec une paysanne, doivent être peu considérables ; d'ailleurs une telle fille est si fort au-dessous d'un homme de condition, que j'imagine que l'inquiétude doit être du côté des parents de cette paysanne, & non de celui de ses parents. Ah ! je pense bien, répartit vivement le Marquis, que mon fils ne sera pas assez fou pour l'épouser. Comment ! interrompis-je, affectant un air d'étonnement, c'est de Monsieur votre fils dont il est question ? Je ne suis pas surprise de ce que vous parliez de ces choses avec

tant de chaleur : Eh bien ! oui, Mademoiselle, poursuivit le Marquis avec embarras, le mot est lâché, je crois inutile de le rétracter ; d'ailleurs sa passion s'est rendu si publique, que je la cacherois vainement. Mais vraiment sur ce pied, répliquai-je, vous n'avez pas si grand tort de vous plaindre, quoique dans le fond vous n'ayiez aucun risque à courir ; cette fille que vous dites une paysanne, quelque beauté qu'elle ait, n'aura pas assez de vanité pour prétendre à l'honneur de vous appartenir. Il ne m'est pas possible, continua le Marquis, de démêler les vues qui la font agir ; mais ce que je puis vous assurer, c'est que si elle est sage, comme plusieurs le prétendent, elle fera bien faire du chemin à mon fils, avec la probité & la constance dont il se pique. Oh ! oh ! repartis-je avec un air simple, c'est une autre affaire, & sur ce pied vous avez très-bien fait de mettre ordre à l'intelligence qui régnoit sans doute entre ces deux amants : vous n'êtes pas la seule, poursuivit le Marquis, qui avez approuvé ma conduite ; je me fais un plaisir d'avance de savoir cette petite fille en lieu de sûreté. Comment donc ! interrompis-je, cela n'est donc pas encore fait ? Selon les apparences, répliqua le père de mon amant, elle doit être à présent dans un couvent, où je l'ai recommandée de la bonne sorte : je devois en avoir des nouvelles ; je ne puis imaginer ce qui les a pu retarder, à moins que la fine mouche, dont il est question, n'ait encore séduit un neveu que j'avois chargé de mes ordres. Ce qui me tranquillise cependant, c'est que sa sagesse m'est connue, & que jusqu'ici il a toujours montré beaucoup d'éloignement pour le sexe ; mais il ne faut quelquefois qu'un moment pour nous faire changer ; d'ailleurs on m'a tant conté de tours & de manéges de cette petite fille, que je ne puis m'empêcher de craindre quelque nouvel artifice de sa part.

Ces derniers mots m'humilièrent à un tel point, que je pensai oublier le personnage que je jouois, & parler pour moi. Quelqu'insensible que l'on soit, il est bien difficile de se laisser déchirer, qu'on ne s'en ressente : sans les raisons qu'on imagine aisément, je ne sais si j'aurois pu prendre sur moi cette retenue ; la réflexion me remit. Mais, mon Dieu ! Monsieur, continuai-je, vous me surprenez, & me donnez bien mauvaise opinion de Monsieur votre fils : est-il possible qu'étant né ce qu'il est, il se soit livré avec autant de vivacité que vous le dites, à une personne aussi méprisable que celle que vous dépeignez ? On a beau dire que, quand on aime, tout plaît dans l'objet chéri ; je conçois que cette maxime a lieu pour la figure, mais je ne l'adopterois pas pour le caractère ; il me semble du moins que cela ne doit point être, & que le bon sens pèse les bonnes & les mauvaises qualités : sans doute que Monsieur votre fils en a reconnu quelqu'une. Tout ce que vous venez de dire, reprit le Marquis, est judicieusement remarqué ; sans des preuves que j'ai de la noirceur du caractère de cette paysanne, j'aurois pensé comme vous, que la passion qu'elle a inspirée, s'étoit allumée aux rayons de quelque bonne qualité ; mais comment s'empêcher de croire le contraire, quand l'expérience fait connoître qu'une maîtresse engage un amant dans de mauvaises affaires ; qu'elle le dérange, & qu'elle lui ôte le respect & la considération qu'il doit à son père ? vous m'avouerez qu'un tel caractère est abominable, & ne sauroit trop être méprisé. Je suis assurément de votre sentiment, Monsieur, continuai-je ; mais permettez que je vous fasse une question, supposé que la suite de cet entretien ne vous lasse point. Ah ! mon Dieu ! tant qu'il vous plaira, poursuivit le Marquis, en se radoucissant : je vous assure que je ressens un plaisir singulier de vous entendre. Il est bon de

remarquer

remarquer, pour l'intelligence de cette conversation, que toutes les fois que le Marquis me parloit de moi sous le nom de la Paysanne, son air étoit mépriſant & rempli d'aigreur ; le geſte étoit de mon côté, & les yeux ſur le gentilhomme qui l'avoit accompagné, lequel pendant que ſon maître parloit, ne répondoit que des yeux ou des épaules, conformément à ce qui étoit dit, approuvant toujours de l'un & de l'autre, tout ce que le Marquis proféroit : mais dès que je reprenois la parole, le père de mon amant s'adouciſſoit, redevenoit aimable & flatteur, & Forçan continuoit ſon perſonnage muet, & partageoit alors ſes approbations tacites.

Ce que je voudrois ſavoir, dis-je au Marquis, en le regardant fixement, c'eſt ſi vous connoiſſez la maîtreſſe de Monſieur votre fils, j'entends cette Payſanne en queſtion : je fais cette reſtriction, parce qu'il pourroit bien en avoir pluſieurs ; les jeunes-gens étant aſſez, dit-on, dans cet uſage. Non, belle enfant, reprit le Marquis, jamais je n'ai vu cette fille : mes gens qui la connoiſſent, m'en ont fait le portrait, ſur-tout une Demoiſelle dont le père eſt le Seigneur de ſon Village, qui m'a mis au fait de la façon de penſer de cette créature, & qui regrettera longtemps, par les chagrins qu'elle a occaſionnés à toute ſa famille, la charité que ſa mère avoit eue de la retirer chez elle. Tout ce que je vous dis, pourſuivit le Marquis en s'aigriſſant à ce ſouvenir, ſont des faits, & ſi importants, qu'ils n'ont pas été moins que de me mettre dans le cas de perdre mon fils. Comment donc ! Monſieur, repartis-je, en partageant l'impreſſion de ce ſouvenir : ce que vous dites eſt très-conſidérable, & rend cette fille bien blâmable, ſurtout les faits ; car pour ce qui eſt du portrait qu'on peut vous en avoir fait, que ſavez-vous ſi l'on n'a pas eu des raiſons pour vous tromper

Ah ! mon Dieu, interrompit le Marquis, aucune ; je conviendrois de cette objection, si un rival, ou une personne d'une naissance égale, mais.... Prenez garde, Monsieur, à une chose, interrompis-je à mon tour, l'amour dont il est question nous met tous au même niveau ; la Demoiselle qui vous a prévenu contre la Payssanne, est peut-être jeune, Monsieur votre fils est aimable, sans doute : seroit-il surprenant qu'elle eût contracté des sentiments pour lui, & que trouvant une rivale au-dessous d'elle, qui lui auroit volé un cœur auquel elle auroit prétendu, elle ne cherchât pas à se venger ? J'ai beaucoup entendu parler de pareilles aventures ; celle-ci ne pourroit-elle pas leur ressembler ? Bon ! répliqua le Marquis, intrigue, ou cheville de romans, ils sont remplis de pareilles fadaises, plus propres à gâter l'esprit qu'à instruire & à former les mœurs, comme on veut l'insinuer ; mais quand ce que vous dites, Mademoiselle, seroit vrai, il n'en résulteroit pas les suites dont cet amour ridicule a été cause : toute la terre vous le diroit, s'il en étoit question ; mais quand toute la terre voudroit me faire revenir sur cet article, je serois inflexible, parce que je ne me préviens point sans raison.

Le Marquis prononça ces derniers mots avec un air si refrogné, que je me repentis d'avoir donné lieu à cette conversation ; je voulus adroitement la faire tourner sur un autre sujet, mais il étoit trop animé & trop en train pour le faire changer de ton. Encore, continua-t-il, si mon fils étoit épris d'une personne dont le mérite eût été aussi solide que le vôtre, je me serois tû ; j'aurois peut-être pensé en père sur les suites d'un tel engagement, mais je n'aurois pu condamner sa passion, parce qu'il est moralement vrai que l'on rencontre quelquefois des objets si puissants, qu'il paroît presqu'impossible de leur résister. Moi,

qui vous parle, tout vieux que je suis, je ne répondrois pas des mouvements que vous m'inspireriez, si je vous voyois plus long-temps; je sens même, continua galamment le Marquis, que je ne vous ai peut-être que trop vue pour mon repos, vous ne m'êtes que trop chère, & que.... Ah! Monsieur le Marquis, interrompis-je, emportée par mon ressentiment, & sans prévoir la force des mots que j'allois échapper : pourquoi me tenir un pareil langage, après vous être expliqué si vivement à mon sujet? Se peut-il que me connoissant si bien, & venant de me donner de si fortes preuves de votre indignation?... Je m'arrêtai là; je m'apperçus trop tard de mon imprudence, & j'aurois voulu pour toutes choses au monde, retenir mes dernières paroles.

Le Marquis, surpris de ce que je venois de proférer, regarda Forçan, & se retourna vers moi : me considéra depuis les pieds jusqu'à la tête ; cependant je fus assez heureuse pour qu'il ne lui vînt aucune idée à mon sujet. Qu'avez-vous donc voulu me dire? Mademoiselle, de quelle preuve parlez-vous? me serois-je trompé, ou trouveriez-vous mauvais?.... Mais non! je vous ai cru une Demoiselle qui méritoit du respect & de la considération : je crois encore que je ne me suis pas trompé.

Ces questions étoient trop embarrassantes pour que je ne cherchasse pas à les éloigner ; je voulus adroitement changer de conversation, mais j'avois affaire à un homme qui avoit trop d'usage du monde pour prendre si aisément le change. Au nom de Dieu, Mademoiselle! poursuivit-il en me prenant les mains, ne cherchez point à m'échapper. Les raisons les plus intéressantes vous ont mis à la bouche les reproches que vous m'avez faits ; expliquez-les-moi, je vous en supplie, ou vous aurois-je manqué sans y penser? j'en serois assurément au désespoir : car cela se-

roit bien éloigné de mon intention : vous dirai-je plus, je sens un certain je ne sais quoi qui m'intéresse; parlez, belle enfant, continua-t-il en voyant mon embarras. Je voulus raccommoder les choses, donner un tour différent à mes expressions, mais je le fis avec si peu de vraisemblance, que le Marquis s'apperçut de mon dessein secret. Ah! vous dissimulez, me dit-il ; ceci cache un mystère : je me rappelle que vous m'avez parlé de mon fils avec vivacité, vous le connoissez peut-être, vous me connoissez moi-même ; vous rougissiez. Ah! Monsieur de Forçan, continua-t-il, en se tournant vers lui, je soupçonne dans l'embarras que Mademoiselle fait paroître & dans ses discours précédents, des choses si importantes, que je ne sortirai point de ce Village, sans que je les aie approfondies.

Je me représentai si vivement le péril que je courois, si j'étois reconnue de ce père qui s'étoit déclaré si ouvertement contre moi, que le sentiment commença à me manquer lorsqu'il m'eut demandé si je connoissois son fils. La fin de son discours acheva de me l'ôter, j'appris depuis que dès que le Marquis s'en apperçut, il se donna beaucoup de mouvement pour me faire revenir : il fit appeller du monde, & pendant qu'on me secouroit & qu'on travailloit à me faire revenir de ma foiblesse. il s'informa avec beaucoup de soin qui j'étois ; personne ne lui en put donner de nouvelles. Je revins un moment après, mais entendant parler de moi, je feignis la durée de mon évanouissement, afin de m'instruire de la façon de penser du Marquis, & d'éviter de nouvelles interrogations, qui ne pouvoient à la fin que m'être préjudiciables, fondant encore mon espérance sur l'arrivée des gens de ce Seigneur, & sur la nécessité qu'il avoit marquée de se rendre à la Cour.

Pendant le cours de ma prétendue foiblesse,

j'entendis le Marquis qui s'informa à tous ceux qui étoient présents, de mes nouvelles: il fit monter l'hôte, lui demanda d'où je venois, qui m'avoit amenée, & quelle étoit la parente dont je lui avois parlé. Le rapport qu'on lui fit, redoubla ses inquiétudes; on lui dit que je ne connoissois la Pélerine que de la veille, que j'étois arrivée avec un Officier dont on ignoroit le nom, que personne ne me connoissoit, & qu'il n'y avoit que le postillon qui m'avoit amenée, qui pouvoit en rapporter davantage; qu'on avoit bien été témoin d'une discussion que j'avois eue avec le valet-de-chambre de celui qui étoit dans la chaise avec moi, ayant voulu partir seule, mais que la chose n'ayant pas été plus loin, l'on n'en avoit pas pénétré davantage. Le Marquis ordonna qu'on fît venir le postillon; ce fut alors que je crus que j'allois être découverte; je tremblai, & me fus bien mauvais gré de n'avoir pas suivi les conseils de Monsieur de Saint-Fal.

Le postillon que le Marquis attendoit avec impatience, arriva bientôt; ce Seigneur lui fit cent questions: mais quelle fut ma surprise & ma joie lorsqu'il répondit qu'il ne connoissoit pas celui qu'il servoit, parce que n'étant, disoit-il, que depuis quelques jours à lui, il n'avoit pas encore eu lieu de s'informer de son nom. Ha! ha! s'écria le Marquis, voici qui est nouveau, & qui cache bien des secrets: qu'en dites-vous, Forçan, dit-il en se retournant vers lui? n'admirez-vous pas toutes ces précautions, qu'on a prises pour éluder la curiosité?

Dans ce moment, un valet-de-chambre survint, qui vint avertir le Marquis que ses relais étoient prêts. Partons donc, reprit ce Seigneur, aussi-bien ne pourrois-je en apprendre davantage, & je dois être à Versailles avant minuit; je ne crois pas avoir de temps à perdre: mais on a beau se cacher, j'ai un secret infaillible pour ne

pas être la dupe de l'aventure. Après avoir dit ces mots, il parla à l'oreille à Forçan, ensuite il s'approcha de moi, me tâta le pouls, dit que je reposois, & qu'il n'y avoit rien à craindre; ensuite il sortit, après avoir recommandé à l'hôtesse, d'avoir tous les soins imaginables de moi, l'assurant qu'il me connoissoit, que j'étois une personne de qualité, & que cela devoit suffire; qu'en cas que je me trouvasse plus incommodée, on envoyât un exprès à Versailles à un hôtel qu'il nomma, & que j'ai oublié, qu'on enverroit un carrosse & un Médecin, s'il étoit nécessaire. Après ces mots, il s'éloigna. Dès que j'entendis rouler le carrosse, je commençai à respirer, & je me résolus, pour cette fois, de profiter du premier moment favorable pour m'échapper. L'on ne se décide jamais plus facilement, que lorsque l'on est à la veille d'un danger.

Pendant le temps que l'hôtesse resta dans ma chambre, je ne pus m'empêcher de faire des réflexions sur les raisons qu'avoit eu le Marquis de dire à cette femme que j'étois une fille de condition. Serois-je assez heureuse, me dis-je, pour qu'il m'eût prise pour une autre? La suite de ces Mémoires éclairera ce fait. Revenons.

Dès que j'eus laissé passer un intervalle assez considérable pour n'avoir pas lieu de douter du départ du Marquis, je feignis d'être entièrement revenue, & peu de temps après, de me trouver beaucoup mieux, j'affectai ensuite d'avoir besoin de repos, afin qu'on me laissât seule, déterminée, pour cette fois, à me mettre enfin à l'abri du nouveau danger que je venois de courir.

Je montai dans la chambre de Lindamine; elle m'attendoit avec impatience; l'éclat qu'avoient fait les inquiétudes du Marquis à mon sujet, étoit parvenu jusqu'à elle, elle avoit craint que son arrivée ne fût un nouvel obstacle au dessein prémédité: je la rassurai, lorsque je lui eus

appris son départ. Elle me dit que, de son côté, les mesures étoient si bien prises, qu'elle ne doutoit pas que notre voyage n'eût un heureux succès, d'autant plus que Bélizai, qu'elle craignoit le plus, dans cette affaire, s'étoit si bien fondé sur les assurances qu'elle lui avoit données de l'oubli du passé, & de son consentement à ses desirs, qu'elle n'avoit nullement lieu d'appréhender sa défiance.

Tout ce qui dépendoit d'ailleurs du départ, étoit convenu, & l'heure fixée ; l'arrangement m'en parut si heureux, que je me flattai qu'il ne seroit point traversé : mais, que peut la prudence des hommes contre la destinée ? celle de Lindamine étoit lasse de la persécuter, & la conduisoit au port du salut ; pour moi, je commençois seulement à en essayer les caprices ; il étoit dit qu'avant que je fusse heureuse, je serois obligée de passer par toutes les épreuves qui peuvent épurer la vertu d'une fille.

Les ombres de la nuit couvroient depuis longtemps la terre, une obscurité profonde règnoit ; nul bruit dans la maison ne se faisoit entendre, tout dormoit, excepté Lindamine & moi, qui attendions avec impatience que son homme d'affaire vînt nous prendre. A peine l'heure qu'il avoit fixée, sonnoit-elle, qu'il parut, nous dit que tout étoit prêt, & nous fit descendre. Afin d'éviter tout obstacle, nous le fîmes sans lumière, guidées par cet homme. La dépense avoit été payée la veille ; le valet-d'écurie en avoit été témoin, & reçut l'ordre d'ouvrir les portes à l'heure qu'on avoit marquée ; précaution qui fût cause qu'il n'y eut aucune difficulté pour notre sortie.

Lorsque nous fûmes montées dans la chaise, & sorties du Village après nous être mutuellement recommandées au Seigneur, Lindamine me dit en me serrant entre ses bras : Enfin, ma

chère enfant, nous voilà pour cette fois satisfaites, j'espère qu'avant ce jour nous serons en lieu de sûreté. Dieu le veuille ! repris-je ; mais je tremble, & je ne sais pourquoi. C'est le silence d'une nuit noire qui vous effraie, repartit la Pélerine. Eh ! mon Dieu ! poursuivit-elle, que feriez-vous donc si vous vous trouviez seule dans un bois, comme cela m'est arrivé tant de fois ? Je ne répondis point à ce discours, quoique j'eusse autant d'expérience qu'elle sur cet article ; mais quelque penchant que j'eusse pour Lindamine, j'étois retenue sur ce qui me regardoit, je ne lui avois fait encore aucune part de mes secrets ; ces confidences précipitées sont bonnes pour les Romans, où l'on est obligé de rapprocher les choses, & où l'on fait dire aux personnages, bien ou mal, tout ce qui peut servir à alonger la matière ; mais la vérité, qui doit faire le fonds des Mémoires qu'on écrit, veut du vraisemblable ; cette règle est même si essentielle, que l'on est obligé souvent de retrancher des événements, parce qu'ils s'éloignent quelquefois du cours ordinaire des choses.

L'homme d'affaires de Lindamine, qui marchoit à cheval à côté de nous, n'ayant pas eu le temps de lui rendre compte des choses dont elle l'avoit chargé, à cause de la précipitation avec laquelle nous étions partis, le fit alors : quelle fut ma joie de lui entendre dire que les lettres de Sainte-Agnès, que sa maîtresse lui avoit si fort recommandées, seroient rendues exactement à Mélicourt, s'étant souvenu par le plus heureux hazard du monde, qu'il avoit un cousin chez le père de ce jeune homme, qui le servoit depuis plus de vingt ans, en qualité d'Intendant. L'homme d'affaires nous assura qu'on auroit dans peu réponse de ce parent, auquel on avoit écrit de remettre les lettres qu'il lui envoyoit, en main propre. Je demandai précipitam-

ment à l'homme d'affaires, par quel canal ces réponſes nous ſeroient rendues; il reprit que ne pouvant deviner dans quel endroit il ſe trouveroit alors, il avoit prié ſon couſin de lui écrire à l'adreſſe du Couvent que j'avois indiqué, ſuppoſant, par les ordres de Lindamine, qu'il ſeroit dans ces quartiers pour lors. Je fus ravie de la prudence de cet homme : dans mon tranſport je m'écriai, ma chère Minette recevra au plus tôt des nouvelles de ce qu'elle aime! elle en ſera comblée, & je partagerai ſa joie! La Pélerine admira la vivacité de mon bon cœur, elle m'en fit compliment, & cela donna lieu à notre entretien de rouler ſur la nouvelle vie que nous allions mener.

Nous avions fait environ deux lieues, le poſtillon faiſoit ſouffler ſes chevaux, après avoir monté une montagne aſſez rude, lorſque le ſilence de la nuit nous fit entendre le bruit de pluſieurs chevaux; l'inquiétude nous prit alors. Ah! je ſuis perdue, s'écria Lindamine la première, vous verrez que la défiance de Bélizai lui aura fait ſoupçonner le vrai, & que s'en étant aſſuré, il me pourſuit. Juſte Ciel! que je ſerois malheureuſe ſi cela étoit! Tranquilliſez-vous, Mademoiſelle, reprit ſon homme d'affaires, comptez ſur moi; vous ſavez que j'ai ſervi & que je n'ai point peur : l'homme que vous craignez au bout du compte, n'a aucun droit ſur vous, & le pis qu'il puiſſe arriver, s'il s'obſtine à vous ſuivre, c'eſt qu'il ſoit témoin de l'endroit que vous avez choiſi pour votre retraite : voilà tout ce que vous avez à appréhender, à ce que je penſe; ſi vous ne voulez pas même qu'il vous parle, je ſaurai bien l'en empêcher. Mais, reprit Lindamine en rêvant, je ſerois au déſeſpoir ſi l'emportement de ce jeune homme vous faiſoit courir aucun riſque : raſſurez-vous, continua l'Intendant, j'ai de bons piſtolets, & ſans m'en ſervir ils ſauront en impoſer. Ces mots furent prononcés d'un ton ſi

ferme, que Lindamine en parut plus tranquille ; elle me serroit entre ses bras, son petit cœur palpitoit & souffroit, à ce que je pense, beaucoup des nouveaux combats qu'elle prévoyoit que sa vertu devoit rendre. Il faut convenir, dans le vrai, qu'une fille est bien malheureuse de passer une partie de sa vie à se vaincre sur les choses qui lui font le plus de plaisir.

Cependant le bruit des chevaux augmentoit, & malgré celui que faisoit la Chaise en marchant, nous l'entendions de plus en plus ; il nous sembloit même entrevoir une idée de lueur qui éclairoit foiblement le terrain : à cette nouvelle connoissance je me sentis émue à mon tour. Ah ! Ciel, m'écriai-je, ne seroit-ce point à moi à qui on en voudroit ? Cette lumière qui s'accroît, annonce des flambeaux : je me souvins alors de l'assurance qu'avoit donné le vieux Marquis en partant, qu'il avoit un secret infaillible pour ne point être la dupe de l'aventure : cette pensée jeta l'effroi dans mon ame troublée, à peine osois-je m'éclaircir de mes doutes. Lindamine plus hardie, mit la tête à la portière : elle appella son homme d'affaires qui s'étoit arrêté pour examiner sans doute ce qui donnoit lieu à l'inquiétude de sa Maîtresse. Ah ! chers enfants, s'écria-t-elle en se remettant brusquement à sa place, je ne sais à laquelle de nous deux on en veut, mais trois hommes éclairés de flambeaux nous suivent à toute bride. Sont-ils encore bien loin, repris-je ? à deux portées de fusil, reprit l'homme d'affaires qui parut alors. Au nom de Dieu, continuai-je, faites arrêter, je ne puis douter que ceci ne me regarde : j'ai des raisons importantes pour ne point être vue, aidez-moi à descendre : voilà une haie derrière laquelle je me cacherai en attendant que ces gens soient passés. Lindamine & l'Intendant voulurent me détourner de ce dessein ; mais dans la confiance où j'étois que j'allois tom-

ber entre les mains du vieux Marquis, je fis les instances les plus pressantes, auxquelles on ne put s'empêcher de se rendre; mais plus on est pressé, & plus il semble qu'on trouve d'obstacles. Lindamine & moi ne pûmes jamais parvenir à ouvrir la Chaise, il fallut que l'homme d'affaires descendît pour me rendre cet office: j'allois en sortir, mais le temps qu'on avoit perdu par ces retards, donna celui aux Cavaliers que nous craignions, d'arriver & d'environner la Voiture: deux flambeaux me firent reconnoître le comte de Saint-Fal; il étoit pâle comme un mort, me tendit la main, voulut me parler pour me faire des reproches sans doute; mais il étoit si essoufflé de sa course, ou pour mieux dire, si saisi, comme je l'ai su depuis, du plaisir de me retrouver, qu'il ne put proférer une seule parole; son Valet-de-Chambre, le même que j'avois attrapé si adroitement, le fit à sa place. En vérité, Mademoiselle, s'écria-t'il, d'un ton de voix piquant, vous ne répondez guère aux bontés de Monsieur, & si j'étois à sa place.... Taisez-vous, interrompit le Comte avec un air imposant, dans la crainte sans doute que ce Domestique ne me fît un mauvais compliment; Mademoiselle est sa maîtresse, & si je m'oppose dans ce moment à ses volontés, ce n'est uniquement que pour son bien & ses propres intérêts. Après ces mots il s'approcha de moi, & me fit milles excuses sur ce qu'il interrompoit mon voyage, & ajouta qu'il m'en donneroit de si bonnes raisons, que je ne pourrois m'empêcher de les approuver. Je fus si surprise de ce procédé, & de la douceur avec laquelle il me traitoit après la manière dont j'avois abusé de sa confiance, que je ne pus proférer à mon tour une seule parole.

Saint-Fal, après m'avoir laissé le temps de me remettre, nous dit à Lindamine & moi, les choses les plus polies; & bien loin de faire à cette

première, des reproches de ce qu'un autre auroit été en droit d'appeller séduction, il la remercia de ses soins, après avoir appris que le but de notre évasion étoit de nous renfermer dans un Cloître ; il admira même ces preuves, disoit-il, de notre sagesse, & assura la pélerine qu'il répareroit le chagrin qu'il prévoyoit qu'il lui causoit, de la priver d'une amie telle que moi, en lui portant lui-même de mes nouvelles, dès que je serois dans la situation qui me convenoit.

Pendant le temps que cet entretien duroit, un laquais vint avertir Saint-Fal que sa chaise arrivoit ; il me dit qu'ayant bien prévu par l'heure qu'on lui avoit appris en arrivant au Village que j'étois partie, il ne manqueroit pas de me rejoindre ; il avoit ordonné que sa voiture le suivît, & qu'il étoit ravi d'avoir pris cette précaution, afin de ne point interrompre le voyage de Lindamine. J'appris alors par la suite de son discours, qu'il devoit à l'arrivée de son valet-de-chambre à Versailles, & au rapport qu'il lui avoit fait de ce qui s'étoit passé, les défiances qui lui avoient donné tant d'inquiétude ; qu'il avoit pris la poste tout sur-le-champ.

La chaise étant arrivée sur ces entrefaites, Saint-Fal me présenta la main pour y monter ; j'embrassai tendrement Lindamine avant que de me séparer d'elle, & je lui promis que je lui donnerois souvent de mes nouvelles.

Dès que je fus placée, le Comte prit les précautions les plus délicates, pour que je fusse à mon aise ; dans la crainte que je n'eusse froid, il me mit un manteau de Marte sur les épaules, m'obligea de fourrer mes jambes dans un sac, & eut enfin toutes les attentions les plus prévenantes, après quoi il donna ordre de marcher. J'admirai en moi-même la douceur du caractère de cet homme, & je lui trouvai tant de parties dignes d'être estimées, que je ne pus m'empêcher

de me repentir du chagrin que je lui avois causé.

Je crus n'avoir pas de meilleurs moyens pour excuser ma fuite, que de faire part à Saint-Fal, de la rencontre du vieux Marquis, & de la crainte que j'avois eue de tomber entre ses mains: le prétexte étoit si naturel, que je ne doutai pas qu'il ne fît impression. Le Comte parut extrêmement troublé d'une rencontre si imprévue, il me fit répéter jusqu'à la moindre des paroles de son oncle, se mit ensuite humainement à ma place, & convint, peut-être par politesse, que j'avois fait on ne peut pas mieux de m'échapper. Quelque chagrin que m'ait causé votre fuite, me dit-il, & quelqu'inquiétude que me donne le retour imprévu de mon oncle, je ne puis m'empêcher d'être ravi, puisque vous m'assurez que votre départ ne procédoit point de l'aversion que je craignois que vous n'eussiez pour moi. Si vous saviez, belle Jeannette, continua-t-il, à quel point j'ai souffert, lorsqu'en arrivant au Village, je ne vous ai point trouvée, vous ne sauriez vous empêcher d'en être touchée: je m'étois imaginé que j'avois eu le malheur de vous déplaire, & que vous ne pouviez plus supporter ma présence: que vous me rassurez, & que je serai heureux, si je peux parvenir au moins à l'honneur d'être de vos amis! Ah! je vous le promets, m'écriai-je, comblée des bonnes façons de cet homme, de sa façon délicate de penser, & de ce que ses vues ne se portoient pas plus loin qu'à mon amitié: vous semblez trop mériter, continuai-je, pour que je ne me trouve pas très-heureuse de m'être fait un ami tel que vous, & ce n'est pas de ce jour que je me loue de vos égards & de vos politesses. Eh! mon Dieu! interrompit Saint-Fal, qui n'en auroit pas pour une aussi charmante personne que vous! Dirai-je plus? je vous suis fortement attaché, mon cœur est tellement prévenu en votre faveur,

je vous aime même avec tant de délicateſſe (cet aveu ne doit point vous offenſer) que je vous ſervirois même contre mes propres intérêts; ainſi point de défiance, belle Jeannette, ne me regardez plus comme un tyran de vos deſirs ſecrets; je vous promets, je vous jure même que malgré la vivacité des ſentiments que j'ai pour vous, je contribuerois à votre bonheur, ſi j'en étois le maître: je ne demande, pour prix d'une eſtime, ou, pour parler plus vrai, d'un amour ſi déſintéreſſé, que la ſeule grace de ne me jamais priver de votre chère préſence. Le tumulte des paſſions ne réſide point dans mon cœur, les deſirs qu'il y porte, ſont de vous voir & de vous admirer; ſuppoſé qu'il en forme jamais d'autres, je vous donne ma parole d'honneur que cette même délicateſſe, & plus encore la vertu dont je me pique, ſauront les étouffer, & vous en dérober la connoiſſance.

Les aſſurances préciſes d'une telle amitié, ſi généreuſe & ſi rare dans le ſiècle où nous ſommes, me touchèrent au dernier point, j'y répondis avec ſincérité; nous nous entretînmes enſuite au ſujet du père de mon amant. Je marquai à Saint-Fal la juſte crainte que j'avois, que ſoupçonneux, comme il me l'avoit paru, il ne me fît épier avec tant de ſoins, ſur-tout lorſqu'il apprendroit que ſes ordres n'avoient pas été remplis, qu'il ne démêlât enfin l'aſyle où je me retirois. Raſſurez-vous, belle enfant, continua Saint-Fal, vous ſerez à Verſailles plus en ſûreté qu'ailleurs; les précautions que j'ai priſes éluderont toutes les recherches, vous paſſerez dans cette Ville pour la veuve d'un Officier qui vient demander des graces à la Cour; la maiſon où vous allez deſcendre eſt prévenue ſur ce chapitre; une femme-de-chambre & une cuiſinière ſeront vos ſeules domeſtiques, leſquelles ne vous connoiſſant que ſous le nom de la Comteſſe des

Roches que je vous ai supposé, ne pourront nuire à nos intentions, malgré toute l'envie qu'elles auroient de s'entretenir de vous. Cet exposé vous mettra à couvert de toutes les recherches; il n'y a point de séjour dans le monde où l'on soit si à l'abri de la curiosité, que dans les Cours; chacun y est occupé de ses propres soins & de ses intérêts : là l'on s'y donne pour ce qu'on veut, sans qu'on ait lieu de craindre qu'on aille fouiller dans vos secrets. J'en connois plusieurs qui s'y sont installés sous des noms & des qualités avec lesquels ils ont fait leur chemin; les enfants hériteront des titres comme de la fortune de leur père; le silence & la longue possession prouveront dans la suite leur noblesse hardie. Pour ce qui est des femmes, comme ce qui les regarde, ne tire à aucune conséquence, on ne les inquiète que par le desir de leur plaire, quand elles le méritent, & jamais sur la jouissance de leur qualité; ne sait-on pas qu'elles sont les maîtresses d'en acquérir tant qu'il leur plaît ?

Voilà qui est le mieux du monde, Monsieur, repris-je, j'imagine assez qu'on ne me contestera rien sur ce sujet, & que sous le nom qu'il vous a plu de m'imposer, je serai à l'abri de tout ce que je pourrois avoir à craindre : mais de quels moyens me servirai-je, s'il vous plaît, pour soutenir doucement une maison? car enfin, à la Cour, comme par-tout ailleurs, on ne vit pas d'ostentation, ni de qualités; je n'ai pas un sou de revenu, je ne suis pas née même pour en avoir; vous savez que les caprices du sort m'ont fait sortir de mon état pour me jetter dans un très-équivoque, sans me donner ce qu'il me faut pour le soutenir. Voyez-vous, Monsieur, continuai-je, j'aimerois mille fois mieux rentrer dans le premier néant de ma bassesse, que de briller aux dépens de ma façon de penser; cela supposé vrai, comme je vous prie de le croire, je ne

vois pas que ..... Je ne vous aurois pas donné le temps de faire ces réflexions, interrompit Saint-Fal, sans le plaisir que je ressens à vous les voir faire. Ah! belle Jeannette, que ces sentiments sont beaux! & qu'ils font bien oublier la médiocrité de votre extraction! la naissance est l'effet d'un pur hazard; nous n'avons aucun lieu de nous en glorifier, lorsque le Ciel nous en a donné; l'on auroit raison de reprocher à celui qui s'en prévaudroit, que le mérite qu'il a acquis depuis qu'il est dans le monde, est bien foible, puisqu'il est obligé d'en aller chercher avant qu'il y soit venu. L'on pourroit hazarder alors, que c'est se séparer de la cendre de ses ancêtres; abrégeons, si vous n'êtes pas née dans l'élévation, vous méritez par mille endroits d'y être placée; avec tant de solidité & de sagesse, vous réussirez dans le monde, tout vous rira, point d'inquiétude sur l'avenir, votre maison se soutiendra, & vous..... Mais! interrompis-je une seconde fois, comment? Car il n'est pas possible que je puisse concevoir.... Eh! Mademoiselle, reprit vivement Saint-Fal, laissons ce détail, l'expérience vous fera connoître que je ne fais pas des protestations en vain. Ah! Monsieur, repris-je avec émotion, je n'en suis que trop persuadée: je crois même que vous donneriez des couleurs si favorables à vos bontés, qu'il n'y auroit que moi qui en connoîtrois la source: mais avec tout cela, je ne puis me résoudre à en faire usage. Eh! pourquoi donc, poursuivit avec transport Saint-Fal? donneriez-vous assez dans le faux pour craindre le Public? Qu'avez-vous affaire de lui? Vous connoît-il? Non, sans doute; & vous n'avez pas dessein qu'il vous connoisse. Cela supposé, qui vous empêcheroit de vivre dans la retraite, d'y cultiver vos talents, d'y attendre un état fixe & certain? Ce même Public, qui verra votre conduite, saura vous rendre justice; &

sans entrer..... Mais je serai entretenue, interrompis-je avec émotion ; car il ne faut point flatter, c'est le terme ; l'on m'a appris toute l'étendue qu'il renferme. Eh bien ! oui, Mademoiselle, poursuivit impatiemment de Saint-Fal, vous serez entretenue, puisque vous voulez absolument vous servir de ce terme : que dit-il ? où est le mal ? Au bout du compte, les idées des termes varient chez les hommes selon l'usage qu'ils en font ; ils entretiennent bien tous les jours le vice ; pourquoi ne s'en trouveroit-il pas qui entretiendroient la vertu ?

C'est ainsi que le Comte tâchoit de me lever les scrupules qu'un fonds de sagesse faisoit naître, & soutenoit dans mon cœur ; mais, malgré l'esprit & l'usage du monde qu'il possédoit au suprême degré, il ne pouvoit me convaincre : la seule extrémité où j'étois réduite, & la misère pouvoient à peine rendre excusable un pas si délicat : à regarder même les choses du vrai côté, j'aurois dû laisser exécuter les ordres qu'on avoit contre moi, plutôt que d'exposer à aucun risque mon innocence. Une fille ne sauroit être trop en garde contre soi-même, un discours, un rien est capable de faire triompher de sa foiblesse : la parfaite vertu ne va jamais sans la défiance, & l'humilité ; elle nous apprend à nous craindre nous-mêmes, & c'est cette heureuse défiance qui nous couronne & qui nous fait remporter la victoire sur les assauts puissants du vice.

J'arrivai à Versailles avec de semblables réflexions : il étoit huit heures du matin, le soleil donnoit à plomb sur le château, jamais rien de plus brillant n'avoit frappé ma vue ; l'enthousiasme que me donnoit cette grandeur, cette magnificence, me transportoit à un tel point, que je m'oubliois, pour ainsi dire, moi-même. Saint-Fal, qui ne devinoit point la cause de ma léthargie, & qui étoit toujours dans les appréhensions de me dé-

plaire ; ou craignant peut-être que je ne me livrasse trop aux réflexions que l'entretien précédent venoit d'occasionner, me demanda timidement la cause de mon silence ; nous étions alors au bout de la grande allée, nous tournions à gauche : mon Dieu ! repris-je avec impatience, laissez-moi, vous êtes bien cruel de distraire l'admiration que j'ai des plus belles choses du monde ? En proférant ces mots, j'avois les yeux fixés de telle sorte sur le Château, que Saint-Fal devina la cause du silence que j'avois gardé, & de la vivacité que je venois de faire paroître. Pardon, me dit-il, belle enfant, rien ne prouve mieux la bonté de votre goût, que l'attention que vous marquez pour les beautés de ce Palais. Après ce discours, il ordonna au Postillon d'arrêter ; je promenai alors mes yeux, avec un plaisir extrême, sur cette belle perspective, en faisant mille questions au Comte, à qui je donnois à peine le temps d'y répondre.

Après que je fus un peu revenue de l'admiration que me causoient tant d'objets admirables, je demandai à Monsieur de Saint-Fal, si c'étoit dans ce beau Château que j'allois loger : il se mit à sourire de cette question, en m'apprenant qu'il n'étoit occupé que par ceux que le rang ou les dignités attachoient auprès de la personne du Roi, dont il me fit une espèce de détail pendant le temps que nous mîmes à arriver dans la rue de l'Orangerie, où la chaise arrêta, & où nous descendîmes.

Une Dame de vingt ou vingt-cinq ans, propriétaire de la maison dont j'allois occuper un appartement, prévenue par le valet-de-chambre de Monsieur de Saint-Fal, qui avoit pris les devants, m'attendoit à la porte ; elle me reçut avec beaucoup de politesse : mais, mon Dieu ! s'écria-t-elle, en se retournant vers le Comte, après m'avoir embrassée, cette belle Dame a été mariée bien jeune ! ce n'est qu'une enfant ; qu'elle

eſt aimable ! c'eſt un meurtre qu'elle ſoit veuve à ſon âge ! Je ne pus m'empêcher de rougir à ce diſcours. Le Comte qui démêla mon embarras, changea de converſation en me donnant la main, & me faiſant monter un eſcalier fort éclairé & très-propre, auquel aboutiſſoit mon appartement; le ſoleil y donnoit, ce qui, réfléchiſſant ſur les glaces & ſur les dorures dont il étoit orné, lui donnoit un brillant & un éclat infini. J'avoue que je reſſentis alors un mouvement de ſatisfaction ; j'ai toujours aimé l'ajuſtement : je me trouvois ſi joliment logée, que je ne pus m'empêcher d'être ſenſible à ce plaiſir. Le Comte qui s'en apperçut, m'a dit dans les ſuites, qu'il s'étoit félicité plus de vingt fois depuis, des ſoins qu'il s'étoit donnés pour que le premier coup-d'œil me plût en entrant dans mon appartement, perſuadé qu'il étoit ; que rien ne diſſipe davantage les ennuis, que le riant des objets qui nous environnent. Il avoit raiſon, les dehors & l'éclat nous ſéduiſent tous les jours, plus ou moins de clinquant emporte la balance & décide, ſur-tout chez les femmes: ce qui prouve notre peu de ſolidité ; & je ne m'en excepte point, malgré la vanité que nous avons de nous piquer de ce qu'on appelle ſentiments, dont l'étalage eſt aujourd'hui ſi en vogue, que la Bergère le diſpute à la Princeſſe dans ce que l'uſage nomme encore façon de penſer. Cette fureur d'héroïſme comparable à celle du luxe, pourroit bien recevoir auſſi ſon application. Le luxe, dit-on, dénote une misère revêtue : ne pourroit-on pas hazarder, que le ſentiment, dont ſe parent de certaines gens, eſt un manteau brillant dont ils ſe ſervent pour éblouir & pour cacher leurs foibleſſes?

Dès que je fus inſtalé maîtreſſe de mon appartement, Saint-Fal me dit qu'il me prioit de me ſervir de la force d'eſprit qu'il me connoiſſoit, pour ne point m'ennuyer pendant ſon abſence,

me faifant entendre qu'il ne pourroit me voir que le lendemain, étant néceſſaire qu'il paſsât le reſte du jour avec le vieux Marquis, auquel il alloit faire une hiſtoire à mon ſujet, ayant envie, pour ſe diſculper, de ſuppoſer que je lui étois échappée. Je ne pus m'empêcher de trembler à ce diſcours. Eh! mon Dieu! Monſieur, lui répliquai-je, prenez bien garde au pas que vous allez faire; le Marquis m'a paru ſi défiant & ſi éclairé, que je ſuis dans les alarmes, que combinant ma rencontre avec la nouvelle de ma fuite, il ne prenne des meſures ſi juſtes, qu'il ne découvre que je ſuis ici: en ce cas, vous ſentez bien que je ſerois perdue. Je vous ai déjà dit, Mademoiſelle, reprit Saint-Fal, que vous n'avez rien à craindre de ce côté; il n'y a que moi dans cette occaſion, qui riſque de la mauvaiſe humeur du Marquis. Eh! n'eſt-ce pas beaucoup, repris-je? Je ſerois au déſeſpoir que Monſieur tre oncle vous fît du chagrin à mon occaſion. Mon Dieu, Mademoiſelle, repartit Saint-Fal en ſortant, ce n'eſt pas là ce que je crains le plus; le retour de mon couſin, que Monſieur ſon père va mander ici, dès qu'il ſaura votre évaſion, l'idée que je me forme qu'il vous reverra tôt ou tard, l'aſſurance que j'ai du plaiſir que vous reſſentirez à ſa vue, ſont des inquiétudes pour moi, bien plus réelles, que le riſque que je cours en apprenant votre fuite à mon oncle. Je compris aſſez ce que ce diſcours ſignifioit; je ne voulus pas le relever, & je laiſſai ſortir Saint-Fal ſans y répondre.

Après qu'il fut parti, la femme-de-chambre qu'on avoit retenue pour me ſervir, entra dans ma chambre; elle avoit environ quarante-cinq ans, & ſon air étoit doux & prévenant. Elle ſe nommoit Brochan; la propriétaire de la maiſon m'en avoit dit beaucoup de bien. Elle ſortoit de chez une Ducheſſe, & m'apprit qu'elle s'en

étoit retirée, parce que l'amour qu'elle avoit inspiré à un Secrétaire, faisoit courir trop de risque à son innocence. Je ne pus m'empêcher de rire intérieurement de cet aveu. L'âge & le peu de beauté de cette fille devoient la mettre à couvert de pareilles attaques ; je remarquai quelques jours après, que le foible de cette fille étoit de se persuader qu'elle inspiroit des passions à tous les hommes, & que dès qu'elle en étoit regardée, ils concevoient des desirs : avec ce joli petit défaut, elle ajoutoit celui de se croire d'une famille illustre, quoiqu'elle ne dût pas ignorer que tout le monde savoit qu'elle étoit fille d'un cuisinier ; mais son entêtement, ou pour mieux dire, sa vanité, alloit au-devant de cette objection, en vous disant confidemment, qu'elle avoit été changée en nourrice.

Madame de Geneval (c'est le nom de la propriétaire) parut un moment après la femme-de-chambre. Pendant que je suis en train de faire des portraits, il ne faut pas oublier le sien. Elle étoit grande, jolie & bien faite, mais elle savoit tout cela : défaut qui rend insupportable la plus aimable personne du monde. Son caractère étoit de ne trouver jamais rien de bien fait ; cependant elle savoit corriger ce défaut par beaucoup de politesse.

Les commencements de toutes choses sont toujours flatteurs : cette Madame de Geneval me prévint avec tant d'attention & d'amitié, que j'y répondis avec cœur, & un peu trop de confiance. Les suites feront connoître combien une jeune personne doit être circonspecte & réservée dans ses nouvelles connoissances. La Dame, dont je viens de parler, m'a appris à mes dépens à donner cet avis à celles de ma sorte.

Avant que je me misse au lit, car la propriétaire & ma femme-de-chambre avoient décidé que je me coucherois, pour me reposer d'un

voyage de cent lieues, qu'on supposoit que je venois de faire : l'on m'ouvrit mes armoires. Vous voyez, me dit Madame de Geneval, que tout est arrangé avec autant de soin, que si vous y eussiez été vous-même ; Monsieur de Saint-Fal m'a dit tant de bien de vous, & m'a si fort recommandé d'avoir soin de vos ballots, que je les ai été retirer moi-même. J'ai eu l'attention, lorsque je les ai ouverts, de faire dresser un bordereau de ce qu'ils contenoient. Je ne me serois cependant pas donné la liberté de les défaire, sans les prières positives que m'a fait Monsieur votre ami, qui vouloit que vous trouvassiez tout en place en arrivant : mais allez dormir, belle Dame, me dit la propriétaire en m'embrassant, nous aurons le temps de raisonner de tout cela à votre réveil : qu'on lui donne un bouillon, poursuivit-elle en se retirant, cela la fera mieux reposer. Brochan en tenoit un tout prêt ; après l'avoir pris, elle aida à me déshabiller : je me mis au lit, & l'on ferma la porte de ma chambre.

J'étois trop agitée pour me laisser aller au sommeil : oserai-je me découvrir naturellement ? ces prudes de profession, ces personnes de mauvaise humeur dont j'ai parlé, ne vont-elles pas encore se gendarmer sur l'aveu secret de ce qui se passoit alors dans mon ame ? Qu'importe, quand je farderois, comme il seroit aisé, ma façon de penser, elles ne m'en feroient ni plus ni moins de grace, & me feroient perdre ce beau titre de sincérité que j'ai annoncé en commençant l'histoire de ma vie ; l'amour-propre ne peut manquer d'en souffrir, mais en faveur du vrai, je mérite de l'indulgence.

Si j'avois bien examiné le fond de mon cœur, je suis persuadée que je l'aurois trouvé plus sensible dans ces premiers moments, à l'état brillant où je me voyois, qu'au murmure d'une vertu

intérieure. Il eſt tout différent de s'armer contre les choſes éloignées, ou de les combattre lorſqu'elles ſont préſentes ; l'on rejète foiblement ce qui plaît, lorſqu'il eſt réellement en notre puiſſance : le ſage fronde contre l'abus des richeſſes ; mais on le voit peu ſe deſſaiſir des ſiennes.

Dès que je fus ſeule, je promenois avec plaiſir mes regards ſur les objets riants qui m'environnoient ; les glaces, les dorures, les tableaux ne m'offroient que des images ſéduiſantes ; je ne pus réſiſter à la tentation de conſidérer de plus près des biens qui ſembloient m'appartenir. Je me levai, j'étois ſeule, je tirai les verroux de mes portes, & je me ſatisfis ; ma vertu avoit cependant livré une eſpèce de combat avant que de me laiſſer ſéduire par une curioſité affrayante ; mais une idée qui me vint dans ce moment, me rendit cette curioſité néceſſaire. Encore faut-il, me dis-je, que je ſache en quoi conſiſtent les effets dont les armoires ſont remplies ; l'on a ſuppoſé qu'ils ſont à moi ; ſi je donnois des marques du peu de connoiſſance que j'en ai, l'on pourroit concevoir des ſoupçons déſavantageux, qui démentiroient la façon dont j'ai été annoncée.

Prévenue de cette néceſſité, j'entrai dans une garde-robe où étoient placées deux grandes armoires ; je les ouvris avec timidité ; je ne pus m'empêcher de faire cet examen avec autant de ſaiſiſſement, que ſi j'euſſe fait une mauvaiſe action : mais je fus bientôt diſſipée par la vue des choſes les plus flatteuſes, & qui ne pouvoient manquer de faire impreſſion ſur une perſonne née ce que j'étois, & qui n'avoit jamais rien eu en ſa puiſſance.

Fin de la ſixième Partie & du Tome premier.

PQ
2013
M65P3
t.1
ptie 1

Mouhy, Charles de Fieux,
chevalier de
La paysanne parvenue

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY